

# LA RUELLE

Roman policier



**Patrick Hamel**

  
La Plume d'Or

# Table des matières

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR.....7

PROLOGUE.....8

CHAPITRE 1.....12

CHAPITRE 2.....14

CHAPITRE 3.....18

CHAPITRE 4.....21

CHAPITRE 5.....24

CHAPITRE 6.....27

CHAPITRE 7.....31

CHAPITRE 8.....35

CHAPITRE 9.....39

CHAPITRE 10.....43

CHAPITRE 11.....46

CHAPITRE 12.....50

**CHAPITRE 13.....53**

**CHAPITRE 14.....58**

**CHAPITRE 15.....63**

**CHAPITRE 16.....69**

**CHAPITRE 17.....74**

**CHAPITRE 18.....78**

**CHAPITRE 19.....83**

**CHAPITRE 20.....89**

**CHAPITRE 21.....93**

**CHAPITRE 22.....98**

**CHAPITRE 23.....103**

**CHAPITRE 24.....109**

**CHAPITRE 25.....114**

**CHAPITRE 26.....120**

**CHAPITRE 27.....126**

<b>CHAPITRE 28</b>	<b>130</b>
<b>CHAPITRE 29</b>	<b>135</b>
<b>CHAPITRE 30</b>	<b>140</b>
<b>CHAPITRE 31</b>	<b>144</b>
<b>CHAPITRE 32</b>	<b>149</b>
<b>CHAPITRE 33</b>	<b>154</b>
<b>CHAPITRE 34</b>	<b>159</b>
<b>CHAPITRE 35</b>	<b>165</b>
<b>CHAPITRE 36</b>	<b>171</b>
<b>UN MOIS PLUS TARD</b>	<b>178</b>

Les Éditions La Plume D'or  
4604 Papineau  
Montréal (Québec) H2H 1V3  
<http://editionslpd.com>

# La Ruelle

Patrick Hamel



Conception graphique de la couverture: Patrick Hamel

© Patrick Hamel, 2016

Dépôt légal – 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-16-2

**Aussi disponible au format papier**

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

## REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

Je tiens à remercier plusieurs personnes qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour m'aider durant ce beau projet que fut la rédaction de ce livre.

Ces remerciements vont particulièrement à Julie Godbout, ma conjointe et partenaire, pour son soutien inconditionnel et son abnégation de soi. Merci, mon amour pour tes critiques... constructives, comme tu aimes me le rappeler, pour ton rôle de psy et de *cheerleader* personnelle. Sans toi, ce projet serait resté lettre morte.

Que dire de mon «harem» de correctrices, lesquelles ont non seulement utilisé leur «œil de lynx» pour corriger mon texte, mais m'ont gratifié de leurs judicieux conseils: Geneviève Lacoursière, Chantal Vézina et Andréane Proulx. Elles ont été, avec Philippe Archambault et Sophie Boulianne, les premières personnes à avoir lu les premiers jets de mon histoire. Tous se sont exprimés en toute franchise afin de me permettre d'ajuster mon niveau d'écriture. Vous avez toute ma gratitude.

Merci aussi à Greg Rocheleveque, agent au sein du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM), pour m'avoir transmis quelques précieux renseignements visant à parfaire ce roman, et surtout, pour ne pas m'avoir re-filé la facture du déjeuner lors de notre rencontre. Finalement, je tiens tout spécialement à remercier Marie-Louise Legault, mon éditrice, pour avoir cru en mon manuscrit, de même que pour ses conseils, son excellent travail et pour tout le reste! Pussions-nous avoir d'autres projets ensemble!

## PROLOGUE

Sans doute appelez-vous ça destin, hasard, malchance ou fatalité. Si vous choisissez un chemin plutôt qu'un autre, à qui devez-vous en imputer la faute?

Comme toutes les grandes métropoles, avec ses tours de bureaux variant entre le neuf et le délabré, ses petits commerces de quartier multiculturels et colorés, cette ville était comme une énorme fourmilière, débordante d'activités le jour avec sa concentration de travailleurs et de touristes de tout acabit. La nuit, par contre, elle revêtait ses paillettes et ses lumières étincelantes pour faire la fête. Comme toutes ses sœurs, toutefois, cette beauté avait aussi un côté sombre, l'endroit le plus obscur étant la ruelle des grands entrepôts. Cette ruelle de presque un kilomètre était bordée de chaque côté par les murs arrière des énormes entrepôts dépourvus de portes et fenêtres, mais surtout, d'aucune lumière. D'ailleurs, le service des incendies de la ville leur envoyait annuellement des amendes pour ne pas avoir de sorties d'urgence à l'arrière.

L'autre particularité de cette ruelle est qu'elle éventrait la ville en deux; l'est d'un côté et l'ouest de l'autre. Le jour, malgré son insalubrité, son odeur fétide et son côté lugubre, plusieurs personnes l'empruntaient pour s'éviter un long détour. Puis, quand le jour revêtait son manteau sombre parsemé d'étoiles, la ruelle des entrepôts était aussitôt envahie par une horde de *dealers*, *junkies*, jeunes et moins jeunes voyous de tous azimuts, venus semer le chaos dans la quiétude de la nuit. Le pire était cependant ces rats d'une grosseur démesurée qui pullulaient, toutes saisons confondues. Tous les crimes de la rue se passaient ou se négociaient en ce lieu: vols, viols, agressions, enlèvements, trafic de drogue, disparitions et homicides. La seule illégalité qu'on n'y rencontrait pas se résumait à la prostitution. Soit les prostituées avaient trop peur, soit elles étaient tout simplement guidées par un fort instinct de survie. De toute façon, aucun client n'osait s'aventurer dans cette ruelle, même pour un banal plaisir charnel. Elle était aussi le piège idéal pour les touristes mal informés qui, le soir venu, décidaient tout bonnement de la traverser pour aller de l'autre côté de la ville. Les plus chanceux n'étaient que cambriolés. Le seul qui traversait la ruelle sans encombre, la nuit, et qui n'était pas un truand, se nommait Red, un sans-abri aux longs cheveux roux et accro aux médicaments. Personne ne lui parlait et lui ne voulait parler à personne. Il déambulait toujours en poussant son vieux panier contenant toute sa misérable vie.

Dans cette métropole, il y avait un loup qui rêvait qu'un jour, la ruelle lui appartiendrait. S'il jouait bien ses cartes, il n'y aurait pas que la ruelle qui serait sous son contrôle, mais bien tout ce que la ville offrait de plus crapuleux, débauché et malhonnête. Le prédateur suivait Lucie depuis près de trois heures. Bien qu'elle fût accompagnée d'une autre jeune femme, cela ne nuisait en rien au plan qu'il avait élaboré dans sa tête. Lucie était la brebis idéale que tout bon loup recherchait pour établir sa réputation dans le milieu criminel. Elle lui avait été offerte tel un cadeau tombé du ciel.

Elle était une mignonne jeune femme de vingt-trois ans, arborant une magnifique chevelure d'un noir corbeau et exhibant un corps parfait. Elle avait reçu une promotion, venant d'être nommée gérante de la boutique d'accessoires de beauté et de coiffure dans laquelle elle se démenait depuis l'âge de dix-huit ans. Pour fêter ce nouveau poste, elle avait planifié une superbe soirée avec sa grande amie de toujours, et nouvelle belle-sœur, la belle brunette Émilie. D'abord, restaurant chic français. Ensuite, petit bar avec musique sympa et pour finir, se défouler dans un rave.

Il était déjà une heure du matin en cette nuit de juin et la température était encore fraîche quand les inséparables copines décidèrent qu'il était temps d'aller au rave qui avait été conseillé à la nouvelle gérante. Enfin, elles allaient plonger tête baissée dans la tanière du grand méchant loup et de sa meute. La soirée à les suivre n'aura pas été vaine.

— Allez, Émilie, viens! s'exclama Lucie.

— Non! Je ne veux pas passer par là! Nick m'a déjà prévenue de ne pas traverser cette ruelle le soir. Il est né ici, alors j'aurais tendance à suivre ses recommandations.

— Il n'y a pas de danger, je te jure! insista Lucie avec un sourire de gamine. Et tu sais comment est ton cher amoureux Nicolas... une vraie mère poule avec toi.

— Non, on ne voit même pas une seule lumière dans cette ruelle! Ça pue l'urine à plein nez et on n'entend pas le moindre bruit, protesta Émilie en se pinçant les narines et en plissant les yeux, cherchant du regard une

lueur au loin.

— Je sais, je suis d'accord avec toi. Pourtant, on m'a bien dit qu'il fallait passer par là pour aller au rave. Ne gâche pas ma soirée avec ton comportement de petite froussarde, gémit sa copine.

«Allez, maudite conne, suis ton amie, sinon tu vas tout faire rater», s'impacienta le loup qui observait ses jolies proies. Lucie regardait son amie en affichant une moue enfantine. Les secondes s'égrenaient pendant que la belle brunette réfléchissait à la meilleure décision à prendre. Pour celui qui les traquait dans l'opacité de la nuit, c'était une éternité...

— Tu sais que tu m'énerves quand tu insistes comme une enfant gâtée! Heureusement que tu as épousé mon frère... comme ça, je m'inquiète moins de ses comportements immatures et en plus, je t'ai promis de fêter ta promotion. À vrai dire, c'est surtout parce que je t'aime, dit Émilie en prenant Lucie par l'épaule.

Et les deux s'engouffrèrent dans la ruelle qui, à cette heure, ressemblait à un tunnel que seule la lueur pâle de l'astre lunaire éclairait. À l'entrée, les *dealers* s'échangèrent un regard de stupéfaction et de convoitise devant les deux belles jeunes femmes qui osaient passer par là à une heure si tardive. Néanmoins, ils retournèrent aussitôt à leurs transactions illicites. Pas question de perdre de l'argent facile, même pour ces deux belles paires de fesses qui en valaient certainement la peine... Les affaires avant tout. Plus les filles avançaient, plus la petite voix dans leur tête leur dictait de rebrousser chemin. Inconsciemment, comme si leurs pieds détenaient le contrôle de leur corps, ils ralentissaient la cadence de leurs pas.

— MERDE! Il y a quelque chose qui a frôlé ma jambe! brailla Émilie à tue-tête. Je crois que c'est un gros rat. Viens, Lucie, on retourne sur nos pas! Nous trouverons bien un autre rave dans un endroit moins lugubre. Si on ne trouve rien, je te paie une nouvelle paire de chaussures lors de notre prochaine virée dans les magasins...  
*Deal?*

— *Deal!* répondit l'autre en lui faisant un *high five*. Moi non plus, je ne le sens pas... Et j'ai un sérieux conseil à te donner: NE CRIE PAS COMME ÇA, TU VAS FAIRE PEUR AUX RATS! s'esclaffa Lucie qui essayait, par cette boutade, de se donner un peu de courage étant donné qu'elle aussi commençait à redouter cette traversée nocturne de la ruelle.

Puis elle tira son iPhone de son sac à main et mit en marche la fonction lampe de poche. C'est alors qu'elles virent un mendiant aux longs cheveux roux passer près d'elles en poussant un panier d'épicerie. L'homme ralentit légèrement le pas et brisa leur conversation en leur disant:

— Allez! Quittez cet endroit, je vous en conjure! Il n'y a rien pour vous ici! Il n'y a que le danger qui s'amuse à rôder dans ces lieux.

Mais il était déjà trop tard pour les deux intrépides.

— Tiens, tiens, tiens... Vous êtes en retard pour notre rendez-vous, chères demoiselles, leur lança sarcastiquement un gros homme chauve qui, sous le reflet de l'éclairage du cellulaire, révéla un tatouage de la Vierge Marie sur le crâne. Je commençais sérieusement à m'inquiéter.

— Arrête, le gros, tu fais peur aux petites dames! ordonna une voix sortant de l'ombre derrière elle.

— Eh! J'suis pas gros, j'ai seulement des muscles latents.

— Wow! T'as appris ce mot-là en prison ou c'est depuis que t'as la Sainte Vierge tatouée sur ta tête de gros cave que t'es plus intelligent? lança le deuxième homme sous le regard mauvais de son interlocuteur qui malgré tout, ne rouspéta pas, ne connaissant que trop bien le caractère bouillant et instable de son comparse. Bon, revenons à nos moutons ou mieux encore... à nos deux belles brebis égarées.

Pendant ce temps, avec un regard de compassion, le sans-abri regarda une dernière fois les deux jeunes femmes, accéléra le pas et disparut dans les ténèbres. Seul le crissement des roues de son panier témoignait encore de sa présence.

— Alors, mesdemoiselles, que nous vaut l'honneur de votre visite dans notre humble et sordide ruelle des entrepôts? questionna le loup.

Lucie et Émilie se tournèrent et virent un jeune homme athlétique qui, malgré la situation alarmante dans laquelle elles se trouvaient, leur inspira confiance. Ceci eut pour effet de calmer un petit peu leur angoisse.

— On m’a dit qu’il y avait une soirée rave par ici, s’empressa de répondre Lucie avec une voix particulièrement aiguë, signe d’une nervosité croissante.

Le cœur serré, Émilie prit la main de son amie dans la sienne afin de la calmer, et de se calmer elle-même. Malgré la fraîcheur de la soirée, elle sentait la sueur lui couler dans le dos et ses mains devenir moites.

— Celle-là, c’est la meilleure! sourit le jeune homme. Soit on voulait vous faire une mauvaise blague, soit on voulait vous voir disparaître. Mais dans les deux cas, ça ne change rien.

La peur, dans toute sa grandeur, avait envahi chaque fibre du corps des jeunes filles. Tous leurs sens leur disaient de fuir, de courir le plus vite possible, mais la frayeur tétanisait tous leurs muscles. Leur cœur palpitait à un rythme d’enfer et leur estomac se contractait à un point tel qu’elles avaient peine à respirer. Le sourire disparut du visage de l’homme qui soudain, semblait drôlement moins agréable à regarder.

— Maintenant, ordonna-t-il, donnez-moi vos sacs à main, vos bijoux et vos cellulaires. C’est pour une œuvre caritative qui me tient vraiment à cœur... c’est-à-dire ma chère personne!

Lucie voulut faire preuve de courage et protester, mais reçut aussitôt un coup de coude d’Émilie qui avec la tête, lui indiqua qu’un troisième homme venait de sortir du noir pour se joindre aux deux autres. Celui-là était squelettique et malgré le manque de lumière, on pouvait distinguer deux petits yeux noirs, sans vie. Elles comprirent aussitôt qu’il s’agissait d’un *junkie* prêt à tout.

— Tiens... le Pic! Avec tout ce que tu te *shootes* dans les veines, j’pensais que t’avais oublié qu’on avait une job à faire, dit le loup en faisant un signe de tête au dernier arrivé.

— Ben voyons, j’aurais manqué ça pour rien au monde! rétorqua Louis le Pic Picard.

— Qu’est-ce que vous attendez? cria le loup en tendant les mains pour se faire remettre son butin.

Émilie s’exécuta, suivie immédiatement de son amie. L’homme sortit une lampe de poche et éclaira tour à tour les pièces d’identité et le visage des jeunes femmes, en s’attardant plus longuement sur celui de Lucie.

— OK, les gars! On a exactement ce qu’on voulait!

À ces mots, les deux victimes se sentirent soulagées. Croyant à tort que le voleur faisait allusion au contenu de leurs sacs à main, elles commencèrent à reculer lentement. Il était cependant beaucoup trop tard et le piège s’était déjà refermé sur elles.

— Ah oui! J’oubliais... Occupez-vous de ces deux putes! ordonna le loup.

Les deux autres types, aussi rapidement que des fauves, sortirent chacun un couteau de chasse de leur manteau, se jetèrent sur leurs proies et déchirèrent leurs vêtements. Alors qu’elles hurlaient, Émilie et Lucie reçurent un coup de poing dans l’estomac, ce qui leur coupa instantanément le souffle. Le chef s’avança vers Émilie et lui chuchota à l’oreille:

— C’est regrettable que t’aies accompagné ton amie. Tu es... comment dire... un dommage collatéral.

Puis, s’adressant à ses hommes, il poursuivit en disant:

— Allez-y, messieurs! Faites ça vite, on a de l’argent à récupérer. Ah! Ah! Ah!

Émilie, les yeux débordant de larmes, chercha son amie du regard. Leurs yeux se croisèrent et chacune comprit avec terreur et résignation que sa vie prendrait bientôt fin. Lucie dégagea sa main et la tendit en direction de sa belle-sœur. Les deux se touchèrent et sentirent un peu de chaleur, voire même un certain réconfort, malgré l’acte abominable qu’elles subissaient. Le jeune loup savourait la scène en sentant son sexe durcir, ne sachant si cela était provoqué par le viol ou par l’acte de violence en soi. Puis un bruit particulier le sortit brusquement de ses pensées.

— J’entends des pas, dépêchez-vous! On dégage! siffla-t-il entre les dents à l’intention de ses complices.

Tapi dans l’ombre, le nomade de la ruelle aux grands yeux tristes assista, impuissant, à toute cette horreur.

Il savait pourtant depuis déjà très longtemps que cette ruelle était les chiottes de l'enfer!

# CHAPITRE 1

## DIX ANS PLUS TARD PREMIER JOUR

La vengeance est-elle une délivrance ou une souffrance de plus à transporter avec soi dans les méandres de son esprit pour le reste de sa vie?

Le Pic était au milieu de la ruelle des entrepôts et marchait de long en large avec agitation. Depuis tout le temps qu'il se gelait, curieux qu'il ne soit pas encore mort. Il n'avait que la peau et les os sur le corps et là, il avait surtout besoin de sa dose pour calmer ses douleurs. Il avait froid et toute cette neige qui n'arrêtait pas de tomber. En plus, Filippo, le chef des *dealers*, qui n'était pas encore arrivé. «Ce petit enfoiré, je lui ferai voir de quel bois je me chauffe! Même si Dubhan ne veut pas qu'on lui touche, juste parce qu'avec sa belle petite gueule il attire une nouvelle clientèle plus jeune, y a ben une maudite limite à m'faire attendre dans cette foutue merde blanche. Y pourrait montrer un peu de respect pour les chefs de réseau.»

Soudain, un bruit le fit sursauter.

— C'est toi, Fil? C'est pas trop tôt, p'tit imbécile! vociféra le *junkie* qui avait du mal à bien voir avec ce ciel nuageux et la pénombre déjà bien entamée à cette heure de la journée.

— Non! lui répondit une voix caverneuse.

Le Pic fit quelques pas en direction de l'Homme et le reconnut.

— Ah, c'est vous! Que faites-vous ici? De toute façon, je m'en fous... Allez, dégagez! J'ai des choses importantes à faire.

De sa main tremblante de drogué, il lui fit signe de partir.

— On dirait bien que vous êtes en manque? dit l'Homme.

— C'est pas de vos affaires... Foutez le camp d'ici, cria le Pic qui devenait de plus en plus nerveux.

Cela dit, il tourna le dos à son interlocuteur pour reprendre son interminable va-et-vient. L'Homme n'attendait que ce moment... Et BANG! Le coup de batte s'abattit sur la tête du *junkie* et l'os occipital se cassa aussi aisément qu'une coquille d'œuf.

\*\*\*

Louis le Pic Picard reprit ses sens après un certain temps. Comment cela avait-il pu lui arriver à lui? C'était lui le tueur, lui l'un des chefs du gang des Nations-Unies, lui l'ami de Dubhan Rorke, le loup incontesté de la métropole. Celui qui lui avait fait ça n'était pas mieux que mort. Il était vraiment étourdi et c'est pour cette raison qu'il prit quelques minutes avant de réaliser qu'il avait un *duct tape* sur la bouche et que ses mains et pieds étaient entravés par des attaches en nylon. Ayant froid, il réalisa qu'il était couché complètement nu dans la neige.

— Enfin, tu reprends tes esprits! lui lança l'Homme en lui souriant avec des yeux déments. Bon, écoute-moi bien, espèce de drogué dégénéré. La seule vermine qui te ressemble ici, ce sont les gros rats qui seront les premiers croque-morts à se jeter sur toi pour te déchirer avec leurs dents. Alors, regarde bien... avec le scalpel que j'ai dans la main, je vais leur donner un petit coup de main à ces petites bêtes!

Aussitôt dit, aussitôt fait! Il commença à taillader le *junkie* avec dextérité, lui arrachant même des lambeaux de peau au niveau de l'abdomen. Les yeux larmoyants, le Pic gigotait et se lamentait. Sa bouche étant étouffée par un *tape*, le son qu'il émettait ne faisait pas plus de bruit que le gazouillis d'un nouveau-né.

— Avec tout ce sang, les rats vont arriver d'un moment à l'autre. Remarque qu'ils n'auront pas un grand festin, on dirait un squelette quand on te regarde. Dommage pour eux... Savais-tu qu'ils avaient l'odorat trois cents fois plus développé que celui de l'homme? Tu vas mourir moins niaisement! Bon... je te laisse avec tes petits amis poilus. Bye, bye!

L'Homme s'éloigna lentement, avant de revenir soudainement sur ses pas.

— Ah oui, j'oubliais...

Sans autre préambule, il lui trancha le pénis et les testicules, sans pitié pour les gémissements du Pic dont les yeux trahissaient une souffrance indescriptible. Puis, l'Homme lui montra ses parties.

— Je crois que tu n'auras plus besoin de ça! J'aimerais bien rester pour jouir du spectacle, mais je dois partir avant que ton p'tit imbécile, comme tu l'as si bien nommé, arrive. *Ciao!*

## CHAPITRE 2

Nicolas Lamontagne s'était installé devant la fenêtre du deuxième niveau de sa belle maison victorienne qui surplombait toute la ville. C'est Émilie qui avait voulu cette maison. Alors après avoir travaillé fort, combiné avec un peu de chance et surtout, grâce à l'arrivée de Red dans leur vie, Nick avait pu se la procurer et depuis deux ans, à tous les soirs à la même heure, il s'installait à cette fenêtre pour faire la lecture. Il s'arrêta un bref moment pour regarder la neige tomber. Quel paradoxe! Toute cette blancheur qui recouvrait une ville si sombre... Pourtant, cette ville, il l'avait déjà aimée. Il y avait grandi, y avait étudié et y avait rencontré Ian, son grand ami avec lequel il avait évolué au football. Mais surtout, c'est dans cette ville qu'il était tombé amoureux de la belle et douce Émilie.

Il se mit à rêvasser en se remémorant le jour de leur première rencontre; c'était avant la tragédie de la maudite ruelle qui lui avait enlevé une partie de sa femme...

— Arrête de flâner, Émilie, nous allons manquer la partie des Lynx contre les Highlanders, se lamenta Steeve.

— Pourquoi tu grinces comme ça? T'as juste à partir en avant! Lucie et moi on te rejoint dans les gradins.

Sans attendre de réponse, Émilie prit Lucie par le bras et les deux s'élançèrent dans la première boutique qu'elles croisèrent.

— Et merde! Allez chez le diable, moi je m'en vais au stade! J'ai parié ma paye sur les Lynx et je n'ai pas l'intention de manquer une seconde de leur victoire et de la mienne, leur cracha à la tête un Steeve hors de lui.

C'est exactement à cet instant précis que Nick remarqua celle qui allait devenir la femme de sa vie.

— Eh! Est-ce que vous avez un problème, mesdemoiselles?

— Non, c'est juste mon frère qui aime montrer qu'il est un mâle dominant. GRRRRRRRRRR! Mais merci beaucoup de vous en être inquiété, fit Émilie en lui adressant un signe de tête.

— Tout naturel. Deux femmes en détresse... et j'accours! rétorqua Nick.

— Moi, c'est Émilie. Et voici mon amie et future belle-sœur, la pauvre Lucie qui doit endurer les humeurs de mon frère Steeve.

Nick lui serra la main tout en la regardant droit dans les yeux et BOUM! Le coup de foudre venait de le frapper de plein fouet!

— Moi aussi... non... je veux dire que... moi être Nicolas, babilla-t-il les yeux encore remplis d'étincelles pour la jeune femme qui se trouvait en face de lui.

Soudain, une ombre gigantesque apparut derrière les deux amies et les fit sursauter. L'ombre prit la parole; sa voix était d'une douceur presque mélodieuse. Surprenant pour une montagne humaine.

— Allez, Nick, arrête de faire les yeux doux. Il faut y aller. Dites au revoir, mesdemoiselles... La jolie vendeuse là-bas avec un beau petit ventre de femme enceinte s'appelle Paula. Elle vous aidera à choisir tout ce que vous désirez, et ne vous gênez surtout pas, c'est Nick qui paiera, signifia le gentil géant en souriant.

Le visage des jeunes filles s'épanouit instantanément, tandis que celui de Nick s'empourpra.

— Désolé, c'est juste une mauvaise blague, les filles! Ce n'est pas qu'il ne voudrait pas, mais je crois que sa carte de crédit est encore pleine de notre dernière beuverie, rajouta-t-il afin d'embarrasser encore plus son ami.

— OK, Ian! Tu en fais trop, intervint la vendeuse.

— T'as raison, mon amour. Excuse-moi... Allez, Nick! Grouille! On va se faire engueuler si on arrive en retard. Tu sais à quel point coach Pat peut péter les plombs. Paula, tu t'occupes des nouvelles connaissances de Nick et tu nous rejoins après le match? Je t'embrasse, ma belle.

Le grand jeune homme embrassa sa tendre moitié et tira son ami par le bras pour le sortir de la boutique, et de sa torpeur.

Une demi-heure plus tard, Lucie et Émilie avaient rejoint Steeve au stade. Paula leur avait demandé si elle pouvait les accompagner, car elle aussi devait assister à la partie de football locale. Steeve rageait tellement, qu'il n'eut qu'un bref regard pour son amie de cœur et sa sœur. Après seulement un quart de jeu, les Highlanders menaient déjà par trois touchés alors que les Lynx peinaient à gagner seulement quelques verges. À la demie, Steeve, qui était de plus en plus frustré de voir l'argent de son pari s'envoler, décida de noyer sa rage dans la bière.

— Eh! Oh! Petit gars... Ici... Donne-moi deux bières et plus vite que ça! gueula le mauvais parieur à l'employé du stade qui leva les yeux au ciel en signe de désapprobation devant ce manque de savoir-vivre.

— Tu pourrais être plus poli, lui indiqua Lucie.

— Ça paraît que ce n'est pas toi qui es en train de te faire lessiver de ta paye! Si ce gros numéro 69 et le petit numéro 27 ne jouaient pas aussi... se lamenta Steeve qui gesticulait tellement qu'il passa bien près d'échapper ses bières.

— Si vous voulez, je vous les présenterai après la rencontre et vous pourrez le leur dire vous-même, le nargua Paula avec un grand sourire, ses petits yeux verts remplis de malice.

— Vous êtes qui, vous? lui demanda sèchement Steeve.

— Je suis l'amie de cœur du grand numéro 69 et le petit, c'est comme un frère pour moi. Votre copine et votre sœur ont déjà fait leur connaissance dans la boutique où je travaille. Un conseil... La prochaine fois que vous parierez, informez-vous! Les Highlanders n'ont pas perdu une seule partie, cette année!

Steeve voulut rouspéter quand il sentit le regard d'Émilie et de Lucie le transpercer. «La p'tite dame a bien raison; j'aurais dû m'informer. Bon, puisque la journée est déjà gâchée, aussi bien laisser tomber cette dispute et agir en gentleman, ne serait-ce que pour avoir une fin de journée plus agréable.»

— D'accord, on fait la paix.

Il se leva et tendit la main à Paula. Celle-ci s'attarda longuement sur la main tendue, tout en étudiant l'homme en face d'elle. Tout d'un *beach boy*: peau bronzée, cheveux blonds en bataille, yeux bleus, grand, athlétique. Mais plus elle le regardait, plus elle sentait que quelque chose clochait chez lui. Néanmoins, elle lui fit une poignée de main, laquelle s'avéra molle et sans conviction.

Sitôt la partie terminée, elle invita ses nouveaux amis à la suivre jusqu'à la porte du vestiaire des Highlanders. Un peu éméché, Steeve faisait son fanfaron en disant aux joueurs qui sortaient qu'ils avaient eu de la chance et que la prochaine fois, ils auraient une bonne surprise. Si Lucie avait vraiment honte de son copain, Émilie, elle, trop habituée à ce comportement de la part de son frère, décida simplement de l'ignorer. Quant à Paula, elle n'éprouvait que de l'aversion pour lui. Par contre, elle aimait bien la présence d'Émilie, ayant encore en mémoire ce regard échangé entre elle et Nick. Cela lui ferait du bien d'avoir une copine. Ainsi, il cesserait de se sentir comme la cinquième roue du carrosse lorsqu'ils feraient une sortie tous ensemble. Le tapageur devenait très désagréable, jusqu'au moment où il vit un homme gigantesque foncer droit sur lui. Il reconnut aussitôt le numéro 69! En personne, non seulement il était grand, c'était un foutu géant! Steeve fit un pas en arrière et se cogna contre le mur du corridor. «Moi et ma grande gueule, se dit-il, je vais en manger toute une!» Et il prit un genre de position de défense, non sans fermer les yeux, car tout le monde sait que c'est moins douloureux lorsqu'on ne voit pas les coups venir. Il sentit comme du vent passer devant lui. Il entrouvrit un œil... Le géant souleva Paula par la taille et l'embrassa passionnément tout en la tenant dans les airs aussi aisément que si elle avait été une feuille de papier... du papier de soie.

— OK, mon grand! grimaça Nick. Dépose-la ou allez vous louer une chambre au motel. En plus, pense au bébé... Avec ta force, tu vas lui écraser le ventre.

— C'est mon ultime récompense pour protéger ton petit cul de porteur de ballon pendant tout le match? Parce que sache qu'elle m'a bien recommandé... non... que dis-je... ordonné de faire en sorte qu'il n'arrive rien de fâcheux à notre beau Nicolas. Alors, laisse-moi en profiter un peu, trouble-fête! En plus, j'ai toujours l'impression d'entendre ma mère, quand tu parles.

Satisfait de sa réplique, le colosse déposa sa dulcinée sur le plancher des vaches.

— Salut, Nick! Regarde qui j'ai amené avec moi, lui dit Paula en affichant une moue espiègle et en lui dé-

signant la belle brunette qui se tenait à ses côtés. En plus d'Émilie et Lucie, je vous ai amené votre *fan* numéro un... il s'appelle Steeve et c'est le frère d'Émilie, ajouta la jeune femme en lança un regard qui mit mal à l'aise le mauvais perdant.

Le gros joueur des Highlanders se retourna prestement et tendit son énorme paluche à Steeve.

— Salut, *man*! Moi, je suis Ian et le petit, là-bas, celui qui n'a d'yeux que pour ta sœur, c'est Nicolas, mais tu peux l'appeler Nick. Je suis toujours ravi de voir un partisan.

— Moiiiiiiii ausssssiiii, ça me fait plaisir. Vous avez joué un très grand match, tous les deux.

Voyant que la situation devenait de plus en plus inconfortable pour Steeve, sa petite sœur prit le relais.

— Allez, tout le monde! On va manger une pizza pour célébrer votre victoire, lança-t-elle en se surprenant elle-même de cette initiative.

— Oh oui! Là tu parles! J't'aime déjà, toi! s'exclama Ian.

Les nouveaux amis passèrent la soirée ensemble et eurent énormément de plaisir. Une fois ses frustrations passées, Steeve s'avéra un joyeux luron. Seule Paula resta froide à son égard. Vers la fin de la soirée, elle trouva un moyen pour attirer Émilie à l'écart.

— Je vois bien que tu trouves Nick intéressant et de plus, il est beau mec. Alors, tu dois faire les premiers pas. Je le connais depuis longtemps et devant les autres, jamais il ne bougera. Et crois-moi, ce gars est extraordinaire.

Quelques instants plus tard, Émilie et Nick se retrouvèrent seuls et c'est les yeux dans les yeux qu'ils échangèrent leurs coordonnées et leur premier baiser.

— Wouah! Wouah! Wouah!

Le chien se mit à aboyer, ce qui fit sursauter Nick, en plus de l'extirper de ce doux souvenir.

— OK, Zip, tais-toi, maintenant! ordonna-t-il.

En baissant les yeux vers l'entrée principale, il comprit pourquoi son chien avait jappé. La fourgonnette du transport adapté venait de pénétrer dans l'allée. Ses yeux se tournèrent vers Émilie qui, avachie dans son fauteuil roulant, le regardait, ou plutôt, le fixait, la tête penchée sur son épaule droite, sa bouche laissant couler un léger filet de bave.

— Maaaaaa!

— Oups! Excuse-moi, ma colombe, j'étais encore parti dans mes rêveries... Demain, je te jure que je vais terminer de te lire ce roman. Bon, je vais t'essayer et te descendre en bas. Ton transport est arrivé pour te conduire à ton traitement.

— Maaaammm meeem! lui répondit-elle en lui faisant des yeux d'enfant battu.

— Je sais que tu n'aimes pas ça, mais c'est pour ton bien. Et ne me regarde pas comme ça... tu sais que j'ai du mal à résister à ton regard. Je ne peux quand même pas annuler une nouvelle fois ton rendez-vous... sinon, on va perdre ta place et tu ne pourras plus recevoir tes traitements. De plus, je dois aller à l'entrepôt, ce soir, pour une nouvelle livraison. Je ne rentrerai pas trop tard et si tu dors, j'irai te réveiller juste pour te dire bonne nuit, te border et surtout, t'embrasser.

«Je sais, mon amour, c'est dans ces moments que je réalise à quel point tu es un homme extraordinaire», essaya de lui dire Émilie avec ses yeux.

Un cri parvint du bas des escaliers.

— Eh, Nick! Les gars du transport sont là!

— Je sais, Red, Zip m'a prévenu! Mon chien est bien plus malin que toi! Dis au préposé que je lui amène son colis... c'est juste qu'Émilie me fait ses yeux de poisson frit.

Entendant le rire franc de Red, Émilie roula les yeux tant elle était découragée de les entendre discuter ainsi.

«C'est ça... Moquez-vous! J'aimerais bien vous voir à ma place... incapable de bouger et de parler et obligée d'aller trois fois par semaine se faire étirer comme si j'étais de la pâte à modeler. Si au moins c'était le beau physiothérapeute qui s'occupait de moi... Eh ben non! Il faut toujours que ce soit le gars à la grosse moustache molle... Crisse, Nick, je veux rester à la maison avec Red!», se choqua-t-elle. Mais malheureusement, personne ne pouvait l'entendre.

— Red... Prépare le manteau d'Émilie! Il neige encore et je ne veux surtout pas qu'elle prenne froid. Allez, mon chien! Va ouvrir la barrière pour que je descende le fauteuil roulant.

Nick embrassa sa femme, ferma les portes de la camionnette et se retourna vers Red.

— Je vais m'absenter, ce soir, pourrais-tu t'occuper d'Émilie? À moins que tu n'aies prévu quelque chose avec ton amoureux, le beau Gérard? J'y pense... tu ne m'avais pas dit que tu arriverais seulement après le souper, aujourd'hui?

— Oui, mais j'ai été plus vite que prévu. Comme tu sais, je suis une personne *full* efficace! Et non, je n'ai rien de prévu avec Gérard, tout est OK! Écoute, Nick, tu ne pourrais pas remettre ça à un autre jour? Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Je te dis ça comme ça, parce que je suppose que tu amènes Zip avec toi?

— Tu t'inquiètes plus pour le chien que pour moi? répliqua Nick en adoptant un air déçu.

— Ça a toujours été comme ça! J'ai toujours eu plus d'affection pour mes amis les quadrupèdes que pour les bipèdes. À moins que tu ne te mettes à quatre pattes et que tu remues ta belle petite queue, tu passeras toujours après Zip!

— Très drôle... tu devrais faire du *stand-up comic*! Et qui t'a dit que j'avais une belle petite queue? Obsédé!

— J'ai demandé à Émilie et elle a répondu en plissant les yeux; j'en ai déduit qu'elle voulait dire que tu en avais une petite. Eh oui, je sais! Mais avec une carrière internationale d'humoriste, comment pourrais-je faire pour prendre soin d'Émilie pendant tes petites virées nocturnes? Sans parler de Gérard qui serait jaloux de voir tous les beaux mâles du *show-business* tourner autour de moi.

— OK! Arrête... Bye! Zip, viens mon chien!

Zip fit une cabriole pour marquer sa joie et bondit sur le siège du passager dès que Nick ouvrit la portière de son fourgon spécialement modifié pour pouvoir accueillir un fauteuil roulant. Il salua Red de la main et s'évapora dans le blizzard.

## CHAPITRE 3

Le Bar Sportif, temple incontesté des paris illégaux, était plein à craquer, comme tous les lundis soir, pour le *Monday Night Football*. Une odeur aigre de bière et de sueur envahissait l'endroit. Le bruit était abrutissant; le nombre de décibels devait se rapprocher de celui qui est émis sur une piste d'atterrissage. De plus, avec tous ces écrans géants, rentrer chez soi sans avoir mal à la tête relevait d'un exploit digne des douze travaux d'Hercule!

Steeve fit son entrée, cherchant du regard Robert Bob Tremblay, l'homme à la dent en or et le plus gros *bookmaker* de la majestueuse métropole. Ce dernier avait fait venir Steeve en lui faisant croire qu'il avait des informations privilégiées concernant un pari. Faux prétexte, évidemment. Et Steeve avait mordu comme un vrai poisson. Bob le vit en premier et lui fit signe de venir le rejoindre. À ses côtés, sa charmante fille Jill, le grand Russe Vladimir et le trapu Latino Hernandez. Steeve s'avança, sourire aux lèvres, sans se douter de rien, sûr de terminer la soirée avec des billets plein les poches.

— Alors, quoi de neuf? lui demanda Tremblay en arborant un grand sourire qui laissait voir sa dent en or.

— Rien, toujours la même routine: boulot, métro, dodo! répondit Steeve qui était d'humeur joyeuse, prêt à garnir son compte en banque.

— Ta gueule! Regardez-le, vous autres... Il croit vraiment que sa petite vie de merde m'intéresse!

Cette fois, Bob ne souriait plus et ses yeux étaient devenus menaçants.

— Vlad, Hern... amenez ce pauvre imbécile dans mon bureau! commanda-t-il.

Le Russe saisit Steeve sous le bras et ouvrit sa veste pour lui montrer son Colt Python à long canon, un des meilleurs revolvers au monde et chargé de balles magnum 357. Vladimir en était bien fier, mais surtout, il aimait l'effet que cette arme provoquait. Hernandez ouvrait la marche en jouant du coude pour se frayer un chemin parmi la clientèle qui ne remarquait rien de ce qui se passait ou encore, préférait faire semblant de ne rien voir. Tous respectaient la règle d'or du bar: «Garde ton nez dans ta bière et mêle-toi de tes affaires!». C'était le meilleur moyen de passer une bonne soirée entre copains. Steeve avait des frissons tout le long de la colonne vertébrale. Loin derrière, Bob suivait en discutant avec des clients et en serrant quelques mains au passage, comme toute bonne crapule qui prenait soin de son petit monde, jusqu'au jour où quelqu'un brisait les règles non écrites du monde interlope. Jill, elle, suivait en silence, n'appréciant pas le côté obscur du métier de son père. Arrivé dans le bureau du boss, Steeve fut poussé sans ménagement sur le plancher.

— Ayoye, ma tête! se plaignit le *gambler*.

La peur au ventre, il prit bien son temps pour se relever, non sans chercher une sortie de secours au cas où les choses tourneraient plus mal. Malheureusement pour lui, il ne distingua pas la moindre issue.

— OK, les boys! Depuis le temps que je fais affaire avec vous, vous pourriez faire attention à la marchandise, lança-t-il pour tenter de détendre l'atmosphère et faire preuve d'un peu de courage.

Les deux hommes se contentèrent de soulever les épaules sans dire un mot, lui désignant plutôt un des deux fauteuils roses pour qu'il y prenne place. Puis Bob fit son entrée, suivi de sa fille.

— C'est beau, les gars! dit ce dernier. Vous pouvez nous laisser, mais avant de quitter, fouillez-le... Et ne vous éloignez surtout pas trop.

Dans le temps de le dire, les hommes de main s'exécutèrent et juste avant de franchir la porte, Hernandez leva la main pour prendre la parole.

— Écoutez, patronne, est-ce que je pou aller au petite coin? demanda-t-il avec son fort accent espagnol et en se dandinant.

— Oui, tu peux y aller, mais tu reviens tout de suite après. Ensuite, tu montes la garde près de la porte de mon bureau avec Vlad. C'est bien compris?

— Oui, messiou Bob, yé réviens tout souite.

D'un pas pressé, il partit aussitôt en direction des toilettes. Bob le regarda en pestant:

— Dur de trouver un employé qui peut briser des os et être intelligent en même temps. Heureusement que je peux me fier sur Vladimir qui est vraiment plus brillant que lui... sinon, j'aurais de gros problèmes!

— Euh... oui, je comprends, dit Steeve en essayant vainement de cacher sa nervosité.

— Comme je suis un homme civilisé, reprit Bob, avant de commencer, permets-moi de te présenter ma fille, Jill.

Jill fit un signe de tête à Steeve qui le lui rendit.

— Ma fille va reprendre mes affaires, plus tard, comme moi j'ai succédé à mon père. Mais elle s'implique déjà beaucoup. La nouvelle décoration du bureau, tu vois, c'est son idée. C'est moins austère et ça permet de détendre les clients stressés. J'ai une question pour toi: dans d'autres circonstances, trouverais-tu cette pièce apaisante?

— En omettant le fait qu'il y a un gros Russe et un Latino de l'autre côté de la porte qui n'attendent qu'un ordre de votre part pour me passer à tabac... Oui, je pourrais effectivement trouver à votre bureau un côté zen, répondit Steeve avec un sourire forcé.

— Un oui ou un non aurait amplement suffi comme réponse... Un joueur comme toi devrait pourtant savoir qu'il ne faut jamais pousser sa *luck*. Je disais donc que Jill assiste à mes petites réunions pour mieux comprendre la mécanique de cette grosse machine. En plus, elle s'est inscrite à l'université pour apprendre à mieux gérer le bar et tout ce qui l'entoure, enchaîna le *bookmaker* en regardant sa fille avec fierté. Elle va rester assise là-bas, au fond, sur le divan, et observer. Je te remercie de participer à son évolution au sein de l'entreprise familiale, ironisa-t-il pour lui faire bien comprendre que lui seul pouvait faire de l'humour douteux dans cette pièce. Bon, bon, bon... revenons à nos affaires. Steeve, tu as un gros problème et j...

— Mais je ne...

— Ferme-la! Tu parleras quand je te le dirai, compris?

Ce disant, le visage rouge de colère, il frappa du poing sur la table, ce qui fit sursauter les deux témoins de la scène. La porte s'ouvrit en un éclair sur un Vladimir au visage déterminé, prêt à bondir comme un chat sauvage.

— Tout va bien, boss? s'enquit-il en ne lâchant pas Steeve du regard.

— Oui, merci! Je me suis un peu emporté. Tu peux fermer, notre invité n'est pas dangereux. Du moins, je l'espère pour lui. Ah! Ah! Ah!

La porte se referma sur le petit groupe, puis il y eut un long silence, lequel ne faisait qu'amplifier la tension.

— As-tu compris la question que je t'ai posée, crise?

— Oui, oui, monsieur Tremblay!

— Bon... je te disais que tu avais un gros problème, et moi, un inconvénient. Vois-tu, quand tu empruntes de l'argent à des prêteurs usuraires, ou si tu préfères, des *shylocks*, tout cet argent, que tu l'empruntes dans cette ville ou dans les banlieues avoisinantes, provient de la même poche... la mienne! Je sais... Toi qui pensais que je n'étais qu'un simple *bookmaker* de petite envergure, tu dois certainement être déçu. Ceci étant dit, je vais t'expliquer ton problème. J'ai prévenu tous les prêteurs qui travaillent pour moi de ne plus t'avancer le moindre sou. Je dois dire que ça me déchire le cœur, car si tu n'as plus d'argent, tu ne viendras plus parier dans mon magnifique établissement et perdre tout ton fric qui, je te le rappelle, m'appartient puisque tu me le dois. Ça, ce sont mes inconvénients.

Bob se leva, alla jusqu'au bar, se versa un Whisky écossais, rajouta quelques glaçons et souleva son verre en direction de sa fille qui lui adressa un signe négatif de la tête. Il revint s'asseoir sans rien offrir à Steeve, qui lui, se tortillait contre le dossier de son fauteuil, ce qui laissait entendre un grincement désagréable. Avec une voix presque racoleuse, le maître des lieux reprit la parole:

— Steeve, on se connaît depuis plus de dix ans. Tu viens ici plusieurs fois par semaine pour parier sur presque tous les événements sportifs et il y a dix ans, tu étais exactement dans la même situation. Tu as l'air surpris? Même si à l'époque je ne prenais que les paris, j'étais au courant des affaires de mon père. Paix à son âme... Il m'a dit qu'à l'époque, tu avais accumulé pour cent mille dollars de dettes. Wow! Déjà dans le temps, tu aurais

dû savoir que tu étais un mauvais *gambler*. Mon père m'a aussi expliqué qu'il voulait te rencontrer pour prendre les dispositions nécessaires pour te faire cracher le fric. Ensuite, il y eut cette grande tragédie... Ta femme, la belle Lucie, a été tuée dans cette maudite ruelle et suite à cette même agression, ta sœur, qu'on a laissée pour morte, est devenue paralysée et aphasique. Alors, suite à cela, mon paternel, qui au fond avait un bon cœur, a décidé de ne pas te brusquer et de te laisser du temps. Puis soudain, presque un mois plus tard, tu remettais l'argent à tous nos hommes et mon père est resté dans l'anonymat. Moi, je n'ai pas cette chance... À moins que tu aies cent vingt mille dollars en REER ou que... tu souhaites te marier encore pour toucher l'assurance vie suite au décès inopiné de ta femme?

Ces dernières paroles furent prononcées sur un ton brusque qui frôlait le défi. À ces mots, le *gambler* explosa et bondit vers l'avant, les deux bras sur le bureau. Peu impressionné, Bob ne broncha même pas, fixant plutôt les yeux bleus de son interlocuteur et scrutant le fond de son âme.

— Comment osez-vous dire quelque chose d'aussi abject? J'aimais ma femme et même si l'argent des assurances m'a permis de sauver ma peau, il n'y a pas un jour où je ne pleure pas sa mort, hurla Steeve d'une voix troublée.

Pour qui n'était pas habitué de traiter avec des menteurs, il aurait semblé sincère. Sauf que ce n'était guère le cas de l'homme à la dent en or. Aussitôt, la porte s'ouvrit, et Hernandez et Vladimir se précipitèrent sur Steeve avant de l'empoigner solidement par les deux bras et lui faire comprendre qu'il devait baisser le ton d'un ou deux octaves.

— Amenez-le donc faire un tour dans les toilettes du fond, ordonna Bob, je crois qu'il a besoin de se rafraîchir les idées. Ramenez-le-moi dans à peu près une heure et surtout, n'abîmez pas son visage. J'espère que tu n'as rien de prévu, Steve, car tu risques d'être très occupé au cours des prochaines heures.

En silence, les deux malabars sortirent avec leur paquet. Jill, qui était restée impassible durant tout ce temps, se leva, regarda son père droit dans les yeux et lui dit:

— Il faut qu'on parle sérieusement... à propos de ta gestion usée, vétuste, centenaire et archaïque!

Levant la main pour lui signifier qu'il avait compris, Bob lui fit signe de s'asseoir en face de lui.

— Allez, explique-moi ce que tu as dans la tête.

— Premièrement, tu dois créer une base interne de données pour regrouper tous les gars qui empruntent à nos différents usuriers et associés. De cette façon, tout le monde pourrait la consulter avec leur portable ou téléphone intelligent et ainsi, éviter une surprise de ce genre. Accumuler une dette de cent vingt mille... Tout ça parce que nous n'avons pas de système de suivi adéquat et parce qu'il empruntait toujours à des *shylocks* différents. Et en plus, il revenait ici pour parier! Deuxièmement, selon les différents clients, il faut fixer un plafond pour les emprunts et troisièmement, enquêter sur chaque gros emprunteur.

— Ouais, c'est bien beau, tout ça, mais pour gérer la banque de données et enquêter sur les clients, il faudrait embaucher de nouveaux employés. Tout ça va coûter un max!

— Au début, oui, mais après, ça évitera de perdre des sommes astronomiques comme celle que nous venons de perdre aujourd'hui! Toi et moi, on sait parfaitement qu'il ne trouvera jamais l'argent nécessaire pour nous rembourser; c'est un joueur compulsif. Alors, soit il disparaît, soit tu le fais disparaître. Allez... dis-le que j'ai raison! le pria-t-elle en l'interrogeant du regard.

Bob baissa les yeux. Il n'aimait vraiment pas la partie violente de sa business et encore moins le fait que sa fille devrait un jour prendre les mêmes décisions que lui. Sauf que lors de l'entretien avec Steeve, il avait senti qu'il avait mis le doigt sur quelque chose... d'épouvantable. Aussi, si jamais il devait le faire éliminer, il avait le sentiment que justice serait accomplie.

## CHAPITRE 4

Jerry Simard, le nouvel enquêteur de la métropole, avait conduit une grande partie de la journée pour pouvoir arriver à temps à sa première soirée de travail. Il avait conduit lentement, comme à son habitude, tout en écoutant son CD favori de Maroon 5. Même la neige qui tombait à gros flocons sur la chaussée et qui transformait celle-ci en véritable patinoire ne l'incommodait pas. Il était zen, parce qu'il était au volant de sa nouvelle voiture, une Golf de Volkswagen rouge pompier qu'il venait de s'offrir pour célébrer sa mutation dans la grande ville. Il avait commencé sa carrière comme simple agent de la paix dans sa banlieue de campagne. Mais à l'instar de tous les jeunes hommes de son patelin, il voulait quitter cet endroit qui, disons-le, était d'un ennui mortel.

Alors, pour s'en sortir, Jerry était devenu policier dans son patelin, en attente d'un poste d'enquêteur dans la grande ville. Il avait suivi tous les cours offerts dans le district devant lui permettre de réaliser son projet. Il en avait également suivi une panoplie d'autres pour parfaire sa culture générale. Avec tous les efforts qu'il y consacrait, son objectif était pratiquement voué au succès. Un beau jour, un poste d'enquêteur devint disponible. Sans plus tarder, avec fébrilité, il déposa sa candidature et aux yeux du comité de sélection, la sienne était apparue comme la plus évidente.

Quand il arriva enfin devant le poste de police où il était affecté, il dut faire trois fois le tour du pâté de maisons pour trouver une place de stationnement. Il rageait contre lui-même de ne pas avoir posé la vignette qui lui avait été envoyée et qui lui aurait permis d'utiliser le stationnement. Une fois sa voiture garée, c'est les deux pieds bien ancrés dans la gadoue qu'il regarda son nouvel environnement de travail. Et il fut fort déçu. Le bâtiment n'avait absolument rien d'exceptionnel. Lui qui s'attendait à voir un immeuble qui imposerait le respect et la crainte aux criminels, ne voyait rien d'autre qu'une insignifiante habitation de trois étages, faite en brique rouge, de style HLM. La seule chose qui lui disait qu'il se trouvait au bon endroit était l'enseigne au-dessus de la porte qui indiquait: «Po ice poste 34», la lettre «l» étant manquante. Il gravit les marches, ouvrit la porte de la réception et s'essuya les pieds. À sa droite, deux rangées de chaises placées exactement comme dans une salle d'attente d'un cabinet de dentiste, les vieilles revues en moins. À sa gauche, un immense comptoir en acier surplombé d'une vitre, sûrement incassable, faisait toute la grandeur de la pièce. Au-dessus, une horloge indiquait 16h15; il était en avance d'un bon quarante-cinq minutes. Derrière le comptoir, un officier au regard amusé le dévisageait comme s'il était un extraterrestre. Il se demanda pourquoi lorsque soudain, il comprit. En partant ce matin, il s'était arrêté chez sa mère pour la saluer.

— Allez, maman! Il faut que je parte, car sinon, je serai en retard.

— Tu ne vas pas partir comme ça avec ce temps! Couvre-toi et mets-toi quelque chose sur la tête!

— Ben non, maman... c'est bon, je n'aurai pas froid.

Puisqu'il n'avait ni tuque ni chapeau, comme toute bonne maman gâteau, elle fit fi de ses protestations et lui noua sur la tête un foulard fleuri aux couleurs criardes. Et il l'avait complètement oublié depuis. Il s'empressa donc de le retirer et avec un sourire plus qu'embarrassé, s'approcha du policier.

— Bonjour!

— Bonjour, joli foulard! C'est dommage qu'il ne soit pas dans ma palette de couleurs, je vous aurais demandé où vous l'avez acheté, lui lança le policier tout en lui adressant un immense sourire jumelé à un clin d'œil.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, parvint à marmonner Jerry qui rougissait à vue d'œil.

— Je ne pense rien, je ne fais que constater... Et votre vie privée ne regarde que vous, se moqua l'officier.

— Puisque je vous dis que je ne suis pas ho...

— Gardez votre calme, l'interrompit l'autre, je ne fais que vous tirer la pipe! Bon, maintenant, j'arrête. Que puis-je faire pour vous?

— Je suis venu voir le commandant Bellechasse, j'ai un rendez-vous avec lui avant de commencer mon premier quart de travail avec l'équipe d'enquête.

— Ah! Fallait le dire plus tôt! Venez de l'autre côté du comptoir, je vous ouvre la porte.

Le policier lui ouvrit la porte et lui tendit la main. Avec une sorte de fierté dans le regard, Jerry se précipita

pour la lui serrer. Il était, lui, enquêteur dans la grande métropole.

— Je me présente, je suis le sergent Gabriel Côté, mais tout le monde m'appelle Gab. Excusez-moi encore pour tout à l'heure; j'aime bien détendre l'atmosphère en taquinant les gens qui viennent au poste. Puisque ce qu'ils ont à dire est parfois pénible, ça brise la glace. D'habitude, je ne suis pas au comptoir de réception, alors je manque de pratique pour aborder les gens. Je remplace un agent pour quelques heures.

— Je comprends. Bon... reprenons depuis le début. Je me présente, je suis Jerry Simard, nouvel enquêteur!

— Enchanté de faire votre connaissance, Jerry! Vous allez peut-être travailler avec mon frère Gustave; il est le seul à ne pas le savoir encore, mais on lui cherche un acolyte. Il n'est pas aussi beau et gentil que moi, mais que voulez-vous... je suis l'exception, dans la famille! Le laitier doit sans doute y être pour quelque chose, car toutes les femmes du quartier le trouvaient bel homme, rigola Gab.

Sur ce, il prit le téléphone et parla pendant à peine dix secondes.

— Vous pouvez y aller, le commandant Bellechasse vous attend. Vous montez au troisième et c'est le premier bureau à votre gauche; vous cognez et entrez. Bonne chance, enquêteur Simard! lança l'agent en riant de nouveau.

Jerry le remercia et disparut derrière la porte. «Décidément, se dit-il, le sergent est un homme qui aime rire de ses propres blagues, même si elles ne sont pas vraiment drôles.» Il gravit les escaliers avec empressement et au troisième étage, découvrit un long corridor sombre, peint en beige, sans aucun artifice, bordé de trois portes d'un côté et deux de l'autre. Ce lieu de travail n'était vraiment pas accueillant. Soudain, il devint fébrile. Il devait se calmer avant de frapper. Plein d'idées noires se formèrent dans sa tête. «Peut-être que le commandant va me trouver trop jeune? Peut-être qu'il va trouver que je ne suis qu'un simple policier sans envergure qui a passé les examens par un heureux hasard? NON! Il faut que je me calme. Respire, respire, respire...», se disait-il quand subitement, il entendit une voix.

— Je vous suggère fortement d'entrer, monsieur Simard, avant que le réchauffement de la planète fasse fondre tous les glaciers de l'Arctique ou... de l'Antarctique... je ne sais plus... À moins que ce ne soit les deux, fit la voix à la fois autoritaire et enjouée qui provenait de derrière la porte.

À ces mots, le jeune homme sentit ses jambes se dérober sous lui. Il devait impérativement se ressaisir. Il se dit encore de respirer calmement et ouvrit la porte avant d'apercevoir un homme dans la cinquantaine, petit de taille, large d'épaules, les cheveux poivre et sel coupés en brosse et les yeux d'un vert ardent. Il avait un nez légèrement aplati, signe qu'il avait sans aucun doute participé à quelques combats, mais qu'il ne s'en était pas toujours sorti en parfait état. Il arborait un beau sourire mettant à l'aise le nouveau venu. Il se tenait debout derrière un très beau bureau Napoléon III qui trônait au centre de la pièce. Derrière lui, quelques diplômes et photos officielles agrémentaient le mur. Deux énormes classeurs prenaient place sur la droite et sur la gauche, un petit meuble qui tenait lieu de bar était rempli de bouteilles de boissons diverses. Le tout donnait à l'endroit un air austère et paisible à la fois. Encore légèrement déconcerté, Jerry ne trouva rien d'autre à dire que:

— Joli bureau!

Puis il rougit instantanément.

— Merci! répliqua le commandant. Cadeau de mon épouse, un bureau Napoléon III. J'avoue qu'elle y a mis le paquet et qu'il fait tout un effet dans cet environnement bureaucratique. Ma femme a un sens de l'humour particulier et elle m'a offert ce bureau en raison du nom Napoléon. Comme ce n'était pas un très grand homme, tout comme moi, elle a fait un lien.

Voyant que son interlocuteur voulait entrer sous le tapis, l'homme sourit de nouveau à pleines dents et décida de passer aux choses sérieuses.

— Allez! Asseyez-vous, poursuivit-il en lui tendant la main.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, commandant Bellechasse.

Le commandant observa son nouvel enquêteur. Celui-ci revêtait un pantalon noir et une belle chemise à

manches longues de couleur bleu ciel. Il avait des cheveux noirs abondants, une belle coupe propre et de grands yeux noisette, candides. Un beau... non... un très beau visage maigre... non... délicat et bienveillant. Il était grand, un mètre quatre-vingt-cinq au moins, svelte, et les épaules carrées. Soit il était nageur, soit il soulevait des poids régulièrement. Bellechasse mit fin à sa séance d'observation qui devenait franchement gênante pour Jerry et fit une nouvelle pause avant de poursuivre.

— Moi aussi, Jerry, je suis ravi. Et laissez tomber les formalités; je m'appelle Arnauld et c'est ainsi que vous devez vous adresser à moi, dit-il en affichant un regard entendu. J'ai étudié votre dossier avec soin et j'ai été grandement impressionné par le fait qu'un homme de votre âge soit parvenu à obtenir de tels résultats. C'est pourquoi deux choix s'offrent à vous. *Primo*, bosser avec l'enquêteur Gustave Côté, Gus pour les amis. Gus est un enquêteur, comment dire... un genre de *freelance*. Même s'il travaille pour le service, il crée ses propres enquêtes à partir de renseignements qu'il ramasse ici et là. Il a son propre réseau de contacts, ce qui peut bien entendu être dangereux. Aussi, lorsqu'il le peut, il donne un coup de main aux autres enquêteurs et surtout, il ne relève que d'une seule et même personne: moi! Si vous refusez cette proposition, je peux également vous intégrer à une équipe d'enquêtes conventionnelles. Vous avez quelques minutes pour me répondre! lui intima Arnauld avec un drôle de regard.

— Wow! J'accepte de travailler avec Gustave et je suis honoré de la confiance dont vous me gratifiez, répondit Jerry en notant toutefois une lueur étrange dans le regard du commandant.

— Bon, l'affaire est conclue! Allez au vestiaire, présentez-vous à l'officier de garde, le lieutenant McCarthy, qui vous remettra votre plaque, votre arme de service et un cellulaire. Il vous indiquera également comment vous rendre au bureau de l'enquêteur Côté. Et une dernière chose... Ne vous fiez pas à ce que vous allez voir. Sachez que Gus est un excellent enquêteur et que s'il l'avait voulu, il aurait pu occuper ma place.

Une fois ses ordres transmis, le commandant demanda à Jerry de quitter en lui disant de faire bien attention à lui. Pas de doute, ce jeune homme serait parfait pour tranquilliser son as enquêteur.

## CHAPITRE 5

Lorsque Jerry arriva au vestiaire, plusieurs agents s’y trouvaient. Tous rangeaient leur arme dans leur casier en chahutant et discutant. Certains le regardaient sans rien lui dire tandis que d’autres lui souhaitaient la bienvenue parmi eux. Puis, un vieux lieutenant aux traits sévères s’approcha de lui.

— Eh, le petit nouveau! lui lança-t-il. Viens avec moi, je vais te donner tes outils de travail. Et les branleurs qui ont déjà commencé leur quart... dépêchez-vous! Le sergent Côté attend après vous pour vous donner les consignes de la soirée. Allez! HOP!

Devant son ton militaire, ce fut le silence instantané.

— Allez, le jeune, enchaîna-t-il, reste pas planté là et suis-moi!

Jerry réalisa que tous les hommes avec qui il s’était entretenu aujourd’hui semblaient démontrer une forte personnalité, ce qui ne l’inquiétait pas outre mesure. Il savait comment s’y prendre avec ce genre d’individus: les respecter pour qu’ils le respectent en retour ou encore, leur faire tout de suite comprendre qu’il était leur égal. Il suivit avec empressement le vieil homme jusqu’à l’arrière du vestiaire, où une porte en acier au grillage barré leur faisait face. Le sergent sortit un trousseau de clés contenant autant de clés que de grains de sable dans le désert. Du premier coup, il saisit la bonne clé servant à déverrouiller la porte. Devant les yeux ahuris de Jerry, il sourit en disant:

— C’est des années de pratique!

— Pardon?

— Pour trouver la bonne clé... c’est des années de pratique.

Il s’arrêta de marcher, se retourna vers Jerry et ajouta avec un sourire en coin:

— Ou de la chance!

Jerry le trouva vraiment sympathique, cet homme.

— Gaucher ou droitier? s’enquit ce dernier.

— Droitier.

— Tu portes ton arme à l’épaule ou à la ceinture?

— À l’épaule.

— Tiens, voici un *holster* et ton arme de service. C’est un 9 mm Walter p99 avec trois chargeurs de seize balles. Je te remets aussi ton insigne d’enquêteur. Assure-toi qu’il contient tous les bons renseignements, tu veux bien? Et voici ton cellulaire... ton numéro est inscrit sur le chargeur. Maintenant, signe ton nom ici, juste en bas de la feuille.

Jerry s’exécuta avant de se voir remettre une copie du document. Puis le sergent ajouta d’un air solennel:

— Bon! Maintenant, le jeune, assis-toi. Il faut qu’on cause...

— D’accord! répondit Jerry en devenant soudainement nerveux.

— Tu veux un café, une boisson gazeuse ou de l’eau avant que je commence?

— Ah oui! De l’eau, ça me va!

— OK! La machine est à gauche au bout du vestiaire. Une fois là-bas, tu m’en apporteras une bouteille à moi aussi.

Jerry obéit, revint, déposa une bouteille d’eau devant le vieil homme et une autre devant lui.

— Merci, jeune homme, dit l’autre avec un sourire d’empathie. Mais un conseil... Si tu veux survivre dans ce milieu, tu devrais être un petit peu moins... comment dire... docile.

— Merci, je vais faire en sorte de suivre votre précieux conseil. En passant, je ne suis pas docile, c’est juste que ma mère m’a toujours dit de respecter les personnes âgées, répliqua Jerry en affichant un grand sourire.

— Et vlan dans les dents! Une chance que je ne porte pas de dentier, ironisa son interlocuteur.

— Elle était trop facile... euh... lieutenant?

— Lieutenant McCarthy! Je suis d'origine écossaise et le plus vieux policier de toute cette foutue *city*, comme tu me l'as si bien fait remarquer. Et surtout, en cas de problème, je suis celui que tu dois venir voir, même avant le commandant Bellechasse. C'est pour cette raison que lorsque le commandant m'a appelé pour que je te remette tes choses, il m'a confié le mandat de te mettre au parfum de certaines choses qui concernent ton prochain confrère de travail. Il ne t'en a pas parlé lui-même, car au début, il ne croyait pas que tu accepterais de travailler avec Gus qui, au moment où on se parle, se trouve dans le bureau du grand patron pour discuter de toi.

— Pourquoi? Est-ce que l'enquêteur Côté est dur avec les recrues?

— Je n'ai pas terminé! Écoute l'histoire et ensuite, tu poseras des questions si tu veux.

— OK! agréa le jeune homme, non sans trouver tout cela très étrange. «Peut-être que c'est un test», se dit-il.

— Il y a dix ans, Gustave agissait comme agent de police dans le quartier des entrepôts. Une nuit de juin, il a décidé de laisser l'auto-patrouille et de faire le tour des petits commerces du quartier à pied, histoire de vérifier si leurs portes étaient bien verrouillées. Son équipier du moment était une jeune recrue qu'il avait prise sous son aile. Ça devait bien faire dix-huit mois qu'ils bossaient ensemble et leur complicité était telle qu'un jour, Gustave m'a dit qu'il le considérait presque comme le fils qu'il n'avait jamais eu. À l'école de police, Gus était sorti avec les honneurs, dont celui du meilleur de sa promotion. Pareil pour le sport! Il jouait au hockey et au football. C'était un bon athlète, un gars d'équipe comme tout entraîneur rêve d'avoir dans son club. Je te dis ça pour que tu comprennes mieux la fin de l'histoire. Bref, en cette nuit de juin, vers une heure et demie du matin, Gus et Marc, c'était le nom de son partenaire, se sont arrêtés devant la ruelle des entrepôts pour parler à deux *dealers* qui étaient, disons-le comme ça, en service, cette nuit-là. Ils les ont sommés de circuler, et ensuite, Gustave a demandé à Marc d'aller leur chercher du café au Petit Bistro du coin qui est ouvert vingt-quatre heures pour se revigorer un peu et pouvoir continuer leur route. Pendant ce temps, lui entendait surveiller l'entrée de la ruelle pour s'assurer que les *dealers* ne reviennent pas tout de suite, même si les deux savaient pertinemment que dès qu'ils partiraient, les types reviendraient à leur poste.

Le sergent marqua une pause pour prendre une petite gorgée d'eau et reprit:

— Bon... où en étais-je?

— Marc était parti chercher des cafés et Gus attendait à l'entrée de la ruelle, lui chuchota Jerry.

— Ah oui! C'est ça! Alors Gus était là à attendre tranquillement, quand subitement, il a entendu un bruit dans la ruelle. Il a alors concentré son attention sur l'endroit d'où provenait le son pour tenter de voir ce que ça pouvait être et quelques secondes plus tard, après avoir entendu un cri étouffé, il lui parut clair que quelqu'un se faisait agresser. Pour la première fois de sa carrière, il n'a pas pris la peine de réfléchir, encore moins de suivre les consignes indiquées en pareille situation. Il est parti comme une balle en direction de ce cri qui, encore aujourd'hui, hante son cerveau. Son arme en main, il était presque rendu au milieu de la ruelle quand il a vu, malgré la noirceur, la forme de deux hommes qui semblaient s'acharner sur deux femmes. Il leur a ordonné de les lâcher, de se coucher sur le ventre, les mains en croix et paumes vers le haut, et ensuite... plus rien. Le trou noir. Il venait de recevoir un violent coup derrière la tête qui l'a mis K.O.

McCarthy s'interrompit pour prendre une autre gorgée d'eau. Sans mot dire, il se leva et se dirigea vers les toilettes où il disparut pendant une bonne quinzaine de minutes. Il n'avait pas encore totalement regagné sa place que Jerry, anxieux de connaître la fin de l'histoire, demanda:

— Qu'est-il arrivé à Gus et aux victimes?

— Désolé, beau gosse, mais je n'ai plus la vessie de mes vingt ans. Laisse-moi m'asseoir et je continue mon récit.

Il tira sa chaise, s'assit et poursuivit.

— Bon... comme je te disais, Gus a reçu un coup qui l'a envoyé au pays des rêves. Après être sorti du bistro et avoir vu son confrère s'engouffrer à toute allure dans la ruelle, Marc a laissé tomber les cafés pour s'élancer à sa suite. Alors qu'il se trouvait à environ cinquante mètres de la scène... BANG! Il s'est fait tuer avec l'arme de

son propre coéquipier.

— Quoi! Merde! Vous êtes sérieux? J'en reviens pas!

Voyant que Jerry était totalement abasourdi, McCarthy lui laissa quelques secondes pour lui permettre de reprendre ses esprits. Ceci fait, il poursuivit son histoire.

— Pour répondre à la question que tu m'as posée lorsque je suis revenu de la salle de bain, les victimes... Une jeune fille de vingt-trois ans prénommée Lucie Bédard a été violée et égorgée, tandis que l'autre, Émilie Bouchard, vingt-trois ans et belle-sœur de Lucie, a aussi été violée. Après quoi, on a fracassé son crâne contre le pavé avec tellement de force, que même la moelle épinière a été sectionnée. Elle a été laissée pour morte. La pauvre est maintenant quadriplégique et aphasique. Le pire, c'est que Lucie et Marc se sont pratiquement fait dévorer par les rats à cause de leurs blessures béantes qui saignaient abondamment. Encore une chance que Gus et Émilie aient été épargnés par ces foutues bestioles. Jamais on n'a retrouvé les auteurs de ce crime odieux. Pour ce qui est de Gus, il a été maintenu dans le coma pendant trois semaines et après une enquête interne, il a été suspendu durant six mois pour non-respect des règles de sécurité lors d'une intervention. On a jugé qu'en agissant comme il l'a fait, il a mis sa vie en danger et causé la mort de son partenaire. Après sa suspension, il a demandé à être enquêteur. Il a passé les tests avec succès et son vœu a été exaucé. Pendant sa suspension, il a refusé toute aide professionnelle. Il ne voulait voir personne, pas même son frère Gabriel. La seule personne qu'il a accepté de voir, c'est ton humble serviteur. Il m'a tout raconté, mais je n'avais aucune compétence pour lui venir en aide. Tout ce que je pouvais faire, c'était de lui offrir mes conseils, mais il a refusé de les suivre. Semaine après semaine, je l'ai vu dépérir et broyer du noir. Il n'a pas sombré dans l'alcool ni la drogue, mais il est devenu accro à la nourriture. Je me suis renseigné pour mieux l'aider, mais sans grand résultat. Les gens comme lui sont appelés des personnes hyperphagiques. Quand on a un problème d'hyperphagie, on absorbe autant de nourriture que l'on peut sans jamais la rejeter. Ceux qui en souffrent peuvent engloutir un litre de crème glacée, un grand sac de croustilles et une pleine boîte de biscuits en moins d'une heure. Ainsi donc, Gus est passé d'athlète à obèse. Mais au cours des derniers mois, un changement a commencé à s'opérer en lui et il a perdu plus de cent livres. C'est pour cette raison que le commandant croit qu'il est prêt pour un nouveau compare, car au cours des dernières années, il a toujours fait cavalier seul et travaillé sous la supervision des différents commandants qui sont passés ici. Bon, eh bien... maintenant que tu es au courant de tout, tu sais à quoi t'attendre.

— Je suis sous le choc, je ne sais pas quoi dire... rétorqua Jerry visiblement bouleversé.

— C'est bien que tu aies de l'empathie, mais n'aies pas de pitié. Après tout, Gus a commis une faute. Il demeure un très grand enquêteur, mais on ne sait pas encore comment il réagira si un problème devait se poser et que la vie d'une tierce personne se retrouve en danger.

— Si je comprends bien, je suis un cobaye! s'exclama Jerry qui malgré sa gêne, n'aimait pas être manipulé.

— Oui et non... J'étais sur le comité de sélection avec le commandant et quand on a vu le résultat de tes examens et ton profil psychologique, on a eu la même réaction. Ensemble, derrière les vitres sans tain, on a assisté à ton entrevue. On a perçu en toi celui qui avait tout pour redonner un nouveau souffle dans la vie de Gus. Du coup, convaincre le reste du comité de t'embaucher a été un jeu d'enfant.

— Je ne comprends toujours pas ce que vous attendez de moi? interrogea Jerry.

— Sois simplement Jerry Simard, le jeune enquêteur qui veut apprendre et pour ça, Gus te sera précieux. Ensuite, reste cette personne qui veut aider et écouter son prochain, pour Gus, ce sera très précieux. Fais de ton mieux, le jeune, et tout ira bien pour tout le monde! Maintenant, monte au troisième étage. Le dernier bureau à ta gauche, c'est celui de Gus... et maintenant le tien. S'il n'est pas là, tu n'as qu'à l'attendre...

Jerry se leva, salua le lieutenant, ramassa son barda et s'éloigna.

— Et n'oublie pas, Jerry! Au moindre problème, tu viens me voir... Moi et personne d'autre!

— Soyez assuré que je n'oublierai pas! C'est même la première chose dont je vais me souvenir.

Et il claqua la porte, encore frustré de s'être laissé prendre dans une situation qui le dépassait. «Pourquoi devrait-il y avoir un problème? Et surtout, pourquoi ne pas en référer au commandant, s'il devait y en avoir un? Il y a quelque chose que le lieutenant cherche à protéger ou à me cacher», en déduisit le perspicace enquêteur Simard.

## CHAPITRE 6

— NON, IL N'EN EST PAS QUESTION, CIBOIRE! JE TRAVAILLE TOUJOURS SEUL! vitupéra Gus à bout de souffle.

— Écoute-moi bien, Côté! Depuis ta suspension et depuis que je suis commandant ici, je me fends le cul en quatre pour toi. Tu sais très bien que personne n'a le droit de travailler en solo. Je trafique tous tes rapports comme si tu travaillais en duo; au grand dam de tes collègues, je te laisse décider de tes propres enquêtes et comme si ce n'était pas assez, tu traînes constamment près de la ruelle pour parler à tes indicis qui sont presque aussi louches que ceux à qui tu passes les menottes, ce qui est suffisant pour laisser place à toutes sortes de rumeurs, lui cracha le commandant Bellechasse dans un élan rhétorique.

— T'as fini, Arnauld?

— Non! La plupart du temps, j'ignore ce que tu fais.

— Ah! Nous y voilà! C'est pour ça que tu me mets un jeunot dans les pattes... pour m'espionner? Qu'est-ce que les autres ont à se plaindre? Je leur fournis tous les renseignements que je ramasse... justement grâce à mes contacts! J'obtiens toujours de bons résultats parce qu'à juste titre, je tourne autour de la ruelle. Si je le fais pas, personne va le faire. Y ont tous peur de se montrer le bout du nez dans cette crise de ruelle-là. T'as plus confiance en moi? questionna Gus avec du regret dans les yeux.

— Écoute-moi, Gus... J'ai confiance en toi. Oui, t'es le meilleur, mais je crois que t'es prêt pour travailler avec un nouvel acolyte. Et sache que ton grand ami, le vieux McCarthy, pense comme moi.

— Je refuse. J'm'en sens pas capable...

Puis, il baissa les yeux en fixant son ventre disproportionné.

— Pourquoi tu dis ça? chercha à savoir le commandant avec un soupçon de gravité dans la voix.

— Si jamais je le perds lui aussi... J'peux pas protéger quelqu'un, j'ai déjà tout raté dans ce domaine et en plus, avec mon obésité, j'ai plus mes réflexes d'antan.

En disant cela, des portions du souvenir malsain entourant cette fameuse nuit envahirent ses neurones. Pourquoi était-il entré dans l'antre de l'enfer sans attendre son compère? Il n'avait pas réfléchi. Lui qui avait toujours été le meilleur, toujours dans l'action, un cri et *let's go*, il courait sauver la veuve et l'orphelin. Mais cette fois-là, il avait lamentablement échoué. Il n'avait sauvé personne. La fille était morte, l'autre estropiée à vie et Marc fut tué avec son arme. Même l'enquête avait été mise sur les tablettes en raison de toutes les fautes qu'il avait commises. Lui et lui seul était à blâmer. Même après dix ans, il ne pouvait se pardonner. C'est pour cela qu'il flirtait avec la ligne. Un jour, soit la ruelle lui paierait tout le mal qu'elle lui avait fait, soit il y laisserait sa vie.

— Gus, es-tu avec moi? demanda Arnauld.

— Oui, oui... je suis là. Désolé, mais j'veux pas regarder par-dessus mon épaule continuellement. Pour être efficace et surveiller mes propres fesses, y faut que j'travailleur seul.

— Justement! Le jeune n'aura qu'à se cacher derrière ton gros cul et personne ne le verra! lança le commandant en éclatant de rire.

— Arnauld, t'es peut-être mon ami et mon patron, mais tu joues avec le feu en te moquant comme ça de mon poids. Si tu t'acharnes sur le sujet, j'y répondrai pas de mes actes, menaça Gustave d'une voix brusque.

— OK, pardonne-moi, Gus, s'excusa Arnauld en levant les deux mains en signe de reddition.

Il laissa son interlocuteur reprendre son calme, puis continua:

— Tu n'auras pas à protéger Simard, je crois qu'il peut faire ça tout seul. J'ai lu son dossier... il a passé tous les tests physiques haut la main. Je le mets sous tes ordres pour deux raisons. Un, pour que tu lui montres tout ce que tu fais et comment tu le fais. Deux, pour que tu lui présentes tous tes contacts pour qu'il puisse nous aider si jamais il t'arrivait des ennuis. C'est tout ce que j'ai à te dire. Maintenant, va rejoindre ton nouvel équipier. Euh... je sais que ça va te faire chier royalement, mais j'ai demandé au vieux de tout lui dire sur ton passé.

— Bravo, tu dois être fier de toi! rétorqua l'enquêteur en masquant à peine sa colère. Oui, ça m'fait chier!

Avec des amis comme vous autres, pas besoin d'ennemis. La seule chose que vous allez réussir à faire, c'est de le retourner dans son patelin de merde!

— Non, non... tu le connais mal, parce qu'il t'attend dans ton bureau. Il me fait penser à toi quand tu étais jeune, mais en plus sympathique. Va le rencontrer et laisse-lui une chance. C'est un ordre! lança le chef en pointant la porte. Eh, Gus! J'oubliais... le vieux ne lui a pas parlé de ton ex-femme, Lisa. Tu vois... on est quand même tes amis. Allez... va rencontrer ton nouveau *partner*!

«Je vais peut-être enfin savoir ce que le gros fait de ses journées», songea Arnauld en regardant l'enquêteur quitter son bureau.

Gus claqua la porte derrière lui, traversa le corridor et entra dans son repère personnel qu'il devrait maintenant partager. Dès qu'il le vit, Jerry leva les yeux pour le regarder. «Merde! se dit-il en son for intérieur. C'est une baleine, non... un peu plus petit, un éléphant. Oh, je sais! Un hippopotame! Oui, c'est ça, un hippopotame... Court sur pattes, gros, mais vraiment gros... avec une énorme cicatrice sur son crâne chauve. En plus, il porte une ceinture et des bretelles pour tenir ses culottes.»

— Arrête de me dévisager comme ça, le jeune, si tu veux que notre relation commence sur le bon pied! maugréa Gus. Oui, je suis gros! Tu le savais, parce que mes bons amis t'ont déjà confié mon petit problème de santé... alors, arrête de faire l'hypocrite.

— Pardon, monsieur. Je ne voulais pas vous offenser, mais ce n'est pas à cause de votre poids que je vous regardais avec intensité... c'est parce que j'étais fier et heureux de rencontrer le plus grand enquêteur de la ville, mentit outrageusement Jerry.

— Justement, si je suis bon enquêteur, c'est parce que je suis capable de démasquer les menteurs. T'as bien compris? Et toi, tu mens aussi mal qu'un enfant de trois ans.

— OK, j'ai compris le message! Et puisque vous aimez la vérité, je ne tournerai pas autour du pot avec des bavardages inutiles, monsieur. Laissez-moi vous dire que même si votre histoire est, disons... assez dramatique et spéciale, j'ai accepté de travailler avec vous parce que tout au long de leur discours à votre sujet, ils ont surtout vanté vos talents d'enquêteur et de mentor. Et au cas où vous l'ignoriez, savez-vous que les murs sont en carton, ici? Du coup, j'ai tout entendu de votre dispute avec le commandant, même le bout où il parle de votre popotin. Et je dois dire que je suis d'accord avec lui. Pas au sujet de votre gros derrière, mais sur le fait que je suis vachement plus aimable que vous.

«Et vlan dans les dents! Tu ressembles vraiment à un hippopotame chauve aux petites oreilles! En plus, comment le fauteuil de bureau fait-il pour ne pas casser sous ton poids? Pauvre fauteuil!», pensa Jerry.

— Je suis sûr que McCarthy t'a conseillé de ne pas te faire manger la laine sur le dos parce que pour un novice, j'trouve que tu réponds de façon un peu trop acerbe.

— Oui, disons qu'il m'a conseillé en ce sens. En plus de ma mère, qui me disait toujours: «Quand un homme se dresse devant toi, ne courbe jamais l'échine et regarde-le droit dans les yeux en te disant que lui aussi, quand il pète, ça pue.» Et ma mère, comme toutes les mères, a toujours raison, répliqua Jerry en adoptant un air angélique.

— Avec leurs bons conseils, on peut dire que ta mère et le vieux McCarthy forment un méchant duo de philosophes! Si tu veux bien, on va arrêter ça tout de suite; on est partis sur une mauvaise base. Je sais très bien que moi aussi je pue quand je lâche une bombe, sourit Gustave. C'est juste que j'ai été pris par surprise et après presque dix ans de travail en solo, j'ai beaucoup de mal à accepter de devoir partager mon univers. D'abord, on va se tutoyer, ça devrait faire un bon début. Ensuite, prends ton manteau, on va aller faire un tour. Comme t'as dit, ici les murs sont en carton et entre deux coéquipiers, y a des choses qui doivent rester privées.

Gus fit un clin d'œil à Jerry et lui tendit la main de la paix. «Finalement, ça ne sera peut-être pas si mal cette union, se dit le commandant qui écoutait la conversation de ses employés à travers les murs. Dommage qu'ils vont parler ailleurs, ça devenait intéressant.» Lorsque les deux passèrent devant son bureau, il entendit Gus lui lancer à travers la porte:

— Bonne soirée, Arnauld! Salue ta femme pour moi et dis à McCarthy que je lui réserve un chien de ma chienne!

En guise de réponse, le chef laissa entendre un grand éclat de rire.

Les deux enquêteurs étaient assis dans la Chevrolet Impala de Gus, 5.3 litres V8, 303 chevaux modifiés, qu'il avait fait peindre noir mat. Avant de décider quelle auto ils allaient prendre, Gus s'était informé auprès de son partenaire de la marque de son véhicule. En entendant le mot Golf, il avait cru préférable de prendre sa voiture. Comment aurait-il fait pour s'asseoir dans un si petit habitacle? En plus, le véhicule était rouge... encore plus voyant qu'un camion de pompier. Adieu la discrétion!

Sitôt la voiture mise en marche, le système audio cracha à tue-tête les notes de *Thunderstruck* de AC/DC. Jerry dévisagea Gus en se disant: «Comment un homme qui porte une ceinture et des bretelles fait-il pour écouter du hard rock, et à plein volume, en plus?»

— Ne t'inquiète pas, le rassura Gus, je vais fermer ma musique. De toute façon, on doit parler. Juste à voir ton visage, j'vois bien que c'est pas ton genre de musique.

— Vous avez raison, moi je suis plutôt pop rock, rock alternatif... genre Maroon 5 et Simple Plan. Vous connaissez?

— Oui, je connais. À vrai dire, j'aime tous les genres de musique, mais j'ai un grand penchant pour le gros rock que j'écoutais dans mon vieux Walkman jaune avant mes parties de football ou de hockey.

Ces souvenirs décrochèrent un énorme sourire sur le grassouillet visage de Gus.

— Un Walkman... rigola Jerry. Je crois que j'ai déjà vu ça dans une vente de garage! Ça ne vous rajeunit pas. Hi! Hi! Hi! Pourrez-vous me faire découvrir d'autres genres de musique au cours de nos prochaines sorties en voiture?

— OK, pas de problème! Bon, étant donné que nous allons travailler main dans la main, j'vais commencer par te présenter quelques-uns de mes contacts... en espérant que tout se passe bien.

Cela dit, il démarra et continua d'expliquer sa façon de procéder à Jerry qui pour l'occasion, était tout ouïe.

— Tu sais, Jerry... au poste, personne n'a jamais, et je dis bien jamais, été corrompu. Mais moi, je travaille sur la ligne. Laisse-moi te dire que la ligne est mince en ciboire et que la seule chose qui me sépare des méchants, c'est ma conscience. Comme là, je t'amène voir Robert Bob Tremblay. Bob, c'est le *bookmaker* de la ville et des environs. Il a une pléiade de *shylocks* et de gros bras pour faire de la collecte. Même s'il contrevient à la loi, j'dois fermer les yeux parce que les renseignements qu'y m'fournit sont presque toujours plus importants que les foutus crimes qu'il commet. En plus, on joue au poker tous les mercredis soir. Ça, par contre, c'est une autre histoire. Remarque bien que si tu m'as écouté avec attention, tantôt j'ai dit «presque»; j'suis pas naïf. Comprends que maintenant, tout comme moi, tu devras te tenir sur le fil de fer et prendre des décisions qui parfois, vont te laisser sur l'impression qu'elles sont contre ta nature ou contre la fonction que tu occupes. Mais chaque fois que tu prends une décision, tu vis ou tu meurs avec elle. Es-tu prêt?

— Je ne sais pas, on ne m'avait pas dit que je devrais aller contre la loi, se contenta de répondre Jerry

— Ils pouvaient pas te le dire, y en savent rien. As-tu une conscience, le jeune?

— Oui, comme tout le monde.

— Alors, va aussi loin que ta conscience te le permet, ou ton honneur, si tu préfères. Pour nous autres, c'est la seule chose qui compte, car tu dois vivre toute ta vie avec. Jamais j'te forcerai à aller plus loin, mais sois conscient qu'on n'a pas tous la même limite. Depuis mon agression, ma conscience a un côté sombre plus prononcé. Donc j'te le répète... Es-tu prêt? Si tu l'es pas, ça sert à rien de continuer ensemble et je t'en voudrai pas si tu décides de débarquer ici. Quand je vais te croiser au poste, je vais même te dire bonjour.

— Je suis prêt à travailler avec vous, monsieur. Je crois qu'en votre compagnie, je vais devoir dépasser mes limites et c'est ce que je voulais quand j'ai déposé ma candidature pour devenir enquêteur. Même si je vous avoue que j'ai un peu peur de la suite, monsieur, confessa le jeune, le visage légèrement angoissé.

— La peur, c'est un bon outil. Elle va te protéger contre toi-même en plus de t'obliger à te dépasser. Et en passant, le jeune... mon nom c'est Gus! Si tu veux être avec moi, on doit devenir soudés; alors à partir de maintenant, tu m'appelles toujours par mon prénom et t'arrêtes de me vouvoyer. Oublie pas, sinon j'te tire une balle dans tête et j'fais disparaître ton corps. Je connais du monde louche, vraiment louche... ajouta le gros avec une voix machiavélique.

— ...

— Ah! Ah! Ah! J’plaisante! T’es tout blême!

— OK, mons... Oups! Je veux dire Gus. Je suis partant, mais arrêtez de m’appeler le jeune. J’ai aussi un nom et c’est Jerry.

Malgré ces dernières paroles, il scruta Gus d’un regard suspicieux.

Une fois au Bar Sportif de Tremblay, ce dernier gara la voiture. Le stationnement était plein à craquer. Il n’y avait pas pensé... C’était lundi et donc, on avait droit à une autre partie de football américain. Sans doute très occupé à prendre ses paris illégaux, Bob n’aurait sûrement pas le temps de discuter. Malgré tout, il allait tenter sa chance, se disant que le *bookmaker* avait toujours un peu de temps pour lui.

— Avant qu’on entre et que je te présente mon contact, dit-il à Jerry, je te conseille de me laisser parler avant. Et si tu vois quelque chose de louche, ne réagis pas avant de m’en parler. Avant d’entrer, il faut que je sois honnête, avec toi. T’es au courant pour l’attaque que j’ai subie dans la ruelle et même si le service a mis un terme à l’enquête, sache que moi, je n’ai jamais abandonné. Le seul indice que j’ai me provient de Red, un ancien clochard qui a vu un tatouage du visage de la Sainte Vierge sur l’arrière de la tête d’un des trois agresseurs. Le plus drôle, c’est que c’est la vue de ce tatouage qui a sauvé Red de la ruelle. Il a cru à une apparition et c’est ce qui l’a poussé à suivre une cure de désintox pour se pardonner à lui-même d’avoir rien fait pour défendre les deux filles. De toute façon, il n’aurait rien pu faire, sinon lui aussi se serait fait tuer. En plus, c’est grâce à lui si je suis encore en vie. Quand les agresseurs sont partis, il est sorti de sa cachette pour chercher des secours au Petit Bistro. Et comme je te disais, pour se faire pardonner, aujourd’hui, il prend soin d’Émilie Bouchard, celle qui a survécu à l’agression. J’mé suis toujours demandé comment y a fait pour convaincre Nicolas Lamontagne, le mari d’Émilie. Enfin! Pour revenir à ce que j’té disais, si jamais je retrouve les ordures qui ont tué mon comparse des premières années et foutu ma vie et celles des autres personnes concernées en l’air, j’sais vraiment pas comment j’vais réagir. Et si par hasard t’es avec moi ce jour-là, ferme les yeux si mon intervention va contre la loi ou ton honneur.

Jerry voulut répondre, mais se retint. Il aurait bien d’autres occasions d’émettre son opinion. Pour l’instant, il préférerait observer pour mieux analyser son nouveau collègue.

Puis ils sortirent de la voiture. La neige, qui n’avait pas cessé, avait recouvert le stationnement d’un bon quinze centimètres de poudreuse. Après avoir mis le pied sur une plaque de glace, le gros Gus fit une gracieuse arabesque pour ensuite reprendre son équilibre. Mais malheureusement, Jerry, qui marchait tout juste derrière lui, reçut un violent coup de coude sur le nez avant de se retrouver tête première dans la neige, à moitié assommé et l’appendice nasal en sang. Tout de suite, Gus se retourna pour constater les dégâts. Devant le visage ensanglanté et tout enneigé qui s’exposait à sa vue, ce fut plus fort que lui. Il éclata de rire, d’un rire franc et sonore.

— Arrête ça tout de suite, ce n’est même pas drôle! se lamenta Jerry en se relevant.

— Excuse-moi, mais si tu voyais ton visage couvert de neige et de sang... Tu ressembles à Bozo le clown, mais en plus épouvanté! répondit Gus qui ne pouvait s’arrêter de rire. Viens, rentrons... comme ça, tu vas pouvoir soigner ton beau petit nez... et merci!

— Merci pourquoi?

— Ben... d’avoir placé ton visage au bon endroit. Non seulement ça m’a évité de tomber, mais ça m’a permis de reprendre mon équilibre. Je t’en serai éternellement reconnaissant, lâcha Gus avant de se remettre à rire.

— Très, très drôle! Et en passant, quand tu fais référence à un personnage de ton enfance, dis-toi bien que je n’ai aucune idée de qui tu parles, le vieux! C’est comme pour ton Walkman jaune, je suis du 21<sup>e</sup> siècle, moi, rétorqua Jerry avec un sourire impertinent.

Gus lui donna un bon coup de poing sur l’épaule, ce qui faillit lui faire perdre à nouveau l’équilibre. Réalisant son impair, l’imposant enquêteur le rattrapa par le dessous du bras. Tenant un mouchoir sur son nez sanguinolent et sentant qu’il le soutenait avec force, son collègue lui sourit. Finalement, ça lui ferait sans doute du bien de partager ses longues heures de travail avec quelqu’un. Notant la chimie qui s’opérait entre eux, il se dit en lui-même: «Lui, je vais faire bien attention pour ne pas le laisser se faire tuer.»

## CHAPITRE 7

Lorsqu'ils poussèrent la porte du bar, la foule et le bruit faillirent leur faire rebrousser chemin. Si Dan, le *doorman*, salua Gus avant de le laisser passer, il coupa toutefois le chemin à Jerry qui suivait derrière.

— C'est correct, Dan, il est avec moi, lui signifia Gus.

— OK! C'est toi qui lui as arrangé le portrait de même? demanda le portier.

— Oui et non... juste une petite maladresse de ma part.

Devant le regard agressif du portier qui ne voulait pas d'ennuis sur son lieu de travail, Gustave s'expliqua. Lorsque son interlocuteur eut fini de se dilater la rate après avoir entendu l'histoire, il lui demanda si Roger travaillait ce soir.

— Oui. Comme toujours, il est derrière son bar en train de cruiser sa petite gang de tapettes.

— Oh! Monsieur est homophobe? répliqua Gus. Tu savais que l'homophobie est perçue par certains psychanalystes comme la non-acceptation de sa propre bisexualité? J'dis ça pour t'aider.

Derrière lui, Jerry se mordait les lèvres pour ne pas pouffer de rire.

— Je ne suis pas un maudit fif! rugit le *doorman*.

— Un conseil... Fais quand même attention à ce que tu dis. Roger est le meilleur barman de la ville et Bob l'aime énormément. Si tu entres en conflit avec lui, tu pourrais être surpris de savoir qui ton boss choisirait entre lui et toi, lança Gustave.

— Compris, mais je disais ça juste pour rire. Tu peux aller le voir. Eh, Gus! On garde ça entre nous... Tu vois ce que je veux dire?

L'enquêteur fit un signe de tête, signifiant par là qu'il avait compris. En s'éloignant, il s'adressa à Jerry en disant:

— Dan est un bon portier, mais malheureusement, il a une mentalité d'homme de Néandertal.

— Ah! Parce que tu crois qu'il n'y avait pas d'homosexuels dans la préhistoire? questionna Jerry pour étriver son collègue.

— Laisse tomber, le sujet est clos. Suis-moi.

Les deux se frayèrent un chemin jusqu'à Roger, le barman le plus populaire de la place, lequel maniait les bouteilles avec une dextérité digne des jongleurs du Cirque du Soleil, en plus d'être un indic fiable et discret.

— Hey! Roger! Grosse soirée? Avec tous les pourboires que tu vas faire, ton rêve de voyage en Australie va se réaliser plus vite que prévu! cria Gus.

— Ouais! Toute une ambiance, ce soir. Vive les *Monday Night Football* et les ivrognes! Plus ils consomment, plus les pourboires grossissent. Mais ne leur répète pas, je ne voudrais pas qu'ils croient que j'abuse d'eux! dit Roger en criant lui aussi pour se faire comprendre.

Cela dit, il se rapprocha de Gus pour éviter de crier à tue-tête, sachant que ce dernier ne voulait sans doute pas que leur conversation soit entendue par des oreilles indiscrettes. Puis, en lui présentant son plus beau sourire, il lui demanda:

— Excuse-moi, Gus, mais qui est le jeunot qui saigne du nez sur mon comptoir?

— Oups! Je l'avais oublié... Roger, je te présente Jerry, il va faire équipe avec moi. Jerry, je te présente Roger; en plus d'avoir une belle gueule, il fait les meilleurs cocktails en ville. J'te dis ça, mais comme il ne m'en a jamais préparé, je dois me fier à ce que j'entends autour de moi.

Avec un sourire taquin, il regarda Roger et ajouta:

— Il peut aussi te donner de très bons renseignements si tu sais lire entre les lignes. Si jamais j'suis pas avec toi et que tu veux parler à Bob, tu lui demandes et il s'arrange pour voir s'il est disponible. Qui sait... Peut-être qu'à toi, il va offrir un verre dont lui seul a le secret! En plus, il aime bien les grands mecs qui ont de larges épaules

et de beaux cheveux noirs! plaisanta Gus.

Les deux hommes se saluèrent d'un signe de tête, mais tout ce que souhaitait Jerry, qui se sentait plus que misérable, se résumait à aller vérifier l'état de son pauvre nez et se nettoyer le visage.

— Je ne t'offre jamais à boire, expliqua Roger visiblement vexé, car tu es toujours en service. Et quand tu viens le mercredi soir pour ta partie de poker, tu ne bois que de la bière. Est-ce que ton acolyte et toi voulez boire quelque chose?

— Non, t'as raison... Je suis en service et je plaisantais; j'avais pas t'offenser.

— Il faut que tu m'expliques un peu, Gus. Je ne comprends pas... Tu ne travailles pas toujours en solo? Parler à un flic en qui on a toujours eu confiance, ça va, mais faire confiance à deux cochons, sauf tout le respect que j'ai pour toi, ça devient plus compliqué.

— J'travaillais seul jusqu'à ce matin, sauf que maintenant, j'dois travailler avec un partenaire. T'inquiète pas, j'vais tout lui apprendre... Comment fonctionne le milieu, la discrétion et surtout, à qui faire confiance. C'est pour ça que t'es la première personne à qui je le présente. Personne verra la différence entre lui et moi, j'te l'promets. Bon, eh bien... peux-tu demander à ton boss si oui ou non il peut nous recevoir? J'aimerais lui présenter le jeune.

— Pas de problème, Gus! Te fâche pas, mais pour ce qui est de la différence entre toi et ton compagnon de travail, je crois qu'on va toujours la voir... Comme entre une grenouille et un bœuf.

Roger éclata de rire pendant que Jerry gloussa dans son mouchoir ensanglanté, même s'il trouvait qu'être comparé à une grenouille n'était pas vraiment flatteur. Même s'il avait perdu une bonne centaine de livres au cours des derniers mois et qu'il contrôlait mieux ses envies de tout dévorer, le ventripotent enquêteur n'avait jamais accepté son hyperphagie. Pas plus que les blagues sur les obèses, d'ailleurs. Celles-là, il les avait toutes entendues. Alors suite à celle de Roger, il ne put contenir sa rage.

— Eille! s'écria-t-il. Veux-tu que je traverse de l'autre côté de ton ostie de bar pour voir qui de nous deux est le plus comique?

Il étira le bras pour agripper sa cible, mais cette dernière l'esquiva.

— Appelle tout de suite Bob! continua-t-il de crier, vert de rage.

Sentant la main de Jerry sur son épaule, il se retourna vivement, prêt à se battre, mais dès qu'il décela dans les yeux de son collègue un mélange de calme et d'empathie, il se montra un peu plus serein.

— Désolé, Roger, oublie ça. Je crois que c'est ce temps de chien qui me rend un peu agressif.

— Tu m'as vraiment foutu une de ces peurs, Gus. Je croyais que les blagues sur ton poids ne te dérangent pas, surtout que tu as l'air beaucoup mieux depuis quelques mois. Et je ne dis pas ça pour faire mon tétéux... Je suis très sérieux. Je vais faire attention, la prochaine fois. Je ne veux pas mettre fin à la bonne relation que nous avons développée au fil des années. Bon... j'appelle le grand patron, mais tout à l'heure, je l'ai vu monter avec quelqu'un que je ne prendrais jamais comme petit copain, par crainte de me faire amocher le cœur et l'âme. Mais bon... ce n'est qu'une impression. Je crois qu'il sera pas mal occupé.

Le barman prit le téléphone sous le bar et composa le code pour joindre le bureau de son patron. Les deux échangèrent à peine quelques secondes puis raccrochèrent.

— Il dit que tu peux monter, mais qu'il n'a pas beaucoup de temps à t'accorder.

— Merci!

Gus remit à Roger un billet de vingt dollars, autant pour le remercier du temps qu'il leur avait accordé que pour se faire pardonner son comportement. Après quoi, il fit signe à son nouvel alter ego de le suivre.

— Eh, Gus! prévint le barman, faites attention... Bob n'aime pas trop les petits nouveaux.

— Merci du conseil, mais j'crois que ça va bien se passer.

Une fois en haut des escaliers, Gus indiqua à Jerry où se trouvaient les toilettes les plus proches pour qu'il aille essuyer le sang sur son visage et sur son trench-coat en laine. Il lui demanda de faire vite, puis de venir le rejoindre. En le regardant s'éloigner, il pensa que ce petit avait une aura telle, qu'on ne pouvait que l'apprécier. Après avoir frappé à la porte du bureau de Tremblay, il entendit une voix lui crier qu'il pouvait entrer.

Pendant ce temps, à l'autre bout du corridor, Jerry pénétra dans les toilettes.

— OH! MERDE! lança-t-il malgré lui après être tombé face à face avec Hernandez qui regardait Vladimir maintenir la tête de Steeve dans une toilette remplie d'urine.

Hormis Steeve qui retenait son souffle la tête bien maintenue dans le liquide jaunâtre, tout le monde resta figé à se dévisager pendant de longues secondes. Jerry se demandait vraiment quoi faire; un homme était agressé et lui, était policier. De ce fait, il allait intervenir quand les paroles de Gus lui revinrent en mémoire: «Ne rien faire avant de lui en parler.»

— On peut vous aider, messiou? demanda le Latino. On dirait que vous z'avez ou quelques problèmes avec votre nez?

— Non, un incident impromptu avec un coude... Ne vous dérangez pas pour moi, continuez ce que vous avez à faire.

Jerry n'en crut pas ses oreilles d'avoir dit une telle bêtise. «Je dois faire quelque chose. Je suis policier et "*servir et protéger*" est notre devise», songea-t-il.

Au même moment, le Russe sortit la tête de Steeve de sa fâcheuse position pour lui permettre de reprendre son souffle et dit avec un sourire factice:

— Notre ami s'entraîne pour une compétition en apnée et... je suis son entraîneur. La méthode que je lui inflige peut paraître cruelle, mais je crois que les résultats seront surprenants. En plus, je crois que la pisse est bénéfique pour la peau, j'ai lu ça quelque part!

— Ça va, monsieur? questionna le policier sans même un regard pour Vlad.

Steeve lui répondit oui de la tête, bien qu'il semblait éprouver beaucoup de difficulté à respirer. Sans doute des côtes cassées. «Je crois bien que c'est l'homme dont Roger nous a parlé», se dit Jerry.

Vlad commençait à s'impatienter. La présence d'un inconnu dans les toilettes de l'étage le contrariait au plus haut point, mais étant d'un genre prudent, il hésitait à intervenir de façon trop impétueuse. Il lança un regard à Hernandez pour que celui-ci le laisse contrôler la situation et ainsi, éviter des représailles inutiles. Puis, d'une voix qui ne laissait place à aucune réplique, il souffla à l'intrus:

— Nous, on a un boulot à faire. Faites votre petite commission, nettoyez-vous le visage et veuillez ensuite dégager, s'il vous plaît! Et surtout, pour le bien de tous, oubliez ce que vous avez vu.

Jerry regarda les deux fiers-à-bras et jugea préférable de suivre le conseil de Gus. Dès qu'il le retrouverait, il lui relaterait l'incident pour qu'il lui dise comment intervenir. Ayant réussi à surmonter sa nervosité, son propre calme le surprenait, même s'il sentait une certaine dose d'adrénaline envahir son cortex cérébral.

— Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, finit-il par répliquer paisiblement, je m'essuie le visage et je vais quitter pour aller voir M. Tremblay dans son bureau où mon équipier m'attend. Mais après ma rencontre, je vais revenir en souhaitant vivement que votre petit différend soit réglé; sinon, il faudra que je sévisse.

— Ah! Vous saluez foir notre boss? On va pout-être se voir tantout, alors, dit Hernandez avec son accent particulier, l'air de ne pas avoir entendu la menace.

— Ferme-la, Hern! ordonna le Russe. Comme ça, vous êtes une connaissance de M. Tremblay? Je vous préviens quand même... Ne me menacez surtout pas, car ça pourrait mal finir, et ceci n'est pas une menace, c'est un fait. Compris?

En prononçant ces mots, l'homme de main imaginait déjà la façon dont il s'y prendrait pour neutraliser l'individu qui se trouvait devant lui.

— Non, je n'ai pas encore rencontré M. Tremblay, expliqua Jerry en défiant le Russe du regard. Mon coéquipier, l'enquêteur Gustave Côté, veut me le présenter pour... disons-le comme ça... une possible collaboration future.

Sa mère lui disait toujours : «Si tu crains le diable, celui-ci prendra ton âme. Montre-lui que tu n'as pas peur et qu'il devra te combattre pour la posséder.» Et comme tout bon garçon, il écoutait toujours les conseils de sa maman.

— Vous êtes enquêteur de police? Merde! Et vous travaillez avec Gus? Tout un homme, le gros Gus... Ne lui répétez pas que je l'ai appelé le gros... Excusez mon impertinence de tout à l'heure, je ne pouvais pas savoir que vous travailliez avec Gustave, mais comme vous pouvez le constater, j'ai un travail ingrat à faire et cela me rend nerveux en présence d'un étranger. Pour ce qui est de ce que vous avez vu, ce n'est vraiment pas mauvais, vous n'avez pas à vous en faire pour ce trou du cul... On va le nettoyer, lui donner un bon café et on continuera notre discussion sur de nouvelles bases. Eh! Oh! Steeve! Je crois que t'as compris le message, pas vrai?

Steeve leva les yeux vers les trois hommes qui le fixaient et marmonna un oui à peine audible.

— Vous voyez, monsieur le policier? Tout va bien. Et comme mon compère vous l'a dit, nous serons certainement appelés à nous revoir.

Steeve, qui se faisait silencieux, regarda le policier quitter les lieux. Ce dernier se rendit devant la porte du bureau du *bookmaker* et frappa. Après avoir entendu: «Entrez!», il se dit: «Dans quel monde est-ce que je suis tombé?»

## CHAPITRE 8

Jerry franchit la porte et VLAN! Le voilà projeté au sol à l'aide d'une habile clé de bras arrière, en plus d'être maintenu au sol face contre terre par une deuxième main, tout aussi puissante que l'autre. Enfin, son assaillant se plaisait à appuyer son genou entre ses deux omoplates. Bob, Gustave et Jill regardèrent l'entrée pour le moins ahurissante de Jerry et du Russe, lequel avait surgi de nulle part.

— Vlad, arrête! ordonna Tremblay, les yeux exorbités. Qu'est-ce qui te prend?

Vladimir relâcha lentement sa victime, non sans maintenir une légère pression sur l'arrière du cou de cette dernière pour bien lui signifier de ne pas y aller de geste brusque. Le visage cramoisi par la fureur, Jerry garda toutefois le contrôle de ses émotions et se releva en regardant bien Gustave pour lui signifier qu'il aimerait bien comprendre ce qui venait de se passer.

— Désolé, patron, mais j'ai croisé ce monsieur dans les toilettes où Hern et moi travaillions sur le cas de notre ami commun. Après quelques minutes de discussion, il nous a dit qu'il était policier, qu'il venait vous rencontrer et aussi, qu'il travaillait avec notre bon Gustave. Comme nous connaissons Gus depuis plus de huit ans et qu'il nous a toujours affirmé qu'il bossait en solo, j'ai eu un doute sur l'honnêteté de ses paroles. J'ai donc décidé d'intervenir au cas où son but aurait été de s'en prendre à vous. Sauf que là, je vois bien qu'il disait la vérité, puisque l'enquêteur Gus est dans la pièce. Je voudrais donc offrir mes plus plates excuses à monsieur, dont j'ignore encore le prénom. S'il veut me frapper pour mieux digérer l'affront que je viens de lui faire subir, je veux qu'il sache que je ne répliquerai pas!

Ce disant, le Russe se plaça bien en face de Jerry pour lui permettre de s'exécuter si l'envie lui prenait. Jugeant l'incident plus que cocasse, le visage de Gus s'anima d'un immense sourire. Tout au contraire de son coéquipier, qui lui, était loin de trouver quelque chose de drôle dans ce qu'il venait de vivre. Bob, quant à lui, était fier de l'excellent esprit d'initiative de son bras droit, à qui Jerry répondit:

— D'accord, j'accepte vos excuses. Je me prénomme Jerry, mais je vous garantis que plus jamais je ne vais vous tourner le dos.

Il tendit la main au Russe et les deux éclatèrent de rire. Jerry comprenait que son bourreau n'avait fait que ce pour quoi il était rémunéré et comme sa mère le disait toujours: «Chaque homme qui fait bien son travail mérite une dose de respect.» Cela ne l'empêchait toutefois pas d'être blessé dans son orgueil et d'espérer qu'un beau jour, il aurait l'occasion d'affronter ce type dans un petit combat loyal, sans attaque-surprise.

— Bon, lâcha le Russe, si tout est OK ici, je retourne aider Hern à nettoyer Steeve et je vous le ramène dès la fin de votre rencontre, patron.

— Non, ne le ramène pas. Laisse-le partir en lui donnant les consignes habituelles. Puis toi et Hernandez, prenez le reste de la soirée. On se voit demain et... je te remercie pour ta vigilance.

Bob savait depuis longtemps qu'il pouvait compter sur le professionnalisme de son employé et ce qui venait tout juste de se produire le confirmait. Bientôt, il le mettrait au service de sa fille, sachant pertinemment qu'avec lui, elle serait toujours en sécurité.

Avant de quitter la pièce, Vladimir demanda à Gustave s'il serait présent, mercredi, pour leur partie de poker hebdomadaire. Devant l'affirmation de celui-ci, il partit avec le sourire aux lèvres. Gustave s'approcha de Jerry, lui tapota l'épaule et lui murmura à l'oreille qu'il admirait son sang-froid. Quant à Jill, elle s'approcha du jeune homme avec deux verres de scotch *on the rocks*.

— Tenez... pour vous remettre de vos émotions, dit-elle en lui tendant un verre. En tout cas, moi, après une entrée comme la vôtre, j'aurais besoin d'un bon remontant. Mon cœur a bien failli lâcher! Laissez-moi faire les présentations. Comme vous vous en doutez déjà, l'homme derrière le bureau se nomme Robert Tremblay, mais tout le monde l'appelle Bob, sauf moi qui l'appelle «mon gros papa d'amour».

Bob la regarda d'un air découragé. Comment faire pour imposer le respect quand sa propre fille le taquinait ouvertement devant de parfaits inconnus!

— Moi, enchaîna la jeune femme, je suis Jill. Présentement, vous traitez avec mon père, mais plus tard, ce sera avec moi. Soyez assuré que les choses seront alors bien différentes. Et vous, c'est Jerry. Depuis que Gus est rentré dans le bureau, il n'a pas cessé de parler de son nouveau... que dis-je... de son premier acolyte depuis qu'il est enquêteur.

Elle frappa légèrement son verre contre celui de Jerry pour trinquer avec lui et le salua d'un généreux sourire. L'autre la fixa, impressionné par l'assurance qu'elle dégageait. Elle était belle, aussi. Pas d'une beauté artificielle, mais bien toute naturelle, sans aucune trace de maquillage. Elle avait les cheveux châains mi-longs. Ses yeux, légèrement en amande, ce qui lui donnait un air de mystère, étaient d'un gris tirant sur le bleu très clair avec un soupçon malicieux dans le fond du regard. Son visage ovale resplendissant de santé arborait un petit nez en trompette qui accentuait encore plus son côté espiègle. Puis finalement, il y avait ses lèvres charnues; pas à l'extrême, mais juste ce qu'il faut pour vouloir y déposer un long baiser passionné. Jerry baissa ensuite les yeux sur son corps, mis en évidence par des jeans *skinny* qui moulaient ses fesses légèrement bombées et un chemisier rouge qui laissait entrevoir la naissance de sa poitrine. Wow! Elle avait un corps petit, mais athlétique. De son point de vue à lui, du moins. Une fois les présentations terminées, ne semblant pas avoir remarqué qu'elle était dévorée du regard, Jill alla rejoindre le divan installé au fond de la pièce pour laisser les deux enquêteurs s'asseoir sur les drôles de fauteuils roses qui faisaient face au bureau de son paternel. Plus alerte, ce dernier avait parfaitement noté que le nouveau venu déshabillait sa fille des yeux et aussi, pour le chasser de ses fantasmes, eut-il l'idée de faire claquer ses doigts.

— Maintenant que les présentations sont faites, dit-il, allons droit au but! Nous sommes tous des hommes passablement occupés et j'aimerais bien me rendre en bas pour surveiller mes gains... ou peut-être bien mes pertes de la soirée. Jeune homme, laisse-moi t'expliquer pourquoi je fournis des renseignements à Gus. Un jour, ton mentor est venu me voir pour me parler d'un de mes hommes qui, pour arrondir ses fins de mois, réalisait des films pour pédophiles qu'il diffusait ensuite sur le Web. En enquêtant sur ce type, il est parvenu à remonter jusqu'à mon humble commerce. Il m'a alors fait comprendre qu'il pouvait déposer son rapport et procéder à l'arrestation du suspect. Si j'étais parfaitement d'accord avec lui, car bien sûr, je ne voulais pas d'un tel personnage au sein de mon équipe, il y avait un hic. Si Gus déposait les documents liés à son enquête et que le tout se rendait en cour de justice, en tant qu'employeur, j'aurais risqué d'être appelé à témoigner. Du coup, il est à peu près sûr que l'avocat de la défense aurait dévoilé nos liens illicites et par la même occasion, mes revenus clandestins. Ce qui, vous le comprendrez, m'aurait mis dans l'embarras. J'avais un gros problème et ce n'était pas Gus!

Pour appuyer sa blague, Tremblay se tourna en direction de l'énorme enquêteur.

— Bob, tu sais que je n'apprécie pas du tout ce genre d'humour! grimaça celui-ci alors que bien enfoncé dans le fauteuil rose, il avait l'air parfaitement grotesque.

— Pardonnez à mon père, Gus, il n'a aucune délicatesse. Il devrait d'ailleurs se regarder dans la glace avant de se moquer de l'embonpoint des autres. En plus, on remarque que depuis quelques semaines, vous fondez à vue d'œil, lui dit la charmante Jill pour éviter qu'il ne s'emporte.

— Merci, Jill, t'es un ange. Effectivement, j'ai perdu une centaine de livres, confirma fièrement Gustave.

— Est-ce qu'on peut revenir aux choses plus sérieuses? Jerry aimerait sans doute savoir où je veux en venir avec mon histoire, d'autant plus qu'il semble perdre toute sa concentration dès que Jill ouvre la bouche, maugréa Bob en fixant le principal intéressé.

— Non, c'est faux, je suis parfaitement en contrôle, rougit Jerry.

— Parfaitement en contrôle... Ah! Ah! Ah! Très drôle!

Bob échangea un regard avec Gus pour voir s'il avait détecté la même chose que lui. Au sourire entendu qui lui fut retourné, nul doute que la réponse était oui. Jerry perdait ses moyens devant l'adorable fille du *bookmaker*.

— Cela dit, je continue mon récit. Donc si Gustave arrêta mon employé, tôt ou tard, j'aurais eu des ennuis avec la justice. Il m'a alors proposé une solution visant à nous satisfaire tous les deux. Je devais congédier cette ordure de pédophile pour couper tous les liens, et après un certain temps, Gus procéderait à son arrestation et mon

nom n'apparaîtrait nulle part dans son rapport. Ce que je fis, pour notre plus grande satisfaction à tous les deux. Quelques mois après cette histoire, Gus est revenu me voir. J'étais assis seul au bar devant mes livres de comptabilité. Il s'est assis à ma gauche, m'a donné un petit coup de poing sur l'épaule et m'a demandé si je pouvais lui rendre un service. Après le service qu'il m'avait lui-même rendu, il est évident que j'étais disposé à faire tout ce qu'il voudrait. Il m'a alors expliqué qu'il connaissait tout de mon commerce, qu'il avait continué à nous suivre, mes hommes et moi, et que même s'il n'approuvait pas vraiment mes gestes, ce que je faisais ne l'intéressait pas, car prendre des paris et prêter de l'argent, c'était bien peu en comparaison des crimes commis par les salopards qu'il poursuivait la plupart du temps. Puis, sans prendre de gants blancs, il m'a lancé en plein visage: «Tout ce que je veux, c'est que tu ouvres les oreilles. Si jamais tu entends quelque chose à propos d'un gros trafic de drogue, d'un meurtre, d'une traite des blanches ou d'un bon gros crime, je veux que tu m'appelles!» Il m'a ensuite tendu sa carte avec son numéro de téléphone. Il s'est levé, m'a redonné une autre bourrade sur l'épaule et a quitté le bar sans même me saluer. Il m'avait piégé comme un pauvre con. Un peu après, je lui ai donné un tuyau au sujet d'un laboratoire clandestin dont j'avais entendu parler par hasard dans le salon V.I.P. d'un bar que je fréquentais. L'information s'est avérée positive et c'était parti pour notre collaboration. Voilà maintenant huit ans que nous collaborons de la sorte et dis-toi bien que jamais je n'ai regretté de traiter avec cet homme que je considère aujourd'hui comme un ami, d'autant plus qu'il perd souvent de l'argent dans nos parties de cartes. Il m'a toujours protégé lorsqu'un de mes hommes se mettait les pieds dans les plats et moi, j'aime croire que certains de mes renseignements l'ont aidé à résoudre quelques affaires. Le pire, dans tout ça, c'est que le crisse de pédophile a été libéré seulement six mois après sa condamnation. Il est revenu me voir pour que je lui redonne du boulot, sans se douter une seule seconde que lorsque je l'avais congédié, c'était pour que Gus puisse poursuivre son enquête sans que mon nom soit mentionné. La seule chose que l'homme a obtenue de moi, c'est une promenade en auto avec Vladimir et Hernandez. Tu dois sûrement te dire, Jerry, que Gustave protège un criminel. Mais choisir entre un violeur, un tueur, un *dealer* qui vend de la drogue à nos enfants et un *bookmaker*, je crois que le choix n'est pas trop difficile à faire. Comprends-moi bien, jeune homme... Tout au long de ta carrière d'enquêteur, tu auras à choisir entre deux maux ou si tu préfères, entre le noir et le blanc. Choisis toujours de protéger le blanc et tu pourras alors dormir en te disant que tu as accompli une bonne action. Dans mon cas, je ne suis pas du côté noir, mais plutôt dans les nuances de gris. Encore une fois, ton choix sera un peu moins difficile à effectuer. Tu dormiras peut-être moins bien, mais tu ne feras pas de cauchemars.

— Je comprends votre coopération avec Gustave, rétorqua sagement Jerry, mais il faut me laisser le temps de digérer tout ça. Choisir entre le bien et le mal ou comme vous dites, entre deux maux afin de choisir le moindre... Voyez-vous, si je suis dans la police, ce n'est pas pour protéger les criminels, quels qu'ils soient, mais pour les arrêter. Par contre, à la lumière de ce que je viens d'entendre, je suis convaincu que vous êtes plus utile à notre bonne vieille justice en liberté qu'en prison.

— Heureux de te l'entendre dire. Moi aussi, je me préfère en liberté... Ma femme, je ne sais pas, mais ma fille, par contre, me préfère auprès d'elle.

En prononçant ces paroles, Bob jeta un regard attendri sur Jill qui lui lança:

— Je ne sais pas, papa... Disons que quelques petits mois en prison te permettraient de te reposer de tes grosses journées de travail et de plus, je pourrais réaménager le bar et le commerce selon mes goûts, question de les rendre plus actuels. Gus, tu ne pourrais pas faire quelque chose en ce sens pour moi? Même que je te promets de bien meilleurs renseignements que ceux de mon père, ajouta-t-elle en faisant une moue séductrice.

— Je vais y penser! Ah! Ah! Ah! OK, si tout est réglé, Jerry et moi on va y aller. J dois faire la tournée avec lui pour lui montrer notre belle ville remplie de criminels.

Gustave entreprit alors de se dégager du fauteuil qui semblait avoir complètement englouti l'hippopotame qu'il était. C'est le moment que choisit Bob pour dire encore:

— Bien content de constater que tout restera pareil entre nous. Jerry, avant ton entrée fracassante dans le bureau, Gustave nous disait qu'il sentait qu'il y avait quelque chose de spécial en toi. Laisse-moi te dire qu'avec le métier que je fais, j'ai appris à lire les gens et je vois ce qu'il voulait dire. Tu es un jeune homme doté d'un grand potentiel, qui sait déjà prendre de bonnes décisions malgré les combats intérieurs auxquels tu dois te livrer.

Je crois aussi qu'il y a de la sagesse en toi.

— Merci, monsieur... Non, je veux dire merci, Bob! Je suis heureux de vous avoir connu, encore plus d'avoir fait la connaissance de votre homme de main, dit Jerry en se massant la nuque.

— Je n'en doute pas une seule seconde, mais une fois que tu le connaîtras mieux, tu verras que cet homme gagne à être connu. Avant de partir, Jerry, remets ton numéro de cellulaire personnel à Jill! Puisque tu es nouveau en ville et que tu ne connais encore aucun bon endroit pour te divertir, si jamais elle fait une sortie seule ou avec des amis, elle pourra t'inviter. En plus, vous êtes à peu près du même âge et ce n'est sûrement pas Gustave qui te fera découvrir les endroits où tu pourras te faire des amis.

C'est lorsque Bob se retourna pour sourire à sa fille que Jerry remarqua qu'il avait une dent en or.

— Tiens, mon père qui joue à l'entremetteur! Qui te dit que je veux être vue en présence d'un policier?

Voyant que le jeune homme qu'elle trouvait somme toute mignon, mais un peu coincé, fondait devant ses propos, Jill se reprit rapidement pour éviter de le rendre encore plus mal à l'aise.

— Allez, Jerry! Donne-moi ton numéro! Je blaguais. Ça me ferait plaisir de te faire découvrir les beaux côtés de notre métropole. Et ça me ferait sans doute du bien de sortir avec une personne honnête. Je t'envoierai un texto au courant de la semaine.

Elle s'avança et se mit sur la pointe des pieds pour lui faire une bise sur la joue. Jerry sentit soudain ses genoux se ramollir. Avec un léger tremblement, il nota son numéro sur un bout de papier, tout en souhaitant qu'elle lui donne des nouvelles le plus tôt possible. Pendant ce temps, Gus essayait toujours de sortir du fauteuil qui gémissait sous son poids. Craignant sa susceptibilité ou encore, la perspective de se voir écrasé sous son poids, nul n'osa lui offrir de l'aide. Après plus d'une minute d'effort, le front perlant de sueur, il réussit enfin à quitter sa fâcheuse position.

— Beau divan et bon choix de couleur, Jill, dit-il, mais un peu trop moelleux à mon goût. Salut à vous deux! Viens, Jerry, on a d'autres chats à fouetter!

Tout le monde se quitta, satisfait de cette rencontre qui s'était avérée plus que positive, spécialement pour Jerry dont les genoux s'entrechoquaient encore.

## CHAPITRE 9

Filippo arriva à l'entrée de la ruelle par l'ouest, et demanda à Stan, un de ses revendeurs, s'il avait aperçu le Pic.

— Ouais, je l'ai vu il y a un peu moins d'une heure. Il va vouloir t'arracher la tête avec ce temps de chien. Tu sais dans quel état il se met quand il est en manque d'héro!

— T'inquiète pas pour moi, j'ai pas peur de lui. As-tu vraiment regardé à quoi ressemble ce minable? dit Filippo avec un air arrogant.

— Fais quand même attention, tu sais qu'un *junkie* en manque est capable de n'importe quoi. En plus, c'est un des bras droits du big boss. Si tu l'fais trop chier, j'suis pas certain que M. Dubhan ne te l'ferait pas payer pour montrer l'exemple.

— Oui, oui... merci du conseil. À plus!

Juste au moment où le jeune Italien s'apprêtait à s'en aller, Stan l'arrêta pour lui lancer avec enthousiasme:

— Oups! Fil, je crois que tu vas devoir faire attendre encore un peu ton bon ami le Pic... Regarde, c'est l'jeune Jason qui s'amène par ici. Y faut absolument que tu le convainques de vendre pour nous autres à son école... On parle de l'école privée de River South, ici. Avec tous les jeunes snobs aux poches remplies de fric qui vont là-bas, Dubhan capoterait si y pouvait percer le marché de la drogue là-bas!

— Tu l'vois où avec toute cette neige? J'ai d'la misère à voir plus loin que l'bout de mon nez... Maudit que je m'ennuie du soleil de la Toscane!

— Cinquante mètres sur ta gauche. Pis qu'est-ce que tu racontes là? T'as jamais foutu un maudit pied dans ton pays d'origine! *Yu a wan bambocloth!*<sup>1</sup>

— Qu'est-ce que t'as dit? De toute façon, comment tu fais pour savoir que j'suis jamais allé en Italie?

— J'ai rien dit de spécial... Eh, *man*, t'as la mémoire courte... D'aussi loin que j'me souviens, t'as toujours resté dans l'même immeuble minable que moi et en plus, j'ai jamais vu ta famille prendre des vacances. À ce compte-là, j'me demande ben comment t'aurais fait pour visiter la Toscane, autrement que dans tes rêves. Pis j'ai deux mots à te dire... si l'chef du trafic de drogue était pas d'origine italienne, ça serait moi le lieutenant de Donato, pas toi! s'insurgea Stan qui en avait assez d'être traité en subalterne.

— Ouais, c'est ça... Sauf que pour l'instant, c'est pour moi que tu travailles, pis ça, oublie-le surtout pas, répliqua le prétentieux Italien.

Le Rasta voulut protester lorsqu'il fut interrompu par le jeune ado qui arrivait.

— Salut les amis, comment ça va?

— Wô! J't'arrête tout de suite avant que tu penses qu'on est tes amis. Moi, j'fais de la business et tant que tu vas juste acheter un peu d'herbe pour rouler ton p'tit joint, tu seras jamais un des nôtres... Rentre ben ça dans ta p'tite tête de bourgeois! siffla Filippo entre ses dents.

— OK! Capote pas, pis vends-moi mon stock pour que j'me pousse! rétorqua Jason, frustré.

Il donna l'argent à Fil en retour de sa drogue et entreprit de partir, l'air encore renfrogné. Stan, qui voyait s'échapper la chance de le recruter et ainsi, de plaire au grand chef, décida d'intervenir. Et tant pis si cela déplaisait à Filippo, qu'il trouvait de plus en plus prétentieux.

— Oublie ça, le jeune! Fil pense pas ce qu'y dit. Y est juste super occupé et ça l'rend irritable. En plus, il s'ennuie de son pays; on en parlait, justement, avant que t'arrives. Pis avec cette autre tempête de neige... Avoue que ça tombe pas mal sur les nerfs de tout l'monde.

Stan fixa l'Italien avec un regard mauvais, l'enjoignant par là de ne rien dire qui pourrait encore une fois tout gâcher.

— De toute façon, ajouta-t-il, Filippo s'en allait justement. Y a une affaire importante à régler dans la ruelle

1 <sup>1</sup> Patois jamaïcain: Toi, espèce de trou de cul!

et t'es assez intelligent pour savoir que tous ceux qui entrent dans la ruelle le soir sont importants... Sauf Floyd, le clochard, pis son stupide chien Rip.

Avec cette simple dernière phrase, il avait réussi à regagner l'adolescent et à flatter l'orgueil de Fil. Vraiment, il était trop fort!

— Oui, j'peux comprendre... répliqua Jason. Moi aussi j'me fais chier avec l'hiver qui finit pu!

— Chef, est-ce que j'peux aller au bistro du coin, s'il vous plaît? demanda Stan en faisant preuve d'une déférence hypocrite et en exhibant ses doigts gelés. J'ai froid aux mains pis de toute façon, avec ce blizzard, y a pas un client qui va passer dans l'coin. Si y veulent leur shit, c'est sûr qu'y vont emprunter un autre réseau de fourniture.

— Câlice que vous êtes drôles, vous autres, les Rastas! Vous portez une tuque l'été avec vos longues dreadlocks, pis vous êtes pas foutus de porter des mitaines en hiver! OK, vas-y! Moi, y faut vraiment que j'aïlle retrouver le Pic. Si j'ai du temps, j'va aller te retrouver après. Bye! Salut à toi aussi, Jason, pis excuse-moi encore. Stan a raison, le mauvais temps use ma patience.

— Merci, Filippo! OK, Jason... viens avec moi au bistro. J'te paye un sandwich ou ce que tu voudras!

À peine cinq mètres plus loin, dissimulé dans le noir sous sa vieille couverture de laine polaire recouverte de neige, Floyd, le nouvel itinérant de la ruelle, n'avait pas manqué un traître mot de la conversation des trois friemeurs. Rip, son fidèle compagnon, était collé contre lui. Ainsi caché, il s'inquiétait quelque peu pour son panier à bord duquel il transportait sa précieuse manette. Il avait dû le dissimuler dans la ruelle, car avec toute cette neige, il était plutôt difficile à pousser. Mais au moins, il était satisfait de ce qu'il avait entendu... Des noms, c'était toujours utile.

Tandis que Filippo s'engouffrait dans l'antre de la ruelle, Stan et Jason partirent en direction du Petit Bistro qui, malgré son nom, n'avait rien de français. Le décor était essentiellement composé d'un bar avec des tabourets, d'une dizaine de petites tables rondes garnies de nappes et de quatre tables carrées avec banquettes d'où les clients avaient une vue sur la rue. Tous les accessoires étaient de couleur rouge. Mais le meilleur, c'était les minuscules tours Eiffel placées un peu partout. Il y avait également une cave à vin douteuse et quant au café, il était assez fort pour réveiller un mort. Pour leur part, les sandwiches étaient bons et de grosseur à calmer les appétits d'ogre. Ceux qui y travaillaient étaient toutes et tous sympathiques, ce qui faisait en sorte qu'on oubliait le ridicule décor. Dès que les deux jeunes hommes poussèrent la porte, ils furent accueillis par le sourire radieux de Ginette. Le bistro étant vide, Gigi, comme tout le monde l'appelait, leur indiqua qu'ils pouvaient s'asseoir n'importe où. Ils choisirent la dernière banquette.

— Chacun prendra un café, les gars? demanda la serveuse lorsqu'elle vit qu'ils s'installaient.

— Un café et le menu pour moi et pour mon nouveau copain, je sais pas...

— ...

— Réveille, Jason! La serveuse veut savoir ce que tu prends! Pis t'inquiète pas, comme j'te l'ai dit tantôt, c'est moi qui paye, précisa Stan en lui montrant une liasse de billets verts dissimulés dans la poche revolver de son manteau.

— Une boisson gazeuse, s'il vous plaît, et un menu pour moi aussi, madame, répondit timidement le garçon.

— Wow! Poli, le p'tit gars! J'aime ça, mais tu peux m'appeler Gigi, comme tous mes bons clients.

La dame adressa son plus beau sourire à Jason, non sans se demander ce que cet adolescent pouvait bien trafiquer avec un des vils *pushers* de la ruelle. «Pourvu qu'il n'essaie pas de l'enrôler, redouta-t-elle, car il a l'air bien innocent, ce petit.» «Ne te mêle surtout pas de ça, lui dicta sa petite voix intérieure, pense à ce que cela t'a valu dans le passé.» Elle secoua la tête pour chasser ses vieux souvenirs et reprit son travail. Elle saisit deux menus sur la table d'à côté, leur remit, et s'éloigna pour aller chercher le soda et le café.

— Eh! Pourquoi tu répondais pas? questionna le Rasta en donnant une petite tape sur l'épaule de Jason.

— Parce que j'regardais par la fenêtre en direction de la ruelle et j'ai cru voir un homme qui sortait de la neige... pis plus rien... il a disparu, dit Jason en fixant la ruelle.

Il était pourtant sûr d'avoir vu quelqu'un bouger.

— Merde! de s'exclamer Stan. Tu fumes vraiment du bon stock, *man!* Mais remarque que j'le sais, c'est moi qui te l'vends! Ah! Ah! Ah!

— Non, c'est pas ça! J'te jure que j'ai vu quelqu'un...

Jason allait poursuivre, mais devant le regard incrédule de son interlocuteur, il comprit qu'il valait mieux changer de sujet.

— Oh et puis, laisse tomber! Avec toute cette neige qui tombe, mes yeux doivent m'avoir joué un tour.

Arrivant avec leurs breuvages, Gigi demanda:

— Avez-vous décidé ce que vous allez prendre?

— Une soupe poulet et nouilles, avec un sandwich aux boulettes de viande maison, fromages parmesan et provolone, commanda Stan.

— Je vais prendre votre sandwich au steak, cheddar vieilli et oignon rouge, s'il vous plaît.

— Je vous sers ça dans cinq petites minutes!

— Jason, t'aurais dû prendre une soupe avec ce temps de chien, c'est tellement réconfortant.

— Non, juste un sandwich, ça va faire l'affaire, répondit le garçon en baissant les yeux pour regarder qui essayait de le joindre sur son cellulaire, j'ai pas vraiment faim.

Encore sa mère qui le cherchait, sûrement pour aller travailler au restaurant. Il décida donc de ne pas répondre.

— Bon, écoute-moi bien, reprit Stan. Si j'ai insisté pour que tu viennes ici, c'est qu'y faut vraiment que j'te parle... Te souviens-tu de la proposition que Fil t'a faite y a deux semaines de ça?

— Oui, je m'en souviens, celle de vendre pour vous autres dans mon école.

— C'est ça. Y as-tu réfléchi?

— Oui, mais j'sais pas... Y a beaucoup de risques et de toute façon, j'fais assez d'argent avec ma job.

— Dis ça à d'autres! T'es seulement plongeur au resto de ta mère. J'me suis renseigné, c'est pas très prestigieux auprès des belles filles de ton école. En plus, regarde-toi... Tu fais quoi? À peine un mètre et demi pis t'es pas sportif. Si t'as pas d'argent plein les poches, tu t'ramasseras jamais une belle p'tite salope qui va savoir quoi faire avec ton p'tit outil.

— Si t'es pour m'insulter, je décrisse! se fâcha le jeune en essayant de se donner de grands airs.

— Arrête, j'niaise! Je l'ai jamais vue, ta saucisse! Hi! Hi! Hi! Mais pour le reste, tu sais que j'ai raison... Quoi? Tu vas travailler comme le bon petit garçon à sa maman toute ta vie dans les cuisines en espérant devenir le grand chef? Merde, arrête de rêver!

— Non, mais...

— J'ai pas fini mon laïus. Le plus important, c'est de prendre tes distances. Regarde ton père... Un géant de deux mètres vingt, cent quatre-vingts kilos de muscles. J'te surprends, hein? J'ai «googlé» son nom pis j'ai regardé un vidéo ou deux sur lui... *Oh My God!* Surprenant! Bon, je continue... Ton géant de père est un héros, dans notre ville, parce qu'il a joué comme garde gauche dans la foutue NFL. Quand y a arrêté, qu'est-ce qu'y a fait? Y est devenu champion culturiste. C'est pas juste un héros, c'est une légende. Mais toi, tu pratiques aucun sport. Clair que t'as hérité des gènes de ta mère pis que tu le veuilles ou pas, tu seras jamais grand. Mais le pire, c'est que si tu restes sous leur joug, les gens vont toujours faire des comparaisons. Par contre, si tu deviens indépendant, y vont te voir d'un autre œil. J'entends déjà ce qu'y vont dire... C'est vrai, y est pas grand, mais y a pas besoin d'être comme son père, y a toutes les femmes qu'y veut pis du fric plein les poches... Lui aussi, c'est un *king!* C'est ça qu'y vont dire! Moi, j'dis ça pour ton bien... Pis tout ça, ça commence en travaillant avec nous autres. Même que j'suis certain qu'un jour, tu vas être meilleur que Filippo. Va pas y raconter que je t'ai dit ça, surtout! Si tu veux pas, on a un autre prospect dans ton école qui va faire l'affaire. Moins que toi, mais on va faire avec...

Stan ne croyait pas une seule seconde à tout le baratin qu'il venait de débiter et croisa les doigts sous la table en espérant que le jeune morde à l'hameçon. S'approchant avec la soupe, la serveuse lui demanda:

— Est-ce que tu veux ton sandwich tout de suite ou après ta soupe?

— Donne-moi tout. Comme ça, t'auras pu besoin de te déranger pour nous.

— OK, mais ça ne me dérange pas, il n'y a personne, ce soir, répondit Gigi avec une amabilité feinte. Elle revint aussitôt avec les deux sandwiches et s'éclipsa.

— OK, dit soudain Jason qui n'avait pas ouvert la bouche depuis que Stan lui avait dit qu'il n'avait pas terminé son discours.

— Quoi? Répète ce que tu viens de dire?

— C'est OK, j'va travailler pour vous autres! répéta Jason en regrettant aussitôt ses paroles.

«YES! Je suis le *king* des manipulateurs! Faut dire qu'avec un ado de quinze ans, c'était pas un gros défi, mais quand même, c'est l'big boss qui va être content. Enfin on a un pied dans l'école des p'tits richards!», pensa un Stan fou de joie d'avoir enrôlé le jeune.

Au même moment, dans la ruelle, Filippo éprouvait de la difficulté à se déplacer dans la neige. «J'ai jamais compris pourquoi l'Pic veut toujours prendre son stock au milieu de cette ruelle de merde», grommela-t-il pour lui-même. Il sortit son cellulaire, trouva l'option lampe de poche et l'activa. Au moins, il voyait un peu mieux. Soudain, il entendit des rats couiner. Il n'aimait vraiment pas ça, car en pareil temps, les rats devraient plutôt se trouver dans leur trou. Il dirigea la faible lumière en direction du bruit et les vit: plus d'une vingtaine de rats qui semblaient s'acharner sur un gros morceau de viande. Qui avait bien pu laisser traîner une telle chose dans la ruelle? Même si les rats le terrorisaient en tout temps, ils avaient l'air particulièrement agressifs, ce soir, allant même jusqu'à se mordre l'un l'autre. Mais la curiosité humaine étant ce qu'elle est, il s'avança un peu pour mieux voir. Tout à coup, l'horreur le frappa de plein fouet. Ce que les rats s'acharnaient à déchiqueter de leurs dents, c'était un homme. De manière inattendue, le bras de l'infortuné bougea et c'est là que Filippo reconnut le tatouage qu'il avait vu tant de fois. Il recula d'un pas avant de jeter un autre regard sur l'horrible scène pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Oui, c'était bien le Pic! Le pauvre avait les jambes et les mains entravées. Il fallait prévenir Dubhan immédiatement. Il s'éloigna aussi vite qu'il put du lieu mortifère, tombant dans la neige et vomissant devant l'horreur qu'il venait de voir. Il regarda derrière lui, de peur d'être poursuivi par les rongeurs, et repartit de plus belle, les poumons en feu et le cœur voulant lui sortir de la cage thoracique. N'ayant jamais couru aussi vite, il se mit à regretter toutes les fois où il ne s'était pas rendu au gym. Il passa devant Floyd qui le vit passer comme une flèche. «Bordel! songea ce dernier. Ce type doit avoir vu le diable en personne pour courir de la sorte!» Curieux, il devait impérativement aller voir ce qui avait ainsi fait fuir l'Italien.

— Viens Rip, allons voir ce qui a effrayé cette petite merde.

Avant de s'engouffrer plus profondément dans la ruelle, l'itinérant jugea préférable de cacher son panier, se disant qu'avec toute cette neige, il lui serait impossible de le pousser sur une longue distance sans tomber de fatigue. Marchant à sa suite, Rip fut le premier à entendre les rongeurs. Percevant le danger et reniflant l'air avec son museau, il se mit aussitôt à grogner avant de s'approcher lentement.

— Ne bouge pas, mon chien, reste, lui ordonna Floyd d'une voix qui se voulait à la fois douce et autoritaire. Si j'ai besoin de toi, je t'appelle.

Le clochard s'avança prudemment, pour se voir à son tour frappé par l'abomination du carnage. La ruelle maudite venait d'écrire un nouveau chapitre dans son livre d'horreur.

## CHAPITRE 10

Paul regarda la fourgonnette partir, poussa le fauteuil d'Émilie dans le vestibule et lui enleva ses vêtements d'extérieur. Il était heureux que la neige ait cessé, car c'était beaucoup plus difficile de rouler le gros fauteuil roulant lorsque la rampe d'accès débordait de neige, mais il avait amplement eu le temps de la dégager avant le retour de la belle handicapée. Leurs yeux se croisèrent et les mauvais souvenirs datant de la première fois où leurs regards s'étaient croisés, soit dix ans plus tôt dans la ruelle, remontèrent à la surface.

Ce soir-là, lui, que tout le monde nommait Red, le clochard aux grands yeux tristes, dissimulé dans le noir, bien serré entre son vieux panier et le mur, paralysé par la peur et par les médocs qu'il avait consommés tout au long de la journée, avait tout vu. Là, bien ancrées au fond de sa mémoire, ces images d'horreur continuaient à le hanter, surtout lorsque les beaux yeux bruns de la jeune femme le regardaient fixement. Il voyait clairement Émilie couchée sur le sol crasseux des chiottes de l'enfer... Maudite ruelle! Puis il y avait le gros salopard avec le tatouage de la Vierge sur son gros crâne, couché par-dessus, le cul à l'air, pendant que sa victime gardait la tête tournée sur le côté. Il avait eu le pressentiment qu'elle le regardait et le suppliait d'intervenir pour les délivrer, elle et son amie, du cauchemar au sein duquel elles étaient plongées. Mais il n'avait pas bougé d'un seul centimètre, pas même quand il avait vu le policier courir et passer devant lui. Le son était resté coincé dans sa gorge, l'empêchant de le prévenir qu'un des criminels s'était glissé dans le noir avec un bout de bois après l'avoir entendu courir. Encore pire, il avait regardé le type frapper le policier et prendre son revolver pour tirer sur l'autre policier qui suivait quelques pas derrière. Ses yeux s'étaient embrouillés de larmes; il avait agi en sous-homme, tel le pire des lâches! Il avait préféré sauver sa pitoyable vie. Si seulement il pouvait remonter le temps.

Il quitta ses mauvais souvenirs et regarda Émilie qui, les yeux remplis de compassion, savait à quoi il pensait. Tout comme elle savait qu'il ne pouvait se pardonner ce qui était arrivé, alors même qu'elle avait plusieurs fois tenté de lui faire comprendre qu'il n'aurait rien pu faire. «Pourquoi ne vois-tu pas que je ne t'en veux pas? Tu as essayé de nous prévenir et nous ne t'avons pas écouté», aurait-elle voulu lui dire. Mais comment s'expliquer quand on a que les yeux pour parler? Paul poussa le fauteuil jusque dans le salon et Émilie plongea à son tour dans ses souvenirs.

Il l'avait sauvée malgré tout en allant chercher des secours dès la fuite des trois tortionnaires, mais ça, il ne semblait guère le réaliser. De plus, il s'était rendu indispensable dans leur vie, à elle et Nicolas, depuis ce jour de septembre pluvieux, huit ans plus tôt, où assis sur la terrasse éculée de leur vieux bungalow de l'époque, elle l'avait vu arriver. Elle l'avait reconnu, lui le clochard qui leur avait conseillé de quitter tout de suite la ruelle. Il n'avait pas beaucoup changé... Toujours ses longs cheveux roux attachés à l'arrière, mais plus propres, et les mêmes vêtements, une paire de jeans et un coupe-vent aux couleurs de l'équipe de hockey locale.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, leur avait-il dit en fixant ses pieds.

— Vous ne nous dérangez pas. Comme vous pouvez l'observer, ma conjointe n'est pas très portée sur la conversation. Une chance pour moi, car de toute façon, elle ne fait que marmonner des syllabes inintelligibles, lui répondit Nicolas en lançant un grand sourire enjôleur en direction de son épouse qui lui répondit en battant des paupières pour lui signifier qu'elle appréciait sa plaisanterie.

Effectivement, elle aimait bien que son homme fasse de l'humour sur sa condition physique, encore davantage lorsque cela rendait les gens mal à l'aise. Elle avait toujours aimé l'humour noir, alors pourquoi changer? Son bel époux avait retrouvé sa joie de vivre depuis à peine quelques semaines. Depuis l'agression remontant déjà à deux ans, Nick avait été souvent absent, sans cesse en quête de sensations fortes: sauts en parachute, escalade, sports de combat et entraînement extrême. Outre cela, il aimait bien écumer les bars pour chercher la bagarre. Combien de fois était-il rentré en pleine nuit en mauvais état avant de s'isoler dans sa chambre pour pleurer son désespoir! Seule dans son lit, Émilie ne pouvait rien faire pour calmer sa douleur. C'est dans ces moments-là qu'elle se disait qu'elle aurait préféré être morte, comme Lucie. C'était l'époque où il refusait de s'occuper d'elle, car cela lui faisait trop mal. Il se sentait tellement coupable de ne pas avoir su la protéger. En plus, il devait changer d'aide à domicile continuellement parce qu'il retournait toujours sa colère contre eux. C'était là le quotidien, jusqu'à cette nuit magique où il était rentré directement après son travail. Il avait alors donné congé au préposé en lui disant qu'il s'occuperait lui-même de sa femme pour le reste de la soirée. Une fois l'autre parti, il

alla rejoindre Émilie dans sa chambre, l'embrassa, lui donna son bain pour la première fois et en la regardant droit dans les yeux, lui dit qu'il l'aimait et qu'il était enfin sorti des abîmes. Puis leurs yeux s'étaient souri.

— Venez sur la terrasse, monsieur. Même si la pluie est fine, vous serez plus à l'aise pour nous dire ce qui vous amène. Et je m'excuse pour ma mauvaise blague, mais mon épouse adore ça lorsque je plaisante au sujet de son état.

Il tendit la main au visiteur, et celui-ci l'accepta. Il avait une poigne solide et franche, comme Nick les aimait. L'homme s'assit de façon à voir ses deux hôtes en même temps et commença par dire:

— Je suis un peu embarrassé par ce que je suis venu vous demander et surtout, vous raconter...

Il avait un visage complètement défait par une souffrance sourde qui ne demandait qu'à être extériorisée.

— D'accord, ne soyez pas timide, nous sommes tout ouïe... surtout mon épouse qui n'a visiblement rien d'autre à faire que de vous dévisager.

Red lança un bref regard en direction de la jeune femme et ne sachant comment réagir, baissa aussitôt les yeux. Nick, qui s'aperçut de la chose, reprit tout de suite la parole:

— Pardonnez-moi, je vais cesser de dire n'importe quoi et vous écouter.

— Alors je me lance... Je m'appelle Paul Poulin, mais tout le monde me surnomme Red à cause de mes longs cheveux roux. On voit que les gens ont beaucoup d'imagination! Je suis médecin, ou plutôt... j'étais médecin. Il y a bientôt quinze ans que j'ai perdu mon droit de pratique. J'ai...

— Vous avez perdu votre licence professionnelle? l'interrompit Nick. Pourquoi?

Émilie, qui avait reconnu l'ex-sans-abri, se doutait parfaitement de ce qui allait suivre.

— S'il vous plaît... Pouvez-vous essayer de ne pas m'interrompre, je suis passablement nerveux.

— J'arrête... Promis, juré, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

Ce disant, Nick mit sa main droite sur son cœur, leva son bras gauche en angle avec sa main pour saluer à la manière d'un scout et cracha au sol. Indubitablement, il avait décidé de jouer au con, au grand dam d'Émilie qui à l'aide d'un regard désapprobateur, lui intima de se taire.

— Je vous disais donc, poursuivit Red, que j'ai perdu ma licence... À la suite d'une blessure de ski au genou, je me suis mis à consommer des analgésiques pour calmer ma douleur qui apparaissait après plusieurs heures de travail passées debout à l'urgence. Plus le temps passait, plus j'augmentais les doses, ce qui fait qu'un beau jour, j'en suis carrément venu à voler des injections de morphine. C'était rendu plus fort que moi. Une fois, l'infirmière en chef du département m'a surpris en train de vider l'armoire à pharmacie. Elle a fait son travail et m'a dénoncé. La direction de l'hôpital m'a offert une chance, mais après un mois, je suis retombé dans mes anciennes habitudes... Sauf que cette fois, mes fournisseurs étaient ceux de la ruelle des entrepôts. J'ét...

En entendant «ruelle des entrepôts», tous les muscles de Nick se contractèrent. Il se retourna en direction de son amour qui ferma lentement les yeux avant de les rouvrir tout aussi lentement, pour lui signifier qu'il n'y avait pas de problème, que Paul pouvait continuer son laïus. Nick invita donc ce dernier à poursuivre.

— Étant devenu totalement accro, ce qui devait arriver arriva: j'ai commis une erreur médicale. Heureusement pour le patient, ça ne lui a pas coûté la vie. L'hôpital m'a suspendu et après un examen du conseil du Collège des médecins, ma licence a été suspendue jusqu'au réexamen de mon dossier. Plutôt que de suivre une cure et de consulter un psychologue tel qu'on me l'a suggéré, j'ai erré d'un bar à l'autre et dépensé tout mon argent dans les médicaments, jusqu'à ce que je sois totalement ruiné. C'est ainsi que je me suis retrouvé à la rue. Pendant plusieurs années, la ruelle a été ma maison. Je côtoyais l'imparfait à l'état pur, le mauvais côté de l'âme... Sans jamais tenter quoi que ce soit pour m'en sortir. C'était ma vie, jusqu'à cette nuit fatidique où je vous ai vue, madame...

Red leva la tête pour regarder Émilie, puis continua son allocution. Si Nick pleurait en entendant le récit qui avait détruit une partie de leur vie, il n'en voulait pas à cet homme de n'avoir rien fait, persuadé que c'est lui

qui aurait dû protéger sa femme.

— Cet événement m'a réellement bouleversé... je n'arrivais plus à chasser le visage de la Vierge de ma tête. J'ai donc cru qu'il s'agissait d'un signe pour me faire comprendre que j'avais droit à une deuxième chance. Je sais... Tout ça est complètement stupide, mais ça m'a sorti de mon cauchemar. Je suis donc allé suivre une cure de désintox, je vois un psychologue depuis bientôt dix-huit mois et je suis sobre depuis vingt-deux mois.

— C'est bien, dit Nick qui semblait se trouver dans le néant total, mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes venu nous raconter tout ça. Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise, mais que voulez-vous de nous? Notre absolution pour ne pas avoir réagi?

— Non, s'empressa de répondre l'autre, je dois vivre avec mes actes ou plutôt, mon manque d'action. Moi seul dois me pardonner. Si je suis venu ici, que je vous ai raconté une partie de ma vie et parlé au sujet de cette triste soirée où nos destins se sont croisés, c'est pour vous offrir de partager le reste de ma vie avec la vôtre.

— Je ne comprends toujours pas, lâcha Nick, de plus en plus dépassé.

— Je vous explique... Je sais que vous recherchez de l'aide pour prendre soin d'Émilie et il s'avère que j'ai les connaissances médicales requises, et même plus. Tout ce que je vous demande, c'est de m'accueillir à vos côtés pour que je puisse m'occuper de vous, madame. Je ne veux pas de salaire, seulement une chambre lorsque je devrai dormir chez vous et mes repas fournis quand je serai avec vous. Cela me suffirait amplement.

— Je ne doute pas de vos connaissances, répliqua Nick, et même si votre offre est vraiment généreuse, il est hors de question de ne pas vous verser le salaire que nous réservons pour les soins de ma femme.

— Écoutez, j'ai rencontré mon amoureux chez mon psychologue. C'est un avocat à la tête d'un gros cabinet et il approuve ma démarche. Si j'ai des dépenses, il s'en chargera. En plus, avec l'argent épargné, vous pourrez vous offrir un bon fauteuil roulant et d'autres accessoires utiles. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour me pardonner à moi-même. Madame, je vous le demande, prenez-moi à votre service et je vous jure que jamais vous ne le regretterez. Ne passez pas à côté de mon offre. Je suis un cadeau... un peu usé, je l'avoue, mais tout de même un cadeau que la vie vous fait.

Se joignant à Nick pour regarder fixement Émilie, Paul vit cette dernière lui adresser un beau clin d'œil.

— Elle a dit oui! s'exclama aussitôt Nick. Je crois donc que je vais devoir accepter votre offre, car ce que femme veut, surtout la mienne, Dieu le veut! Voudriez-vous une bière pour fêter notre association?

— Non, je ne bois pas, mais une bonne poignée de main fera l'affaire! En plus, vous n'aurez rien à craindre pour votre femme, je suis homosexuel. Mais vous, Émilie, je dois toutefois vous dire que votre mari est un fichu de beau mâle! Ah! Ah! Ah!

Regardant les deux hommes qui lui faisaient face, la jeune femme comprit que ce jour-là, sa vie venait de prendre un nouveau tournant. Ce Red était un cadeau de la vie, elle en était persuadée.

## CHAPITRE 11

Dubhan Rorke, dit le loup, chef fondateur du gang des Nations-Unies, avait toujours été attiré par le mal. Toute sa jeunesse, il avait erré dans la ruelle des entrepôts, cette large cicatrice qui dénaturait la métropole. Il souhaitait être recruté par un quelconque chef de gang ou même, la mafia italienne, chinoise ou russe. Ça n'avait aucune importance, pourvu que quelqu'un le remarque. Ce jour arriva il y a maintenant dix ans. Un travail facile, avec une belle somme d'argent à l'arrivée. Un meurtre, rien de moins qu'un tout petit meurtre, qu'il avait commis avec ses deux amis, Louis Picard dit le Pic et Martin Vandal, surnommé le Gros. Malheureusement, l'affaire ne s'était pas passée comme prévu. Non seulement celle qu'ils devaient assassiner était accompagnée, mais de plus, deux policiers non invités s'étaient pointés à la fête. Si le client avait rouspété parce qu'un policier avait perdu la vie, il avait néanmoins payé.

C'est à ce moment précis que le vent devait tourner. La mort du fameux policier avait semé la consternation au sein des forces de l'ordre et c'est pourquoi, sous la gouverne du futur commandant du poste 34, Arnauld Bellechasse, la police avait pris d'assaut la ruelle. Ainsi, soir après soir, cette dernière fit naître le chaos chez les différents groupes criminels, récoltant des indices et envoyant même de gros dirigeants en prison. Voyant que la désorganisation régnait dans le monde criminel, Dubhan décida d'en prendre le contrôle en fondant son propre gang, lequel regroupait les Chinois, les Italiens, les Russes et les Jamaïcains. Bref, tous les groupes ayant perdu leurs repères furent réunis sous sa coupe, d'où le nom: «Le Gang des Nations-Unies».

En l'espace d'un an à peine, Dubhan était devenu l'homme le plus puissant de la ville. Il contrôlait tout: la drogue, la prostitution, la traite des blanches, le blanchiment d'argent... tout, sauf les paris illégaux et le marché usuraire, les deux étant sous la gouverne de Bob Tremblay. Le plus merveilleux, c'est que la police ignorait tout de ses activités illégales. Comme tout le monde, elle croyait qu'il était un homme d'affaires prospère, ce qui était aussi le cas grâce aux investissements qu'il avait effectués dans le secteur de l'immobilier. Après avoir constaté que la pourriture s'était déplacée, Arnauld Bellechasse fit suspendre toute opération policière dans la ruelle des entrepôts. Bien qu'un peu affaiblie, celle-ci avait donc gagné, redevenant, dix ans plus tard, le même lieu de terreur. Seul son maître avait changé. Dubhan Rorke, l'Irlandais, avait réalisé son souhait de jadis.

Ce soir-là, il était assis calmement avec son chauffeur et garde du corps, le ténébreux Japonais, Ban Sasaki, qui en plus d'un large torse, avait des avant-bras aussi gros que des troncs d'arbre, caractéristiques plutôt surprenantes pour un Asiatique. Au chic restaurant l'Épervier, le décor était rustique. Les lumières tamisées et le foyer central avec ses flammes irisées de bleu et d'orange plongeaient les clients dans une atmosphère de parfaite détente. Dubhan aimait bien cet endroit. Il y venait tous les lundis soirs pour manger un bon steak saignant. Mais ce qu'il appréciait surtout, c'était le fait que le restaurant n'avait aucun écran géant pour retransmettre l'hebdomadaire partie de football du lundi. Lui, son sport, c'était le soccer. Il ne comprenait rien au football américain. Un jour qu'il était à ce même restaurant en compagnie d'un groupe de collaborateurs à qui il expliquait pourquoi il affectionnait venir à l'Épervier le lundi, l'un des convives eut le malheur de lancer une boutade et de dire qu'il fallait être intelligent pour comprendre la subtilité du football. Toute la tablée s'était mise à rire, y compris Dubhan qui donnait l'impression d'apprécier la moquerie. Plus tard, au cœur de la nuit, il demanda à deux de ses sbires d'aller cueillir le plaisantin et de l'amener dans la ruelle. L'homme fut ligoté comme un saucisson et le bon Dubhan lui montra pourquoi il aimait le ballon rond, en le défigurant à coups de pied au visage. Il laissa ensuite ses amis, les charognards de la ruelle, se régaler du pauvre bougre qui aurait dû garder sa langue dans sa poche. Depuis cette savoureuse soirée, ce dernier ne fut plus jamais revu.

Paula, la propriétaire du restaurant, avait un goût de bile dans la bouche et une douleur à l'estomac, comme chaque fois qu'elle voyait cet homme. S'il pensait qu'elle ne l'avait pas reconnu en raison de sa cagoule, le simple son de sa voix suffisait à raviver chez elle ce fameux soir de l'Halloween où il l'avait violée à même le terrain abandonné près du stade de football. Elle était sûre que lui ne l'avait jamais reconnue, car pendant toute la durée de l'agression, sa perruque et son masque de vieille femme n'avaient pas bougé d'un iota. Aussi, avec un couteau sous la gorge, en aucun temps elle n'avait osé parler ou crier. Elle s'était donc résignée, comme un animal qui s'en va à l'abattoir. Après le viol, elle retourna à son party, sans ne jamais rien dire à qui que ce soit, pas même à Ian, son amoureux. Ayant été élevée dans la foi catholique, elle avait honte de ce qu'elle venait de subir. Puis, comble

de malheur, elle découvrit quelque temps après qu'elle était enceinte. Après avoir pris la décision de garder l'enfant, le même soir, elle s'offrit à Ian pour la première fois. Apprenant la chose, ses parents, qui ne pouvaient supporter le fait que leur fille unique ait eu des relations sexuelles hors mariage, la jetèrent à la rue comme une moins que rien. Il est drôle de constater à quel point les gens croyants sont moins enclins à ouvrir leur cœur lorsqu'une situation va à l'encontre de leur foi. Heureusement, Paula put compter sur les parents de Nicolas Lamontagne, son ami d'enfance, pour l'héberger le temps qu'elle s'installe confortablement avec Ian. Quelques mois plus tard, elle donna naissance à un joli poupon qu'elle prénomma Jason.

Comme elle se faisait un devoir d'entretenir de bonnes relations avec tous ses bons clients, malgré son aversion pour lui et son entourage, elle alla voir Dubhan.

— Tout est à votre goût, messieurs? leur demanda-t-elle avec un sourire professionnel.

— Comme d'habitude, ma chère, et laissez-moi vous dire que vous êtes encore en beauté, ce soir.

— Trop aimable, monsieur Rorke. Passez une belle soirée, ajouta-t-elle en les saluant de la tête puis en retournant à ses occupations.

Les deux hommes la regardèrent s'éloigner et reprirent leur conversation.

— Eh, Ban! Si tu devais affronter son mari, crois-tu que tu gagnerais? questionna Dubhan avec un sourire provocateur.

— Excusez, patron, mais je n'ai aucune idée de qui vous parlez, répondit le Japonais d'un air interrogateur.

— Ben oui, tu sais... je t'en ai parlé lors de ta première visite ici.

— ...

— Le mari de la propriétaire, c'est ce mastodonte de plus de deux mètres quinze... il est énorme, avec des muscles gonflés comme une montgolfière. Il a joué au football dans la NFL.

— En tout cas, si jamais je dois l'affronter, dites-vous bien que je ferai tout ce qu'il faut pour gagner le combat, affirma le garde du corps qui ne doutait jamais de lui.

— J'adore ta façon de penser!

«Un jour, je devrais faire en sorte de provoquer une altercation entre les deux, songea Dubhan. Comme ce serait intéressant.» Puis la sonnerie de son cellulaire le sortit de ses pensées malsaines. Il regarda l'afficheur avant de noter que le numéro qui y figurait était celui d'un des cellulaires qu'on donnait au jeune qui s'occupait de la vente de drogue à l'entrée de la ruelle. «Merde! jura-t-il, il doit y avoir un problème. C'est la première fois que quelqu'un se sert de son cellulaire pour m'appeler personnellement.»

— Qu'est-ce que tu me veux? répondit-il. Je te préviens, c'est mieux d'être important!

— Oui, monsieur Rorke! J'ai une bonne nouvelle pour vous.

— Alors, accouche avant que mon steak refroidisse! Mais avant, dis-moi ton nom, car je ne connais pas tous les sous-fifres qui travaillent pour moi. De cette façon, si ce n'est pas important, je saurai qui corriger.

— J'suis Stan, le Jamaïcain qui vend à l'entrée de la ruelle.

— Ah oui, je te replace... l'ami de Filippo.

— Je vous disais donc que j'avais une bonne nouvelle. J'ai trouvé une jeune recrue qui va nous servir de *dealer* dans l'école privée de River South, annonça fièrement Stan.

— Wow! C'est une crisse de bonne nouvelle que tu m'apprends là, le jeune! À partir d'aujourd'hui, tu es mon Rasta favori. Je te le dis Stan... euh... c'est bien ton nom, Stan?

— Oui, monsieur!

— Je te le dis, Stan... tu iras loin dans le milieu et tu sais pourquoi? Parce que je vais t'aider.

— Oh! Merci, merci beaucoup! s'exclama Stan qui avait enfin une chance de prouver qui il était et ce dont il était capable.

— Merci de m'avoir informé, mais dis-moi, est-ce que je connais cette nouvelle recrue?

— Il s'appelle Jason Gagnon-Brochu, c'est le fils de l'ancien joueur de football, Ian Brochu, et sa mère est la propriétaire du restaurant l'Épervier. C'est un gars timide et facilement manipulable. J'crois qu'on pourra en tirer tout ce qu'on veut, répondit le Rasta avec assurance.

Dubhan remercia à nouveau son interlocuteur et avec un visage rempli de satisfaction, coupa la communi-

cation. Quelle drôle de coïncidence. Pendant que lui prenait un repas au restaurant de la bonne maman, le petit garçon était enrôlé dans son monde infect. Au même moment, la porte du restaurant s'ouvrit dans un grand fracas. Tous les clients tournèrent la tête vers l'individu qui faisait une telle entrée, non sans lui présenter une moue de désapprobation. L'air perdu, l'homme promena son regard un peu partout jusqu'à ce qu'il trouve celui qu'il cherchait. Il fonça droit vers la table de Dubhan et de son garde du corps. Ban, qui avait remarqué l'entrée de celui qu'il connaissait bien, se leva, vif comme un chat, et l'arrêta à l'aide d'une simple main sur le torse.

— Sois zen, mon gars! Respire calmement et dis-moi pourquoi tu fonces ainsi sur M. Rorke? dit-il d'une manière telle que l'on aurait cru qu'il lui chantait une berceuse.

Tout en haletant, Filippo entreprit de raconter ce qu'il venait de voir.

— Monsieur, j'suis allé dans la ruelle pour donner la dose quotidienne à Lou... Louis et là... illll... se mit-il à bafouiller.

— Ressaisis-toi, le prévint calmement Ban, ou je te casse un doigt à la fois, et ça, jusqu'à ce que tu retrouves ton calme et que tu contes à M. Rorke ta petite histoire qui, soit dit en passant, commence à m'intéresser plus par ton comportement que par tes paroles.

— OK! J'suis correct, ça va aller. J'disais donc que rendu dans la ruelle, à notre point de rendez-vous habituel, j'ai trouvé l'Pic flambant nu, ligoté, estropié, émasculé et en train d'se faire bouffer par les rats. J'crois qu'y a été assassiné, lança Filippo d'un seul souffle.

— TU CROIS? PAUVRE CON! beugla Dubhan.

— Calmez-vous, patron! intervint Ban. En tant que promoteur immobilier, vous avez une très bonne réputation et il serait dommage de tout gâcher à cause d'un esclandre.

— D'accord, mais ce con a retrouvé un de mes hommes mort, un ami d'enfance, par surcroît... Même si ce n'était qu'un drogué fini, il est mort de façon horrible et lui me dit qu'il croit que c'est peut-être un assassinat! Crisse! Il est cave, ou quoi? chuchota Rorke pour ne pas déranger les autres clients.

À en juger par son visage rouge de colère, la joie suscitée par la nouvelle de Stan s'était vite transformée en une fureur presque incontrôlable.

— Ban, règle la facture, je t'attends dans l'auto. On part pour le bureau, j'ai plusieurs coups de fil à faire. Filippo, tu viens avec moi! Quitte à virer la ville à l'envers, on va trouver le câlice de chien qui a fait ça et pourquoi. Ce qu'il faut surtout découvrir, c'est s'il s'agit d'un message personnel pour moi ou d'une vengeance à l'endroit du Pic! lança-t-il en se levant, les yeux en furie.

Le loup de la métropole voulait partir à la chasse le plus rapidement possible. L'air satisfait et avec l'espoir de ne plus jamais les revoir, Paula regarda les trois hommes quitter son restaurant. Lorsque Ian les croisa dans l'entrée, Ban lui décocha un regard provocateur avant de poursuivre son chemin.

— Salut, mon amour! Dis donc, ils ont l'air pressés! Ils n'ont pas aimé leur repas, ou quoi? questionna Ian.

— Non, je crois qu'ils ont un problème d'affaires. De toute façon, je m'en fous, je n'aime pas vraiment leur présence. Et puis, arrête de dire des sottises et viens m'embrasser dans la cuisine, répondit Paula avec un clin d'œil rempli de sous-entendus.

S'acquittant de la demande de sa femme avec un peu trop d'ardeur, Ian fit tomber une pile d'assiettes dans un fracas épouvantable. Les deux pouffèrent de rire, bientôt imités par tout le personnel affecté à la cuisine, exception faite du chef cuisinier.

— Eh, les tourtereaux! Sortez de ma cuisine ou je remets mon tablier sur-le-champ! fit mine de se fâcher ce dernier qui, au fin fond de son cœur, adorait sa patronne et son époux.

— Et les autres, remettez-vous au travail! ordonna-t-il.

— OUI, CHEF! crièrent en chœur les employés qui, sous son regard découragé, éclatèrent de rire.

— D'accord, chef! dit Ian. Ne vous mettez pas dans un tel état, je ramasse mes dégâts et je me pousse, mais à la seule condition que vous me cuisiniez un suprême de poulet, sans pommes de terre, et avec une salade de thon.

Même si à la demande de sa tendre épouse il avait cessé de prendre des cocktails de stéroïdes, le géant n'avait rien changé à son alimentation gargantuesque ni à son entraînement poussé à l'extrême. Poids et cardio, deux fois par jour, six fois par semaine, le tout entrecoupé par des combats d'arts martiaux mixtes, accompagné presque toujours par Nick, son inséparable ami. Quelques minutes plus tard, il alla s'asseoir à une table pour attendre son repas lorsqu'il demanda à Paula:

— Je n'ai pas vu Jason, dans la cuisine... je croyais qu'il devait travailler, ce soir, non?

— Il était censé rentrer, mais je ne l'ai pas vu de la soirée et il ne répond pas à mes appels.

— Tu veux que je lui parle, lorsqu'on sera à la maison?

— Non, je dois régler ça toute seule; c'est moi qui l'ai engagé et de ce fait, je dois assumer mes responsabilités.

— OK, mais je suis tout de même son père... je devrais peut-être lui faire comprendre que lui aussi a des responsabilités, argumenta Ian qui se sentait brimé par sa femme chaque fois qu'il était question de l'éducation de Jason.

— C'est bon, j'te dis! S'il a des problèmes, je te jure que tu pourras jouer ton rôle de papa. Maintenant, mange avant que ton poulet refroidisse et que tu perdes du poids! Tu sais que je t'aime, mon gentil géant?

Les larmes aux yeux, elle se retourna pour être certaine qu'il ne remarque rien.

— Moi aussi, je t'aime, ma puce.

— Bon, je dois aller travailler.

Elle lui donna un autre baiser et disparut dans les toilettes pour aller pleurer la douleur enfouie en elle depuis tant d'années. «Aurais-je un jour le courage de lui dire la vérité?», se questionna-t-elle.

## CHAPITRE 12

En roulant vers le bureau, assis à l'arrière de sa puissante Bentley Mulsanne, Dubhan aboya ses ordres au cellulaire. Près de lui, Filippo n'avait plus dit un seul mot depuis qu'il avait quitté le restaurant et pris place au côté de son patron. Ban, qui conduisait de façon efficace malgré les déneigeuses qui avaient envahi les rues enneigées, n'avait fait qu'un seul appel, lequel fut passé à l'escouade de protection. Chacun des vingt hommes appartenant à cette unité avait été recruté personnellement par lui. Il leur avait fait suivre un entraînement militaire relié aux sports de combat, en plus de divers cours en matière de sécurité, d'espionnage et de piratage informatique. Cette escouade s'était vue confier le mandat de sécuriser les lieux pour la réunion d'urgence qui allait suivre. En plus d'être le garde du corps personnel du grand patron, Ban était le chef de la sécurité de toute l'organisation. Il voyait au bon déroulement lors des transports d'armes, de drogue et autres marchandises illégales, autant humaines que matérielles. Si un problème d'ordre disciplinaire surgissait au sein de l'une des factions de l'organisation, il voyait à éliminer la source du problème.

Suite à l'assassinat du Pic, tous les chefs de section ainsi que leur lieutenant avaient eu ordre de la part du grand patron d'interrompre leur travail et de se rendre à l'entrepôt des deux frères Garfunkel, Èlia et Nissim, les Juifs responsables du trafic de fausses œuvres d'art et d'antiquités ainsi que du blanchiment d'argent. Leur entrepôt servait aussi à remiser les cargaisons de drogue entre deux transactions. Les sous-lieutenants, quant à eux, devaient rester dans leur secteur et poursuivre les activités en cours. Si tous ceux qui avaient été convoqués à la réunion ignoraient tout quant à l'objet de celle-ci, chacun comprenait qu'il y avait urgence. Bien sûr, Ban n'avait pas communiqué personnellement avec tout le monde, n'ayant transmis l'information qu'à son lieutenant Viggo qui lui, avait veillé à ce que la chaîne de téléphone fasse ensuite son œuvre. Selon les ordres reçus, nul ne devrait se garer près du lieu de la réunion, du fait qu'un tel attroupement de voitures de luxe à proximité de la ruelle des entrepôts ne manquerait pas de soulever tout un tas de questions, sans compter que la police, qui serait très certainement bientôt mise au courant du meurtre du Pic, risquait d'envahir la place à tout moment.

— Ban, klaxonne devant la porte des livraisons, commanda Dubhan avec une pointe d'agressivité dans la voix, on va stationner la voiture à l'intérieur. Je ne veux pas être vu près de la ruelle. Ce n'est pas le temps de brûler ma couverture d'homme d'affaires prospère et honnête.

— Bien, patron, on y sera dans trois minutes, et les frères viennent de m'envoyer un texto pour me dire que la salle de réunion est déjà prête.

Ban n'aimait pas qu'on s'adresse à lui sur ce ton, mais dans ce cas-ci, il comprenait la situation. Son patron venait de perdre un ami d'enfance et même s'ils évoluaient dans un milieu où règne la violence, personne, au sein des Nations-Unies, ne pouvait accepter l'assassinat d'un proche, que cela soit relié, ou non, à leur organisation. Restait maintenant à savoir si le meurtre du Pic n'était pas un message d'un quelconque ennemi du gang.

Après deux coups de klaxon, la porte de garage s'ouvrit, ce qui permit au véhicule de pénétrer lentement dans les entrailles de l'entrepôt. Ban sortit de la Bentley et se précipita pour tirer la portière afin que Dubhan puisse sortir. Ceci fait, il fit signe à Filippo que lui aussi pouvait sortir, tout en lui précisant qu'il devrait rester à l'écart, et ce, tant que ses services n'étaient pas requis par le patron. C'est avec satisfaction que Dubhan examina les mesures de sécurité mises en place par son escouade de protection. Il y avait deux hommes armés, l'un d'un mini Uzi avec chargeur de trente-deux cartouches et l'autre, d'un pistolet-mitraillette de modèle Glock 18, le tout provenant de leur dernière importation. Suivant les ordres, les deux hommes fouillaient les collaborateurs dès qu'ils se pointaient à l'une des entrées, en plus de confisquer leurs armes et tout appareil électronique trouvé en leur possession. Ensuite, chacun était dirigé vers la salle de réunion afin qu'il puisse s'y installer. En arrivant, Dubhan avait tout de suite remarqué la présence de leur fourgon noir aux vitres teintées à l'intérieur duquel devaient se trouver quatre ou cinq hommes. Outre les forces humaines, ladite camionnette était munie d'engins militaires convenant parfaitement bien en cas d'assauts plus percutants.

Ban n'avait pris aucun risque avec les différents chefs de section. Il valait mieux, car si un groupe voulait ébranler l'organisation, frapper à cet endroit, à ce moment précis, serait l'idéal. C'est pourquoi tous ses hommes étaient reliés par radio. Aussi, au moindre signe de sa part ou de celui de son lieutenant, ils seraient à même de

pouvoir intervenir avec toute la force nécessaire. Le visage crispé en raison de la tension qui flottait dans l'air, Élia, le plus vieux des frères Garfunkel, s'approcha pour dire à Dubhan:

— Monsieur Rorke, si vous voulez bien me suivre jusqu'à mon bureau en attendant que tout le monde soit là...

— D'accord, consentit l'autre. J'espère que votre bar est bien garni parce que je prendrais bien un remontant. Et quand M. Vandal arrivera, vous me l'emmènerez directement. Laissez-moi une minute, voulez-vous... je dois m'entretenir avec Ban en tête-à-tête.

— OK! Je vous attends au bout du corridor.

Dubhan regarda le Juif s'éloigner et quand il le jugea suffisamment loin pour ne rien capter de la conversation qui allait suivre, il commanda au colosse japonais:

— Ban, assure-toi que tout se déroule parfaitement jusqu'à mon arrivée dans la salle de réunion. Amène Filippo avec toi et veille à ce qu'il ne s'adresse à personne.

— Pas de problème, tout sera fait dans les règles de l'art. Voulez-vous que j'envoie un homme pour vérifier si les policiers ont déjà été alertés pour le meurtre de Louis?

— Non, pas avant le début de la réunion. Je ne veux pas laisser couler l'information. J'aimerais aussi que tu fasses installer des caméras pour filmer tous les visages lorsque j'annoncerai que le Pic est mort. On analysera ensuite les bandes pour étudier les réactions de chacun. Je suis peut-être paranoïaque, mais qui sait si le coupable ne serait pas l'un de nos chefs qui cherche à nous déstabiliser pour prendre le contrôle.

Rorke ne le disait pas, mais son ton, tout autant que son regard, laissait parfaitement sous-entendre que si jamais l'assassin du Pic était l'un des leurs, sa vengeance serait telle qu'elle resterait à jamais gravée dans les annales des pires barbaries de la métropole.

— Je m'occupe de ça immédiatement, répliqua Ban. Je voulais aussi vous dire que j'ai envoyé Geishas à l'appartement du Pic pour qu'elle vérifie les lieux au cas où le meurtrier serait passé chez lui. Je lui ai également demandé de faire disparaître son ordinateur qui, sait-on jamais, pourrait contenir des informations compromettantes à votre sujet.

— Bonne initiative! lança Dubhan. Toi, tu ne me déçois jamais, mon Ban. Bon... à plus tard et préviens-moi dès que tout le monde sera là.

Ses ordres donnés, il tourna les talons pour aller se réfugier dans le bureau des Juifs.

— Merci, patron!

Ban se remémora aussitôt la dernière soirée qu'il avait passée en compagnie de sa ravissante Geishas, cette petite Japonaise qui pouvait se déplacer comme un fantôme et vous égorger sans que vous en ayez connaissance. Mais ce qu'il aimait principalement d'elle, c'était sans contredit leurs moments d'intimité durant lesquels il ne pouvait que s'incliner devant ses prouesses érotico-sensuelles.

Une demi-heure plus tard, il entra dans le bureau pour signaler à son patron que la réunion pouvait commencer. Ce faisant, il ne manqua pas de remarquer la présence de Martin Vandal, dit le Gros, qui, un verre de brandy à la main, semblait très peu attristé par la perte de son ami d'enfance. Tout juste si le sourire qui animait son visage ne proclamait pas le contraire. Plus Ban le regardait, plus il le trouvait laid avec ses longs cheveux grasseux qui servaient à cacher son tatouage de la Vierge Marie. Quel être répugnant!

— La réunion peut débuter, patron, répéta-t-il avec une voix parfaitement calme, mais j'aimerais d'abord vous soumettre un problème qui me chicote.

— Encore? maugréa Dubhan. Décidément, la soirée s'annonce longue et pénible. C'est quoi, le fichu problème?

— Est-ce que je peux parler devant le Gros?

— Oui, tu sais très bien que lui et moi, on est comme les deux doigts de la main, tout comme c'était le cas avec Louis, répliqua Dubhan dont le visage s'assombrit dès qu'il évoqua le nom son ami disparu.

— D'accord! Geishas a terminé d'examiner l'appartement et n'a rien trouvé de suspect. Elle va apporter

l'ordinateur à votre bureau du centre-ville, mais elle m'a soumis un gros problème... spécifia Ban en laissant s'écouler quelques secondes pour donner plus d'effet à ce qui allait suivre. Et ce problème c'est... le cellulaire du Pic.

— Quoi, le cellulaire du Pic?! Qu'est-ce qu'on en a à foutre de son crisse de cell? lança le Gros sous le regard froid de Ban.

Un jour, le Japonais lui ferait avaler ses dents à ce gros porc qui ne devait son ascension qu'à son ami le grand patron. Sans ce dernier, il n'aurait même pas su se trouver un emploi par lui-même.

— Ta gueule, Martin! ordonna Dubhan. Continue Ban, tu m'intéresses!

— Comme je vous disais, Geishas n'a trouvé aucun cellulaire. C'est donc dire qu'il doit se trouver avec le cadavre du Pic. Si les policiers le découvrent, ils vont examiner tout son répertoire... dont les appels entrants et sortants. Du coup, il est à peu près sûr que tôt ou tard, ils vont réussir à remonter jusqu'à vous. Vous imaginez la mauvaise publicité s'ils parvenaient ensuite à établir un lien entre un *junkie* et une importante personnalité de la ville?

— OK, j'ai compris. Que proposes-tu?

— Envoyer discrètement deux nettoyeurs dans la ruelle pour trouver le cadavre, le faire disparaître s'ils ont le temps ou sinon, trouver le cellulaire et nous le rapporter.

— Et si ce n'est pas possible?

— Eh bien... votre relationniste devra travailler fort pour éviter que votre image soit éclaboussée.

— Je lui téléphone tout de suite pour qu'il prépare un communiqué dans l'éventualité où ça se produirait. De ton côté, lance l'opération «nettoyage» immédiatement. De toute façon, plus besoin d'être discret, tous les chefs de section sont enfermés dans la salle de conférence!

Instantanément, Ban transmet l'ordre par l'entremise de sa radio. Après quoi, les trois hommes sortirent du bureau pour se rendre à la réunion. Pas un n'ignorait que bien des choses risquaient de changer dans leur vie.

## CHAPITRE 13

Red avait installé Émilie devant la télévision avec son casque d'écoute sur la tête. Elle adorait regarder des films, peu importe lesquels; une véritable cinéphile. Nicolas disait qu'elle s'appropriait la vie des personnages qu'elle regardait évoluer. À travers eux, elle pouvait tout faire.

Le vieux Red avait bien remarqué qu'elle était déçue, ce soir-là, que son époux ait amené Zip à son travail. Elle aimait bien la présence du chien, d'autant plus que lorsqu'elle était sur le point de faire une crise, celui-ci avait la faculté de le sentir. Chaque fois, il jappait pour prévenir les autres qu'ils devaient venir la surveiller. De ce fait, Red allait devoir discuter avec Nick pour le convaincre de laisser le chien plus souvent à la maison.

\*\*\*

L'enquêteur Côté et son nouvel acolyte roulaient en direction du Petit Bistro. L'heure du souper était passée depuis longtemps et ils n'avaient encore rien mangé. Jerry venait de lui signifier qu'il n'avait rien avalé de la journée, sauf, bien entendu, le verre de boisson alcoolisée que lui avait offert Jill.

— Boire l'estomac vide, ça n'aide pas, c'est certain. Mais les beaux yeux de la fille de Bob doivent pas aider ton estomac non plus, sans compter que son chemisier rouge doit te donner des papillons ailleurs que dans l'estomac! dit Gus en épiait du coin de l'œil la réaction de son interlocuteur.

— De quoi tu parles? Ça n'a rien à voir, j'ai seulement faim! se défendit ce dernier dont la voix trahissait malgré tout une légère émotion.

— C'est ce que j'te dis, l'amour, ça creuse l'appétit, sourit Gustave.

— Non, on dit «vivre d'amour et d'eau fraîche», le corrigea aussitôt Jerry. Du moins, c'est l'expression que ma mère utilisait.

— Ah oui! Ta mère pis toi, vous avez parfaitement raison, concéda Gus en se moquant. Donc si tu préfères, on peut laisser faire le resto et aller au dépanneur s'acheter une bouteille d'eau.

— Temps mort, Gustave, on arrête! J'ai trop faim pour écouter plus longtemps tes âneries, le supplia Jerry en se frottant le ventre.

— Âneries? T'as bien dit âneries? Wow! Répète jamais ce mot-là au poste, parce qu'autrement, t'auras pas fini de te faire niaiser. Les gars vont s'en donner à cœur joie, surtout que tu viens de la campagne. Laisse-moi te mettre une chanson pour te détendre en attendant d'arriver au bistro. Tu vas voir que mon champ musical est pas mal large. J'ai un choix illimité, car mon système audio est branché directement à l'ordinateur qui est dans mon coffre.

— T'as un ordi dans ton coffre? s'étonna Jerry, lui qui aurait plutôt cru que son partenaire n'était pas encore arrivé à l'ère des ordinateurs du fait qu'il portait encore une ceinture et des bretelles!

— J'te montrerai plus tard, mais j'peux te jurer que mon coffre arrière est mieux équipé qu'un bureau de secrétaire. Tiens... j'ai trouvé une belle chanson juste pour toi!

The lady in red is dancing with me  
Cheek to cheek  
There's nobody here  
It's just you and me  
It's where I wanna be  
But I hardly know this beauty by my side  
I'll never forget the way you look tonight

— T'es vraiment drôle, râla Jerry en levant les yeux au ciel pour signifier son découragement, tu n'arrêtes pas une seconde, hein?

— Ben non, j'trouvais que c'était une belle chanson pour laisser aller tes émotions! répliqua Gus avant d'éclater de rire.

— J'ai une question à te poser, mais je te préviens, elle est un peu bizarre.

— Quoi donc?

— Pourquoi un homme se fait-il poser une canine en or? Ça doit coûter un max?

— Bob m'a dit que c'était plus résistant, mais sans me dire le prix que ça coûte. Parles-en jamais, j'pense que c'est une erreur de jeunesse... Avoue que ça flashe en crise! pouffa à nouveau Gus.

\*\*\*

Ian avait fini de manger et se dirigea vers Paula qui tentait toujours de joindre Jason sur son cellulaire.

— Je n'arrive pas à joindre le petit, ragea-t-elle. Il ne répond pas, même quand je le texte. Tu peux être sûr qu'il va en entendre parler, ce soir, à la maison!

— Tu es certaine que tu ne veux pas que je lui parle?

— Je t'ai déjà dit non, alors n'insiste pas! lança-t-elle d'une voix plus dure qu'elle ne l'aurait voulu.

— OK, te fâche pas contre moi, mon amour. Je vais voir Nick chez lui et ensuite, je rentre à la maison. À quelle heure tu penses rentrer?

— Excuse-moi, je suis simplement déçue. Je partirai vers vingt-deux heures. Salue Nick et Émilie pour moi et ouste... Embrasse-moi et file. Je t'aime!

Les deux s'enlacèrent, puis avec un pincement au cœur, Ian sortit du restaurant pour aller visiter son vieux copain d'enfance. Si Paula pensait qu'il ignorait que Jason n'était pas son fils!

\*\*\*

Gustave aurait bien voulu rouler plus vite, mais on aurait dit que toutes les déneigeuses de la ville s'étaient donné le mot pour lui bloquer la route. Ça le mettait en colère, mais cette fois, par contre, ils s'étaient mis en action sitôt la tempête terminée. Alors mieux valait ne pas trop chialer.

— On arrive, annonça-t-il, le bistro est juste au bout de la rue. Regarde à ta gauche... c'est l'entrée ouest de la ruelle des entrepôts. Ça semble tranquille, ce soir... Y a même pas de *dealer* à l'entrée. Sans doute à cause de la tempête, mais comme elle est terminée, le *dealer* devrait se pointer d'un moment à l'autre. On va faire le tour, tout à l'heure, pour voir si y a un gars en poste au côté est.

— Tu connais les hommes qui travaillent dans la ruelle? s'enquit Jerry, visiblement curieux d'en apprendre davantage sur son nouveau territoire de travail.

— Non, seulement de visage... Toutes les deux ou trois semaines, une équipe prend des photos des personnes qui gravitent autour de la ruelle. Notre but, c'est pas d'arrêter les sous-fifres, mais de trancher la tête de la bête. Mais on n'a encore jamais réussi à faire parler ces p'tits merdeux pour en apprendre plus sur les dirigeants des Nations-Unies...

Soudain, Gustave ralentit, ayant remarqué quelque chose.

— Eh, Jerry! Sans le faire directement, regarde près de l'entrée du troisième entrepôt, juste à côté de la camionnette pour handicapé. Y a un fourgon noir avec des vitres teintées... j'mettrais ma main au feu que c'est une fourgonnette blindée. Le troisième entrepôt appartient aux deux frères Garfunkel qui font de l'import/export ou quelque chose comme ça. Le véhicule pour handicapé appartient à Nicolas Lamontagne, l'époux de la femme qui a été agressée en même temps que moi dans la ruelle. C'est le propriétaire du deuxième entrepôt qui sert de dépôt pour des saisies. Chaque premier dimanche du mois, y organise des encans pour écouler les surplus non réclamés par les institutions financières.

— Ralentis, Gus, tu me transmets trop d'informations en même temps. Mais je vois ce que tu veux dire... Eh! Regarde... On dirait qu'il y a du mouvement, le fourgon a un peu bougé. Il y a certainement du monde, à l'intérieur.

Gustave gara son véhicule près du bistro et les deux débarquèrent. En arrivant devant la porte d'entrée, Gus chuchota:

— OK, Jerry! On va rentrer pour casser la croûte, mais en même temps, on va garder un œil sur le fourgon...

Y m'intrigue royalement.

— Eh! Salut, mon beau Gus! Qui est-ce que tu nous amènes? lança Ginette en voyant l'enquêteur entrer en compagnie d'un beau jeune homme.

— Salut, ma belle Gigi! Apporte-nous deux cafés pour commencer!

— Pas de café pour moi, dit Jerry, je vais plutôt prendre un thé, s'il vous plaît!

— Un thé vert au jasmin ou un Earl Grey? cria Ginette à travers le resto.

— Aucune importance, merci!

— Avez-vous fini de crier? grommela Gus. J'vais m'asseoir sur la banquette à côté de la porte pour pouvoir faire les présentations sans être obligé de crier à tue-tête et déranger les deux seuls clients de ton restaurant. Tu peux prendre ton temps, surtout, j'dois discuter un peu.

La serveuse lui fit signe qu'elle avait saisi le message et s'éclipsa. Gus avait reconnu le jeune Noir qui était assis à la seule autre table occupée. Il l'avait déjà vu à l'entrée de la ruelle. En fait, c'était un des *dealers* des Nations-Unies. Quant au jeune blanc, il ne lui disait rien du tout.

— Jerry, dit-il, assis-toi là pis surveille discrètement les deux jeunes. Moi, je me place pour avoir l'étrange fourgon dans ma ligne de vue.

Jerry regarda son énorme collègue se démener comme un diable dans l'eau bénite pour réussir à se faufiler entre la table et la banquette. Il se sentait comme un voyeur reluquant une scène interdite. Il détourna alors le regard en faisant semblant de regarder le décor pour éviter de rendre son coéquipier mal à l'aise.

— Pourquoi? Tu connais ces jeunes? interrogea-t-il.

— Seulement le Jamaïcain, répondit Gus, mais j'ai jamais eu affaire à lui. J'sais seulement qu'y vend de la dope pour un certain Filippo, un autre p'tit intermédiaire.

Faisant signe à Jerry de se taire, il prit son cellulaire pour appeler au commissariat.

— Allô, Gabriel! Es-tu en service présentement?... OK... Est-ce que tu peux envoyer un gars de l'équipe de surveillance physique? J'ai un véhicule louche à faire surveiller et peut-être même suivre... C'est toi qui vas venir?... Viens au Petit Bistro, je suis avec Jerry... Oui, le jeune est OK... Sois discret... À plus tard, p'tit frère!

— Ton frère est un agent de filature? Il ne m'en a rien dit, tout à l'heure, quand je l'ai rencontré.

— C'est le meilleur. C'est le sergent de l'équipe de surveillance physique du poste 34. Comme j'suis son grand frère et qu'y peut rien me refuser depuis mon agression, y accepte presque toujours de m'aider, même quand j'suis pas sur une enquête officielle. Je t'avoue que j'en profite en masse! Maintenant, j'vais t'expliquer mon évaluation pour mes indics... ça va t'aider à dresser le portrait des personnes qu'on a rencontrées ce soir.

— Oups... Attends! interrompit Jerry. Il y a du mouvement... Le plus jeune des deux regarde son cellulaire. Il a l'air contrarié, mais ne répond pas... Il s'adresse à l'autre... Bon, les deux se lèvent.

Stan et Jason passèrent devant les deux enquêteurs en dévisageant Gustave et sortirent du bistro. Les deux enquêteurs les regardèrent se taper dans la main à plat avant de se taper les poings fermés. Le plus jeune s'en alla à l'opposé de la ruelle tandis que le *dealer* alla regagner sa place habituelle de travail.

— Eh ben! Tout est redevenu normal, y a un vendeur à la porte de la damnée ruelle, fit remarquer Gus.

— Pourquoi les deux jeunes te regardaient-ils comme ça? Tu crois que le Noir te connaissait?

— Non, tous les jeunes me dévisagent parce que j'suis légèrement enveloppé. J'ai l'habitude.

— Oh... pardon, dit Jerry visiblement mal à l'aise, se rappelant qu'il avait lui aussi souvent dévisagé des obèses.

— Pas de problème, tu pouvais pas savoir. Mais là, on s'égare... revenons à nos moutons. J'ai trois niveaux d'indics qui m'informent. Le groupe que je qualifierais de niveau trois me donne des renseignements plus ou moins fiables, du genre bouche-à-oreille, rarement de première main, mais quelquefois, leurs informations s'avèrent utiles. Roger fait partie de cette catégorie. Le groupe de niveau deux relève plutôt des renseignements qu'y ont observés. Ginette, la serveuse que je vais te présenter, est une de ceux-là. Ses observations sont toujours fiables, parce qu'en plus d'être très perspicace, elle est habituée de côtoyer les voyous de la ruelle. Le niveau un,

c'est des gars comme Bob: directement au cœur de l'action pis qu'y obtiennent toujours des renseignements de première main. Tiens... notre café qui arrive!

— Maintenant qu'on est seuls, Gustave, est-ce que tu vas finir par me présenter ton copain? demanda Ginette en adressant son plus beau sourire à Jerry.

— Voici Jerry, et tiens-toi bien, c'est mon nouveau partenaire. J'y ai expliqué que tu me donnais des renseignements, tu peux lui faire confiance.

— Enchantée, jeune homme! Je suis heureuse pour Gus, car il ne sera plus seul dans les rues. Au moins, avec un chaperon, tout le monde sera plus en sécurité, vu ses nombreux changements d'humeur. Et maintenant qu'il a un coéquipier, je ne serai plus la seule à prendre soin de lui.

Puis Ginette fit une bise sur le crâne chauve du Gustave tout en posant sur lui un regard affectueux.

— En parlant de ma santé, laissa entendre ce dernier, on a une faim de loup. Est-ce que tu pourrais nous apporter un de tes super sandwiches, s'il te plaît? Oh! Attends... Avant de partir faire notre commande, j'veux juste que tu saches que Jerry, ici présent, adore le rouge qu'on trouve partout dans ton restaurant. Ça lui fait penser à une fille qui portait un beau chemisier de la même couleur.

Gus regarda Jerry lever encore une fois les yeux au ciel tout en hochant la tête. «Décidément, il n'arrête pas une minute, celui-là! Et en plus, il se trouve drôle», songea le jeune homme.

— Heureuse de l'apprendre, mais je crois que ton copain n'aime pas aborder le sujet, fit remarquer la serveuse, qui se montrait toujours très à l'écoute des gens. Alors, je vais aller préparer un énorme sandwich pour Jerry, mon adorable nouveau client, pour lui faire oublier tes conneries, et pour toi, ça ne sera qu'une bonne salade avec lanières de poulet, sans vinaigrette. S'il te plaît, Jerry, je vais te demander de le surveiller étroitement, quand vous êtes ensemble, pour qu'il mange sainement. Il a tellement fait de progrès, ces derniers temps!

Cette fois, c'est avec admiration qu'elle regarda Gustave, même si Jerry, lui, crut percevoir beaucoup plus que de l'admiration dans ce regard. Ginette partit passer leur commande et revint immédiatement pour dire:

— Gus, je voudrais te faire savoir qu'un peu avant ton arrivée, il y a eu plusieurs individus qui sont arrivés à pied pour entrer dans l'entrepôt des Juifs. J'ai trouvé ça étrange qu'autant d'hommes arrivent en marchant un soir de neige alors qu'il y a plein d'espaces de stationnement dans la rue. En plus de ce fourgon noir qui est arrivé juste avant...

— Qu'est-ce que j'te disais, Jerry? s'exclama Gustave. Cette femme aurait pu être toute une enquêtrice! Peux-tu me dire depuis combien de temps y sont là-dedans?

Il se serait bien levé pour lui faire un *high five*, mais avec tout le temps qu'il lui aurait fallu pour se décoincer de la banquette, le tout aurait eu des airs d'un mauvais vaudeville.

— Ils sont rentrés là environ vingt ou trente minutes avant que vous arriviez. Je vais chercher votre repas, dit Ginette en s'éclipsant dans la cuisine.

— As-tu remarqué la façon dont elle te regarde? demanda Jerry avec enthousiasme.

— Elle me regarde comme un bon client et un ami qu'elle connaît depuis la petite école, rétorqua Gus sur un ton enjoignant l'autre de ne point poursuivre sur le sujet.

— Wow! insista tout de même Jerry. Comment un enquêteur chevronné comme toi fait-il pour ne pas remarquer l'étincelle qui brille dans ses yeux quand elle te regarde?

Avant que Gus ait eu le temps de riposter, il changea de sujet, du fait qu'il avait aperçu du mouvement à l'extérieur du restaurant.

— Regarde l'homme devant de la vitrine... On dirait qu'il te fait signe de venir, dit-il.

— Ah! C'est Floyd, un itinérant et un autre de mes informateurs. C'est lui, mes yeux, dans la ruelle. Cet homme-là est comme un fantôme: on l'voit, et tout de suite après, il disparaît. J'sais absolument rien sur lui... Il peut s'absenter pendant trois semaines et pouf! Tu l'vois surgir de la ruelle... Le plus étrange, c'est que jamais personne le voit durant le jour.

— Pourquoi tu n'as pas enquêté sur lui?

— Parce que j'aime le mystère qui coule autour de lui et aussi, moins j'en sais, moins j'peux lui nuire si on me pose des questions. Son aide est précieuse pour moi, même si des fois, j'le trouve étrange. En plus, son chien est super intelligent.

— Il a l'air passablement agité, constata Jerry. Il se drogue?

— Non, j'crois pas. Par contre, t'as raison, y a l'air agité, ce soir. On va aller voir ce qu'y veut, mais dis pas un mot avant qu'y te le dise. Y faut surtout pas l'effrayer.

Les deux se levèrent de la banquette pour gagner la sortie. Jerry, avec la souplesse d'un chat et Gustave, avec la maladresse d'un animal retenu dans un piège.

— Gigi chérie, lança ce dernier, mets notre lunch en veilleuse, veux-tu! On doit sortir dehors quelques minutes pour voir Floyd.

Et ils sortirent.

## CHAPITRE 14

Floyd avait enfin réussi à attirer l'attention de son ami Gustave. Il devait lui parler du cadavre, mais avant, il devait lui dire ce qu'il avait entendu lorsque les jeunes discutaient entre eux dans la ruelle. De toute façon, le mort n'allait pas s'évaporer.

— Salut, mon Floyd! T'as l'air pas mal excité, mon ami! Tu veux qu'on parle? demanda le rondouillard enquêteur.

— Oui, j'ai plusieurs choses à te dire, mais je ne connais pas l'homme avec Gustave, et Floyd ne parle pas aux étrangers, répondit le vagabond visiblement nerveux.

— J'vais te dire son prénom et tout comme c'est le cas pour moi, y va devenir un bon ami pour toi. OK, Floyd?

— Tu peux me dire son nom, mais Rip va décider s'il peut devenir l'ami de Floyd.

— D'accord, c'est ton bon chien qui va nous le dire. Floyd et Rip, j'vous présente Jerry. Y veut devenir votre ami, pis tout comme moi, y est du bon côté de la loi, chuchota Gus pour ne pas apeurer l'itinérant. Jerry, avance ta main lentement pour que le chien t'sente et surtout, fais pas de gestes brusques.

Rip était tout noir, exception faite de ses pattes qui étaient brunes et blanches. Jerry avança doucement vers le chien aux couleurs étranges et tendit la main sous son museau. Rip s'avança vers lui, renifla sa main, leva les yeux et émit un léger gémissement. Voyant cela, l'enquêteur se pencha et caressa la tête de l'animal qui lui lécha le visage d'un coup de langue rapide avant de s'empresse de retourner aux côtés de son maître. Gustave regarda Jerry s'essuyer avec la manche de son manteau et se dit qu'avec le sang sur son collet et maintenant la bave sur sa manche, son trench-coat devrait bientôt visiter le nettoyeur.

— Rip a donné le baiser de l'amitié, articula Floyd dans son langage particulier, alors c'est OK, Jerry peut devenir copain avec Floyd... Floyd veut parler, beaucoup de choses à dire.

— Je suis heureux de vous compter parmi mes amis. Maintenant que tu peux me parler à moi aussi, voudrais-tu nous expliquer ce que tu veux nous dire, car j'aimerais bien connaître les secrets que toi et ton chien avez à nous confier, dit Jerry qui avait déjà compris comment fonctionnait le cerveau de cet homme singulier.

Heureux que le jeune ait pu cerner le personnage et son chien, Gus émit un sourire en coin.

— Jerry a raison, répliqua l'itinérant, Floyd a beaucoup de bons et grands secrets, aujourd'hui. Je veux dire à Jerry que Rip est un chien, Rip ne parle pas. Gus, ton ami Jerry est étrange, lui pense que les chiens parlent.

— Je sais, c'est parce qu'y vient de la campagne. Floyd, tu nous disais que t'avais beaucoup de grands secrets? enchaîna aussitôt le gros enquêteur, pressé de reprendre le contrôle de la conversation.

— Oui, grands secrets, murmura Floyd comme s'il leur faisait une confidence, Floyd a entendu le jeune homme noir avec de drôles de cheveux qui est là-bas.

Ce disant, il pointa Stan qui avait repris son service devant la ruelle. Effectuant une transaction au même moment, celui-ci ne vit pas qu'il était pointé du doigt. Les deux enquêteurs le regardèrent discrètement, en même temps que Gus se mut quelque peu pour l'empêcher de voir le geste du clochard.

— On voit de qui tu parles, dit Gus. Continue, Floyd, mais pointe pas les gens du doigt. C'est pas poli et aussi, tu veux pas qu'y sache que tu parles de lui.

— Non, Floyd ne veut pas avoir des problèmes avec les hommes du mauvais côté de la loi. Lui, là-bas, il était avec un autre jeune homme.

— Oui, on l'sait. On les a vus ensemble au Petit Bistro, répondit Gustave qui commençait à croire que son indic n'aurait rien de bon à lui dire ce soir-là.

— Pas le jeune garçon, un jeune homme... Floyd parle d'un homme, pas d'un garçon qui parle avec l'homme noir aux cheveux sales.

— OK, j'arrête de t'interrompre, promet Gustave pour éviter d'énerver son interlocuteur et ainsi, courir le risque de perdre de précieuses informations.

— L'homme noir appelait l'autre homme Filippo, qui lui a dit qu'il allait dans la ruelle rencontrer un autre homme qui lui, s'appelait le Pic.

Gustave et Jerry échangèrent un regard, l'air de se dire que tout cela devenait franchement confus. Ça faisait beaucoup d'hommes! De plus, leur estomac vide leur rappelait qu'un bon repas les attendait juste en haut des escaliers.

— J't'arrête un instant, si tu permets, mon Floyd. Jerry et moi, on n'a rien mangé depuis longtemps, sûrement comme toi, d'ailleurs, alors j't'invite à manger au bistro avec Rip et tu pourras continuer à nous raconter tout ça, OK? En plus, y va faire plus chaud pour discuter, proposa Gus qui perdait toute concentration quand la faim le tenaillait.

— Non, Floyd n'a pas faim. Floyd veut parler maintenant... Le Noir aux cheveux sales a dit à l'autre de faire vite sinon le M. Pic ne serait pas content, surtout qu'il était le bras droit de leur grand boss à tous, M. Dubhan, et...

— QUOI? RÉPÈTE-MOI ÇA! cria Gus.

— Floyd ne veut pas entendre crier, dit le clochard en se bouchant les oreilles, pendant que Rip se mettait à gronder en direction des deux autres.

— Désolé, Floyd, c'est à cause de ta nouvelle... c'est gros ce que tu nous apprends là! T'as bien dit que leur grand boss s'appelait Dubhan? murmura Gus qui s'en voulait en raison de son comportement qui risquait de tout foutre en l'air.

— C'est beau, Rip, mon ami Gus pas fâché après Floyd... Floyd disait, M. Dubhan qu'ils ont dit.

— Tu connais ce M. Dubhan, Gustave? demanda Jerry en voyant l'air ahuri de son partenaire.

— Le seul que je connaisse avec ce prénom-là, c'est Dubhan Rorke, un des hommes d'affaires les plus importants de la ville, expliqua Gustave.

— Floyd veut continuer... Floyd n'a pas fini, sinon Floyd va partir... Parce que Floyd va oublier ce qu'il a vu.

— Vas-y, mon Floyd, continue, l'encouragea Gus qui avait fini par oublier son estomac en famine, tellement l'enthousiasme le nourrissait.

Enfin, il connaissait peut-être bien une des têtes dirigeantes des Nations-Unies. Une telle nouvelle lui donnait presque une érection.

— Alors le M. Filippo est allé dans la ruelle et est ressorti en courant... Floyd a voulu savoir pourquoi et Floyd est entré lui aussi avec Rip dans la ruelle et l'homme qui s'appelle le Pic, il était mort.

— Comment, mort? Qu'est-ce que tu veux-tu dire, exactement?

— Mort... Nu dans la neige... Les bijoux de famille coupés... Attaché... Les rats qui le bouffent... Le sang sur la neige... Mort... Floyd est parti... Floyd n'aime pas les gros rats, ils peuvent attaquer mon Rip.

— OK... j'pense qu'on a compris. Reste ici pendant que j'appelle au poste, ordonna Gustave.

— Non, Floyd doit récupérer son panier.

Au même moment, Jerry remarqua deux hommes qui venaient de sortir du troisième entrepôt et qui se dirigeaient vers l'entrée de la ruelle. Il les désigna à son compère qui commanda aussitôt:

— Viens, y faut les intercepter! La ruelle est devenue une scène de crime, mais on peut pas y aller avant que tout soit sécurisé. Avec ce qui s'y passe là-dedans, on sait jamais sur quel voyou on peut tomber. Eh! Vous autres, là-bas! Police! Interdiction de rentrer dans la ruelle!

En entendant cela, les deux hommes déguerpirent à la vitesse de l'éclair. En passant devant le Rasta, ils le saisirent par les bras et l'amènèrent avec eux.

— Merde! jura Gus. As-tu vu ça, Jerry? Surveillance Floyd, moi j'vais à l'auto pour appeler les techniciens en scène de crime pis le groupe d'intervention pour leur demander de sécuriser les deux entrées de la ruelle. Ensuite, j'vais contacter la voirie. Y vont nous envoyer un groupe électrogène pour nous éclairer.

— Gus, j'aimerais bien surveiller Floyd, mais... il s'est volatilisé.

— Câlice! J'te le disais... un vrai fantôme cet homme-là! Bon... va chercher ton sandwich pis ma salade,

on va manger dehors pour surveiller la ruelle en attendant les autres. J'espère que t'aimes manger froid, parce que ça va arriver assez souvent. Gus prit Jerry par les épaules et le serra un bon coup en signe de solidarité.

Ils commençaient à peine à manger lorsque Gabriel arriva.

— Salut, les gars! J'ai tout entendu à la radio. Comme ça, il paraît qu'y a un cadavre dans l'ostie de ruelle? Au moins, l'hiver, ça permet aux rats de se faire un repas de viandes froides. Ah! Ah! Ah!

— Crisse que t'es con! lança Gus pendant que Jerry regardait Gabriel d'un air découragé. Pour ce qui est de ta question, c'est ce que Floyd nous a dit. J'espère qu'y nous a pas menti, d'autant plus qu'y a encore disparu. Peut-être qu'on a enfin le nom d'un des caïds des Nations-Unies. Mais avant, y faut que j vérifie plusieurs choses, parce que c'est gros, même que c'est énorme... Pis pas un mot sur mon poids!

— J'oserais jamais frérot, peut-être juste sur ton membre... Ah! Ah! Ah!

— T'es vraiment con! Laisse-moi manger ma salade avant que la cavalerie arrive.

— D'accord, mais il est où ton fourgon à surveiller?

— Tourne-toi... il est juste devant l'entrepôt des Juifs.

Les trois hommes tournèrent la tête dans un synchronisme si parfait, qu'ils auraient pu remporter une médaille d'or. Le fourgon leur avait fait le même coup que Floyd et avait disparu...

— Tabarnak! lâcha Jerry complètement découragé. C'est quoi, le problème? On se croirait dans un spectacle d'Houdini!

— Ça sert à rien de pogner les nerfs, Jerry, tenta Gus pour le calmer, on peut rien y faire. Pis toi, Gabriel, t'es pas venu pour rien, y a plein d'hommes dans l'entrepôt. Appelle les gars de ton équipe pour qu'y viennent faire de la surveillance et en suivre quelques-uns au besoin.

— Si Jerry ou toi les avez pas vus personnellement et qu'il n'y a pas d'enquête officielle, tu sais très bien que j'peux pas faire déplacer l'équipe de surveillance physique. Mais t'inquiète pas, j'vais rester quand même pour surveiller et voir si y a pas d'autre mouvement.

— Merci, je t'en dois une.

Ayant encore gagné, Gus serra son frère dans ses bras en souriant. Il obtenait la surveillance désirée et n'aurait aucun rapport à remplir.

— Gustave, l'équipe d'intervention est arrivée, fit remarquer Jerry.

— OK! J'vais chercher ma caméra numérique dans l'auto et j'te rejoins.

\*\*\*

La sonnerie du téléphone de Ban retentit. Il regarda l'afficheur et dit à son patron de commencer la réunion sans lui, qu'il avait des problèmes de sécurité à régler.

— Parle! commanda-t-il après avoir pris la communication.

— Les flics sont au courant pour le meurtre. On a dû quitter l'endroit pour qu'ils ne viennent pas tourner autour du fourgon. En plus, les deux nettoyeurs n'ont pas eu le temps d'accomplir leur mission, ils ont dû prendre la poudre d'escampette en ramassant le *dealer* de l'entrée ouest, lui indiqua la voix au bout du fil.

— D'accord, embarquez-les dans le fourgon et allez à l'entrée est pour prévenir l'autre *dealer* de quitter les lieux. Ensuite, mets une équipe de surveillance pour vérifier ce que fait la police et garder un œil constant sur l'entrepôt des Juifs.

— Eh, patron, je ne sais pas si c'est grave, mais nous avons vu un clochard et son chien pénétrer dans la ruelle quand nous sommes partis.

— Ce n'est pas grave, ce n'est qu'un pauvre type. Allez, grouille-toi! commanda Ban d'une voix presque chantante. Suis mes ordres et ne perds pas ton temps pour des brouilles.

\*\*\*

Ian arriva chez Nick et remarqua que la camionnette n'était pas là. Mais puisqu'il y avait de la lumière dans la maison, il décida tout de même de frapper à la porte.

— Ian, quelle bonne surprise! s'exclama Paul en lui ouvrant. Quel bon vent t'amène?  
— Salut, Red! Rien de spécial, je suis venu voir mon vieux copain et en même temps, saluer la belle Émilie.  
— Émilie est au salon, mais Nick est occupé à l'entrepôt. Il devrait arriver d'un moment à l'autre. Je suis même étonné qu'il ne soit pas déjà rentré. Va la rejoindre, elle sera heureuse de te voir.

Ian pénétra dans la maison, se rendit au salon, embrassa Émilie et entreprit de lui raconter les derniers potins, pendant qu'elle le regardait avec un sourire dans les yeux. Red eut tout juste le temps de fermer la porte que la sonnette se fit entendre de nouveau. Le vieil homme ouvrit encore une fois.

— Salut, le vieux! Dis à Nicolas que je veux lui parler, lança Steeve sur un ton agressif.

— Nicolas n'est pas là... et tu me ferais grandement plaisir d'aller dans ton auto pour l'attendre, répondit Red, visiblement importuné par la présence du frère d'Émilie.

Ian montra sa grande carcasse dans le cadre de porte du salon, regarda Steeve et fit signe à Red qu'il s'occupait de régler la situation.

— Tiens, tiens... si c'est pas le beau Steeve! Viens donc au salon voir ta petite sœur. Ça doit bien faire deux ans que tu n'es pas venu la voir...

Et sans lui laisser l'opportunité de répondre, Ian continua sa diatribe.

— Je suis sûr que ça lui fera plaisir. Comme ça, on va tous pouvoir attendre Nick ensemble. T'as pas l'air dans ton assiette? En plus, c'est moi ou tu sens légèrement la pisse? ajouta-t-il en se bouchant le nez.

Cela dit, il le guida vers le salon sans mot dire.

\*\*\*

Floyd poussa son panier avec empressement jusqu'en face du mur de la ruelle, derrière le deuxième entrepôt. Il regarda partout autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait et pressa sur une petite manette dissimulée dans son panier. Puis, comme la caverne d'Ali Baba, une partie du mur glissa vers l'intérieur du bâtiment. Rip se précipita à l'intérieur de la pièce, suivi de son maître qui pressa sur le bouton rouge de la manette afin que le mur reprenne sa position initiale. La pièce était spartiate: une penderie, une table de maquillage avec miroir, une corbeille à déchets, un bol de moulée et un autre d'eau pour le chien ainsi qu'un lavabo constituaient les seuls éléments de cette chambre aux murs beiges. Fait curieux, aucune porte n'était visible.

Floyd enleva sa longue perruque noire à l'apparence crasseuse, la prothèse qui altérait l'apparence de ses dents et de sa bouche et les verres de contact de couleur noire qui dissimulaient le gris original de ses yeux. Après avoir éliminé toute trace de maquillage, son teint cuivré céda la place à une peau mate. Du coup, il ne restait plus rien de Floyd, l'autre partie de Nicolas Lamontagne.

Au tour de Rip, maintenant. Nick lui enleva son manteau en véritable poil de chien noir dont les attaches étaient parfaitement bien camouflées sous le ventre. Il en avait fait confectionner trois par un fermier qui habitait à plus de huit cents kilomètres de la ville. Non seulement avait-il dû payer le gros prix pour les obtenir, mais de plus, il avait réglé le tout en argent sonnante pour s'assurer d'un maximum de discrétion. Le manteau enlevé, il nettoya le visage du chien pour le débarrasser du maquillage noir qu'il faisait venir d'Europe par Internet. Il s'agissait de blocs de couleur à appliquer sur le pelage de l'animal. Rip étant redevenu Zip, Nick appuya sur un autre bouton, celui-là dissimulé sous la table de maquillage, et encore une fois, un mur s'ouvrit pour lui permettre d'accéder à son bureau. Suivi de son chien, il rentra dans la pièce et referma ce qui avait l'apparence d'une simple bibliothèque. En regardant derrière lui, il se perdit dans ses pensées.

Il se souvint du jour où il avait fait part de son intention de se rendre dans la ruelle la nuit pour venger l'agression de sa femme. Red lui avait expliqué que ce faisant, il risquait de se faire lui-même agresser et que l'unique moyen d'agir en toute sécurité serait, peut-être, de se faire passer pour un itinérant, comme lui à l'époque. Puis, l'idée avait germé. Nick avait d'abord engagé des ouvriers clandestins qu'il dut payer rubis sur l'ongle pour ériger un faux bureau. Le plus ardu fut de créer une sortie faisant face à la ruelle. Celle-ci fut construite de jour, non sans que toutes les précautions soient prises afin que nul, autour des entrepôts, ne s'en rende compte. Ensuite, petit à petit, Nick créa son personnage de Floyd, en imaginant sa façon de parler, de bouger et de marcher. De

plus, il avait eu la brillante idée d'impliquer son chien dans son stratagème. Matin et soir, il le transformait lui aussi et l'habitua à répondre au nom de Rip dès qu'il lui enfilait son manteau et de répondre à son vrai nom, Zip, quand il le lui enlevait. Au début, ils n'errèrent dans la ruelle qu'une ou deux fois par mois. Un jour, après avoir reconnu le policier qui avait tenté d'intervenir lors de l'agression d'Émilie, il prit contact avec lui sous les traits de Floyd. C'est ainsi qu'il apprit que l'homme était devenu enquêteur et qu'il se prénommaît Gustave. Au cours de la conversation, ce dernier lui avait signifié qu'il aimerait bien que quelqu'un lui serve d'yeux et d'oreilles dans l'immonde ruelle. Sautant sur l'occasion, Nick s'empressa de lui répondre :

- Floyd peut devenir yeux et oreilles pour ami Gustave.
- Non, c'est trop dangereux, de riposter l'enquêteur avec un regard de bienveillance.
- Floyd prudent et Floyd a Rip pour protéger.
- OK, mais ne force pas les indiscretions pour trouver les informations, laisse-les venir doucement à toi.
- Floyd a compris... entendre sans écouter et voir sans regarder.
- Tu es intelligent, Floyd... étrange, mais intelligent, avait lancé Gustave en riant. Que veux-tu en retour?
- Floyd ne veut rien, seulement aider ami Gustave.

Puis l'enquêteur s'était retourné, car ses yeux s'étaient remplis de larmes. Cette ruelle avait peut-être détruit encore plus sa vie que la sienne, s'était alors dit Nicolas. Mais à compter de ce moment, tout était en place pour exorciser son propre malheur et faire payer du mieux qu'il pouvait les responsables de celui-ci. Cela faisait maintenant un peu plus de cinq ans qu'il se livrait à ce petit jeu. Il se sentait utile lorsqu'il aidait Gustave. En tout cas, ce soir, il avait vraiment bien joué son rôle, ce qui devrait grandement aider son ami l'enquêteur et son nouveau confrère. En pensant à Jerry, il se mit à rire. Le jeune avait agi avec beaucoup de doigté et d'humanité. Ce qu'il avait préféré, fut le moment où il s'était moqué de lui en disant: «Jerry pense que Rip parle.» Il lui fallut faire preuve de beaucoup de retenue pour rester dans la peau de son personnage.

- Allez, Zip, viens mon chien! On s'en va à la maison avant qu'Émilie nous fasse de gros yeux de colère.

## CHAPITRE 15

L'équipe du SWAT avait commencé à ratisser la ruelle avec deux groupes de huit hommes, soit un par entrée. Les hommes ayant pris d'assaut le côté est avaient déjà procédé à l'arrestation de trois individus qui avaient tenté de fuir en les apercevant. Gus leur demanda de confier ces derniers à des patrouilleurs qui les amèneraient au poste, où un enquêteur procéderait aux premières vérifications d'usage. L'escadron de l'ouest se trouvait déjà à la hauteur du cadavre, auprès duquel on avait laissé deux hommes en faction pour protéger la scène de crime et éloigner les sales rongeurs. Les autres avaient continué leur mission jusqu'à ce qu'ils rejoignent l'autre groupe. Vingt minutes plus tard, le commandant de l'unité d'intervention demanda de placer une toile temporaire pour empêcher les cols bleus de voir la victime, puis ordonna au contremaître de la voirie d'aller installer l'éclairage tout en lui spécifiant de ne pas contaminer les lieux. Le chef d'équipe était au volant d'une déneigeuse de trottoir, car la ruelle était trop étroite pour un véhicule standard. Il traçait un chemin pour permettre aux autres employés de marcher sans encombre et d'installer confortablement le matériel électrogène. En attendant, Gus et Jerry purent enfin se sustenter. Seuls les techniciens de scène de crime n'étaient pas encore arrivés. La sonnerie du cellulaire de service de Jerry se fit entendre. «Enfin, un appel de service, se dit-il, mon premier! Je dois faire bonne impression».

— Enquêteur Simard à l'appareil, j'écoute! répondit-il avec une voix qui se voulait professionnelle.

— Hi! Hi! Hi! Enquêteur Simard... Arrête tes simagrées, crisse! T'as encore aucune enquête, alors c'est sûrement pas un témoin important qui t'appelle! Bon... c'est le lieutenant McCarthy. J'ai entendu que Gus et toi étiez sur une découverte de cadavre dans la ruelle... est-ce que c'est vrai?

— Oui, lieutenant! Je vois que le service de renseignements est très efficace, répondit Jerry, plutôt frustré de la manière dont McCarthy lui avait parlé.

Au même moment, il sentit la vibration de son cellulaire personnel au fond de sa poche de manteau.

— Arrête d'être soupe au lait! Il y a assez de Gus qui capote chaque fois qu'on parle de son obésité, répliqua le vieux après avoir perçu un agacement dans la réponse du petit nouveau. La seule chose que je veux te dire, c'est de faire attention à Gus. Surveille bien sa réaction quand vous serez dans la ruelle, parce que c'est la première fois qu'il va y retourner le soir depuis son agression. Je ne sais pas si les lieux vont faire remonter en lui de mauvais souvenirs, alors, garde l'œil ouvert! Et surtout, n'oublie pas, en cas de problème, tu m'appelles en premier.

Puis, sans laisser à Jerry le temps de répondre, il lui raccrocha la ligne au nez. Ayant remarqué un changement de comportement chez son confrère, Gus lui lança un regard interrogateur. En guise de réponse, Jerry lui fit signe qu'il n'y avait rien de grave avant de regarder le texto qu'il venait de recevoir: «*Salut Jerry! Aimerais-tu prendre un café demain matin, histoire de mieux se connaître avant une rencontre plus sérieuse... peut-être. Jill xx*» *Oh My God!* Elle lui donnait un rendez-vous! Vite! Il fallait lui répondre. «*Oui... Où et à quelle heure?*» Bien que la réponse arriva dans les secondes suivantes, le séducteur en herbe trouva l'attente trop longue. Après une nouvelle vibration, il put lire: «*Contente de voir que tu acceptes... Viens me chercher au bar de mon père vers dix heures. Bye!*» Sous le regard médusé de Gus et du commandant de l'escouade d'intervention, Jerry se trémoussa sur place. Tant et si bien, qu'il faillit échapper son cellulaire. Après l'avoir rattrapé, il envoya un message texte disant: «*À demain! Bye!*»

— OK, Jerry! Arrête de te donner en spectacle! Va ramasser la petite valise noire dans mon coffre de voiture pour qu'on puisse aller donner un peu de réconfort à notre client avant que les techniciens arrivent et se plaignent qu'on est dans leurs jambes! ordonna Côté qui voulait en terminer le plus vite possible avec la ruelle.

— Elle m'a texté, Gustave! Elle m'a invité pour un café, s'exclama Jerry en arborant un air ébahi.

— De qui tu parles, bon Dieu?

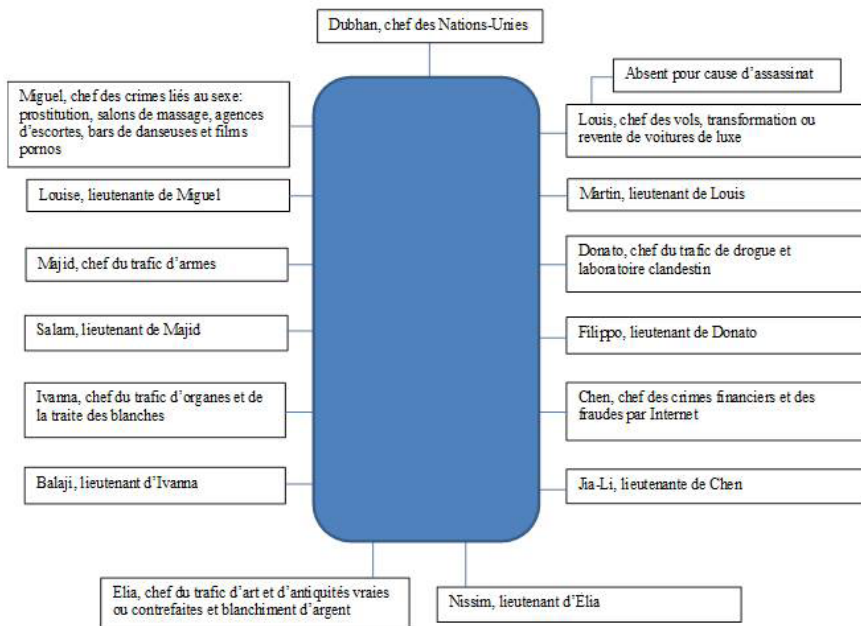
— De Jill! Elle m'a donné rendez-vous demain, répondit Jerry sur un ton mielleux.

— Ah! J'comprends mieux, maintenant, ta p'tite danse pis ton regard de mort vivant. J'ai un conseil à te donner... prends plus jamais cette voix-là quand tu me parles. J'ai eu l'impression que tu voulais me tailler une pipe! Allez, maintenant, réveille-toi... on va aller voir à quoi ressemble un vrai mort, dit Gustave en réalisant

jusqu'à quel point son comparse semblait accroché à la belle Jill.

\*\*\*

Tous les chefs et leur lieutenant étaient prêts pour la réunion d'urgence quand Dubhan prit place. Afin d'avoir une meilleure vue d'ensemble, Ban recula d'un pas pour s'éloigner quelque peu de la table de conférence. Comme convenu, il avait fait installer quatre caméras pour enregistrer tous les faits et gestes des convives qu'il regarda tour à tour. Dans l'image qu'il grava dans sa tête, il alla même jusqu'à insérer la place qu'aurait normalement dû occuper le Pic.



— SILENCE, TOUT LE MONDE, M. RORKE VEUT PARLER! rugit Ban, qui pour une rare fois, éleva la voix.

Aussitôt, ce fut le parfait silence. Tout le monde craignait Ban, en particulier les colères que pouvait déclencher chez lui le manque de respect envers son patron.

— Bonsoir, mesdames et messieurs! Maintenant que j'ai toute votre attention, je tiens à vous remercier d'avoir répondu aussi rapidement à cette invitation de dernière minute. Sans plus tarder, je vais aller droit au but. Je crois que vous avez tous remarqué l'absence de Louis...

En chœur, tous les membres de l'assemblée lui répondirent par l'affirmative, pendant que Ban scrutait attentivement les visages de tout un chacun. Il les connaissait tous, sans exception, qu'il s'agisse des anciens motards, des membres ayant jadis appartenu aux différentes mafias ou aux divers gangs de rue. À l'époque, chacun occupait le dernier échelon de son association quand le commandant Bellechasse s'était mis en tête d'enrayer le crime dans la ruelle et de démanteler les têtes dirigeantes des différents groupes criminels. Le jeune loup d'alors, qui jouissait déjà d'une certaine réputation, les avait recrutés un à un avant de devenir le grand patron, non seulement de la ruelle, mais de la ville tout entière. Maintenant, outre leur fonction au sein des Nations-Unies, tous ses subalternes bénéficiaient d'une couverture respectable, que ce soit à titre de comptable, d'architecte, de restaurateur, d'entrepreneur ou de gestionnaire financier.

— Je disais donc que Louis... reprit Dubhan en prenant tout son temps pour créer un meilleur effet, a été assassiné ce soir même dans la ruelle. Puisque c'est Filippo qui a découvert notre pauvre Pic, je lui cède la parole. Après quoi, j'aurai des questions à vous poser et vous devrez me fournir des réponses franches et précises.

\*\*\*

En arrivant chez lui, Nick aperçut la Cadillac Escalade de Ian et le Ford F-150 de son détestable beau-frère. Il aurait souhaité que Paula ait accompagné son époux. Nul doute qu'elle aurait jeté ce fichu Steeve à la porte, tellement elle ne pouvait le blairer. Ce que lui-même ne pouvait pas faire, étant donné que le type était le frère d'Émilie. Vrai que depuis la mort de sa femme et l'agression de sa sœur, ce dernier ne s'était pointé chez eux qu'à seulement cinq ou six reprises, mais tout de même. Il gara sa camionnette et pénétra dans son havre de paix, qui ce soir-là, n'aurait sans doute rien d'apaisant. En entrant, Zip se précipita dans le salon pour retrouver sa maîtresse adorée qui ne lui avait jamais rien demandé. Bien sûr, il se rendait compte qu'elle avait quelque chose de différent par rapport aux autres humains, mais l'important, pour lui, était qu'il sentait qu'elle l'aimait, et ce, des oreilles jusqu'au bout de la queue. Dès qu'il le vit, Red, visiblement de mauvais poil, alla aussitôt à la rencontre de Nicolas.

— Nick! Steeve est dans le salon avec Émilie et Ian et il s'adresse à moi comme si j'étais un esclave. Parle-lui avant que...

— Paul, calme-toi. Je vais arranger ça sans rien brusquer pour ne pas causer de chagrin à Émilie. Tu ne voudrais pas qu'elle ait de la peine parce qu'on trouve tous que son frère est un...

Nick fut interrompu, tant par les féroces grognements de Zip que par les rires de Ian et le cri de Steeve.

— NICK, RAPPELLE TON CHIEN!

Aussitôt, le maître des lieux se précipita dans le salon. La scène qui se jouait devant lui était plutôt cocasse. Alors que Steeve se tenait debout sur la causeuse, Zip, les deux pattes avant bien appuyées sur celle-ci, lui montrait sa dentition en émettant des grognements dignes des meilleurs films de loup-garou. Plutôt que de tenter de contrôler le chien, Ian, quant à lui, se tordait de rire, pendant qu'Émilie, assise dans son fauteuil, semblait apprécier le spectacle.

— Zip, au pied! ordonna Nick. Pis toi, mon grand con, veux-tu arrêter de rire comme un détraqué. On dirait un adolescent boutonneux qui n'a jamais rien vu!

Si le chien s'exécuta sur-le-champ, le géant, lui, ne s'arrêta qu'après plusieurs secondes qui pour Nick, pa-

rurent une éternité du fait qu'il voulait connaître au plus vite le but de la visite de Steeve. Il apparaissait clairement à Émilie que ce qui se déroulait sous ses yeux était nettement plus divertissant que de regarder la télévision. Pour une fois, il se passait quelque chose de captivant dans sa vie monotone.

— Paul, pourrais-tu venir chercher Émilie et la préparer à se mettre au lit, s'il te plaît?

Voyant que sa femme lui faisait des gros yeux, Nick s'approcha d'elle, lui caressa les cheveux et l'embrassa avant de lui expliquer:

— Je crois que ton frère tient à me parler seul à seul. Red va te préparer pour la nuit et je monterai te rejoindre dès que nous aurons terminé notre conversation.

Émilie cligna des yeux pour lui signifier qu'elle avait saisi le message. «C'est ça, débarrasse-toi de moi. Protège-moi contre mon méchant frère qui vient sans aucun doute pour t'emprunter de l'argent! Merde! Je suis handicapée, pas folle!», se dit-elle.

Nick prit Red à part pour lui chuchoter:

— Je crois qu'Émilie est due pour qu'on la change, elle sent un peu plus fort que d'habitude.

— Ce n'est pas Émilie, c'est ton beau-frère qui sent l'urine. On dirait qu'il s'est lavé les cheveux dans les toilettes, lui chuchota Red à son tour.

Le vieil homme transporta Émilie hors du salon, suivi de Zip qui grogna une autre fois en passant devant Steeve. Ian embrassa Émilie sur la joue pour lui souhaiter bonne nuit tandis que son frère, lui, se contenta de lui faire un signe de la main.

— Elle a l'air bien, dit-il.

— Crisse, Steeve! Fais pas comme si ça t'intéressait, lui décocha Ian avec un regard haineux. Tu ne viens jamais la voir et tu n'es même pas foutu de lui envoyer une carte le jour de sa fête.

— Calme-toi, Ian! Oui, Steeve, elle va bien. Il y a des bons jours et des moins bons, mais avec ses nouveaux médicaments, elle a de moins en moins de crises, dit paisiblement Nicolas. Maintenant, j'aimerais que tu m'expliques la raison de ta présence. Je suis sûr que tu n'es pas venu ici en pleine soirée pour me parler de la santé de ta sœur.

— OK, mais je voudrais te parler seul à seul, demanda le beau-frère en pointant Ian du menton.

— Tu as connu Ian en même temps que moi, alors je te prierais d'arrêter de nous faire chier et de dire ce que tu es venu faire chez moi.

— Bon... j'ai une dette envers des gens peu recommandables et j'aimerais que tu m'avances un peu d'argent pour...

— Combien? le coupa Nick.

— Cent vingt mille dollars, bredouilla le *gambler*.

— QUOI? T'ES MALADE! crièrent simultanément Ian et Nick.

— T'es pas obligé de me prêter toute la somme. Disons juste une partie pour que je puisse commencer à payer mes débiteurs. Je ne sais pas, moi... tu pourrais peut-être hypothéquer ta maison ou prendre de l'argent dans le compte de ta compagnie? Ils vont me tuer! Si je sens la pisse, c'est parce qu'ils m'ont donné une petite leçon de mathématiques, la tête dans les chiottes, lâcha Steeve en se donnant un air de martyr.

— Arrête, tu vas me faire pleurer! se moqua Ian.

— Toi, mêle-toi de tes affaires, répliqua Steeve, c'est une affaire de famille!

En entendant cela, le géant se leva comme une fusée, lui mit la main à la gorge et le souleva comme un fêtu de paille. Les pieds complètement soulevés du sol, Steeve essaya en vain de frapper son adversaire qui de son autre main, lui immobilisa les deux bras.

— Écoute-moi bien, mon ostie de trou de cul! lui lança ce dernier. Non seulement je considère qu'Émilie est davantage ma sœur que la tienne, mais Nick aussi est comme un frère pour moi. Et puisque tu parles de famille, pauvre con, du fait qu'Émilie est la marraine de mon fils, elle fait partie de la mienne! Alors sauf si tu retires immédiatement tes paroles, tu n'auras plus à t'occuper de ton problème d'argent!

Nick avait beau tirer sur les bras de Ian, celui-ci ne broncha pas d'un centimètre. Afin de ne pas inquiéter sa femme et Paul qui se trouvaient maintenant au deuxième, il le pria à voix basse de bien vouloir lâcher son beau-frère pendant que le chien, qui les avait rejoints, grognait de nouveau après Steeve.

— Je ne voulais pas t'offusquer, Ian. Je sais que Paula et toi aimez Émilie sans doute plus que moi. Lâche-moi, s'il te plaît. Depuis la mort de Lucie et l'agression de ma sœur, on dirait que j'ai perdu toute capacité d'aimer quelqu'un, articula péniblement Steeve qui avait peine à respirer tellement l'emprise du colosse était solide.

— OK, Ian! dit Nick. Maintenant qu'il a retiré ses paroles, tu peux le lâcher. Laisse-nous un moment, tu veux bien? Et emmène le chien avec toi, car avec vous deux dans les parages, on n'arrivera jamais à discuter en paix.

Ian s'exécuta et appela Zip pour qu'il le suive. Loin de lui l'idée de vouloir manquer de respect à Nicolas dans sa propre maison. Paula ne lui pardonnerait jamais cela.

À peine vingt minutes plus tard, après que Steeve eut quitté les lieux sans même un au revoir, Nicolas rejoignit son ami sur la véranda.

— Où est le chien? s'enquit-il.

— Il est monté rejoindre sa maîtresse... Et alors, quelle est la fin de l'histoire? demanda Ian du haut de ses deux mètres vingt.

— Il est vraiment dans la merde.

— Bon... et tu lui as donné combien?

— Rien, je lui ai dit de vendre son vieux Ford F-150, qu'il pourra en obtenir un bon vingt mille. Puisque sa compagnie de construction va faire faillite, il n'en aura plus besoin. S'il réussit à le vendre, je crois que ça pourra contenter ses *shylocks*. Enfin... en guise de premier paiement.

— Ne me mens pas, Nick, tu sais que je te connais mieux que toi-même. Comment vas-tu lui prêter? Ou devrais-je dire... lui donner? demanda Ian en menaçant son copain du doigt pour qu'il arrête de mentir.

— Pour l'instant, rien, mais tu as raison... Je vais prendre le temps de vérifier mes finances et celles de la compagnie et suite à ça, sûrement que je vais pouvoir lui venir en aide. Enfin... pour un moment.

— Nick, tu sais très bien que ça ne servira à rien. Ton beau-frère est un joueur compulsif. Il joue continuellement et le seul moment où il m'a semblé normal, c'est à l'époque où Lucie était encore dans sa vie. Et là encore, je crois qu'il pariait en cachette. Dès qu'il sera sorti du pétrin, il recommencera sans même un merci pour toi. Pourquoi ne va-t-il pas voir les flics?

— S'il fait ça, ses *shylocks* le tueront et je le crois, répondit Nick qui semblait vraiment s'inquiéter pour son beau-frère.

— Tu as trop bon cœur. Pense à Émilie et à son bien-être. Si tu manques d'argent à la fin du mois, ce n'est sûrement pas Steeve qui va t'en donner.

— Justement, c'est le frère d'Émilie... Je me dois de l'aider et si je suis à court d'argent, j'ai un grand ami marié à une femme au cœur d'or qui va m'en prêter! répondit Nick en éclatant de rire.

— Dans tes rêves! Si ma femme apprend que c'est pour Steeve, ton chien est mort! riposta Ian en affichant un grand sourire complice.

— Écoute, Ian... Je dois te parler de quelque chose de sérieux, mon grand, reprit Nick d'un air grave.

— Effectivement, ça semble sérieux, monsieur Lamontagne, ironisa Ian. Je t'écoute.

— D'abord, ne me demande pas comment je sais ce que je vais t'apprendre, car je ne pourrai pas te répondre, d'accord?

— D'accord, pas de questions! Tu sais que je te fais entièrement confiance.

— Ton fils prend de la drogue et maintenant, il va sans aucun doute en vendre pour les *dealers* de la ruelle, lança Nick dans un seul souffle.

Une fois cette information révélée, ce dernier se sentit soulagé. Néanmoins, il se demandait si le fait d'avoir obtenu ce renseignement alors qu'il se trouvait dans la peau de Floyd s'avérait réellement une bonne chose...

## CHAPITRE 16

Juste avant d'entrer dans la ruelle, Gustave fut interpellé par un homme mal rasé, cigarette au bec, yeux cernés, portant un manteau d'hiver démodé et trop grand pour lui. Le type même du journaliste d'enquête qui fouille dans le fumier jusqu'au cou.

— Enquêteur Côté... Eh, Gus! Ne fais pas la sourde oreille, je sais que tu m'entends... Viens me voir! Juste une minute, pas plus! Le patrouilleur ne veut rien me dire et m'empêche de passer.

— S'il t'empêche de passer, c'est peut-être parce que la première chose qu'y leur apprennent, à l'académie de police, c'est de détecter les fouille-merdes!

— OK, j'ai compris! Je t'attends à ta voiture avant que les autres fouille-merdes, comme tu dis, arrivent. À tantôt! lança l'homme en envoyant un signe de la main en même temps qu'il s'éloignait.

— Ne va pas à mon auto, Jodoin, sinon j'te fais arrêter pour... racolage! Avec la face que t'as, le juge va avoir pitié de tes supposés clients et te foutre en dedans pour trois mois.

— Bye! Je prends le risque! À plus tard, enquêteur Côté! rétorqua le journaliste en souriant et en projetant son mégot de cigarette sur le sol.

Jerry regarda le dénommé Jodoin s'éloigner, non sans avoir perçu, dans le regard de son collègue, qu'il appréciait ce journaliste. Il augmenta la cadence de ses pas pour rejoindre Gustave et s'enfoncer avec lui dans la ruelle, où ils rejoignirent les deux agents chargés de surveiller la scène de crime et qui se ressemblaient à s'y méprendre.

— OK, les boys! les interpella Gustave. Vous pouvez disposer. Allez rejoindre votre unité. Y a plus rien à craindre des indésirables; la ruelle est surveillée aux deux entrées par des patrouilleurs. Merci pour tout!

— De rien, monsieur! On n'a fait que notre boulot! répondirent en chœur les deux clones avant de s'éloigner.

— Jerry, ouvre la valise! ordonna Gus. Donne-moi une paire de gants, prends-en une toi aussi et...

Soudain, deux coups de feu vinrent l'interrompre. Tout de suite, il étira le bras gauche et projeta Jerry au sol, tête première dans la neige, tout en dégainer son arme de sa main droite qu'il pointa en direction d'où provenaient les coups de feu, c'est-à-dire vers l'un des deux agents qui revolver au poing, venait de tirer sur un rat.

— Les gars! On n'est pas dans un champ de tir... Dégagez avant que je fasse un rapport.

— Désolé, mais cette sale bête m'a fait sursauter. Ils sont aussi gros que des chats.

Décidément, ce n'était guère la journée de Jerry... En plus de son nez amoché, il venait de visiter pour la deuxième fois le manteau blanc de l'hiver. Il était déçu de lui, par surcroît, du fait qu'il avait figé sans même songer à dégainer son arme.

— Je suis vraiment navré, Jerry... s'excusa Gus, un réflexe.

— T'en fais pas. Même que je suis très heureux. Pas de manger de la neige continuellement, mais de voir que mon compère a d'excellents réflexes malgré... euh... ne le prends pas mal, mais... malgré un léger surplus de poids.

— Léger surplus de poids? Mais qu'est-ce que tu racontes? Je suis aussi léger qu'une plume... Bon OK... une grosse plume... Sûrement une plume d'autruche, mais tout de même une plume. Ah! Ah! Ah! Et j'ai un conseil, pour toi, si tu permets...

— Vas-y! Mais je dois te prévenir que ma mère disait toujours: «Le meilleur conseil qu'un homme puisse te donner est de ne jamais écouter ses conseils.»

— Non, pas de farce, j'ai un vrai conseil. Porte ton arme à la ceinture, ça va franchement plus vite pour dégainer! Et pour ce qui est des réflexes, ça va venir avec l'expérience. Tu dois toujours te sentir menacé quand t'es en service, surtout dans la ruelle, dit Gustave qui avait deviné le malaise que ressentait son interlocuteur suite à son inaction.

— Merci!

Jerry se dit que finalement, il avait bien fait d'accepter de travailler avec cet homme qui, malgré les recommandations de sa mère, donnait de bons conseils.

— Bon, allons voir ce corps!

À la hauteur du macchabée, l'aspect lugubre de la scène dont ils étaient témoins était bien plus atroce que ce à quoi ils s'attendaient. Jerry vomit le sandwich qu'il venait à peine de manger, pendant que Gustave ferma les yeux et respira un bon coup en se disant à lui-même que cet homme n'était qu'un trucage de cinéma. Après avoir lentement rouvert les yeux, il regarda à nouveau le cadavre qui dans son esprit, n'avait plus rien d'humain. Puis il se retourna vers Jerry. Toujours plié en deux, le pauvre avait visiblement de la difficulté à affronter son premier mort. Du coup, Gustave fut ramené dix ans en arrière. Sauf que cette fois-ci, il osait croire que la ruelle ne gagnerait pas. Contrairement à ce qu'il aurait cru, elle ne lui faisait désormais plus peur. Ayant déjà détruit sa vie, impossible, pour elle, de lui prendre ce qu'il n'avait plus. Alors à ce compte-là...

— Ça va aller, le jeune? s'enquit-il. Il faut que tu te ressaisisses, car sinon, tu ne seras d'aucune utilité pour moi, encore moins pour ce type.

Si seulement il avait alors su qui était ce mort, son sentiment de pitié aurait sans doute cédé le pas à la joie.

— Je suis prêt, répondit Jerry qui ne se croyait pas lui-même, pensant plutôt: «Merde! Je devrais pourtant être tout excité... C'est ma première soirée de travail en ville et je suis peut-être déjà sur une enquête pour meurtre. Sauf que la vérité est que je voudrais être ailleurs et n'avoir jamais vu cette image qui je le sens, va hanter mes cauchemars pour un sacré bout.»

— Bon, que veux-tu que je fasse? s'entendit-il demander.

— Toi, tu prends la caméra numérique et tu photographies chaque pouce carré du cadavre. J'veux aussi que tu prennes quelques photos de ce qui l'entoure. Mais prends jamais l'ensemble... ça va t'éviter de te rappeler que t'as affaire à un mort. Moi, j'vais fouiller dans ses vêtements qui sont pliés là-bas. Bizarre... Commence par les photographier avant que je les déplace. Ensuite, donne-moi la caméra et j'vais faire deux ou trois gros plans.

Ils se mirent aussitôt au travail. Trop concentrés par leur tâche, ils n'entendirent pas l'équipe des techniciens de scène de crime arriver.

— EH, CÔTÉ! BOUSILLE PAS MA SCÈNE! cria un petit homme habillé comme un martien et précédant plusieurs de ses semblables.

— T'énerve pas, Georges! On n'a touché à rien, ou presque! le rassura Gustave en souriant à pleines dents.

— Dégage et laisse-nous travailler! Tu sais comment ça marche! Dès que le labo et le médecin légiste auront un indice ou quoi que ce soit, on vous enverra un rapport, lui balança en plein visage le nouvel arrivant.

— Wow! Trouve-toi une femme, calvaire, pis lâche un peu tes microscopes, plaisanta Gus, ça va peut-être te rendre un peu moins bête!

— Regardez qui parle! L'éléphant du poste 34 qui doit pas avoir touché une femme depuis au moins dix ans!

Gustave frappa instantanément l'homme dans l'estomac. Les employés de ce dernier seraient bien intervenus, sauf que cette fois, Jerry eut le réflexe de réagir en se portant à la défense de son compagnon de travail. Les coups pleuvaient de partout. Les deux enquêteurs avaient toutefois un avantage certain, celui-là étant que durant sa jeunesse, Gus était un vrai dur. Et puisqu'il y a des habitudes qui ne se perdent pas, cela ne pouvait que les servir. Jerry, quant à lui, avait eu à se débrouiller avec les ivrognes de son village pendant toutes les années où il y avait travaillé en tant qu'agent. Puis soudain, l'échauffourée prit fin comme elle avait commencé, soit en une fraction de seconde, lorsque tous réalisèrent le ridicule de la situation. Pour faire changement, Jerry saignait encore du nez.

\*\*\*

Filippo venait de terminer son exposé sur ce qu'il avait vu dans la ruelle. Si tout le monde semblait plus ou moins étonné, nul n'était en état de choc, n'ignorant pas que la mort faisait partie intégrante de leur réalité.

— Maintenant que vous êtes tous au fait du malheur qui vient de frapper notre organisation, poursuit Dubhan, je vais vous poser quelques questions pour que l'on voie ensemble s'il n'y aurait pas une raison logique pour expliquer ce meurtre et aussi, pour déterminer quel genre de représailles nous allons faire subir au responsable. Peu importe votre secteur d'activité, je vous ai toujours accordé une grande latitude. Vous gérez vos revenus et chaque trimestre, nous faisons nos comptes. Je sais aussi que quelquefois, il vous arrive de traiter avec les responsables d'autres secteurs. C'est le cas, entre autres, lorsque le groupe à la tête du trafic de blanches fournit des filles à celui qui s'occupe de la prostitution. Alors, ma première question est la suivante: auriez-vous eu des interactions avec le Pic lors d'une quelconque transaction qui ne m'aurait pas été divulguée et qui aurait lésé quelqu'un?

Ban continuait de dévisager tous les intervenants dans l'espoir de déceler un quelconque indice. Le premier à prendre la parole fut Donato qui dit:

— Filippo et moi, on faisait affaire avec Louis tous les jours. Comme vous le savez, notre pauvre associé était accro à certaines drogues dures, et ça, depuis des années. C'est nous qui lui fournissions sa... marchandise tous les jours. Mais sachez que l'entente que nous avons avec vous, monsieur Rorke, a toujours été respectée, soit une seule dose par jour.

— D'accord, mais avez-vous eu une mésentente, avec le Pic, au cours des derniers jours? Et je ne veux pas de mensonges; je connais votre caractère, Donato.

— Je peux vous le dire. Ça ne me réjouissait pas d'avoir un *junkie* dans notre organisation, mais puisque Louis menait son réseau de vols de voitures de main de maître, mon lieutenant ou moi-même, on lui remettait sa dose sans mot dire.

— OK, Donato! Quelqu'un veut rajouter quelque chose en lien avec la première question?

— Moi! dit Chen. Au cours du dernier mois, je me suis fait voler ma Lexus à deux reprises par les membres de notre propre secteur de vols de voitures de luxe et les deux fois, j'ai contacté Louis en personne, car nous savons tous que le réseau possède nos numéros de plaque minéralogique. À chaque fois, il m'a remis ma voiture en me présentant ses excuses. J'ai fait ma petite enquête et je sais pertinemment que cette erreur n'est due qu'à un seul homme et que cet homme n'est pas le Pic...

Le Chinois adopta ce petit air hypocrite qu'était le sien, ce qui empêchait les autres de deviner l'identité de la personne dont il était question.

— Ne tournez pas autour du pot, Chen, le somma Dubhan, et dites-moi qui est responsable de votre mésaventure!

— C'est M. Vandal! Et si vous voulez mon avis, le Gros voulait nuire à Louis. Voilà, c'est dit! cracha le Chinois.

— C'EST FAUX! chiala le gros Vandal.

Aussitôt, Ban bondit sur ce dernier. Après lui avoir appliqué une prise de tête, il lui chuchota de ne pas crier en présence de M. Rorke et d'attendre son tour pour prendre la parole. Voyant cela, les témoins de la scène, qui n'avaient aucun respect pour Martin, souhaitaient vivement, en leur for intérieur, que le chef de la sécurité profite de l'occasion pour lui régler son compte une bonne fois pour toutes. Une tête brûlée, voilà ce qu'il représentait pour ses confrères, et cela, c'était mauvais pour les Nations-Unies. Tout le monde se mit à argumenter en même temps, créant du coup une étourdissante cacophonie. Dubhan, qui n'avait rien dit jusque-là, adressa un signe à Ban, qui après avoir quelque peu relâché sa prise, s'empara de sa radio pour demander des renforts. Presque aussitôt, treize hommes appartenant au service de la sécurité entrèrent en trombe dans la salle de conférence. Chacun se plaça derrière une chaise avant de pointer son fusil mitrailleur en direction de son occupant. Il n'en fallait pas davantage pour ramener le silence. Tous pouvaient sentir la tension et la peur qui régnaient alors dans la pièce mal aérée. Seul Donato semblait éprouver le désir de prendre la parole.

— Maintenant que j'ai toute votre attention, reprit Dubhan, nous allons poursuivre cette petite réunion de façon amicale. Nous réglerons nos problèmes domestiques dès que nous aurons trouvé une solution au cas qui me préoccupe: la mort de mon ami le Pic.

— Non et non! Il n'est pas question que vous me menaciez! J'en ai vu des bien plus dangereux que vous et

vos hommes de main, vous savez! s'emporta violemment Donato.

Alors que Ban s'apprêtait à se diriger vers le chef du trafic de drogue, Dubhan lui ordonna d'arrêter. Après quoi, il se leva calmement, sauta sur la table et envoya un puissant coup de pied au visage de l'Italien qui dans le temps de le dire, se renversa sur le dos. Son assaillant fouilla ensuite dans sa poche d'habit, sortit un couteau à cran d'arrêt, s'installa sur lui à califourchon et lui trancha la gorge. Un borborygme étrange sortit du trou béant qu'était devenue la trachée et le sang éclaboussa abondamment Dubhan, toujours assis sur l'homme qui rendait son dernier souffle. Quand le dernier râle se fit entendre, il se leva, puis avec un cruel sourire de satisfaction, regarda un à un les membres de son audience. Si l'un d'eux entretenait un doute, il avait dorénavant la confirmation que le patron n'était pas qu'un simple loup alpha aimant contrôler, mais bien un véritable psychopathe. Finalement, Martin Vandal ne constituait pas un réel problème. Un patron dangereusement fêlé, par contre, voilà qui risquait de poser problème à toute l'organisation.

— Nous allons prendre une pause de quinze minutes, annonça celui-ci, le temps que je me nettoie et que je change de vêtements. Heureusement que j'ai toujours un habit de rechange dans ma voiture! Toi, Ban, pendant ce temps, débarrasse-nous de cette grande gueule et envoie Geishas chez sa femme pour la prévenir qu'elle est veuve; elle n'a qu'à lui raconter qu'il est mort dans l'exercice de ses fonctions et que les Nations-Unies vont bien sûr régler tous les frais funéraires. Oups... que je suis ridicule! J'y pense... écorché comme il est, ce sera difficile de faire croire que sa mort est accidentelle. On va plutôt faire disparaître son corps et ensuite, on dédommagera sa femme. Si jamais elle fait du grabuge, il faudra que ta belle Geishas l'élimine elle aussi! Filippo... tu viens d'être promu chef du trafic de drogue et je veux que tu donnes au jeune Jamaïcain le titre de lieutenant. Ce gars nous a fait un beau cadeau en recrutant un jeune de l'école River South pour agrandir notre réseau de distribution auprès des jeunes. L'avenir appartient à la jeunesse! Ah! Ah! Ah! de terminer Dubhan dont le rire résonnait comme une symphonie mortuaire.

— Merci, monsieur! répondit le jeune *dealer* qui visiblement sous le choc, n'avait qu'une seule envie: vomir ses tripes.

— Et toi, Miguel, une fois que nous serons entrés dans l'école, nous pourrons sans doute nous servir du jeune garçon pour recruter des petites dévergondées que tu enrôleras ensuite dans notre réseau de prostitution!

— Excellente idée, monsieur Rorke! rétorqua le chef dudit réseau.

\*\*\*

Nicolas, qui après le départ de Ian s'était rendu au deuxième pour prendre sa douche, réfléchissait aux dernières paroles de celui-ci. Ce soir, en effet, il souhaitait confronter Paula au sujet de Jason, la pousser à enfin lui avouer qu'il n'était pas son père. Dès que ce serait fait, il entendait mettre le jeune au courant de la situation, tout comme il entendait lui faire comprendre que si fumer de l'herbe une fois de temps en temps n'avait rien de bien vilain, en faire le commerce était une tout autre chose. Nick avait bien tenté de le persuader de procéder par étapes, mais il n'avait rien voulu entendre. Quelle merde! Il aurait tellement dû se taire. Mais peut-être, aussi, que les vrais amis devaient servir à cela...

Il sortit de la douche et alla rejoindre Émilie. Pendant un long moment, il se plut à la regarder dormir. Encore aujourd'hui, il était émerveillé par sa beauté toute naturelle. Comme il la trouvait belle, sa femme. Non, plus que ça, la femme de sa vie. Il se glissa sous les couvertures en prenant garde de ne pas la réveiller, mais peine perdue, puisqu'elle était là, à le regarder de ses grands yeux expressifs, remplis d'amour pour lui. Il lui sourit tout en lui adressant un clin d'œil amusé. Dans son regard, il avait bien compris ce qu'elle souhaitait. Doucement, il retira les couvertures qui recouvraient son corps et se mit à genoux pour retirer sa chemisette de nuit qui arborait le dessin d'un ourson tenant dans sa patte un bouquet de ballons en forme de cœur. Dès qu'elle fut nue, il fit un mouvement de recul pour mieux l'admirer. Même si son handicap avait fait en sorte de ramollir ses muscles et d'arrondir quelque peu les formes de son corps, il la désirait tout autant qu'avant, principalement parce que le regard qu'il lui portait n'avait pas changé d'un iota. Pendant tout ce temps où il la contemplait, ils ne s'étaient jamais quittés des yeux. Maintenant qu'ils étaient nus, Nick se blottit contre le corps chaud de sa compagne. Elle avait beau ne rien ressentir, il reste qu'elle dégageait une chaleur qui pour lui, était aussi réconfortante que familière. Après qu'elle eut émis un léger gémissement, Zip qui était couché sur le tapis au pied du lit, reconnut ce son. Aussitôt, il se leva

et quitta la chambre à pas feutrés. Il poussa la porte à l'aide de sa truffe et continua son chemin vers un autre lieu de repos, laissant ses maîtres dans leur intimité.

C'est ainsi que les yeux dans les yeux, essayant de lire à travers l'âme de l'autre, l'amoureux se mit à caresser doucement sa belle. Ses cheveux soyeux d'abord, avant de poursuivre vers ses lobes d'oreilles où il s'attarda un peu plus. Au grand plaisir d'Émilie qui n'avait de sensations qu'au niveau de la tête et du visage, il se permit de les mordiller, de les lécher et même, de les sucer délicatement. Ensuite, il la taquina avec sa langue et glissa sa main sur sa joue avec douceur, sans gestes brusques, tout en lui chuchotant combien il l'aimait et la trouvait belle. Elle lui répondit d'un regard qui reflétait la béatitude et de ce même regard, l'implora de continuer. Bien collé contre elle et sentant venir l'érection, Nick se blottit encore plus près pour bien sentir son membre contre la peau satinée de son amoureuse. Si celle-ci n'éprouvait rien, le simple fait de voir bouger son époux suffisait à aviver son imagination. Un bref instant, elle baissa les yeux pour reluquer cette verge qu'elle ne pourrait plus jamais sentir au creux de son ventre.

En paroles, il commença à lui faire l'amour. Faisant glisser ses mains sur elle, il lui décrivait chaque caresse et chaque frisson qu'il ressentait, pendant que les yeux fermés, elle se laissait transporter par son imagination, jumelée à la voix chaude et sensuelle qui s'adressait à elle. Elle ne pouvait rien ressentir, mais Nick lui avait appris que le sexe part avant tout de l'imagination, que tout n'est que fantasme. Et elle le croyait, allant même jusqu'à ressentir une forme de jouissance à l'intérieur de son corps insensible. Elle ouvrit les yeux. Nicolas cessa de parler et passa un doigt sur ses lèvres qu'elle s'empressa de sucer un peu. Ceci fait, il l'embrassa. D'abord lentement, puis de plus en plus passionnément. Émilie referma les yeux. Une larme coula le long de sa joue, jusqu'à leurs lèvres, et un goût salé se mélangea à leur passion. Elle se remémora avec affliction la dernière fois où elle avait ressenti une chaleur dans son bas-ventre; c'était lorsqu'elle s'était fait violer. Son mari lui faisait l'amour de la seule façon que son état le lui permettait, avec ses yeux et son visage.

Elle savait bien que quelquefois, il se payait des escortes. Un homme a des besoins; non seulement elle comprenait, mais elle trouvait que cela était sain pour leur couple. De cette façon, jamais il ne ressentait de frustration engendrée par la privation de l'acte sexuel comme tel. Nick savait qu'elle savait, mais n'en parlait jamais, par crainte de la blesser. Alors qu'il cessa de l'embrasser, ils ouvrirent simultanément les yeux. Il lui fit un autre clin d'œil et lui répéta à quel point il l'aimait et l'aimerait toujours. Elle se mit à bouger les lèvres et à gémir, en quête d'un autre baiser langoureux. Comme elle l'aimait elle aussi, son homme.

Dans une autre chambre de la maison, Red regardait Zip qui dormait d'un sommeil agité, se disant que le chien devait sûrement rêver du temps où il n'était qu'un chiot. Il l'appela et aussitôt, l'animal se réveilla. Ceci fait, il lui fit signe de venir le rejoindre dans le lit. Puisque la chose lui était pratiquement toujours interdite, Zip, tout heureux, s'exécuta sans se faire prier. Red le flatta et quelques instants après, les deux tombèrent dans le sommeil du juste.

## CHAPITRE 17

La réunion des Nations-Unies tirait à sa fin. Au cours des derniers mois, aucun des secteurs n'avait eu maille à partir avec un autre groupe criminel, autant local qu'international. Du moins, rien qui n'aurait pu mener à un règlement de compte. Il s'agissait donc certainement d'une affaire personnelle entre Louis et son mystérieux assassin. La réunion allait donc se terminer lorsque le gros Martin Vandal leva la main à la manière d'un étudiant, craignant de parler et de soulever la colère de Dubhan ou d'un des chefs.

— Vas-y, le Gros, parle! l'autorisa Dubhan d'une voix nettement arrogante. Et j'espère pour toi que ton intervention est pertinente.

— Je crois que oui. Je crois même que ça a peut-être un lien avec le meurtre du Pic...

— Alors parle... vite! le pressa de poursuivre Dubhan.

— Avant qu'on ait été appelés pour venir ici de toute urgence, j'étais attablé au Bar Sportif avec d'autres membres de la section vols d'autos de luxe, en train d'écouter le *Monday Night Football*.

— Arrête de tourner autour du pot et accouche, crisse! le coupa Dubhan.

— OK, d'accord... Un jeune homme est entré dans le bar. Je l'ai remarqué parce qu'il saignait du nez. Il a parlé brièvement avec le videur et ensuite, il s'est rendu au comptoir. Il a fait un signe de tête au barman qui discutait avec un énorme bonhomme, puis il s'est rendu dans les bureaux de Tremblay.

Chacun était tout ouïe, du fait que tous connaissaient très bien Tremblay, l'homme à la dent en or, comme plusieurs se plaisaient à le surnommer. Contrairement à leur patron, Tremblay s'était toujours fait un devoir de respecter les lois non écrites du monde criminel.

— Je ne vois pas le lien avec le meurtre de Louis, l'interrompit à nouveau Dubhan.

— J'y arrive, patron... Le type en question, je ne l'avais jamais vu, auparavant. Et pourtant, je connais de vue la plupart des gens qui fréquentent le bar. En plus, il y avait une bosse sous son trench-coat, ce qui nous a tous fait dire, à la table, qu'il dissimulait une arme dans un *holster*. Et du fait qu'il saignait du nez, tout laissait croire qu'il s'était peut-être battu; malgré sa grosseur, on sait tous que le Pic savait se défendre. J'en déduis donc que Bob veut peut-être semer la bisbille au sein de notre groupe, soit pour voler quelques-uns de nos hommes, soit pour ouvrir un nouveau marché qui pour lui, serait plus lucratif que celui des paris illégaux... comme le vol de voitures, par exemple.

— Tu m'intéresses... J'ai pourtant toujours cru que les paris illégaux et les prêts usuraires suffisaient à Tremblay.

— Je sais, mais avouez que c'est louche! En plus, tout le monde sait, dans le milieu, que sa fille Jill va bientôt prendre la relève, qu'elle est plus intelligente et qu'elle a sans aucun doute plus d'ambition que lui. Ajoutez à cela ce nouveau venu qui a tout d'un tueur à gages, qui porte une arme, qui saigne du nez le même soir où l'un de nos hommes se fait tuer et qui se rend dans les bureaux du grand patron alors que tout le monde sait que personne ne peut aller là-haut sans y être invité personnellement ou y être amené de force par ses deux fiers-à-bras. Exactement comme ça s'est produit ce soir, d'ailleurs, quand j'ai vu notre vieil ami Steeve s'y faire escorter pour une visite guidée!

— Oui, je crois que tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose. Nous allons enquêter de ce côté. Peux-tu nous décrire le nouveau venu?

— Il est grand, chevelure noire et épaisse, bien coiffé, large d'épaules et proportionné. Je n'ai pas vu la couleur de ses yeux, mais toutes les femmes sur place semblaient trouver qu'il était très beau gosse.

— OK! Ban va faire le nécessaire pour vérifier tes soupçons et vous tous, gardez l'œil ouvert! Si jamais vous entendez parler de quelque chose qui pourrait nous être utile, prévenez tout de suite Ban. Personne ne s'attaque à l'un de nos chefs sans en subir les conséquences. La rencontre est terminée, mais avant de se quitter, Ban va vous mettre au fait d'un léger problème.

Si les autres doutaient des prétentions de Vandal, nul n'osait le clamer haut et fort, de peur d'y laisser sa peau. Avant de prendre la parole, Ban prit tout son temps, question d'établir un contact visuel avec chacun des

participants. C'était une façon bien à lui d'obtenir leur pleine attention et ainsi, éviter de devoir répéter. Mais il faut dire qu'avec le spectacle que leur avait offert le grand patron un peu plus tôt, tout le monde se montrait assez obéissant.

— Premièrement, ceux et celles dont le numéro de cellulaire figurait dans le répertoire du Pic, doivent s'attendre à recevoir un coup de téléphone ou une visite de la part des enquêteurs. Si c'est le cas, trouvez-vous un lien non compromettant avec lui. Deuxièmement, les flics sont partout autour de l'entrepôt. Remarquez qu'avec un cadavre dans la ruelle, on peut les comprendre... Une chance pour nous que cet entrepôt ne comporte pas de sortie arrière, car autrement, nous serions déjà envahis par de gentils enquêteurs! Nous pourrions bientôt sortir sans encombre, mais j'ignore pourquoi, l'un de mes hommes m'a informé qu'un policier habillé en civil s'est dissimulé entre deux commerces, juste en face de notre entrepôt. Alors pour ne prendre aucun risque, un camion-remorque de cinquante-trois pieds arrivera bientôt. Une fois qu'il se sera reculé jusqu'au quai de chargement, nous allons d'abord y entrer la voiture de M. Rorke et ensuite, nous monterons tous dans la boîte pour une petite balade. Puis nous nous rendrons quelques rues plus loin afin que vous puissiez regagner vos voitures sans être suivis ou importunés par la police. Après le départ du camion, les frères Garfunkel pourront fermer l'entrepôt, exactement comme ils le feraient s'il y avait eu une livraison normale. La police ne se méfiera de rien. À présent, vous pouvez récupérer vos armes et vos appareils électroniques.

Tout le monde était fort heureux que cette réunion prenne fin, l'atmosphère s'étant passablement alourdie depuis que Dubhan avait froidement tranché la gorge de Donato. Lorsque Vandal récupéra son cellulaire, il nota qu'il avait un message. Lorsqu'il lut le nom du correspondant, soit Louis Picard, les yeux voulurent lui sortir de la tête. «Mon Dieu! Un message d'outre-tombe...» Il se ressaisit et se dépêcha à lire le texto «*You're next*». Du coup, son cœur se mit à tambouriner aussi rapidement, sinon davantage, qu'un solo de batterie de Phil Collins, le célèbre batteur du groupe Genesis. Il sentit ensuite des gouttes de sueur lui perler sur les tempes.

— BAN! l'entendirent crier les autres en se demandant bien ce qui arrivait encore.

Dès qu'il obtint l'attention du chef de la sécurité, il lui montra le texto qu'il venait de recevoir. «Au moins, se dit Ban, il n'est plus utile de se casser la tête avec le cellulaire du Pic... Le tueur l'a en sa possession. En plus, il nous nargue, ce salaud! Qui que ce soit, il ne perd rien pour attendre.»

— Je vais appeler un de mes hommes pour qu'il tente de localiser le téléphone de Louis, dit-il. Je suis négligent, j'aurais dû le faire plus tôt.

Ce qu'il ignorait alors, c'est que la personne qui avait envoyé le message avait retiré la carte mémoire du cellulaire avant d'écraser celui-ci sous les roues de son véhicule.

\*\*\*

Les deux enquêteurs sortirent de la ruelle en se tordant littéralement de rire. Les agents qui les regardaient passer sous le cordon de sécurité jaune étaient décontenancés de les voir ainsi rire alors même qu'ils quittaient une scène de crime. D'autant plus que l'un d'eux saignait du nez! Les deux saluèrent les patrouilleurs de la main et partirent en direction de leur voiture. Les lieux étaient maintenant envahis par une horde de journalistes affairés à filmer la scène.

— Ça détend un brin, une p'tite bagarre! lança Gustave à Jerry tout en lui adressant un large sourire. Une chance qu'on portait des gants... sinon, on aurait pu se faire contaminer. Qu'est-ce que ton nez sensible en pense?

— Ils étaient cinq, répliqua Jerry, je ne pouvais pas tout voir. Et si mon souvenir est bon, je suis presque sûr à cent pour cent que c'est ta grosse patte que j'ai reçue sur mon nez délicat!

— Ah oui! T'es certain? Alors, pardonne-moi, monsieur Simard. J'espère que ton appendice nasal va au moins un peu désenfler avant ton rendez-vous avec la belle Jill.

— Quoi? J'ai le nez enflé? s'inquiéta Jerry.

— Non, je te tire la pipe! se moqua Gus dont l'humeur était plutôt joyeuse.

En arrivant à la voiture, ni l'un ni l'autre n'avait remarqué le journaliste qui cigarette au bec, était confortablement accoudé sur le capot.

— Que c'est beau! s'exclama Jodoin. L'enquêteur Côté qui s'est fait un petit ami!

— Je t'avais dit de dégager pis de pas m'attendre à ma voiture! rétorqua Gustave.

— Tu sais très bien que je n'écoute jamais ce que tu me dis. Et pourquoi je serais resté avec les autres? Pour que mon article soit un copier-coller? Oh non! Moi, je vais faire de bons papiers parce que le bon monsieur Côté va me donner un *scoop*.

— Attends, laisse-moi réfléchir... Oui, j'en ai un... Rien à déclarer! Ça te va? Maintenant, enlève-toi de ma voiture, s'il te plaît! dit Gustave avec un regard noir.

— OK, Gus... si on arrêtait ça, maintenant? Ton ami va croire que je suis comme les autres hyènes et que j'accoure aussitôt que je sens l'odeur du sang.

Cela dit, le journaliste tendit la main à Jerry et se présenta.

— Je suis Gilles Jodoin, journaliste d'enquête.

Jerry regarda son collègue qui lui fit signe qu'il n'y avait pas d'entourloupette.

— Enquêteur Jerry Simard, dit-il ensuite en secouant la main qui lui était tendue. Je suis le nouveau partenaire de Gustave.

— Tu as enfin quelqu'un sur qui tu pourras bûcher, mon Gus! lança Jodoin en pointant du doigt le nez de Jerry. Je vois d'ailleurs que tu as déjà commencé...

— Pars pas de rumeurs, veux-tu! Déjà que la télé nous a filmés. Y a fait une chute dans la ruelle, expliqua Gustave en jetant un regard complice à son collègue.

— Tu sais que je ne suis pas ce genre de journaliste.

— Oui, Gilles, je sais.

Gus se souvenait parfaitement bien... Voilà maintenant dix ans qu'il connaissait Gilles. Lorsqu'il était dans le coma, après son agression, tous les charognards avaient écrit qu'il avait sans aucun doute causé la mort de son acolyte en agissant de façon impulsive. Ils avaient dénigré autant le travail du policier que les qualités de l'homme lui-même. Mais Jodoin, lui, ne s'était livré à aucune spéculation de ce genre. Lorsqu'il apprit que le gros enquêteur était enfin sorti du coma, il fut le seul à lui proposer une véritable entrevue humaine, histoire de faire ressortir la vérité sur cet homme détruit physiquement et émotivement. Il avait rédigé un bel article expliquant que le policier avait probablement agi par réflexe, mais également, avec cœur et courage après avoir entendu les cris de détresse des deux jeunes femmes. Et même si son intervention irréfléchie avait provoqué la mort de son équipier — ce qui était regrettable — elle avait sans doute permis de sauver la vie d'une des deux victimes. Gustave avait beaucoup apprécié le travail du reporter qui avait fait de son mieux pour rétablir sa réputation. Depuis ce jour, les deux s'échangeaient des renseignements utiles pour leurs carrières respectives.

— Pourrais-tu me donner quelques informations sur le mystère qui se trame dans la ruelle? demanda Jodoin en toussant. Avec le camion de la morgue et les techniciens de scène de crime, je suppose que ça doit être un homicide, non?

— Bravo, Sherlock Holmes! Y te reste juste à résoudre l'affaire! ironisa Gus. Comme ça, on pourra tous aller boire un bon café, et un thé pour mon distingué collègue. Pas vrai, mon cher Jerry?

— Élémentaire, mon cher Watson! enchaîna ce dernier.

— Wow! Je vais me recycler en journaliste culturel et écrire sur le nouveau duo comique du poste 34! Sérieusement, Gus... juste un petit renseignement?

Avec son doigt, l'enquêteur lui fit signe d'attendre une minute, alla déverrouiller le coffre arrière de sa voiture, prit sa caméra numérique et la brancha sur l'ordinateur. Les photographies qu'il venait de prendre avec Jerry apparurent alors à l'écran. Jodoin, tout autant que Jerry, se montra étonné de voir que tout le matériel informatique était alimenté à l'aide du simple petit compresseur contenu dans le coffre. Pendant qu'ils regardaient les images d'horreur défiler sous leurs yeux, Gus en sélectionna une bonne dizaine et les imprima. Puis il en choisit une où l'on voyait la dépouille du Pic en entier avant de la tendre au journaliste.

— Tiens, prends celle-là! J'ai trouvé le portefeuille de la victime, y se nomme Louis Picard. Pour l'instant, c'est tout ce que j'ai. Tu peux publier la photo, mais dis pas de quelle source tu l'as obtenue. Et pis appelle-moi avant de nommer le nom du défunt; on doit d'abord prévenir la famille... Si on la trouve, évidemment.

Jerry dévisagea son coéquipier, s'expliquant mal pourquoi celui-ci remettait au journaliste un tel élément d'enquête. Mais il n'eut guère à patienter longtemps avant de connaître la raison à cela.

— Une photo, c'est gros, Gus! Il y a anguille sous roche... Que veux-tu en échange?

— Encore une fois bravo, Sherlock Holmes! Tu devrais devenir détective, tu perds ton temps comme journaliste.

— OK! Arrête de me faire languir et dis-moi ce que tu as en tête? supplia Gilles en jetant son mégot dans la neige.

— J'ai eu une information au sujet d'un certain Dubhan. Comme le seul Dubhan que je connaisse est le magnat des affaires Dubhan Rorke, j'aimerais que tu me trouves tout ce que tu peux sur lui. Par exemple: comment il est arrivé dans le monde des affaires, sa situation financière, le monde qui l'entoure. Bref, je veux un portrait global de sa vie.

— Pourquoi ne déclenches-tu pas une enquête officielle? interrogea Jodoin en s'allumant une autre cigarette.

— Parce que c'est pas une enquête officielle, ou du moins... pas encore. Un informateur m'a donné un prénom et je me fie seulement à mon intuition... Gilles, tu sais que tu creuses ta tombe en fumant comme ça?

— Je préfère creuser ma tombe tout seul plutôt que de me faire aider. Cela dit, je vais voir ce que je peux trouver sur ton homme. Bon, je pars au journal pour écrire un article visant à informer les gens que la damnée ruelle a encore frappé. Et avec la photographie que tu m'as donnée, je n'aurai pas besoin de me creuser la tête bien longtemps, car comme le dit l'adage, «une image vaut mille mots». Merci encore pour tout, Gus, et content d'avoir fait ta connaissance, Jerry, lança le journaliste avant de s'éloigner.

— Eh, Gilles! cria Gustave.

— Quoi? Tu t'ennuies déjà de moi, mon chou? lui répondit l'autre en lui envoyant des baisers avec la main.

— Non! Mais sois vraiment prudent quand tu effectueras des recherches sur Rorke.

— Comme toujours, tu me connais!

— Oui, justement! Et j'voudrais pas être responsable de ta disparition.

— Si je disparaissais avec mes cigarettes, tout sera OK! répliqua Jodoin dans une quinte de toux.

## CHAPITRE 18

Paula avait fermé le restaurant et elle sortait à peine de son automobile lorsque Ian arriva. Il descendit de son véhicule à son tour et marcha droit vers elle avant de l'embrasser à pleine bouche. Se disant fou d'amour pour elle, il lui fit savoir qu'il était grand temps qu'elle se confie à lui. Pendant qu'elle le regardait avec un mélange d'étonnement et d'anxiété, il la prit par la main et l'attira dans la maison. Elle le suivit sans s'opposer, se demandant bien ce dont il était question. Lorsqu'ils franchirent la porte, Jason était là, assis sur le divan et les défiant du regard. Paula allait prendre la parole dans le but de savoir pourquoi il n'était pas rentré travailler, et surtout, pourquoi il n'avait pas retourné ses appels. Mais à peine avait-elle ouvert la bouche que Ian l'interrompit de façon brutale et autoritaire. Voilà un comportement qui ne lui ressemblait guère, lui qui jusque-là, s'était toujours montré délicat et attentionné envers sa famille, et ce, même lorsqu'il s'empiffrait de stéroïdes.

— Tout le monde se tait! lança-t-il. Jason, monte dans notre chambre! Et j'ai bien dit dans NOTRE chambre! De cette façon, tu n'auras pas accès à ton ordinateur. Ah! Et donne-moi ton cellulaire, aussi. Je dois parler avec ta mère et ensuite, faudra qu'on discute, toi et moi.

Sa voix était si ferme, que les siens auraient obtempéré même s'il avait été un nain.

\*\*\*

Le camion-remorque noir et or venait de reculer devant l'aire de réception/expédition. Le conducteur sortit du véhicule sous les yeux du sergent Gabriel Côté, lequel continuait d'observer l'entrepôt des frères juifs. Ce dernier trouvait qu'avec son habillement de camouflage noir, le camionneur ressemblait davantage à un mercenaire de l'armée. Mais outre l'aspect plutôt louche du personnage, il ne voyait rien d'étrange à ce qu'une livraison ou une expédition soit effectuée tard un lundi soir, d'autant plus que si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, l'entrepôt renfermait des meubles anciens.

À l'intérieur, pendant que plusieurs s'activaient pour entrer la luxueuse Bentley Mulsanne de Rorke dans le camion, quatre hommes y transportèrent une caisse de bois contenant la dépouille du pauvre Donato. Ceci fait, tout le monde s'engouffra dans la boîte du véhicule. Après leur avoir recommandé de bien se tenir, le faux camionneur referma derrière eux, prit place derrière le volant, démarra et s'éloigna lentement. Le frère de Gus n'y vit que du feu. Comme convenu, les deux frères Garfunkel sortirent quelques instants plus tard par la porte principale, barrèrent derrière eux et s'éloignèrent en direction de leurs véhicules respectifs. Jugeant qu'il n'y avait plus rien à voir, Gabriel quitta son poste d'observation pour retourner chez lui. De son côté, même si certains trouvaient son initiative plutôt excessive, Ban était plutôt fier de lui.

\*\*\*

En analysant le contenu du portefeuille de la victime, Jerry mit la main sur le certificat d'immatriculation d'un véhicule de marque Jeep Sahara de l'année, immatriculé 840 PIC. Il communiqua donc avec le poste pour demander à ce qu'on envoie des patrouilleurs près de la ruelle des entrepôts afin de retrouver la Jeep de M. Louis Picard et de la faire remorquer jusqu'au laboratoire judiciaire aux fins d'analyse. Il montra ensuite à Gustave une carte professionnelle au nom de Maître Gérard Carrière, du cabinet d'avocats C & FRÈRES, avant d'apprendre qu'il s'agissait du plus puissant bureau juridique de la ville.

— J'me demande bien quel métier y pratiquait pour traiter avec ces avocats... Au prix qu'ils facturent, notre macchabée devait rouler sur l'or. Demain, après ton petit café avec Jill, bien sûr, on ira annoncer à Maître Carrière qu'y vient de perdre un client. On va aussi lui poser quelques questions, en espérant qu'y passe pas tout sous le secret professionnel. Mais peut-être que ton rendez-vous va s'étirer et que j'devrai aller voir l'avocat tout seul? dit Gustave en battant des cils comme une jeune dulcinée.

— Tu ne lâches jamais le morceau, toi!

— Au poste, y veulent tous que je te traite comme mon comparse. Je fais juste m'acquitter de ma tâche avec constance et précision. J'avoue qu'après dix ans de travail en solo, j'adore ça. Pas mal plus que je croyais! T'es

le souffre-douleur idéal, mon Jerry! de renchérir Gustave.

— Moi, je crois plutôt que ce que tu aimes, c'est de t'acharner sur les plus faibles, répliqua Jerry en se donnant un air d'enfant battu. De toute façon, ma mère répétait toujours le dicton: «Qui aime bien, châtie bien.»

— Tu m'as percé à jour. Je t'aime ben. Et en plus, je suis un sadique refoulé dans un corps trop étroit pour lui, répondit Gus avec un large sourire.

Jerry était surpris de voir son collègue se moquer ainsi de son propre poids et de s'ouvrir aussi aisément à lui. Néanmoins, il n'émit aucun commentaire, sachant faire preuve de diplomatie quand la situation l'exigeait.

— Là, Jerry, j'ai dû me plonger dans le crime... Chaque enquêteur développe une méthode différente. Comme j'travaille seul depuis que j'ai fait ce métier-là, disons que j'ai une méthode plutôt bizarre. Je t'explique... Je m'enferme dans la voiture en mettant une chanson avec le volume au maximum. Je prends toutes les photographies que j'ai... ou plutôt... qu'on a prises, je les brasse, pis pendant une ou deux chansons, je les fais défiler très vite devant moi. D'habitude, quand j'ai terminé mon processus, les détails me sautent aux yeux et j'ai plus besoin de regarder les photos durant tout le reste de mon investigation, parce que chaque détail reste gravé dans mon subconscient. Ce que je veux t'dire, c'est que... soit tu restes dans l'auto avec moi et que tu m'regardes faire, soit tu sors de l'auto et que t'attendes que j'aie terminé.

— Non, je vais rester. J'aimerais bien voir ta méthode, comme tu dis, et en même temps, profiter de la chaleur de l'habitacle.

— OK! Dans ce cas-là, assis-toi et profite du spectacle! Euh... je m'excuse d'avance pour les préjugés que tes grandes oreilles pourraient subir. Un, deux, trois...

Le système audio cracha les notes de *Highway To Hell* avec une telle puissance, que le pauvre Jerry bondit au plafond. Une fois remis de sa surprise, il se retourna pour voir un Gustave qui en transe, regardait les photographies passer de sa main droite à sa main gauche avec une habileté déconcertante, pour ensuite repasser de sa main gauche à sa main droite avec la même dextérité. Les pupilles de l'enquêteur allaient d'une photo à l'autre, sans jamais cligner des yeux. Après deux chansons, il ferma le son et se retourna vers son collègue.

— Crisse que j'ai mal à tête! se plaignit-il.

— Ah! Je ne comprends vraiment pas pourquoi... lui répondit sarcastiquement Jerry.

— Tu peux te moquer autant que tu voudras, mais cette méthode-là fonctionne pour moi. Allez! On s'en va au poste pour faire notre rapport.

— Attends avant de décoller. Je voudrais savoir quelque chose au sujet de ta méthode, comme tu l'appelles. Pourquoi mets-tu la musique aussi forte?

— Parce que quand j'me préparais avant une partie de football, j'mettais mes écouteurs avec la musique dans le piton pour faire sortir mon agressivité. Maintenant, quand je répète ce geste-là, toute ma mémoire cellulaire répond comme dans l'temps avant que je saute sur le terrain. Ça me permet de me concentrer sur le moment présent pis mon cerveau est... comment j'te dirais ça... plus alerte. Y a rien de scientifique là-dedans, mais pour moi ça fonctionne!

\*\*\*

Pendant ce temps, l'auto-patrouille devant rechercher la Jeep était presque rendue à la ruelle quand le co-pilote remarqua un camion-remorque noir et or stationné le long d'une petite rue qui n'était pas commerciale et encore moins industrielle.

— Eh! lança-t-il à son collègue. Arrête-toi et recule lentement jusqu'au coin.

— Pourquoi? As-tu trouvé la Jeep?

— Non, mais je crois qu'il se passe quelque chose de pas catholique dans le coin. Assure-toi que personne ne puisse voir notre véhicule depuis la petite rue.

— OK! Mais j'espère que tu ne me fais pas perdre mon temps.

Le chauffeur stationna derrière une congère d'un blanc particulièrement douteux, ce qui leur procurait une

vue parfaite sur le véhicule lourd. Toutefois, il ne se passait strictement rien.

— Si on allait faire ce qu'on nous a demandé, suggéra-t-il, soit trouver la Jeep de l'homme qui a eu affaire à «la Grande Faucheuse» de la ruelle.

— HEIN?

— Oui, «la Grande Faucheuse»... Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu ça? «La Grande Faucheuse» égale la mort. Elle se promène habillée en moine noir avec une grande faux pour prendre la vie.

— OK! Je connais, mais arrête de jacasser et regarde... Le camionneur sort!

Effectivement, le faux chauffeur se dirigea vers l'arrière du camion et ouvrit la porte coulissante. Ceci fait, les deux agents furent sidérés lorsqu'une dizaine d'hommes en noir sautèrent dans la rue avant d'aider plusieurs autres à faire de même.

— Vite! commanda le policier assis à la place du passager. Appelle le poste pour du renfort et demande-leur ce qu'on doit faire avec ça. C'est peut-être un réseau illégal de casinos mobiles.

Tout à coup, une fourgonnette noire arriva à toute vitesse et les portes de côté s'ouvrirent sur quatre hommes cagoulés et armés de mitraillettes Kalachnikov. L'un d'eux salua les policiers de la main et moins d'une seconde plus tard, tous commencèrent à faire feu sur eux. À peine quinze secondes s'étaient écoulées entre l'arrivée, l'exécution et le départ de la fourgonnette. C'était Ban qui avait ordonné ce nettoyage après avoir été avisé qu'une auto-patrouille s'était dissimulée pour les observer.

— *GO! GO! GO!* Tout le monde se dépêche de regagner son véhicule et d'évacuer les lieux. *LET'S GO!* lança Ban qui malgré la situation d'urgence, était en parfait contrôle

Les chefs pressèrent le pas avant de s'évaporer les uns après les autres.

— Martin et Filippo, savez-vous où se trouve la voiture du Pic? demanda Ban.

— Il se stationne... euh, non... Je veux dire que lorsqu'il venait chercher sa dose, il se stationnait toujours sur la rue Jefferson, derrière le garage du bonhomme Fournier, répondit le nouveau chef du trafic de drogue.

— OK, merci! Vandal, demande à un de tes petits voleurs de la récupérer et de la faire disparaître avant que la police ne mette la main dessus.

— C'est comme si c'était déjà fait, monsieur! répondit docilement le Gros qui n'avait pas prononcé un seul mot depuis la menace qu'il avait reçue sur son cellulaire.

— Merci! Je suis presque sûr que c'est ce que cherchaient ces deux agents. J'aurais dû y penser avant.

Après s'être assuré que tout le monde avait quitté les lieux, Ban sortit la plateforme pour faire descendre la voiture de son patron et partit sur les chapeaux de roues.

\*\*\*

Au troisième étage du poste 34, les enquêteurs étaient confortablement installés devant leur bureau pour rédiger leur rapport.

— Je commence la paperasse, dit Gustave, et pendant ce temps-là, va voir l'enquêteur Marchand au deuxième étage. C'est lui qui devait interroger les trois hommes que le SWAT a arrêtés dans la ruelle. Reviens ensuite me dire ce qu'y a obtenu.

À peine quinze minutes plus tard, Jerry revint.

— Déjà de retour? L'interrogatoire a pas dû avoir donné grand-chose... fit Gustave.

— Tiens, je t'ai pris un café. Et puisque Ginette m'a dit de veiller sur ta santé, je t'ai pris un édulcorant.

— Merci, maman! Pis, qu'est-ce que Marchand avait de bon à te raconter sur nos trois *amigos*?

— Tiens-toi bien... Ils étaient tous mineurs. Il a dû attendre que les parents arrivent avant de les interroger.

— J'sais comment ça fonctionne, Jerry. Enlève le superflu et va droit au but, rétorqua Gus.

— Pas de problème, maître! Moi être à votre service! le nargua Jerry.

— Je m'excuse. J'voulais pas te brusquer, mais on a encore le rapport à compléter, et aussi, j'ai un problème... J'sais pas si je devrais rapporter le brave Floyd comme témoin. J'ai toujours eu de la misère à divulguer

mes sources d'information.

— Ta réponse est dans ta question. Alors, n'en parle pas; on trouvera bien quelque chose pour remplir les trous. On doit protéger nos collaborateurs coûte que coûte.

— Tu sais que t'apprends vachement vite, toi!

— Je sais. Après ma modestie, c'est ma principale qualité! Maintenant, pour les jeunes que Marchand a interrogés... Deux n'ont rien voulu dire malgré la pression de leurs parents et le plus vieux des trois s'est complètement couché. Ils étaient venus dans la ruelle pour acheter de l'extasy et du speed pour aller danser ce week-end. Ils ont eu le temps de se procurer ce qu'ils voulaient parce que les gars du poste ont saisi une dizaine de comprimés. Aussitôt leur transaction effectuée, ils ont aperçu un fourgon noir foncer vers l'entrée de la ruelle, côté est. Puisqu'ils croyaient que c'était la police, ils ont paniqué et se sont enfoncés un peu plus dans le noir intense qui drapait la ruelle.

— Arrête de fleurir tes phrases, Jerry. Garde ça pour ta rencontre avec Jill!

— OK! Mais je trouvais que ça apportait un côté dramatique... Il ne manquait que la musique.

— On n'est pas dans un roman. T'as ben vu le mort? Ça, c'est la réalité!

— Je termine, alors... Les jeunes ont vu le fourgon arrêter pour parler au *pusher* et tout ce beau monde a disparu au bout de quelques secondes. Ils ont cru que tout danger était écarté, puis BANG! Les gars du SWAT ont envahi la ruelle. Arrestation en règle et voilà! Fin de l'histoire.

— Ç'aurait été trop beau qu'ils aient vu quelque chose, mais au moins, toi et moi on sait que le fourgon noir a quelque chose à voir avec les gars de la ruelle. Avec les autres renseignements de Floyd, on dirait que l'étau est su l'bord de se refermer sur le gang des Nations-Unies.

— GUSTAVE CÔTÉ! QU'EST-CE QUE T'AS ENCORE FOUTU COMME BORDEL? hurla le commandant Bellechasse en faisant irruption dans le bureau, le visage défiguré par la colère.

D'abord sidérés par l'arrivée pour le moins foudroyante de leur patron, les deux enquêteurs demeurèrent bouche bée, jusqu'à ce que Gustave tente de détendre l'atmosphère en répondant:

— J'aimerais comprendre ce qui nous vaut l'honneur de votre présence dans notre humble lieu de travail.

— Niaise-moi pas en plus, Côté! vociféra le commandant toujours aussi enragé.

— Pouvez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer le motif de votre colère?

— Arrête de parler comme un livre, Gus, ou je ne réponds plus de moi!

— Excusez-moi, c'est la faute de Jerry... Y m'a mis des phrases bizarres dans la tête.

D'avantage par empathie que par découragement, Jerry regarda son comparse en hochant la tête, tant celui-ci se mettait les pieds dans les plats.

— Avant de te causer, j'aimerais que Jerry quitte la pièce et aille attendre dans le corridor.

— Non, monsieur Bellechasse, je n'irai pas ailleurs, riposta Jerry en défiant le commandant du regard.

— Et pourquoi donc? interrogea l'autre d'un ton autoritaire.

— Parce que premièrement, vous m'avez personnellement demandé de devenir le coéquipier de l'enquêteur Côté, ce que j'ai accepté. Deuxièmement, puisqu'il est mon partenaire, quoi qu'il ait pu faire, je me porte garant de lui, car au boulot, nous ne sommes qu'un. Finalement, il est inutile que j'aille ailleurs puisque les murs sont en papier mâché et que je vais entendre votre conversation de toute façon, argumenta fièrement Jerry.

— Je vois que tu t'es bien adapté... Mais tu as raison, ça vous concerne tous les deux. Comme vous avez l'air d'aimer les histoires, laissez-moi vous en raconter une... Un pauvre vieux commandant de police était chez lui, bien installé, à regarder la télévision bien collé sur sa douce épouse quand soudain, le téléphone a sonné. Le brave homme a donc soulevé le combiné pour répondre... À l'autre bout du fil, son interlocuteur n'était visiblement pas content, car son chef de service venait de se faire agresser dans la ruelle par deux de mes enquêteurs.

— C'est Georges qui... qui a commencé, je n'ai... bégaya le gros enquêteur qui savait que déranger le commandant alors qu'il était collé contre la chaude et sensuelle... non... sexuelle Mme Bellechasse, était un acte passible de la peine de mort.

Son frère lui avait raconté que la plupart des gars du poste fantasmaient sur cette dernière.

— Arrête, l'interrompt Arnould, je connais toute l'histoire, mais c'est la fin qui va t'intéresser. Toute

l'équipe des techniciens de scène de crime s'est fait retirer de l'enquête qu'on a ensuite confiée aux techniciens du poste 28.

— Mais pourquoi nos techniciens devraient-ils payer pour une gaffe qui concerne seulement Georges et moi? Même si je m'accroche souvent avec eux, y sont les meilleurs techniciens en ville.

— Attends, ce n'est pas fini. L'enquête vous a aussi été retirée.

— Bordel! jura Jerry avec un semblant de trémolo dans la voix. Mais c'est ma première enquête! Vous ne pouvez rien faire, monsieur?

— Et le pire, dans tout ça, c'est qu'en arrivant ici pour vous parler, mon ami, qui est directeur de production, m'a dit qu'il avait une vidéo montrant deux de mes gars, dont un avec le nez en sang, quitter une scène de crime en riant aux larmes. Ça m'a coûté un voyage de pêche pour qu'il ne la diffuse pas! Je vous laisse donc la soirée pour faire un rapport détaillé dans lequel vous transmettez également vos impressions. Quand vous aurez terminé, vous remettrez le tout aux gars du poste 28!

— C'est bon, agréa Gus en jouant les repentants. Je suis désolé, Arnauld.

— Tu me décois, mon ami. Tu dois montrer l'exemple au jeune, alors ne gâche pas tout.

Au moment où le commandant allait quitter le bureau, son cellulaire se mit à sonner. Il prit l'appel et apprit que deux de ses agents venaient d'être transportés à l'hôpital après s'être fait cribler de balles. L'un était mort et l'autre luttait pour sa vie.

— Je me rends à l'hôpital. Dites au lieutenant McCarthy de me rejoindre, demanda-t-il à Gus et Jerry avant de leur apprendre, d'une voix brisée, la triste nouvelle.

— Voulez-vous que nous allions sur les lieux de l'événement? questionna Jerry.

— Non, jeune homme. Vous deux, vous en avez assez fait pour aujourd'hui. Et d'ici à ce que vous partiez, faites-moi le plaisir de ne pas provoquer de bagarre avec les autres services, les somma Bellechasse en se retirant des lieux.

— Oui, mais... lancèrent en chœur Gus et Jerry.

— Fermez-la! Un de nos hommes est mort et un autre se bat pour sa vie, alors gardez votre susceptibilité pour vous! s'enflamma Arnauld dont la jugulaire voulait exploser.

À la suite de cette annonce dramatique, un sentiment de tristesse envahit le bureau, devenu soudainement trop étroit pour contenir toute cette grisaille émotive.

— Bon, soupira Gus, je crois que j vais aller me coucher et réfléchir. Tu devrais faire la même chose, Jerry, mais avant, je t'invite pour une bière au Bar Sportif.

— Tu as raison... Mais avant, pourrais-tu m'indiquer un motel pas trop dispendieux où je pourrais passer la nuit?

— Quoi? T'as pas d'endroit pour dormir? s'exclama Gustave.

— Non, je suis venu directement au poste, répondit piteusement Jerry.

— Dans ce cas, viens dormir chez moi en attendant de te placer les pieds. Mais je t'avertis, j'te fais pas à manger.

— Merci beaucoup, mais pour la bouffe, pas de problème! J'ai deux grosses glacières pleines de bons plats que ma mère m'a cuisinés.

— Là tu parles! Que Dieu bénisse les mamans gâteau! Prends ta voiture pis suis-moi. Finalement, on va prendre la bière chez moi.

— On ne devrait pas aller porter nos armes dans l'armurerie, avant?

— Non, comme on est enquêteurs, on a l droit de les apporter à la maison parce qu'on sait jamais quand on peut être appelés. Donc vaut mieux être prêts. Allez... Viens voir mon petit bungalow. Mais d'abord, il faudrait que t'arrêtes quelque part pour acheter du thé, parce que moi, de la boisson de snob, j'en bois pas.

Puis les deux partirent en laissant entendre un rire qui sonnait faux, tant le poids des événements les accablait.

## CHAPITRE 19

Le Dynastie Investissement était le plus haut gratte-ciel de toute la métropole et en même temps, le plus controversé. Sa construction avait été interrompue deux fois en raison des décès du chargé de projet et du principal investisseur, tous deux ayant péri à la suite de malheureux accidents. Suite à cela, par un heureux hasard, le projet fut sauvé par le groupe dirigé par Dubhan Rorke. Au soixante-dixième et dernier étage de l'immeuble, Ban se tenait en face de son patron. Après les événements des dernières heures, les deux hommes étaient songeurs. Le silence devenant beaucoup trop lourd pour lui, Dubhan décida de le rompre.

— Je crois qu'on a mérité quelque chose à boire! Que veux-tu? C'est moi qui te sers.

— N'importe quoi, pourvu que ce soit fort, lui répondit le colosse asiatique.

— Comment vois-tu la situation?

— Tout va rentrer dans l'ordre, je ne m'inquiète pas, répondit celui que de toute façon, rien n'inquiétait vraiment.

— Je te crois, mais on y est allés un peu fort avec les deux policiers, rétorqua Dubhan qui pour une rare fois, semblait légèrement nerveux.

— Oui, mais nous n'avions pas le choix. Autrement, ils auraient appelé des renforts et nous aurions tous été arrêtés... Les chefs, tout autant que vous et moi. Ç'aurait été très nuisible aux Nations-Unies. Voyez-vous, il y a les hommes qui s'agitent et il y a ceux qui agissent... Nous faisons partie de la deuxième catégorie. Alors, continuons d'agir! Demain, j'analyserai les vidéos de la réunion pour voir si un de vos collaborateurs n'aurait pas eu un comportement bizarre. En même temps, nous allons faire disparaître le fourgon et le corps de Donato, puis mettre des hommes en faction devant le bar de Tremblay pour repérer le nouveau dont Martin nous a parlé.

— Excellent! Et pour la veuve de Donato, que comptes-tu faire?

— Geishas m'a confirmé que tout était OK. Elle va accepter une compensation financière et disparaître quelque part pour se faire rôtir au soleil. Une autre salope qui était uniquement mariée pour l'argent. Je voudrais vous demander pardon, patron, pour les fautes que j'ai commises ce soir. Je n'ai pas songé à retracer le cellulaire et la Jeep du Pic.

— Tu es tout pardonné, l'erreur est humaine, répondit Dubhan avec un sourire débonnaire.

— Merci, soyez assuré que je ne répéterai plus ce genre d'erreurs.

L'Asiatique baissa les yeux, plus parce qu'il s'en voulait que par respect. Dubhan, qui ne remarqua pas la différence, le regarda en se disant qu'il aimait bien la façon de penser des Orientaux.

\*\*\*

Installée dans le salon, Paula s'interrogeait à savoir ce qui pouvait bien se passer dans la tête de son mari.

— Je vais aller droit au but, commença par lui dire ce dernier. Mais auparavant, je veux que tu saches que je t'aime, que je t'ai toujours aimée, et ça, depuis le premier jour.

— Je le sais, mon amour, de répliquer Paula qui commençait à craindre la suite.

— Alors pourquoi tu me mens depuis le tout début?

— Mais de quoi parles-tu? chercha à savoir Paula qui totalement déstabilisée, afficha un regard rempli d'incrédulité.

— Le petit...

— Quoi, le petit?

— Jason! Je l'aime comme mon fils... même si je sais parfaitement qu'il ne l'est pas.

— ...

— Crisse! Tu crois que je ne savais pas compter à l'époque? Moi je le sais, la marraine et le parrain le savent, et tout ce que nous souhaitions, particulièrement moi, c'était que tu nous l'avoues un jour. Mais les mois ont passé, puis les années... et jamais tu n'as parlé, dit le géant qui avait peine à retenir ses sanglots.

— Qu'est-ce que ça change, dis-moi? Comme tu l'as si bien dit, tu l'aimes comme ton propre fils, alors...

— La confiance, Paula, la confiance! Tu ne m'as jamais laissé jouer mon rôle de père complètement. Pour-

quoi? Quand je veux lui parler ou le punir, tu m'arrêtes toujours en me disant que tu t'en occupes.

Comme tout bon adolescent, après avoir ouvert la porte de la chambre, Jason s'était approché pour épier la conversation de ses parents. Aussi, avait-il tout entendu... Il descendit les escaliers en trombe pour apostropher sa mère.

— VAS-Y, RÉPONDS! POURQUOI TU NE NOUS AS RIEN DIT? s'époumona-t-il.

— Parce que j'avais peur de vous perdre... Voilà pourquoi! J'avais peur que tu aies honte de moi et que ton père me quitte. Ça me fait mal, à l'intérieur... Ça me fait mal tout le temps. Le simple fait de penser que vous pourriez m'abandonner...

Un silence s'installa, et elle reprit en lançant d'un seul souffle:

— J'AI ÉTÉ VIOLÉE!

Puis elle s'écroula en pleurs, ses jambes ne la supportant plus. Comme si l'effort qu'elle avait dû faire pour se libérer du fardeau qui écrasait sa vie avait vidé son être de toute l'énergie qu'il contenait.

Son époux et son fils étant aussi en pleurs, la pièce n'était plus qu'un océan de larmes et de chagrin. Chacun ressentait l'immense douleur qui émanait de la femme qu'ils aimaient. Comme si le temps n'avait plus d'emprise sur leur vie, les trois restèrent immobiles pendant près d'une heure, pris dans la douleur de leurs émotions. La thérapie imposée par Ian s'était avérée efficace. Il voulait la vérité, eh bien maintenant, il l'avait! Sûrement parce qu'à court de larmes, Paula finit par s'arrêter de pleurer. Libérée des chaînes de la culpabilité, elle tendit les bras vers ses deux chéris qui s'y jetèrent comme si elle venait de leur ouvrir les portes du paradis. Ils s'embrassèrent, se dirent des paroles tendres et se promirent que dès lors, ils se diraient toujours la vérité. Par la suite, Ian demanda à Jason s'il l'autorisait à lui parler comme un père parlerait à son fils. Pour leur laisser un peu d'intimité, Paula annonça qu'elle allait prendre un bain chaud. Mais avant de les quitter, elle leur proposa de tous dormir dans le sous-sol, comme lorsque Jason était petit, ce que les deux autres acceptèrent en exhibant un grand sourire. Ce soir-là, le mal qui grugeait leur vie était parti à jamais. Tout pouvait recommencer, et sûrement pour le mieux. Avec une bonne dose d'amour et de volonté, ce qui ne manquait pas au sein de leur famille, c'était assurément possible.

— Écoute-moi, Jason, se lança Ian sans autre préambule. On m'a informé que tu songeais à vendre de la drogue dans ton école.

— C'est faux... Qui t'a dit ça?

— Jason, on a dit plus de mensonge entre nous, tu te souviens? Tout ce que je veux te dire, et ne le répète surtout pas à ta mère, c'est que tu peux fumer un joint de temps en temps, mais si tu en vends, tu vas ruiner ta vie. Ceux qui hantent la ruelle en sont la preuve vivante. Tu réussis bien à l'école, tes notes sont supérieures à celles que j'avais à ton âge, même qu'elles surpassent celles de ta mère qui pourtant, est très intelligente!

— Sérieux? s'étonna Jason.

— Bien sûr que je suis sérieux! Ta mère et moi avons toujours été très fiers de tes résultats scolaires. Je sais que tu aurais voulu m'épater en réussissant dans le sport, mais... tu n'es pas comme moi. J'ai un don et ce don, c'est mon physique. Quant à toi, tu as l'intelligence et le cœur. Et en vieillissant, c'est tout ce qui compte. Alors s'il te plaît, je sais qu'il s'agit ici de ta vie, mais ne va pas la gâcher en vendant de la came. Que ferait ta petite marraine adorée si tu te faisais arrêter? Avec son fauteuil roulant, elle ne serait même pas en mesure de te visiter dans ta maison de correction! termina Ian d'un ton sarcastique.

Cela dit, il lui tendit la main en lui disant «deal»?

— C'est bon, j'ai compris, répondit le jeune homme en lui serrant la main.

Sans voir venir la chose, il fut soudain attiré par le bras puissant de son père qui l'enlaça en lui chuchotant à l'oreille qu'il l'aimait et que quoi qu'il advienne, il serait toujours son père malgré les circonstances... Comme avant.

\*\*\*

Avant de se rendre chez lui en compagnie de Jerry, Gustave avait fait un détour pour voir les lieux où s'était déroulé le drame qui venait d'assombrir la vie du poste 34, malgré l'interdiction qu'ils avaient de s'y présenter. Comme tous bons policiers, ils le devaient, ne serait-ce que par solidarité. Lorsqu'ils furent sur place, ils discutèrent quelque peu avec Marchand, lequel avait hérité de l'enquête en attendant que la police nationale prenne la relève.

Une fois à la maison de Gus, Jerry stationna sa Golf derrière la Chevrolet Impala et resta quelques minutes à observer le bungalow fait de brique rouge et de vinyle blanc. L'extérieur de la maison était modeste, mais coquet. Il se voyait bien vivre dans un endroit pareil et avait déjà hâte d'avoir assez de sous pour s'établir. Il sortit de sa rêverie lorsqu'il remarqua son collègue qui, sur le pas de la porte d'entrée, lui faisait signe de le rejoindre.

— Enlève tes bottes, le somma Gus une fois Jerry rendu dans le hall d'entrée. J'voudrais pas que tu salopes mes planchers. Dépose tes glacières ici, j'vais te faire de la place dans le frigo tout à l'heure.

— Eh! Ne t'inquiète pas, j'ai été bien élevé! Et en rangeant les plats de bouffe dans le réfrigérateur, n'en profite surtout pas pour en réchauffer un en douce.

— Juré craché, l'comique!

— J'ai remarqué que ton allée de stationnements et ton balcon sont parfaitement déneigés. Tu as engagé une compagnie de déneigement?

— Non, j'ai fait du chantage! répondit Gus avec un sourire resplendissant.

— Du chantage? Explique-moi...

— L'automne passé, raconta Gus en arborant le visage d'un homme qui venait de se faire prendre à jouer un mauvais tour, j'ai surpris l'ado du voisin et un de ses amis en train d'essayer de voler ma vieille bicyclette dans le cabanon de jardin. Je leur ai montré ma plaque d'enquêteur, je les ai empêchés de s'enfuir et pour leur faire peur, je leur ai dit que j'allais appeler au poste pis les faire enfermer dans une maison de correction. Y ont essayé de jouer les fanfarons en me disant que je pouvais rien faire contre eux. J'ai donc collé ma plaque dans leurs p'tites faces pas de poil pis je leur ai dit que si j'étais un citoyen ordinaire, y auraient probablement raison, mais comme j'étais un enquêteur chevronné et que j'avais autant de poids au palais de justice que sur une balance... Y m'ont regardé tous les deux avant de se mettre à pleurer! C'est là que j'ai eu une idée de génie: en échange de mon silence, je leur ai proposé de déneiger ma cour pendant tout un hiver!

— Tu es un vrai salaud!

— Je l'sais! Au fond, ç'aurait peut-être été une bonne chose qu'y m'débarrassent de mon vieux *bike*. Maudit que j'me trouve drôle!

— Je vois ça, oui... On rentre ou on passe la soirée dans le hall?

— Rentre, pis fais le tour de la maison tout seul. Moi, j'vais aller chercher les bières et t'attendre au salon. En passant, ta chambre, c'est la petite qui est peinturée en bleu. Fais comme chez vous, monsieur l'bien éduqué!

Jerry fut agréablement surpris. Lui qui s'attendait à un décor et un ameublement spartiates, voilà qu'il constatait que tout était agencé avec goût. Sa visite terminée, il revint au salon, prit sa bière et s'enfonça dans le fauteuil inclinable, complètement fourbu à la suite de sa première soirée de travail dans la grande ville. De son côté, Gustave occupait toute la place sur le divan qui, de tout le décor, constituait le seul élément qui dérangeait l'œil. Non pas en raison de sa forme ou de sa couleur, mais bien parce qu'il était défoncé, en plus de soutenir un oreiller et une vieille couverture de laine sur l'un de ses accoudoirs. Jerry but une grande gorgée du nectar des pauvres et porta son regard sur la chemise que portait son hôte. Une question le démangeait.

— J'aurais une question personnelle à te poser...

Gustave le regarda à son tour, l'air de se demander ce qu'il allait encore lui sortir comme connerie.

— Pourquoi portes-tu des bretelles et une ceinture?

— Ah! Ah! Ah! Si je m'attendais à une question pareille! J'porte des bretelles pour bien tenir mes culottes parce qu'au cas où tu l'aurais pas remarqué, je suis légèrement obèse et ça, c'est un euphémisme. Pour ce qui est de la ceinture, c'est pour tenir mon étui à revolver. Comme elle sert juste à ça, j'suis pas obligé de la serrer, ce qui fait que j'peux me pencher sans m'étouffer. Parce que vois-tu, même sans ceinture, c'est devenu pénible, pour moi, de me plier en deux.

Sentant un malaise s'installer, Jerry préféra changer le cours de la conversation en disant, non sans lever un

pouce en signe d'appréciation:

— Ta maison est vraiment bien décorée.

— C'est pas moi qui me suis chargé de la décoration, c'est ma femme. Son travail, c'est... décoratrice d'intérieur.

Ce disant, il pointa une photo de mariage qui ornait la bibliothèque du salon. Même si à l'époque, il était plus mince en plus d'avoir encore des cheveux, on arrivait sans mal à le reconnaître. Quant à la blonde qui se tenait à ses côtés, elle était d'une beauté à couper le souffle.

— Tu es marié? Écoute... Je ne voudrais pas abuser... Que va dire ta femme quand elle va voir que j'en vahis votre maison?

— Les nerfs, pompon! Officiellement, j'suis marié, mais officieusement, j'suis... J'sais pas ce que j'suis... Mais inquiète-toi pas, elle reviendra pas.

Les yeux humides et l'air quelque peu nostalgique, il but sa bière d'un trait et s'en déboucha une autre lorsque Jerry balbutia:

— Désolé... On dirait que je passe mon temps à me mettre les pieds dans les plats avec mes questions.

— Tu pouvais pas savoir, répliqua Gus en vidant à nouveau sa bière sous le regard empathique de son collègue.

L'alcool l'aidant à se détendre, il profita du moment pour se confier. Aussi, enchaîna-t-il en disant:

— J'vais t'expliquer quel genre de merde je suis. Lisa, c'est le prénom de ma femme, je l'ai connue au secondaire. C'était la plus belle fille de toute l'école, peut-être même de toute la ville. Quand on a commencé à sortir ensemble, laisse-moi te dire que j'étais le gars le plus fier au monde quand elle était à mon bras...

Il s'arrêta quelques minutes, donnant l'impression de voyager dans sa tête pour mieux se remémorer cette époque de sa vie. N'osant le bouleverser davantage, Jerry préféra garder le silence, jusqu'à ce qu'il l'entende lui dire:

— Ensuite on s'est mariés et j'ai commencé à travailler comme policier. Tout allait pour le mieux, jusqu'à cette fameuse nuit dans la ruelle, quand...

Un long silence s'installa, puis il reprit:

— Quand j'suis sorti de mon coma, ma Lisa était partie... Comme ça, sans explication, sans même m'écrire un mot. Une femme qui fait ça à son mec, c'est parce que l'mec en question est un sacré trou du cul. Ça fait dix ans, maintenant.

Jerry se garda bien de le dire à haute voix, mais en son for intérieur, c'est plutôt la femme de son interlocuteur qui méritait ce dernier qualificatif.

— Cette femme-là, c'était mon oxygène; aujourd'hui, j'respire, mais j'vis pas, confessa Gus en vidant une nouvelle fois sa bière.

— Ce n'est pas pour te reconforter, mais ma mère disait toujours: «Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie<sup>2</sup>.»

— Depuis que tu m'parles de ta mère, j'ai cru remarquer qu'elle a une réponse à tout... Mais pourquoi tu m'dis ça?

— Parce que maintenant que je suis avec toi, tu n'auras pas le choix de recommencer à respirer, parce que moi je veux que mon coéquipier soit en santé, autant physiquement que mentalement. Autre chose... Regarde bien ta photo de mariage.

Alors que Gustave essayait de s'extirper du sofa, Jerry s'empressa de se lever, prit le cadre, le brisa et déchira la photo. Après un bref moment de colère, de blasphèmes et de menaces, le gros enquêteur se laissa choir

sur son divan.

— Ça t'a fait du bien? questionna Jerry en se tenant tout près de la porte d'entrée au cas où les menaces se seraient transformées en gestes concrets.

— J'sais pas, mais ça défoule! Merci... j'aurais jamais eu le courage d'me débarrasser de cette photo-là. Pour moi, ça représentait un moment de bonheur, mais en même temps, ma plus grande peur. Mais c'est pas tout, ça! Y faut qu'on parle un peu du sac de viande qui se faisait bouffer par les rats, tout à l'heure. On a un rapport à remplir et avec ce qui est arrivé, on est mieux de marcher les fesses serrées.

— D'accord, mais avant, je crois qu'on devrait trouver une histoire pour expliquer la découverte du cadavre sans avoir à impliquer le clochard.

Les deux hommes se mirent à réfléchir. Après un long moment au cours duquel ils durent convenir qu'il n'était vraiment pas évident de trouver une solution, Jerry lança:

— J'ai une idée! Elle est tirée par les cheveux, mais tu me diras ce que tu en penses! Si on racontait qu'en sortant du bistro, après un bon repas, on a voulu jeter un œil sur l'entrée de la fameuse ruelle et qu'à quelques pas de là, nous avons aperçu un rat... Non... Un immense rat qui traînait dans sa gueule un gros morceau de peau en laissant derrière lui une traînée de sang dans la neige fraîchement tombée.

— Shit! Ça fait des années que j'ai pas entendu une idée aussi farfelue que celle-là! Mais j'vais quand même l'acheter pour éviter au pauvre Floyd d'être obligé de témoigner. De toute façon, l'enquêteur du poste 28 va finir par se rendre compte qu'on a falsifié notre rapport pour cacher un témoin. Du coup, y va nous appeler pour avoir des infos et on va l'inviter à prendre un café. Une fois face à face, on verra si on peut lui faire confiance.

— Comment fera-t-on pour savoir si on peut lui faire confiance?

— T'inquiète pas pour ça! Tu vas savoir dès que tu lui auras serré la main. J'suis sûr que t'as l'instinct pour détecter les faux culs. Maintenant, j'vais te faire connaître mes impressions et sauf si t'es pas d'accord avec moi, tu me transmettras ensuite les tiennes. J'commence... Numéro *uno*: le cadavre était attaché, mais ses yeux étaient pas bandés; donc soit le tueur voulait que sa victime le voie agir, soit c'est un sadique qui aime voir la souffrance dans les yeux des autres, soit il agissait par vengeance personnelle. Numéro *dos*: pour mutiler la victime, y s'est pas servi d'un vulgaire couteau. La grosseur des incisions me porte à croire qu'y s'est servi d'un scalpel. La preuve, c'est que l'amputation des bijoux de famille du cadavre a été faite de façon très précise. J'en déduis que celui qui a fait ça s'est déjà servi d'un instrument du genre et qu'y peut s'agir d'un médecin, d'un vétérinaire ou encore, d'un employé de laboratoire. Est-ce que t'as une idée du nombre de métiers où les gens se servent d'un scalpel?

— Non, mais on pourra vérifier et...

— T'emballe pas... T'oublies qu'on a perdu l'enquête... Tout ce qu'on fait ici, c'est tirer nos conclusions qu'on va ensuite livrer au poste 28. Numéro *tres*...

— Pourquoi tu comptes en espagnol, Gus?

— Pour le fun! Je continue... Numéro *tres*: le membre coupé nous dit quoi? Peut-être que l'assassin a déjà subi des sévices sexuels, qu'y a voulu se venger parce que la victime a abusé de quelqu'un qu'y aimait, ou encore, qu'y cherchait à montrer sa supériorité. Numéro *cuatro*: le linge plié nous indique que le meurtrier est d'un genre très méticuleux. Finalement, fait assez rare de nos jours, la victime avait pas de cellulaire. Sûrement que l'autopsie va nous en dire plus.

— C'est à mon tour de te dire de ne pas t'emballer... Souviens-toi qu'on nous a retiré l'enquête.

— Espèce de poule mouillée! Ta mère doit pourtant t'avoir déjà dit: «J'admire ceux qui continuent à danser même lorsque la musique s'est arrêtée, car ce sont ceux qui continuent d'avancer lorsque tout espoir est perdu.» Donc mon petit homme, toi pis moi, on va sûrement continuer à danser!

— J'espère sincèrement que tu sais danser et que cette danse ne sera pas ma dernière!

— T'inquiète pas, j'vais veiller sur toi, promet Gus sur un ton paternel.

— Justement, c'est ce qui m'inquiète le plus, plaisanta Jerry.

— OK, ça suffit, maintenant! Va prendre une douche et couche-toi si tu veux être frais et dispos pour ton p'tit tête à tête avec Jill! En passant, Jerry, j'suis content d'avoir fait ta connaissance.

Jerry salua son comparse de la main pour lui signifier qu'il en était de même pour lui et s'éclipsa dans la salle de bain.

\*\*\*

La grande métropole allait fermer les yeux et s'envelopper dans sa couverture d'étoiles. Encore une fois, la ruelle avait eu le dessus sur la beauté de la ville. Jerry se préparait à se mettre au lit, la tête emplie de belles images de Jill, mais en même temps, de celles lui rappelant la découverte de son premier cadavre. Pendant ce temps, un commandant de police annonçait à une mère et un père qu'ils venaient de perdre un fils et à une autre famille que le leur reposait entre la vie et la mort; dans sa maison cossue de la banlieue, une certaine Lisa préparait ses valises pour prendre le premier vol en direction d'une île tropicale, car l'homme qui partageait sa vie depuis cinq ans venait d'être égorgé; un voleur de voitures de luxe se terrait chez lui avec un garde du corps jusque-là inconnu après avoir reçu un texto visant à l'informer qu'il serait la prochaine victime d'un tueur; un autre homme serrait contre lui sa femme quadriplégique que la ruelle n'avait pas réussi à détruire. Bien qu'il aimerait dormir en paix, il repassait sans cesse, dans sa tête, les scènes d'horreur que son autre lui avait vues; un enquêteur ronflait sur son divan parce qu'il ne dormait plus dans sa chambre depuis que sa femme Lisa l'avait quitté. Mais pour la première fois depuis longtemps, il dormait heureux, délivré du lourd fardeau de son passé; finalement, un Homme rêvait à l'exécution de sa prochaine victime. Si la ville dormait toujours tranquille, ce n'était pas le cas de la ruelle.

## CHAPITRE 20

### DEUXIÈME JOUR

À six heures du matin, deux camionnettes blanches aux vitres opaques et semblant appartenir à différentes compagnies de livraison étaient garées à quelque cinquante mètres de distance du Bar Sportif, de façon à ce que l'une ait une vue arrière de l'endroit et l'autre, une vue avant. Dans chacune d'elles, trois hommes observaient en silence les allées et venues et tout ce qui se déroulait autour du bar en buvant un bon café chaud. À l'extérieur, la température affichait moins dix degrés Celsius et le ciel était couvert. Les hommes souhaitaient être très vite relevés de leurs fonctions, car ainsi assis sans bouger, ils se les gelaient! Heureusement pour eux, aucun n'était fumeur, ce qui aurait rendu leur tâche assez désagréable. Déjà que de devoir uriner dans des verres de café en styromousse n'avait rien de particulièrement plaisant... sans compter l'odeur.

\*\*\*

En faisant son jogging matinal, Jerry en profitait pour découvrir son nouveau quartier. Avec toute la neige de la veille qui n'avait pas encore été déblayée, il devait redoubler de prudence pour ne pas tomber sur son séant. Il aurait bien voulu que Gustave l'accompagne, mais lorsqu'il avait tenté de le réveiller pour le convaincre que ça lui ferait un bien fou de faire de l'exercice, il n'eut droit, comme toute réponse, qu'à des grognements, un doigt d'honneur, un oreiller en plein visage et un «pousse pas ta *luck*» bien senti. Du coup, il crut bon de ne pas insister, se rappelant une autre maxime de sa mère: «Tout vient à point à qui sait attendre<sup>4</sup>.» En courant, il remarqua un homme et son chien, lesquels arrivaient en sens inverse en courant d'un pas nettement plus rapide que le sien. En les observant, il se dit que cet homme était définitivement un coureur, contrairement à lui qui n'avait qu'une foulée de joggeur. Lorsqu'ils se croisèrent, ils se saluèrent de la tête en poursuivant chacun leur chemin. Si Jerry ne put s'empêcher de penser que la veille, il avait vu un chien pratiquement identique à celui qu'il venait de voir, le coureur, lui, avait parfaitement reconnu l'enquêteur qu'il avait rencontré lorsqu'il incarnait son personnage de Floyd. Quant à Zip, il était trop heureux de courir dans la neige pour remarquer quoi que ce soit.

\*\*\*

Peu après l'ouverture de la quincaillerie, l'Homme entra, acheta une dizaine de clous de vingt centimètres, quelques planches, un rouleau de corde tressée en polypropylène avec une gaine en nylon de 9 mm, ainsi qu'une bâche. Il paya, sortit du magasin et alla déposer tout le matériel dans un camion muni d'une boîte de dix pieds qu'il avait loué pour une semaine et qui contenait déjà un coffre à outils, un échafaud, un treuil électrique et un compresseur, également loués. Il examina le tout en se disant que ça devrait aller, pourvu qu'il n'y ait pas d'imprévu. Mais bon... La première partie de son plan s'était bien déroulée, alors pourquoi s'inquiéter?

\*\*\*

Revenu de son jogging, Jerry regardait Gustave se préparer un café.

— T'es sûr que t'en veux pas un? demanda ce dernier avec les traces de son oreiller encore bien imprégnées sur son visage joufflu.

— Non, je ne bois pas de café et de toute façon je vais rejoindre mademoiselle Tremblay pour déjeuner.

— Ah oui! Comment oublier? T'en parles sans arrêt depuis que t'es sorti de la douche. Mais sérieusement, Jerry... t'as jamais bu de café?

— Non, ma mère a toujours bu du thé alors forcément, je n'ai connu que ça.

— OK pour ta mère, t'en parles assez souvent; mais ton père, lui, qu'est-ce qu'y buvait?

— Tu veux parler de l'homme qui battait ma mère sans relâche et qui m'attachait dans le sous-sol pour ensuite m'obliger à faire des choses avec ma bouche? cracha Jerry avec de la fureur dans les yeux.

— Oh merde! Je suis désolé, Jerry, j'pouvais pas savoir... On n'a jamais parlé de toi, jusqu'ici... Ex-

cuse-moi... Sincèrement, je suis super embarrassé... bafouilla Gus.

— Ah! Ah! Ah! Si tu te voyais l'air! Ah! Ah! Ah! Je t'ai fait une blague! À l'école, une de mes activités parascolaires était le théâtre et mon professeur me disait souvent que j'avais du talent.

Cette plaisanterie valut à Jerry, et en plein sur le nez, la première chose qui tomba sous la main de Gustave, soit le pot de beurre d'arachide qui, heureusement pour lui, était en plastique.

— Oh non! Mon nez! Merde! Je saigne encore! lâcha le jeune homme avec un visage atterré.

— C'est de ta faute! Tu m'as encore raconté des niaiseries et le pire, c'est que je t'ai cru. En plus, t'as aucun réflexe même si t'es supposément en forme. Prends les essuie-tout à côté de toi, tu saignes partout... Et penche ta tête un peu en avant.

Quand le nez du pauvre Jerry s'arrêta de saigner, son confrère lui redemanda:

— Comme j'disais tout à l'heure, j'ai déjà entendu parler de ta mère, mais j'voudrais que tu m'parles de ton père... sans mentir, c'te fois-là.

— Mon père? Je ne l'ai pas vraiment connu; il est décédé d'une crise cardiaque en conduisant sa moissonneuse-batteuse lorsque j'avais six ans. Le plus drôle, c'est que la faucheuse-batteuse l'a ramené à la maison comme si elle avait été un bon cheval fidèle... Juste devant la porte.

— Tu niaises-tu encore?

— Non, c'est la pure vérité! Mon père devait avoir le pied coincé sur l'accélérateur.

— Bizarre... Bon! Va te préparer, maintenant, si tu veux pas arriver en retard à ton rendez-vous romantique. Pour ma part, j'ai décidé d'aller voir l'avocat du cadavre pis...

— Quoi? Mais pourquoi? On était censés aller le voir ensemble, rouspéta Jerry qui refusait d'être ainsi mis de côté.

— J'ai réfléchi à ça, cette nuit... T'inquiète pas, j'vais juste lui poser des questions de base pour voir si y a quelque chose d'intéressant à me dire. Ensuite, tu viendras m'rejoindre pour midi au Petit Bistro et on ira porter notre paperasse à l'enquêteur du poste 28 pour lui signifier en personne qu'on veut rester au fait de l'évolution de son enquête.

\*\*\*

Jason partit pour l'école avec le sentiment qu'il était quelqu'un de bien et qu'il ne devrait jamais plus s'occuper des comparaisons que les gens faisaient entre lui et son père... Ou plutôt, son demi-père. Sans aucune réserve, il avait discuté avec ses parents durant une bonne partie de la nuit, et désormais, pour lui, tout était parfaitement clair. Plus jamais il n'allait se laisser avoir par des manipulateurs. Après le départ de leur fils, Paula et Ian firent passionnément l'amour, affranchis du non-dit de leur vie.

\*\*\*

Très tôt le matin, Paul était sur le point de partir pour retrouver Gérard, son amoureux, lorsque Nick et Zip revinrent de leur course quotidienne. Avant de s'exécuter, il l'informa qu'Émilie dormait encore et qu'il reviendrait dans quelques heures, soit à la suite de son déjeuner avec Gérard.

— Prends ton temps, lui répondit Nicolas. De toute façon, je n'attends aucun camion à l'entrepôt avant treize heures.

\*\*\*

Vers cinq heures du matin, Ban s'était entraîné avec Geishas. Après les poids et haltères et le cardio, ils s'étaient livrés à quelques combats corps à corps qui s'étaient terminés en jeux sexuels. En compagnie de Trevor, spécialiste en analyse comportementale, le Japonais était maintenant confortablement installé dans une salle de visionnement. Auparavant, Trevor travaillait pour un grand casino de Las Vegas afin de dépister les tricheurs. Ce matin-là, son travail se résumait à examiner chaque bande vidéo. Après quoi, s'il devait noter quelque chose d'inhabituel dans le comportement d'un des participants, il lui suffirait de transmettre l'information à Ban qui dès lors, prendrait la décision qui s'impose. Pendant ce temps, le chef de la sécurité en profita pour joindre le personnel

affecté au Bar Sportif pour savoir s'ils avaient pu découvrir quelque chose.

\*\*\*

Ivanna, la chef du réseau de traite des blanches et d'organes, tournait en rond dans son magnifique loft de style industriel. Elle ignorait ce qu'elle devait faire, ce qui était plutôt rare pour une personne d'action comme elle. Devait-elle lui téléphoner pour le prévenir des événements à venir? Oui? Non? Il avait toujours été bon pour elle. Même qu'il lui avait sauvé la vie. Bien sûr, c'était à une autre époque, mais tout de même, elle lui en devait bien une... Si jamais le groupe de Ban s'en prenait à lui et qu'elle n'avait rien tenté pour lui venir en aide, elle s'en voudrait jusqu'à la fin de ses jours. Car elle devait l'admettre... depuis toujours, Vlad n'était nul autre que l'amour de sa vie.

\*\*\*

Le lieutenant McCarthy avait rejoint le commandant Bellechasse à son domicile en prenant soin d'apporter les différents quotidiens de la métropole. Tous, sans exception, abordaient en première page l'attaque dont les deux patrouilleurs avaient été victimes. Et à ce chapitre, les spéculations allaient bon train. Dans leurs pages intérieures, chacun racontait également qu'un cadavre avait été découvert dans la ruelle. Mais parmi tous les tabloïds, un seul présentait une photo, même si rendue volontairement floue pour masquer quelque peu l'horreur de la scène. Quand le commandant vit que l'article portait la signature du journaliste Gilles Jodoin, il inclina la tête en signe de découragement et demanda à McCarthy:

— Tu crois que c'est notre béluga d'enquêteur qui lui a fourni la photo?

— Pourquoi me poses-tu la question, Arnould? Tu connais la réponse aussi bien que moi. Et arrête de te moquer du poids de Gus... N'oublie pas que c'est mon ami et si ma mémoire est encore bonne, c'est aussi le tien. Mais avant de t'emporter, laisse-moi te donner un conseil, si tu le veux bien, répondit le lieutenant en fixant durement son vieil ami.

— OK! Un bon conseil est toujours le bienvenu, surtout lorsqu'il provient d'un vieux singe! fit Arnould avec un semblant de sourire.

— Si Gus a donné la photo, c'est sûrement pour une bonne raison. Soit il le devait pour service rendu, soit il l'a remise en échange d'un service. Et quand on connaît le talent de fouine de Jodoin, qui pourrait le blâmer? Fais confiance à Côté; je suis persuadé qu'il ne nous décevra pas. En plus, comme il travaille avec le jeune Simard, tu peux être assuré qu'il va faire attention.

— Bien sûr! La première chose qu'il lui a enseignée, c'est de se battre avec des collègues!

— Ah! Ah! Ah! J'aurais aimé ça être là! Avoue que Georges est chiant depuis qu'il est responsable de l'équipe technique! se moqua le lieutenant en se tenant les côtes tant il riait du ridicule de la situation.

— Comme d'habitude, tu as probablement raison. Si tu savais dans quel merdier il me met, celui-là! soupira Arnould.

— N'oublie jamais que tu parles au vieux sage du poste 34... Puis ce n'est pas la première fois qu'un de nos hommes a une altercation avec un confrère. Arrête de t'inquiéter et laisse tomber les pacotilles de Côté. Avec tout ce qui vient d'arriver, on a vraiment des choses plus importantes à régler. Et ce n'est pas tout! Nous avons une conférence de presse à préparer. Quand ce sera fait, je vais tenter de voir ce que je peux tirer de Jodoin.

— Tu as raison, vieux singe... Du moins, je l'espère, répondit Bellechasse avec un sourire dans la voix.

\*\*\*

Arrivé au Dynastie Investissement, Steeve monta au dernier étage. Il sortit de l'ascenseur qui ouvrait devant un somptueux hall de réception. Mais ce qui était encore plus somptueux se retrouvait certes derrière le bureau: une réceptionniste qui donnait une belle... très belle image de la compagnie!

— Bonjour, mademoiselle, j'aimerais rencontrer M. Rorke, demanda-t-il avec un faux sourire qu'il voulait malgré tout resplendissant.

— M. Rorke n'est pas encore arrivé. À quelle heure avez-vous rendez-vous?

— Je n'ai pas de rendez-vous.

— Alors il faudra que vous appeliez sa secrétaire pour en prendre un, indiqua la beauté avec un ton hautement professionnel.

— Eille! Tu ne comprends pas, ostie de conne! Dubhan est un chum pis je veux le voir *RIGHT NOW!*

Sans perdre son sourire, la jeune femme glissa sa jolie main manucurée sous le bureau pour appuyer sur le bouton d'urgence. Sans même que Steeve ait pu se rendre compte de quoi que ce soit, trois énormes paires de mains le saisirent par le collet. Lorsqu'il fut maîtrisé, une jeune Japonaise prit la parole.

— Maintenant, vous allez vous excuser auprès de mademoiselle Julie et ensuite, vous allez accompagner ces gentils messieurs dans notre salle d'attente particulière afin de discuter de M. Rorke...

## CHAPITRE 21

Comme tous les matins, le jour s'était battu contre la nuit. Mais aujourd'hui, on aurait dit que la nuit avait triomphé. C'est dans cette grisaille que notre Homme s'était installé devant la pâtisserie pour attendre la venue de Martin Vandal. Ses nombreuses filatures lui avaient appris ceci: autant le Pic faisait preuve d'assiduité lorsque venait le moment d'aller chercher sa dose quotidienne d'héroïne, autant le gros porc aux cheveux gras était réglé comme une horloge lorsqu'il était question de sa dose de sucre. L'exécution du Pic ne l'avait pas vraiment sorti des limbes où il errait depuis dix ans. Même s'il avait cru que la vengeance serait plus libératrice, il était maintenant trop tard pour faire marche arrière... Si ça ne le délivrait pas lui, il se disait qu'au moins, la terre serait débarrassée d'une sale ordure. «Je suis le vidangeur des immondices de la ruelle», pensa-t-il.

\*\*\*

À peine sorti de l'autobus scolaire, Jason se fit intercepter par Stan.

— Eh, mec! Ne marche pas si vite! lança le *dealer* en se donnant un air *cool* pour éviter de se faire remarquer.

Mais avec des *dreadlocks*, difficile de passer inaperçu au sein d'un collège privé reconnu pour se montrer très strict sur tout ce qui concernait l'habillement et l'apparence générale de ses étudiants.

— Salut, Stan! Que fais-tu ici? questionna l'ado avec un sourire en coin.

— Ne fais pas l'innocent! Quand on s'est quittés, hier soir, on avait une entente, toi et moi.

— Oui, je sais, mais je ne croyais pas que tu viendrais me trouver ici. Je voulais justement t'appeler plus tard pour te dire que j'avais réfléchi et que j'avais changé d'idée.

— T'es pas sérieux? lâcha le Rasta dont les tempes battaient au même rythme que la rage qui l'animait.

— Cette nuit, j'y ai vraiment beaucoup réfléchi et j'ai décidé que ce n'était pas mon meilleur choix d'avenir, répliqua Jason en se gardant bien d'avouer qu'il en avait discuté avec ses parents.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche! Tu ne peux pas dire oui et ensuite, te retirer tout bonnement.

Le Jamaïcain se fit plus dur. Il devait absolument faire changer cet ado d'avis, car autrement, de quoi aurait-il l'air? À peine venait-il d'obtenir le titre de lieutenant de Filippo, que le petit morveux qui lui avait valu cette promotion refusait de faire face à ses obligations. Il tendit à ce dernier un sac contenant de l'herbe et quelques sachets de pilules diverses, puis lui ordonna:

— Allez! Prends ça et ne discute pas!

— Garde ton sac de merde! Je t'ai dit que je ne travaillerais pas pour toi ni pour aucun autre *pusher*; d'ailleurs, laissa entendre Jason avant de se diriger d'un pas décidé vers l'entrée principale du collège.

Ne l'entendant pas ainsi, son interlocuteur le saisit par le bras qu'il tordit quelque peu. Alors qu'il grimaçait après avoir ressenti une douleur lui traverser l'épaule, l'autre lui enfonça le sac dans le ventre de façon telle, qu'il fléchit sous l'impact.

— Tiens! Tu t'es trouvé des couilles, cette nuit? Tu prends la dope et tu commences à la vendre! Sinon, il risque de t'arriver un malheur, se vit-il menacer.

Il prit le sac et fit quelques pas sous le regard satisfait du Rasta. Puis il se retourna, émit un sourire, ouvrit le sac, vida le contenu dans le stationnement de l'école et partit à courir comme une torpille nucléaire, fier de son initiative. Après s'être précipité sur la précieuse came, Stan prévint Jason qu'il allait le payer cher... très, très cher. Alertés par les cris, deux surveillants accoururent sur place en sommant le criminel de ne pas bouger. Celui-ci n'eut d'autre choix que d'abandonner une bonne partie de la drogue dans la neige souillée et de s'enfuir à toutes jambes. L'un des surveillants ramassa ce qui restait de la drogue tandis que l'autre demanda à Jason de les suivre chez le directeur. Une fois là, les deux témoins de la scène expliquèrent ce qui venait de se produire et à la demande du directeur, qui souhaitait s'entretenir seul avec Jason, ils s'éclipsèrent.

— Alors, monsieur, commença le directeur d'une voix calme et posée, pouvez-vous m'expliquer dans vos propres mots ce qui vient de se passer? Soyez assuré que tout ce que vous direz restera entre nous, à moins que vous ne vouliez que l'on en parle à vos parents... Sachez que je suis là pour vous aider, et mon aide, vous risquez d'en avoir grandement besoin, car selon ce que les surveillants m'ont raconté, je crois que vous avez un petit problème. Ai-je raison?

— Vous êtes très aimable, mais mes parents sont au courant de l'histoire. Je vais tout vous raconter à vous également, car on dirait bien que je risque d'avoir des ennuis avec des gens pas très catholiques et... oui, toute aide serait la bienvenue. Voilà, tout a commencé...

\*\*\*

À bout de souffle, le *dealer* s'arrêta, sortit son cellulaire et communiqua avec Filippo.

— Salut, Stan! Tu téléphones tôt. Avec la soirée d'horreur que j'ai vécue hier... Peux-tu imaginer que j'ai vu un homme se faire ouvrir la gorge sous mes yeux, en plus d'en voir un autre mangé par des rats? Tu peux comprendre que j'ai pas fermé l'œil de la nuit et que c'est seulement quand le soleil s'est levé que j'ai réussi à m'endormir.

— Stop! Arrête de parler, cinq minutes! J'ai quelque chose d'important à te dire! lança Stan encore tout essoufflé.

— Wow! Ça semble important! Raconte-moi, je t'écoute... rétorqua Fil, persuadé que son lieutenant paniquait inutilement.

— Il faut faire quelque chose, car je crois qu'on est dans la merde... Figure-toi que la seule personne qui nous a permis d'annoncer une bonne nouvelle au grand patron hier soir vient de nous chier dessus!

— Arrête tes phrases de déjection, parce que là, je ne comprends rien de ce que tu racontes.

— Tu sais à quel point Dubhan était content quand je lui ai annoncé que j'avais recruté le jeune Jason? Eh bien, pour l'instant, ça ne marche pas; le petit morveux vient de me faire une scène. On a même perdu une bonne quantité de came! s'énerma Stan qui sentait déjà l'épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

— Le patron n'acceptera pas une autre mauvaise nouvelle, surtout après ce qui s'est passé hier soir. Avant de faire quoi que ce soit, je vais appeler Miguel, car si on ne parvient pas à s'implanter dans l'école, lui aussi sera perdant: plus de belles petites putes toutes fraîches pour élargir son réseau de prostitution. Je l'appelle et je te reviens pour te transmettre les instructions.

\*\*\*

Arrivé au Bar Sportif, Jerry n'eut même pas le temps d'arrêter son moteur, que Jill frappa quelques coups dans la vitre du passager avant de lui faire signe de déverrouiller la porte.

— Bon matin, mademoiselle! La salua-t-il d'une voix décontractée en faisant de son mieux pour masquer sa nervosité.

— Bon matin! Et ne sois pas trop cérémonieux, tu vas me gêner.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose qui puisse t'embarrasser. Moi, par contre, je t'avoue que je me sens comme un adolescent, confessa Jerry en rougissant.

— Si tu savais... Ce n'est pas parce que mon père tient un bar que j'ai tout expérimenté! Et calme tes hormones, monsieur l'ado, ce n'est qu'une invitation à déjeuner. Bon... Je meurs de faim! Je connais un très bon resto qui se spécialise dans les déjeuners et qui en plus, est relié de l'intérieur à une merveilleuse pâtisserie où ils servent une variété de thés tous plus succulents les uns que les autres.

— Wow! Tout ça a l'air appétissant! J'en ai déjà l'eau à la bouche... Tu aimes le thé, toi aussi?

— Pas au déjeuner. Crois-moi ou non, Gustave a appelé mon père pour lui dire que tu ne buvais que du thé. Je pense qu'il tient à ce que notre rendez-vous soit une réussite, fit Jill en se donnant un regard sensuel.

— Indique-moi le chemin avant que tu ne meures de faim!

Les hommes de Ban n'avaient rien manqué de la scène. Le chef de mission ordonna que l'on communique avec le patron pour lui indiquer qu'ils avaient dans leur mire un homme correspondant au signalement reçu.

Ban qui visionnait encore les bandes de la réunion, répondit aussitôt et transmit ses recommandations.

Même s'il lui arrivait rarement de donner des ordres, préférant presque toujours y aller de suggestions, tous savaient pertinemment que s'ils passaient outre une suggestion, ils risquaient de voir leur langue transformée en jolie cravate.

— Vous pouvez prendre une photo et l'envoyer sur le cellulaire de M. Vandal pour qu'il confirme que la cible est bien la bonne. En attendant, suivez discrètement notre homme.

— Bien, monsieur, tout sera fait selon votre souhait.

Au même moment, Ban entendit la sonnerie d'urgence de la réception. Il se leva donc pour s'y rendre, mais avant, dit au spécialiste en analyse comportementale qui regardait toujours les films:

— Trevor, je dois m'absenter un peu. Si tu vois quoi que ce soit qui te semble suspect, contacte-moi immédiatement.

\*\*\*

Vandal faisait les cent pas dans son appartement. Il avait une rage de sucre, mais les instructions de Ban étaient très claires: «Tu ne sors pas seul; tu dois toujours attendre qu'un de mes hommes t'accompagne.» Et là, justement, il était seul... Le garde du corps qui avait passé la nuit avec lui était parti et son remplaçant n'était toujours pas arrivé. Et puis merde! Il n'allait pas attendre toute la journée pour se procurer ses pâtisseries... Ban n'en saurait jamais rien. Il avait suffisamment le temps de faire un aller-retour entre la pâtisserie et chez lui; si jamais celui qui devait assurer sa protection devait arriver avant son retour, il n'aurait qu'à le payer, et voilà tout! Sa décision prise, il mit son parka, écrivit un mot à l'intention du gardien de sécurité pour le prier de ne pas alerter la cavalerie s'il devait arriver en son absence et sortit. Après seulement quelques pas, les premières mesures de la chanson *I'm Too Sexy* résonnèrent. Il s'empressa de prendre l'appel et vit qu'on lui avait envoyé une photographie avec un message texte lui demandant si la personne figurant sur l'image était bien celle qu'il avait aperçue au bar de Tremblay. Puisque l'expéditeur exigeait qu'il lui réponde sur-le-champ, il s'exécuta et répondit par l'affirmative. Cela étant fait, il se dit qu'il n'avait maintenant plus rien à craindre, persuadé que les hommes de Ban venaient de repérer celui qui l'avait menacé. Libéré d'un énorme poids, il se mit à siffloter. Même si sa vie ne valait pas grand-chose, il y tenait.

L'Homme commençait à s'impatienter de plus en plus. Bien qu'il avait un rendez-vous devant lui servir d'alibi, il fallait néanmoins que Martin Vandal se pointe sous peu, car autrement, il serait forcé de remettre l'opération à un autre jour. Il commençait à craindre d'avoir commis une grave erreur, la veille, en menaçant sa cible au téléphone. Mais c'était plus fort que lui, il n'avait pu s'en empêcher.

Après qu'une Golf rouge se fût garée devant lui, il vit un jeune couple en descendre avant de s'engouffrer dans le restaurant. Presque au même moment, il remarqua une fourgonnette blanche aux vitres opaques se garer elle aussi, mais sur la rue transversale. Puisque personne n'en descendit, il comprit tout de suite ce qui se passait... Ayant suivi le Pic et le gros Vandal pendant plus d'un an, il aurait agi de la même façon s'il avait voulu épier le jeune couple. Il s'agissait de la seule chose qui lui avait donné un peu de satisfaction au cours de sa *vendetta*: suivre ses proies, connaître leurs comportements répétitifs et apprendre leur routine pour mieux les coincer le moment venu. Il en était à se dire qu'aujourd'hui n'était peut-être pas le bon jour quand enfin, son objectif se pointa droit devant lui. À croire que le Gros avait juré fidélité à ses pâtisseries. Vive les mauvaises habitudes qui guident la vie des êtres humains! Il y avait toutefois un hic: les hommes de la camionnette l'avaient eux aussi aperçus.

— Crisse! C'est Vandal! s'écria l'un d'eux. Qu'est-ce qu'il fait là? Il n'est pas censé sortir de son logement... Appelle le patron pour savoir ce qu'on fait avec lui... Ce gros con va faire avorter notre filature. En plus, il se jette carrément dans la gueule du loup!

Son collègue composa aussitôt le numéro de Ban.

— Oui, j'écoute... répondit ce dernier.

— Patron, on a suivi notre suspect jusqu'à un petit resto, puis on a vu M. Vandal qui vient de disparaître derrière un camion de location... Puisqu'il n'est pas réapparu, nous supposons qu'il est rentré dans la pâtisserie.

— Qui est avec lui?

— Il est seul, aucun de nos gars n'est avec lui, patron.

— Sale con! Comment peut-il être aussi taré? Bon... Pour l'instant, ne trahissez pas votre présence et demeurez à votre poste d'observation, car si notre homme est réellement un tueur professionnel, vous risqueriez d'éveiller ses soupçons... Est-ce qu'il est seul?

— Non, il est accompagné de la fille de l'homme à la dent en or.

— OK! Alors je doute qu'il tente quoi que ce soit contre Vandal s'il remarque sa présence. De toute façon, il ne sait pas que le Gros l'a identifié. Agissez pour le mieux et dès que vous le pouvez, vous m'amenez ce con au bureau, termina Ban, non sans se dire que les amis du grand patron n'étaient que de stupides têtes brûlées.

Jerry et Jill s'étonnèrent de la noirceur qui régnait dans le restaurant.

— Tu es certaine que c'est ici? demanda Jerry en scrutant l'obscurité pour tenter d'apercevoir un client. Ça semble fermé!

— Je ne suis pas folle... Mais non... Regarde sur ta droite... Il y a de la lumière dans la pâtisserie.

— Excusez-moi, mes mignons! les interpella une plantureuse serveuse. Si vous venez pour déjeuner, il va falloir remettre ça! J'allais justement mettre un écriteau sur la porte pour indiquer que nous fermons pour la journée; nous avons eu un problème électrique et l'électricien a dit qu'il passerait entre maintenant et dix-huit heures... Vraiment précis, vous ne trouvez pas?

La femme n'arrêtait pas une seconde de jacter, sous le regard amusé du couple qui ne souhaitait rien d'autre que de partir à la recherche d'un autre endroit pour se sustenter. Au même moment, à l'extérieur, l'Homme héla Vandal, qui se retourna nerveusement avant de reconnaître celui qui l'interpellait.

— Que faites-vous ici? l'interrogea-t-il. Vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à voir dans ce genre de quartier... Encore moins dans ce genre de véhicule!

— Pour répondre à ta première question, je passais dans le coin et j'ai eu envie d'une pâtisserie. Et pour ce qui est de ta deuxième question, j'aide un ami à déménager. À mon âge, un peu d'exercice ne fait jamais de tort!

Les deux se regardèrent et avant qu'un malaise ne s'installe, l'Homme demanda à Martin s'il voulait déguster une de ses pâtisseries.

— J'ai eu les yeux plus gros que la panse! ajouta l'Homme avec une amabilité sournoise.

Comme prévu, le Gros ne put résister. Aussi, pénétra-t-il dans le camion par la porte de côté que l'autre maintenait ouverte. Au même instant, Ban décida de l'appeler pour lui ordonner de retourner tout de suite chez lui s'il ne voulait pas qu'il lui fasse sa fête. Entendant l'air de *I'm Too Sexy*, Martin sortit son téléphone de la poche de son parka sans prendre la peine de regarder qui l'appelait.

— Allô!

— Eh sale con! Retourne tout de suite chez toi ou je te fais bouffer tes propres couilles! Le type que t'as vu au bar, hier soir, se trouve juste dans le restaurant près de la pâtisserie!

— Quoi? Je croyais que tes gars le surv... Aiiie!

Ce fut là les dernières paroles de Vandal, puisqu'après avoir ressenti une vive douleur au niveau de la poitrine, il s'écroula.

— ALLÔ? VANDAL? VANDAL... MERDE, RÉPONDS! hurla Ban.

Sans tarder, ce dernier raccrocha pour prévenir ses hommes de se rendre immédiatement à la pâtisserie.

Pour neutraliser sa proie, l'Homme s'était servi d'un Taser. Maintenant qu'il pouvait agir en toute liberté, il se dépêcha de sortir une seringue de sa poche pour injecter son contenu dans le corps pris de convulsions. La-dite seringue contenait une très petite quantité d'étorphine, un sédatif destiné aux animaux de forte taille, aussi appelé «jus d'éléphant». Dangereux pour l'homme, le pire qui pouvait survenir était que Vandal meurt plus vite que prévu. Fou ce qu'on peut se procurer dans une salle de musculation lorsqu'on s'adresse au bon entraîneur et qu'on y met le prix! Grâce aux effets du liquide, le Gros perdit totalement connaissance. L'Homme veillerait à le

ligoter, car pour le moment, le plus important, pour lui, se résumait à quitter les lieux le plus rapidement possible. En se glissant derrière le volant, il vit les trois hommes sortir de leur camionnette et se diriger d'un pas rapide vers son camion. Leur démarche laissait facilement deviner qu'il ne s'agissait pas de petits chérubins. Peut-être travaillaient-ils pour le Gros, finalement? Sans doute avaient-ils remarqué quelque chose de louche? Mais c'était maintenant trop tard. Il ferma les yeux en se disant qu'au moins, il avait pu accomplir une partie de son plan de vengeance. Lorsqu'il les rouvrit pour affronter la dure réalité qui l'attendait, il eut droit à toute une surprise en voyant les hommes entrer en coup de vent dans la pâtisserie. Sans plus attendre, il jeta le cellulaire de sa victime par la vitre et démarra lentement. Ce faisant, il vit le jeune couple s'engouffrer dans la Golf rouge. Il avait juste le temps. S'il conduisait assez vite, il serait en mesure de se rendre à son chalet pour y laisser son camion et tout son contenu, pour ensuite emprunter son véhicule personnel et revenir juste à temps pour son rendez-vous.

Médusés, les trois hommes de main sortirent sur le trottoir. Non seulement Vandal s'était-il évaporé dans la nature, mais de plus, ils avaient perdu la Golf de vue... tout autant que leur suspect. Ils se regardèrent à tour de rôle, se demandant ce qui avait bien pu arriver et surtout, lequel d'entre eux aurait la pénible tâche d'annoncer tout cela à Ban. S'ils n'avaient commis qu'une seule erreur, elle était digne de débutants: ils étaient sortis tous les trois de la fourgonnette, alors que l'un d'eux aurait dû y rester pour surveiller l'objectif principal. Du vrai boulot d'amateurs! Voilà ce qui risque d'arriver lorsqu'on détient le monopole du crime. On relâche la garde en sous-estimant ses adversaires. Aucun ne doutait qu'ils devraient payer le prix de leur bêtise. Tout ce qu'ils en étaient rendus à souhaiter, était qu'en raison des derniers événements, Ban ne puisse pas se permettre de diminuer ses effectifs.

— Eh ben... On n'a pas le choix, les gars! Il faut appeler tout de suite le patron et ensuite, bien... on assumera tous ensemble les conséquences de ce gâchis.

## CHAPITRE 22

Le directeur du collège privé River South était pour le moins estomaqué. Un des plus brillants élèves de tout le pays, gagnant du concours de sciences par surcroît, était mêlé à une affaire de drogue, et cela, uniquement pour rehausser sa confiance en lui et devenir plus populaire auprès des filles. «Décidément, se disait-il, on ne sait jamais à quoi s'attendre avec les jeunes!» En cherchant ses mots, il fixa longuement Jason. Loin de vouloir lui faire la morale, il souhaitait plutôt lui indiquer qu'il avait bien fait de se confier à lui.

— Jason, tu vois la bague que je porte à l'annulaire de la main droite?

— Oui, mon père a la même. Il me l'a déjà montrée, mais il ne la porte pas. Il la garde dans un coffret de sécurité à la banque avec d'autres bagues et médailles de valeur.

— Ton père te l'a sans doute dit, mais cette bague nous a été remise après avoir remporté le championnat universitaire. Tu te demandes sans doute pourquoi je te parle de cela?

— J'avoue que je ne comprends pas où vous voulez en venir, répondit Jason tout en se disant que les vieux avaient l'art d'emprunter toutes sortes de détours pour exprimer leurs pensées.

— Ce genre de bague, tu ne peux pas l'acheter; tu dois la gagner. Sauf que les matchs de championnat réservés aux sports d'équipe ne se gagnent jamais seul... Tu vois, moi j'ai eu la chance d'être le quart-arrière de Nicolas Lamontagne et de ton paternel. Avec ces deux joueurs au sein de mon équipe, on disait de moi qu'au niveau universitaire, j'étais le meilleur quart du pays, et...

— Je suis encore plus mélangé que tout à l'heure, monsieur le directeur, coupa le jeune homme.

— Laisse-moi poursuivre et tu comprendras. Je disais donc que grâce à ces deux athlètes, j'étais un dieu aux yeux de tous. Mais dans les faits, dès que mes receveurs de passes étaient couverts, je n'avais qu'à remettre le ballon à Nick qui, à la manière d'une gazelle, explosait pour nous guider vers la victoire. Aussi, chaque fois qu'un adversaire s'approchait trop de moi, ton père le bloquait aussitôt. En trois saisons, je n'ai été rejoint que cinq fois par un joueur adverse, et tu sais pourquoi? Parce que sur le terrain, ton père et Nicolas ont tout fait pour qu'il en soit ainsi. Pour quelle raison? Tout simplement parce que je faisais partie de leur équipe. Ce que je tente de te faire comprendre, en te racontant tout ceci, c'est que l'ensemble du personnel de cette école, tout autant que les étudiants, font en quelque sorte partie de mon équipe. De ce fait, peu importe les circonstances, je m'efforce de faire en sorte qu'il n'arrive rien à l'un de mes équipiers. Tu comprends mieux, maintenant? termina le directeur dont les yeux brillaient au terme du récit de ces souvenirs mémorables.

— Oui, je crois. Vous voulez dire que si des *dealers* m'approchent à l'école, vous allez... pardonnez l'expression, mais vous allez leur botter le cul!

— En quelque sorte! Ah! Ah! Ah! Vous, les jeunes, vous savez résumer les choses à leur plus simple expression! Allez... Je te signe un billet pour justifier ton retard et va tout de suite à ton cours. Ne te tracasse pas trop, je vais prévenir les surveillants pour qu'ils contrôlent un peu plus les allées et venues autour du collège.

\*\*\*

Filippo avait pris rendez-vous avec Miguel pour qu'ensemble, ils puissent convenir d'une stratégie pour obliger le jeune Jason à revenir sur sa décision.

— Écoute-moi bien, Filippo, commença Miguel, tu vas devoir trouver une façon pour marquer des points auprès de M. Rorke. Hier, il t'a désigné pour remplacer Donato à la tête du réseau de drogue et moins de vingt-quatre heures plus tard, tu as déjà un problème sur les bras... pas génial!

Loin d'avoir oublié la façon dont il avait hérité de ses nouvelles fonctions, l'Italien sentit un tressaillement juste à l'idée de devoir expliquer à son psychopathe de patron que leur nouvelle recrue venait de leur faire faux bond. Du coup, il ne sut que répondre à Miguel.

— C'est bien la première fois que je vois un Italien sans voix, se moqua ce dernier. Alors, écoute-moi bien. Si tu ne peux pas vendre ta came à l'école parce que ce petit morveux s'est désisté, prouve au patron qu'il a bien fait de vous nommer toi et ton copain en tant que chef et lieutenant. En raison de votre manque de jugement, moi aussi je suis perdant. J'aurais tellement aimé pouvoir accéder aux jeunes filles de ce collège... Fou ce qu'elles

sont faciles à manipuler une fois accros à la drogue!

— Je comprends tout ça, mais comment faire? D’après Stan, même si je menaçais le jeune, rien ne prouve que ça va fonctionner.

— Je ne sais pas, moi! Sers-toi de lui de n’importe quelle façon pour le forcer à travailler pour toi et ainsi, affirmer ta nouvelle position de leader... Fais un exemple de ce petit pédé. Parlant de pédé, à quoi ressemble ton jeune?

— Malgré sa tête à claques et ses cheveux rebelles, je dirais qu’il est assez mignon. Il est mince, pour ne pas dire fluet. C’est tout ce que je peux dire de lui.

— EURÊKA! s’exclama Miguel. J’ai toujours voulu crier ce mot! Voilà... J’ai une idée qui pourrait rapporter gros! Je sais ce que tu vas faire... ou plutôt, ce que nous allons faire. Avec tes gars et les miens, nous allons enlever le jeune et le livrer à un groupe de pédophiles avec qui je brasse des affaires. Non seulement ils me paieront le gros prix pour lui, mais de plus, cela servira d’exemple à tous ceux qui voudraient renier leurs promesses envers un membre des Nations-Unies!

\*\*\*

Seul avec la jolie Japonaise, Steeve était assis dans une salle aux murs capitonnés. Il aurait sans doute davantage apprécié la présence de la jeune femme si on ne l’avait pas enchaîné à des anneaux fixés au plancher. En seulement douze heures, les hommes de main de Tremblay lui avaient immergé la tête dans une cuvette, Ian l’avait suspendu par la gorge et maintenant, le voilà attaché. Tout ça parce qu’il cherchait désespérément l’argent devant servir à le sortir du pétrin dans lequel il s’était lui-même plongé. Et en sus, ses côtes le faisaient souffrir.

— Vous voulez bien me répéter ça, monsieur Bouchard? Vous dites que vous êtes un ami de M. Rorke et vous n’avez même pas son numéro de téléphone personnel? Et aussi, vous ne l’avez pas vu depuis au moins dix ans... C’est bien cela?

— Oui, se contenta de répondre Steeve sur un ton grêle.

— Oui... C’est tout? J’ai une autre question, pour vous, et je vous demanderais, s’il vous plaît, de bien y répondre! reprit Geishas avec un regard courroucé.

— Mais je ne demande que ça... Demandez à M. Rorke, il vous confirmera qu’il me connaît. Et je m’excuse pour mon comportement de tout à l’heure... Disons que j’ai eu une soirée assez mouvementée.

— Nous allons assurément lui demander plus tard si effectivement il vous connaît. C’est qu’il n’est pas encore arrivé et il ne répond pas à son cellulaire. Nous aussi nous avons eu une nuit mouvementée, comme vous dites... Maintenant, répondez à ma question... Connaissez-vous Louis Picard?

— Oui, je l’ai connu presque en même temps que Dubhan.

Cette réponse lui valut une gifle percutante de la part de son interlocutrice. Comment une si petite femme pouvait-elle frapper aussi fort et aussi rapidement? Il ne l’avait même pas vue bouger que déjà, son visage encaissait le choc.

— Veuillez dire M. Rorke, et ce, tant et aussi longtemps qu’il ne nous aura pas confirmé que vous êtes l’une de ses connaissances, c’est bien compris? ordonna Geishas qui, malgré son regard de feu, gardait le contrôle de sa voix calme et douce.

— Compris, mademoiselle. Désolé, je ne voulais pas vous irriter.

Steeve trouvait décidément que ses initiatives pour se sortir de la dèche n’étaient guère reluisantes! Au même moment, Ban pénétra dans la pièce, les yeux animés d’une grande colère. Après que la jeune femme lui eut répété le peu de choses qu’elle était parvenue à soutirer du prisonnier, elle quitta l’endroit sans plus attendre, sachant parfaitement que son homme était furieux. Bien qu’elle ignorait ce qui l’avait mis dans cet état, elle ne tarderait pas à le savoir puisqu’elle irait aux renseignements.

Malgré sa rage, Ban prit calmement la parole, ce qui ne manqua pas d’étonner Steeve qui lui aussi, avait cru deviner que cet homme n’entendait pas à rire. S’il devait en arriver là, peut-être devrait-il lui expliquer comment il avait connu son patron, pensa-t-il en son for intérieur.

— Il y a des jours où l'on se dit qu'on aurait mieux fait de rester couché, ne trouvez-vous pas? commença par lui dire le Japonais.

— Vous avez raison... Je me disais justement la même chose.

— On m'a informé de deux choses qui me semblent importantes. La première est que vous prétendez être un ami de M. Rorke et la deuxième, que vous connaissez M. Picard. Pour satisfaire ma curiosité, j'aimerais savoir si vous connaissez un dénommé Martin Vandal?

— Oui, je l'ai connu en même temps que Louis et M. Rorke.

— C'est en plein ce que je croyais!

Ban laissa passer un long moment de silence sépulcral qui mit Steeve dans un état d'affolement. Pratiquement au bord de la crise cardiaque, sa peur était telle qu'il urina dans ses pantalons.

Puis l'énorme Japonais reprit la parole, mais en adoptant cette fois une tonalité nettement plus terne que précédemment. De voir l'autre trempé d'urine ne semblait pas l'émouvoir.

— Avez-vous vu ces deux messieurs, récemment?

— Non. Il doit bien y avoir dix ans que je ne les ai pas vus, eux aussi.

— Pourtant, Vandal vous a vu, hier, au Bar Sportif de Tremblay. Il nous l'a dit, hier soir. À moins que vous ne soyez un autre Steeve?

— Oui, j'étais bel et bien au bar hier soir, mais je ne l'ai pas vu... Disons que je n'ai pas vraiment eu le temps de me mêler aux buveurs de houblon, car en raison d'un cas de force majeure, ma présence était réclamée ailleurs, dit Steeve avec humour pour dissimuler sa détresse.

— Je vais vous faire un petit topo pour que vous compreniez bien la situation, reprit Ban. D'abord, je m'occupe de la protection de M. Rorke. Ensuite, Louis Picard, que vous connaissez, a été assassiné hier. J'espère que ma façon de vous expliquer les choses n'est pas trop abrupte. Toutefois, puisque cela fait dix ans que vous ne l'avez pas vu, je suppose que vous n'étiez pas vraiment intimes. Je continue ou vous avez un commentaire à faire?

Steeve, qui se sentait de plus en plus impuissant devant la tournure des événements, fit un signe de négation de la tête.

— Pour ce qui est de Martin Vandal, disons qu'il a disparu de la surface de la Terre parce que trois de mes employés ont mal exécuté mes recommandations. Et puis il y a vous qui, après dix ans, faites irruption dans les bureaux de mon patron en vous montrant grossier avec Julie, notre jolie réceptionniste. C'est du moins ce qu'on m'a dit...

— Je peux...

Steeve aurait bien levé la main comme à la petite école pour indiquer qu'il avait compris qui menait le jeu, mais ses chaînes l'en empêchaient.

— Je n'ai pas fini, monsieur Bouchard! Ne m'obligez surtout pas à employer des moyens, disons... moins délicats. Nous savons que vous ne pouvez être celui qui a enlevé le gros Martin, car au moment de sa disparition, vous vous trouviez déjà dans cette pièce. Par contre, rien ne nous dit que vous n'avez pas un complice.

Cette phrase à peine terminée, Ban leva la main pour signifier qu'il ne voulait rien entendre pour l'instant. Aussi, reprit-il en disant :

— Toutefois, nous ne savons rien quant à votre emploi du temps d'hier soir lorsque le Pic est mort... Et ne venez surtout pas me dire que vous étiez au bar, car d'après le peu que nous savons, le meurtre a été commis en début de soirée. Finalement, nous savons, vous et moi, que vous connaissez mon patron, mais que vous êtes très loin d'être des amis, comme vous le décriez depuis votre arrivée. Donc à présent, si vous me disiez ce qui vous amène ici? Mais attention... Prenez soin de n'omettre aucun détail. Disons que cela m'empêchera d'établir des raisonnements qui pourraient nuire à votre précieuse santé.

Puis le Japonais défit les chaînes qui retenaient le prisonnier pour lui prouver qu'il bénéficiait maintenant de sa confiance et que l'heure était aux confidences. Ceci fait, il s'absenta un moment pour aller chercher du café et

revint dans la pièce en laissant sous-entendre, à l'aide d'un signe de la tête, qu'il était tout ouïe.

— Pour commencer, dit Steeve, je peux vous jurer que je n'ai rien à voir avec ce qui est arrivé à Louis et Martin.

— Vous pouvez jurer autant que vous voulez, je m'en fous royalement! Je ne crois qu'à un seul dieu, en l'occurrence moi, et qu'à une seule religion, soit ma force au combat! sourit Ban en bombant son gigantesque torse.

— D'accord! Si je désire rencontrer M. Rorke, c'est que j'aimerais qu'il m'aide avec Bob Tremblay, auprès de qui j'ai accumulé une énorme dette d'argent. Euh... en passant, vous pouvez me tutoyer.

— Et pourquoi ferait-il ça pour toi?

— Je ne sais pas si je peux vous le dire, répondit Steeve plus pour lui que pour son interlocuteur.

— Moi, je le sais... Parle, ou je te remets tes chaînes, ordonna le Japonais en pointant les bracelets d'acier.

— D'accord. Il y a dix ans, votre patron a réalisé pour moi un travail qui lui a rapporté suffisamment d'argent pour l'aider à devenir le grand homme d'affaires qu'il est aujourd'hui. Pour faire ce boulot, il a réclamé l'aide de Picard et de Vandal.

— En quoi consistait ce travail? se montra curieux de savoir Ban.

— Commettre un meurtre qui devait me rapporter beaucoup.

— Qui était la cible et combien deviez-vous empocher? questionna Ban qui commençait à s'intéresser vivement à cette histoire.

— ... Ma... ma femme... J'avais pris une assurance d'un million de dollars sur sa vie et j'avais promis cent mille à M. Rorke, somme que je lui aurais remise lorsque mon assureur m'aurait payé. Mais les choses ont mal tourné et comme ton patron m'a dit lorsqu'il est venu me voir, ce jour-là, pour me soumettre son rapport, il y a eu plusieurs dommages collatéraux.

— Quels ont été ces dommages?

— Eh bien... Ma femme a été tuée comme prévu, mais ma sœur, qui l'avait accompagnée, est...

— Ils l'ont tuée elle aussi? coupa Ban qui voyait, chez ce Steeve, un homme vraiment pitoyable.

— Non... le gros Vandal lui a fracassé la tête. Depuis, elle est quadriplégique et aphasique. Elle serait morte, aujourd'hui, si un policier ne les avait pas surpris sur le fait. Voyant cela, ton patron s'est glissé dans le noir et l'a frappé avec un morceau de bois. Alors que le flic était inconscient, il a pris son arme et a tué un deuxième policier qui au même moment, accourait vers eux.

— Que de dommages collatéraux! Un policier mort, un autre amoché et ta sœur infirme pour la vie! J' imagine que M. Rorke a augmenté son prix pour compenser les légers problèmes auxquels ils ont dû faire face?

— Disons que quand j'ai touché l'assurance, il m'a laissé juste assez d'argent pour que je puisse payer la dette de jeu que j'avais contractée auprès du père de Tremblay, qui à l'époque, était à la tête des *bookmakers* de la ville.

— Si je comprends bien, tu es autant dans la merde aujourd'hui qu'il y a dix ans? Et tu crois que mon patron va t'avancer de l'argent... Dis-moi, pourquoi ferait-il ça?

— Je ne sais pas... Peut-être parce que sans mon argent, il n'aurait pu engager les sommes requises pour poursuivre la mise sur pied de Dynastie Investissement... même si tout le monde se doute qu'il y a eu pas mal d'embrouilles autour de ce gros projet.

Ban se leva et fit signe à Steeve de le suivre dans une autre pièce renfermant une douche. Une fois là, il lui remit une serviette. Il avait déjà vu des psychopathes tels que son patron qui eux, au moins, avaient une excuse pour expliquer leur état: un dérèglement chimique qui dès la naissance, s'infiltrait dans le cerveau. C'est du moins ce que prétendait la science. Il avait aussi eu à côtoyer des sadiques, mais jamais, au grand jamais, il ne lui avait été permis de voir un moins que rien comme celui qui se trouvait alors devant lui. Commander le meurtre de sa femme et ne faire preuve d'aucune compassion envers sa sœur qui, par sa propre faute, était devenue handicapée à vie... Il avait beau chercher dans sa mémoire, ce genre de salopard lui était encore totalement étranger. En plus, ce con respirait la lâcheté. Mais puisqu'il pouvait lui être utile, il n'avait d'autre choix, pour l'instant, que de laisser ses principes de côté.

— Prends une douche, lui ordonna-t-il. Pendant ce temps, je vais envoyer quelqu'un t'acheter une autre

paire de pantalons... Disons que tu ferais mauvaise impression si tu rencontrais M. Rorke avec un pantalon qui baigne dans l'urine. Mais ne t'inquiète pas... ce petit incident va rester entre nous. J'estime que tu pourras nous être utile, car nous avons présentement certains problèmes et croyons que Robert Tremblay se cache derrière tout ça. Allez... je te laisse et je reviens te chercher dès que le patron arrive!

## CHAPITRE 23

Jugeant qu'il devait se tenir auprès de ses deux amis le commandant Bellechasse et le lieutenant McCarthy, Gustave assista à la conférence de presse suivant la fusillade ayant entraîné la mort d'un policier. Malgré ce que pensaient ses deux supérieurs quant à la drôle de façon dont l'enquêteur dirigeait ses enquêtes, en ce moment de grande tristesse, tous devaient se montrer solidaires les uns envers les autres. Assis aux côtés de son frangin Gabriel et de Marchand, voilà une bonne demi-heure que Gus écoutait les journalistes poser des questions de plus en plus redondantes. À au moins une dizaine de reprises, ces derniers s'étaient enquis de l'heure des obsèques, de l'état de santé du survivant et des possibles soupçons qu'entretenait la police relativement à l'identité du ou des assassins. Lorsqu'il vit Jodoin s'approcher d'eux, Gabriel donna un coup de coude à Gus. Pendant ce temps, Marchand, qui n'appréciait guère les représentants de la presse, apostropha le journaliste en s'efforçant de ne pas élever la voix, histoire de ne pas perturber la conférence.

— Pourquoi viens-tu nous voir? Ce n'est pas nous qui répondons aux questions, mais le commandant et le lieutenant. Pour notre part, la seule réponse qu'on te donnera c'est: «Pas de commentaires!» C'est bien pigé, espèce d'écrivassier?

— Je vois que monsieur Marchand connaît de bien beaux mots! répliqua Jodoin. Mais je crois que ça ne s'applique qu'à un mauvais écrivain et non à un fabuleux, mirobolant et... que dis-je!... fantastique journaliste d'enquête comme moi! Dommage qu'on ne puisse pas en dire autant de votre façon de diriger vos enquêtes...

Marchand se leva d'un bond et sentit aussitôt la grosse main de Gustave s'appuyer sur son épaule pour le forcer à se rasseoir, suivie de celle du sergent Côté.

— Ce n'est pas le moment ni le lieu pour régler vos différends! Et toi, Jodoin, pose tes questions aux gens qui sont sur la tribune, ordonna le sergent d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

— Vous avez raison, sergent Côté, fit le journaliste en faisant un quatre-vingt-dix degrés avant de lever la main pour signifier qu'il avait une question.

Après que le responsable des relations publiques lui eut fait signe qu'il pouvait prendre la parole, il débuta en disant:

— Avant toute chose, j'aimerais, en mon nom personnel, celui du quotidien que je représente et de tous nos lecteurs, exprimer notre profonde tristesse et notre appui aux deux familles éprouvées par le drame qu'elles doivent traverser. Pour ce qui est de ma question, j'aimerais savoir si la ruelle des entrepôts se trouve bien sur le territoire du district 34?

— Oui, elle a toujours fait partie de notre district, mais je ne vois pas la pertinence de votre question, monsieur, répondit le relationniste.

— En ce cas, j'ai une autre question qui saura peut-être vous éclairer, lança Jodoin avec son air provocateur.

— D'accord, vous pouvez y aller. J'en profite pour signaler à tous que la présente conférence se terminera sur cette dernière question.

— Si la ruelle des entrepôts se trouve bel et bien sur le territoire couvert par le poste 34, reprit Jodoin, pourquoi l'enquête relative à la mort de M. Picard a-t-elle été confiée au poste 28? Quant à la fusillade survenue trois rues plus loin peu de temps après ce meurtre alors que les deux agents recherchaient le véhicule de la victime... ne serait-elle pas reliée au crime?

Un brouhaha se fit entendre au sein de l'assistance, les autres journalistes flairant la confrontation et l'odeur d'un *scoop* à saveur controversée.

— Monsieur, vous dépassez le cadre de cette conférence et...

Les traits remplis de hargne, le relationniste, poussé hors de sa zone de confort, cherchait ses mots. Visible-ment, il avait perdu le contrôle de la rencontre. Dans le but de redresser la situation, le commandant Bellechasse prit la parole.

— Monsieur Jodoin, dit-il, je vois que vos questions sont toujours à la hauteur de votre réputation. Même si

aujourd'hui nous n'entendions qu'émettre un simple résumé des événements qui sont survenus hier soir, je veux bien faire une exception en ce qui vous concerne et vous répondre franchement. Pour ce qui est de votre première question, sachez que si nous avons remis l'enquête au poste 28, c'est parce que nous avons été confrontés à un léger problème de discipline interne, lequel nous a forcés à nous départir du dossier traitant du prétendu crime survenu dans la ruelle...

— Prétendu crime? Non, mais... on croirait rêver! Sauf le respect que je vous dois, un homme mort trouvé attaché avec les parties coupées, moi j'appelle ça un meurtre!

Alors que le niveau de tension montait dans la salle, Bellechasse riposta:

— Comme nous le faisons toujours, nous préférons attendre le rapport du médecin légiste avant d'y aller de fausses suppositions. Maintenant, pour ce qui est de votre deuxième question, nous n'avons présentement aucun indice qui pourrait nous laisser croire que les deux événements sont reliés.

Un autre journaliste profita du moment pour sauter dans la mêlée et demander:

— Qui est responsable de l'enquête relative à la mort de votre patrouilleur?

— L'enquêteur Daniel Marchand a été mandaté pour s'occuper de cette affaire, et ce, en collaboration avec la police nationale.

Jodoin bondit sur l'occasion, ses deux premières questions ne visant qu'à servir de préambule à celle qui allait suivre.

— Si je comprends bien, reprit-il d'une voix condescendante, l'enquêteur Gustave Côté, qui soit dit en passant, de tous les enquêteurs de la métropole, présente le taux de succès le plus élevé, et cela, depuis environ six ou sept ans, est retenu par une enquête plus urgente?

Furieux, le lieutenant McCarthy frappa sur la table, faisant ainsi tomber tous les micros. Il embrassa du regard chacun des journalistes pour bien leur faire comprendre que plus une seule question ne serait admise. Puis, par solidarité pour les hommes du poste 34, il décocha à l'endroit de ses interlocuteurs:

— Je ne tolérerai pas que vous mettiez en doute les décisions de quiconque au sein du personnel de direction. Sur ce, je vous annonce que cette conférence est maintenant terminée! Comme le veut la tradition, et parce que nous avons bon cœur, je vous annonce qu'un léger buffet a été servi dans l'autre pièce pour satisfaire vos appétits de charognards.

Pendant que tout le monde se dispersait, McCarthy fit signe à l'enquêteur Côté de venir le voir. Avant de s'exécuter, Gustave demanda à son frère de l'attendre, du fait qu'il souhaitait s'entretenir avec lui.

— Salut Gus! lui dit McCarthy dès qu'il l'eut rejoint. Content de voir que tu es venu... Arnauld est orgueilleux, mais il a apprécié ta présence.

C'est du moins ce que croyait le vieux lieutenant à qui Gustave répondit:

— Pour moi, c'était une obligation d'être ici. C'est pas la première fois qu'on a des différends, mais cette fois-ci, je reconnais mes torts. J'ai poussé le bouchon trop loin en me battant avec des membres de notre département. Pour ma défense, j'aurais qu'hier soir, j'avais un trop-plein d'énergie. J pense que c'est la présence du jeune qui recharge mes batteries. Y a un petit «je ne sais quoi» de rafraîchissant!

— Heureux d'apprendre que ça fonctionne bien pour toi et Jerry. Par contre, je voudrais vraiment savoir pourquoi tu as donné une photographie du cadavre à Jodoin?

— J'imagine que ce serait inutile de te dire que la photo vient pas de moi?

— En effet, tu vexerais mon intelligence, mon ami.

— J'ai effectivement remis la photo à Gilles en échange d'informations à venir.

— Y a-t-il quelque chose que tu nous caches et que nous devrions savoir?

— Pas encore. Un de mes contacts m'a mis sur une piste, mais avant, j dois vérifier quelques renseignements. Ou plutôt... c'est Jodoin qui fait les premières prospections pour l'instant. D'où la raison de la photo que j lui ai donnée.

— Dernière petite chose... Pourquoi ton journaliste favori a-t-il essayé de nous faire passer pour des cons après avoir appris que nous t'avions retiré l'enquête?

— Poser la question c'est y répondre, mon lieutenant! essaya de blaguer Gus sans grand succès.

Puis, il s'empressa de s'éclipser, craignant une relance de la part de son supérieur. En chemin, il passa devant son frère en lui faisant signe de le suivre rapidement.

— OK, Gustave, on peut arrêter de marcher, maintenant, le lieutenant ne nous suit pas. Qu'est-ce que t'as bien pu dire au vieux? S'il n'y avait pas eu de témoins, je crois qu'il t'aurait fusillé sur place.

— C'est pas important pour l'instant... Toi, ta surveillance de l'entrepôt a donné quoi?

— Je suis resté quelques heures, jusqu'à ce qu'un camion-remorque arrive. Les frères Garfunkel doivent l'avoir chargé, car de l'endroit où j'étais, je pouvais voir le camion bouger légèrement. Ensuite, le camionneur est parti et les deux Juifs ont fermé leur entrepôt. J'ai quitté les lieux en même temps qu'eux. Voilà, c'est tout!

— Donc, rien de spécial... C'est drôle, parce qu'un de mes indices fiables m'a dit qu'elle avait vu pas mal de personnes entrer dans le bâtiment.

— Puisque je te dis que je n'ai rien vu de spécial... Il ne me reste qu'à vérifier le numéro d'immatriculation du camion-remorque. Je te tiens au courant dès que ce sera fait. Bon... il faut que je parte! Bye!

— Bye, Gab!

Gus regarda son frère s'éloigner et évita le buffet pour mieux fuir la presse. Sauf qu'en sortant du poste, il se retrouva face à face avec un essaim de reporters qui l'attendaient, micros tendus et caméras braquées sur lui. D'autres tenaient leur cellulaire à bout de bras pour ne rien manquer de ce qui allait suivre. Gus se sentait comme une marguerite entourée d'abeilles prêtes à la butiner. Se disant que s'il était vrai que les caméras donnaient près de cinq kilos de plus à l'écran, il allait sans doute déborder du téléviseur et traumatiser les jeunes enfants.

— Monsieur Côté... Monsieur Côté... Pourquoi ne vous occupez-vous pas des enquêtes sur la fusillade et sur le meurtre de la ruelle? crièrent presque en chœur les journalistes.

— Avant toute chose, répondit l'enquêteur en s'efforçant de bien parler, je ne répondrai qu'à cette question! Je suis présentement en train de former un jeune enquêteur très prometteur. Sachez cependant que si l'enquêteur Marchand, qui bénéficie de toute ma confiance, a besoin de moi, il me fera plaisir de lui rendre service.

Laissant deviner qu'il était déçu d'être ainsi tenu à l'écart de l'action, il reprit son langage coloré pour ajouter:

— Et maintenant, j vous demanderais poliment de vous disperser; ici, c'est un poste de police, pas un putain de McDonald pour des mouettes affamées de commérage comme vous autres!

En passant devant Jodoïn qui, le sourire aux lèvres, fumait une de ses éternelles cigarettes, il lui souffla discrètement à l'oreille qu'il lui devait un chien de sa chienne pour avoir mis le service de police dans l'embarras. Il le somma également de venir le rejoindre au Petit Bistro dans un peu moins d'une heure, puis sa grosse carcasse se fraya facilement un chemin jusqu'à son véhicule, ignorant les questions qui fusaient derrière lui. Une fois derrière le volant, il démarra en trombe, ce qui le fit dérapier dangereusement vers les journalistes plus insistants qui s'étaient aventurés un peu trop près de son Impala. Sous les rires de leurs confrères plus prudents, certains allèrent même jusqu'à se jeter tête première dans la neige.

Gilles jeta sa cigarette dans son verre en styromousse contenant un café au goût douteux et regarda s'éloigner l'enquêteur en se disant qu'il avait bien travaillé. Depuis le temps qu'il le côtoyait, il avait appris à bien le connaître, ce type. À n'en point douter, l'enquêteur Gustave Côté, qu'il savait furieux, s'ingérerait dans les enquêtes en cours pour prouver que l'équipe du poste 34 n'aurait jamais dû être laissée de côté.

\*\*\*

Nicolas donnait le petit déjeuner à Émilie quand elle émit un léger râle tout en désignant du regard la télévision qui se trouvait derrière lui, pendant qu'au même moment, Zip jappa en direction de l'écran. Nick se retourna et reconnut aussitôt l'enquêteur Gustave. Des images de ce dernier passaient en boucle au bulletin de nouvelles.

En plus de sembler en colère, il faillit renverser des journalistes alors qu'il était au volant de son automobile. Le son de l'appareil étant fermé, Nick ne pouvait savoir ce qui se disait, mais la scène était si cocasse, qu'il croyait voir un vieux film de Buster Keaton.

Émilie, quant à elle, avait parfaitement reconnu le policier qui lui avait sauvé la vie. Il était venu la visiter une fois, à l'hôpital, après qu'elle soit sortie du coma et qu'elle attendait son congé d'hôpital. Il lui avait pris la main et s'était excusé de ne pas avoir su intervenir correctement au moment du drame. Puis il avait pleuré durant de longues minutes, sans être en mesure d'ajouter quoi que ce soit. Depuis ce jour, elle ne l'avait plus jamais revu. Elle se fit la réflexion que d'une certaine manière, tous les deux étaient prisonniers de leur propre corps, sauf qu'elle, elle avait fini par accepter son nouveau mode de vie, bien que ce n'était pas tous les jours une mince affaire. Heureusement, elle jouissait de l'amour de son entourage et surtout, de son tendre époux. Selon ce qu'elle était à même de constater, ce n'était guère le cas de son sauveur qui lui, semblait incapable de faire la paix avec lui-même. Elle lui avait pourtant accordé son pardon... comme s'il y avait quelque chose à pardonner.

Nicolas se retourna pour lui tendre une autre bouchée avant de remarquer qu'elle voulait lui dire quelque chose. Il commença alors patiemment à lui poser des questions qui ne nécessitaient que des oui et des non en guise de réponse, ce qu'elle faisait en clignant des yeux. Puisqu'elle regardait fixement la télé, il sut exactement quelle question poser en premier. Après plus d'une demi-heure d'essais et d'erreurs, il finit par comprendre qu'elle désirait rencontrer l'enquêteur Côté. Il lui dit donc qu'il essaierait de le voir pour planifier un rendez-vous. Heureuse, elle le remercia à l'aide d'un battement de cils.

\*\*\*

Jerry et Jill n'avaient pas eu le temps de déjeuner, car après avoir quitté le restaurant, le jeune homme, qui ne connaissait pas la ville, contrairement à Jill qui s'était bien gardée de le guider, s'était retrouvé dans un cul-de-sac. Au bout de la rue, il décida de tourner dans le sens inverse puis, sous le regard moqueur de sa passagère, s'embourba dans la neige. Alors que Jill pouffait de rire, lui se trouvait franchement ridicule. Mais sous les rires cristallins de la belle dame, il fut pris lui aussi d'un incroyable fou rire.

— Moi, pour les premières sorties, on peut dire que je suis vraiment un champion! lança Jerry entre deux éclats de rire.

— Moi, je crois plutôt que tu m'as amenée ici pour mieux me séduire, petit coquin, car là où nous sommes, impossible de m'enfuir! lui répondit Jill les larmes aux yeux.

— Non, je te jure... Je ne connais pas la ville... Je...

— Calme-toi, Jerry, je te taquine... Et ici, je trouve que c'est un endroit parfait pour faire connaissance, tu ne trouves pas?

— Euh... Oui, mais tu ne mourais pas de faim?

— J'ai faim, incontestablement, mais je préfère de loin apprendre à te connaître. Appelle une dépanneuse et en attendant, on pourra parler à l'abri des oreilles indiscretes dans ta belle Golf rouge.

Puis les deux firent plus ample connaissance, jusqu'à l'arrivée de la dépanneuse. Quand l'auto fut sortie de sa fâcheuse position, Jill demanda à son cavalier s'il pouvait la conduire à l'université pour son cours d'entrepreneuriat.

— Wow! Tu vas à l'université? questionna Jerry dont les yeux ahuris trahissaient sa pensée.

— Cache un peu ta surprise... Toi croyais moi fille de tenancier et moi épaisse? Se moqua la jeune femme, tout de même un peu vexée.

— Non, je ne m'attendais tout simplement pas à ça, c'est tout!

— J'ai commencé à la dernière session. Cela m'aidera à assurer la relève de mon père et aussi, j'espère bien pouvoir faire prospérer les affaires... comment dire... de façon plus honnête.

Jerry était ravi de ce qu'il entendait. Elle lui indiqua le chemin à prendre pour se rendre à l'université et lorsqu'ils arrivèrent, il se dépêcha d'aller lui ouvrir la portière. Dans son empressement, il ne remarqua pas que Jill, peu habituée à autant de galanterie, avait elle aussi entrepris d'ouvrir sa portière. Et puis BANG! Le pauvre

homme reçut la tête de mademoiselle Tremblay directement sur le nez!

— OH! Excuse-moi, Jerry, je ne voulais pas...

Elle le regarda se tenir le nez à deux mains, non sans remarquer le sang qui s'écoulait à travers ses doigts.

— Ne t'excuse pas. Tu ne pouvais pas savoir que j'étais un jeune homme galant! Depuis hier, je n'arrête pas de prendre des coups sur le nez. Allez... ne t'inquiète pas et va à ton cours!

Jill s'approcha, lui tendit un mouchoir et le pria de s'essuyer le nez, en ajoutant qu'elle ne partirait pas avant qu'il ait cessé de saigner. Il avait beau insister, lui dire qu'elle serait en retard pour son cours, elle insistait pour rester là. Quand enfin les saignements s'arrêtèrent, il lui signifia qu'elle pouvait enfin partir. Mais plutôt que de s'exécuter, elle lui indiqua qu'avant de partir, il lui restait encore une chose à faire. Elle s'approcha, se souleva sur la pointe des pieds et lui tendit ses lèvres qu'il embrassa si frénétiquement, qu'il en oublia instantanément son pauvre appendice nasal.

\*\*\*

Devant le Bar Sportif de Tremblay, le fourgon blanc aux vitres opaques attendait le retour de la Golf. Mais plutôt que celle-ci, ses trois occupants virent une Lincoln blanche arriver dans le stationnement du bar. Aussitôt, ils reconnurent Bob Tremblay, assis du côté passager. Derrière le volant se trouvait un homme qui semblait être d'origine latino et sur le siège arrière, ils n'eurent aucun mal à identifier Vladimir Azarov, une légende pour tous ceux qui souhaitaient embrasser une carrière de garde du corps dans les milieux clandestins. La rumeur voulait qu'il soit un ancien membre du KGB, sous l'ancien régime communiste. Alors que Bob s'apprêtait à sortir du véhicule, il sentit la main de Hern l'en empêcher. Formé par Vlad, Hern avait vite fait de remarquer la camionnette blanche.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je bouge? maugréa Tremblay.

— Il y a oune camionnette.

— Yé sais, mais c'est oune camione de livraissone, lui répondit Bob en se moquant de son accent.

— À moins que le conducteur soit aussi laid que mon cul, intervint Vlad, je ne comprends pas pourquoi il se cache derrière des vitres opaques... Et voulez-vous bien me dire pourquoi une camionnette de livraison de fruits et légumes, si on en croit ce qui est indiqué sur les côtés, se gare dans un quartier où on ne trouve que votre bar et des boutiques de vêtements?

Puis, s'adressant à son acolyte, il ajouta:

— Je vais aller voir s'il y a quelqu'un à l'intérieur. Si tu remarques quelque chose de louche, tu ne viens surtout pas à ma rescousse. Tu décampes avec le patron, d'accord?

— D'accord! Mais fais attancion!

Le Russe descendit prudemment de la Lincoln et sans quitter la camionnette du regard, marcha en direction de celle-ci. À l'intérieur, les hommes commencèrent à s'agiter.

— Il nous a repérés, qu'est-ce qu'on fait? paniqua le conducteur.

— Notre position est brûlée. Démarre le moteur et foutons le camp d'ici avant qu'il arrive jusqu'à nous! Ban va être furieux!

Après s'être immobilisé, Vladimir regarda le camion prendre la poudre d'escampette, tout en prenant soin de mémoriser le numéro de la plaque d'immatriculation. Plus tard, il appellerait Gus pour qu'il le renseigne sur le propriétaire de ce véhicule.

\*\*\*

L'Homme arriva un peu en retard à son rendez-vous, après avoir déposé son «colis» bien attaché et bâillonné dans l'une des pièces de son chalet, qu'il avait recouverte en entier d'une pellicule de plastique. S'il avait

pris cette précaution, c'était pour éviter qu'on y trouve les empreintes et l'ADN de Vandal, mais surtout, pour ne pas tout saloper avec le sang du gros lorsque le moment serait venu de passer à la deuxième phase de son plan. Pour l'heure, il pouvait dormir tranquille, la première phase ayant été accomplie avec succès: enlever Martin Vandal, lui raser les cheveux et prendre une photo de son crâne sur lequel on pouvait reconnaître distinctement un tatouage à l'effigie de la Vierge Marie.

Au rustique restaurant L'Épervier, la personne qu'il devait rencontrer était déjà assise à leur place habituelle, soit près du foyer. Après s'en être approché, l'Homme l'embrassa.

— Un peu plus et je partais, se vit-il réprimander. C'est que je dois travailler dans moins d'une heure.

— Excuse-moi, j'ai été pris dans la neige. Tu ne vas pas bouder pour ça, dis?

— OK, laisse tomber, j'étais juste impatient de te voir. Allez... on oublie tout et on déjeune. J'ai une sacrée faim de loup!

«Bientôt, c'est moi qui mangerai un loup, et pas n'importe lequel...», se dit l'Homme en lui-même.

## CHAPITRE 24

Ban avait demandé à Geishas d'aller chercher M. Rorke et de l'amener au bureau pour qu'il puisse honorer ses différents rendez-vous d'affaires «légales», comme il se plaisait à le dire lui-même. Il lui avait bien spécifié qu'elle ne devrait rien lui dévoiler au sujet des derniers développements, qu'il lui expliquerait tout lui-même à son arrivée. Dans l'éventualité où elle rencontrerait un problème, elle le trouverait au bunker, situé sous le stationnement souterrain de Dynastie Investissement. Celui-ci comprenait une salle de conférence, trois petits locaux et une chambre de torture. L'une des particularités importantes de ce bunker était qu'aucune onde cellulaire ne pouvait traverser ses murs de béton armé.

Ban avait aussi demandé à tous ses hommes de venir le retrouver pour dresser un bilan des difficultés survenues au cours des douze dernières heures. Après quoi, un bon *brainstorming* serait fait pour trouver des solutions efficaces. Au total, ils étaient vingt-trois, soit vingt de ses fiers-à-bras, Trevor, le spécialiste en analyse comportementale, Viggo, le lieutenant de la sécurité, et Ban lui-même. Ce dernier fut le premier à prendre la parole.

— Pour commencer, je dois vous avouer que je ne suis pas du tout satisfait de la façon dont nous avons géré les derniers événements, leur dit-il de sa voix posée.

Il marqua une pause pour bien sentir le malaise engendré par ses propos.

— Si vous avez bien porté attention, j'ai employé le «nous», car je m'inclus. Il n'y aura donc aucune sanction, mais tous autant que nous sommes, nous devons faire une petite introspection pour ne plus répéter les mêmes erreurs et aussi, adopter un mouvement de réaction plus rapide et plus approprié. Pour ceux qui ne sont pas au fait des dernières bévues, je vais vous les citer. Pour ma part, à l'annonce de la mort du Pic, je n'ai pas pensé à retracer le cellulaire, tout comme je n'ai pas songé à récupérer sa Jeep. Voici mes erreurs. Maintenant, j'attends que chacun d'entre vous confesse les siennes.

— J'aurais dû faire en sorte que la réunion se tienne ici, au bunker, dit Viggo, mais comme au moment de votre appel j'étais déjà à l'entrepôt avec les frères Garfunkel, je n'ai pas vraiment réfléchi, ce qui a causé la fusillade et la perte de notre fourgon noir.

— Maintenant, reprit Ban, si tu veux bien continuer d'énumérer les aberrations qui ont été commises depuis hier soir...

— D'accord, chef, consentit Viggo. Mais s'il vous plaît, permettez-moi de ne pas citer les noms des personnes impliquées afin de leur éviter d'être embarrassées devant les autres membres de l'escouade.

— Sans problème. De toute façon, je connais tous ceux qui ont échoué dans leur mission.

Ban scruta du regard chacun de ses hommes pour leur signifier qu'il les rencontrerait tous seul à seul une fois cette histoire terminée.

— Oui, je sais, et ils le savent aussi... Donc, commençons: le garde du corps que vous avez attiré à Vandal a quitté l'appartement avant l'arrivée de son remplaçant.

Un murmure s'éleva parmi les auditeurs. L'un d'eux baissa les yeux, donnant l'impression de vouloir disparaître sous le plancher de ciment. Peut-être devrait-il songer à le faire avant que Ban ne se décide à lui faire payer son impair.

— Un autre manquement aux règles de l'art, enchaîna Viggo, fut que trois personnes ont abandonné leur poste de surveillance. Du coup, non seulement la cible qu'ils devaient épier nous a glissé entre les doigts, mais en plus, ils n'ont même pas songé à relever son numéro d'immatriculation. Et comme si ça ne suffisait pas, la cible est même parvenue à enlever le gros Vandal sous leurs yeux.

Les murmures s'intensifièrent lorsque visiblement embarrassé, il reprit en disant:

— Et finalement, nous avons été repérés, notre surveillance au Bar Sportif étant trop rapprochée et mal dissimulée. Voilà... je crois que c'est tout, patron!

Tous se mirent à s'agiter sur leur chaise et à parler en même temps. Nul doute que ces hommes entraînés à pister, capturer et tuer, avaient lamentablement échoué dans leurs tâches.

— Silence, messieurs! ordonna Ban. Comme je vous l'ai dit au tout début de cette rencontre, nous sommes ici pour faire le point et veiller à ce que tout cela nous serve de leçon. Nous sommes des professionnels et pourtant, nous avons tous échoué. Pourquoi? Tout simplement parce que nous avons fait preuve d'un excès de confiance. Chacun de nous a accompli sa tâche sans même prendre le temps de se demander qui était son adversaire. Eh bien maintenant, nous le savons. Nous ne connaissons pas encore la raison qui l'a poussé à faire ce qu'il a fait ni le nom du commanditaire, mais nous savons toutefois des choses à son sujet. D'abord, nous avons une photo de lui que nous allons vous distribuer dans quelques instants. Nous allons aussi en remettre une à tous les membres des Nations-Unies en les sommant de communiquer avec nous dès qu'ils l'aperçoivent. Ensuite, nous savons qu'il conduit une Golf rouge de l'année, tout comme nous savons qu'il fréquente la fille de l'homme à la dent en or, bien que nous ignorions encore la nature de leur lien. Enfin, cet homme est sans aucun doute un professionnel, du fait qu'il a réussi à enlever Martin sous nos propres yeux. Si vous le voyez, n'agissez pas seul et ne le tuez pas. Neutralisez-le et amenez-le ici, au bunker. Nous devons savoir qui le paie et qui il est. Je vais laisser un homme en permanence au bunker afin qu'en tout temps, on puisse vous ouvrir la porte. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant, j'aimerais entendre vos suggestions en ce qui concerne la suite des opérations.

\*\*\*

Jerry venait d'arriver au Petit Bistro et nota que son partenaire n'était pas encore arrivé.

— Bonjour, Ginette, dit-il à la serveuse. Dites-moi, quel est l'endroit le plus discret du bistro?

— Les toilettes! Non! Je blague! Je suis heureuse de te revoir. Tu t'ennuyais déjà de tante Gigi?

— Oui et non... Gus m'a donné rendez-vous ici. Comme nous devons discuter, je crois que nous allons envahir le bistro pour un bon bout de temps.

— Pas de problème! De toute façon, après le déjeuner, les affaires tombent mortes. Installe-toi à la table du fond, près de la sortie d'urgence; vous serez plus tranquilles.

— Merci! Je vais prendre un thé noir. Bien que je n'aie pas déjeuné et que j'aie une faim d'ogre, je vais attendre l'arrivée du Gus avant de commander quelque chose. Comme ma mère dit toujours: «Si Moïse a jeûné pendant quarante jours, toi qui n'es qu'un simple homme, tu peux bien patienter quarante minutes avant l'arrivée de ton invité.»

Une fois Ginette partie, Jerry prit le temps, contrairement à la veille, d'examiner les lieux du regard et ainsi, remarquer les innombrables tours Eiffel.

— Dites-moi, pourquoi toutes ces petites tours Eiffel? demanda-t-il à Ginette qui au même moment revenait avec son thé.

— Ne le dis à personne, mais tout le monde croit qu'elles font partie du décor alors qu'en fait, elles servent à frapper les clients qui ont les mains trop longues. Les filles n'ont qu'à tendre un bras, s'emparer d'une tour et frapper le client sur la tête! Tu peux être certain qu'ensuite, les vieux pervers gardent leurs pattes sur la table! blagua Ginette.

— Non, sérieusement... Pourquoi les petites tours?

— ... Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieuse!

Devant le regard quasi psychopathe de son interlocutrice, Jerry préféra ne pas insister, se disant qu'il demanderait à Gus. Après plus de vingt minutes, l'air sérieux, Gigi revint vers lui pour lui demander:

— Tu veux encore savoir ce que les tours signifient?

— Oui. Je savais bien, aussi, que vous vous payiez ma tête...

— Un vrai petit Colombo, à ce que je vois! Je vais te dire la vérité parce que tu travailles avec Gustave et qu'un jour ou l'autre, tu vas connaître l'histoire. Alors je préfère que tu connaisses la véritable histoire plutôt que celle romancée qu'il pourrait te raconter.

Puisque Gigi s'adressait à lui sur un ton de confiance et qu'il notait un voile de tristesse dans le fond de sa voix, Jerry était tout ouïe, attendant la suite avec impatience. Elle demanda aux deux autres serveuses de la remplacer un moment auprès de ses clients et allait poursuivre lorsque Jerry lui dit:

— Je ne veux pas vous causer des ennuis... Continuez à travailler et revenez me voir quand vous serez moins occupée. Je ne veux pas que votre patron pense que je vous accapare.

— Nous allons mettre deux choses au clair, répliqua Ginette. Un, ne me vouvoie plus ou je te casse une tour Eiffel sur la tête. Et deux, le Petit Bistro m'appartient depuis cinq ans, et comme j'ai toujours été serveuse, je continue de l'être, car j'aime bien être près de ma clientèle.

— D'accord, alors assoyez-vous... Oups! Ne me frappe pas... Assis-toi!

— En parlant de frapper, tu as un peu de sang sous le nez, signala Ginette en pointant l'endroit du doigt.

— Encore? Je vais aller me laver le visage, mais avant, raconte-moi l'histoire, demanda l'enquêteur, trop curieux de connaître le mystère entourant les fameuses tours Eiffel.

— Je me lance! Le Petit Bistro a vu le jour il y a de cela onze ans. Son propriétaire de l'époque, Mathéo Barbier, était français d'origine. Il avait commencé à décorer les lieux comme les petits bistros français, avec des tables rondes, des nappes blanches... bref, même le menu et la cave à vin valaient le déplacement. La renommée du restaurant et la qualité des vins attiraient des gens de tous les coins de la ville, mais malheureusement, son emplacement commençait à lui causer des soucis. Les criminels qui gravitaient autour de la ruelle se mirent à voler les voitures et à agresser les clients. Petit à petit, la clientèle a commencé à désertier les lieux. Mathéo s'est alors rendu à l'entrée de la ruelle pour demander aux *dealers* de dire à leurs copains de cesser de harceler ses clients...

Envahie par un sanglot, Ginette s'arrêta un moment, puis expliqua:

— Excuse-moi... Ce sont de mauvais souvenirs.

— Je suis désolé. Si tu veux, tu peux arrêter, proposa Jerry avec sollicitude.

«Moi et ma manie de toujours vouloir tout savoir», pensa-t-il.

— Non, ça va aller... Après être allé demander aux jeunes de cesser leur manège, il a été retrouvé brûlé vif dans sa voiture, juste en avant du Petit Bistro, qui est resté fermé pendant presque un an. L'homme qui l'a acheté à l'époque devait aimer le rouge, car il a fait recouvrir toutes les banquettes et les chaises en rouge. Quand les clients ont recommencé à venir, certains d'entre eux apportaient des mini tours Eiffel en mémoire de Mathéo. Le propriétaire les a placées un peu partout, mais très rapidement, le bistro a perdu son lustre et la cave à vin est devenue de plus en plus médiocre. Comme c'est encore le cas, d'ailleurs, car je ne connais vraiment rien au vin et je n'ai pas les moyens de m'offrir les services d'un sommelier. Bref, j'ai racheté le resto et depuis, j'essaie de le maintenir à flot. Sauf que la ruelle effraie encore les gens... termina tristement Ginette.

— Pour le vin, je peux t'aider! Pendant mes années de collègue, j'ai participé à plusieurs ateliers donnés par des sommeliers.

— Wow! Tu es un jeune homme plein de ressources, toi! Eh bien, j'accepte ton offre. Si j'améliore ma cave à vin, ça pourrait peut-être attirer un peu plus de clientèle, lança Ginette avec des yeux rayonnants.

— Je ne veux pas paraître indiscret, mais pourquoi disais-tu que Gustave me raconterait une version romancée de cette histoire?

— Parce qu'il t'aurait narré un récit rempli de détails superflus.

— Comme?

«Merde! songea Jerry. Voilà que je recommence avec mes questions! Je suis vraiment un enquiquineur de première.»

— Comme Mathéo et moi qui devions nous marier le lendemain de sa mort, qu'ensuite j'ai fait une dépression et qu'après celle-ci, j'ai travaillé avec acharnement en ramassant tout mon argent pour racheter le Petit Bistro et faire revivre le rêve de mon fiancé... Excuse-moi...

Sans rien rajouter, elle se leva, les yeux remplis de larmes qui se mirent à couler le long de ses joues. Complètement bouleversé, Jerry s'en voulait de son indiscretion, mais bon... il avait toujours été curieux de nature. Il aurait toutefois tout intérêt à contrôler son envie de vouloir tout savoir pour éviter ce genre de désagrément. Son estomac le ramenant à la réalité, il se dit que si Gustave ne se pointait au cours des vingt minutes suivantes, il

commencerait à manger sans lui. Son temps de jeûne serait écoulé.

\*\*\*

Assis à son bureau, l'Homme décrocha son téléphone et composa un numéro qu'il avait appris par cœur.

— Vous pouvez aller chercher le camion et monter l'échafaud à l'endroit que je vous ai indiqué: sur le côté est de la ruelle de l'entrepôt.

— Bien, monsieur.

— Et surtout, n'oubliez pas d'activer tous les systèmes de sécurité pour éviter d'attirer l'attention d'un inspecteur de la ville. Ensuite, installez le treuil électrique, le petit compresseur, les planches sur le toit et bâtissez-moi une belle croix avec ces planches. Si quelqu'un vous pose des questions, vous savez quoi répondre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... Qu'une équipe viendra déneiger les couvertures des entrepôts demain matin à la première heure pour éviter un surpoids de neige.

— C'est bien! Par la suite, vous pourrez retourner le camion au même endroit. Enfin, vous trouverez votre argent et votre billet d'avion dans une grande enveloppe jaune que j'ai collée sous la boîte postale.

— Tout sera fait comme vous le désirez. Merci, et adieu, monsieur.

Sans même lui répondre, l'Homme raccrocha, non sans se dire que ce mercenaire semblait drôlement efficace.

\*\*\*

En arrivant au Petit Bistro, Gus fut surpris d'y voir le véhicule de Jerry. Il pénétra dans le restaurant et chercha ce dernier du regard. Après que Ginette lui eut indiqué, à l'aide d'un signe, où il se trouvait, il se lança à sa rencontre.

— Salut, Jerry! T'es déjà ici? Y est même pas encore midi!

— Salut, Gus! J'avais tellement hâte que tu arrives... Je meurs de faim! Le déjeuner ne s'est pas passé comme prévu.

— Pourquoi? Elle t'a envoyé promener? Y a une petite tache de sang, sous ton nez... Dis-moi pas qu'elle t'a giflé? T'as eu les mains baladeuses, mon cochon?

— Oups! J'ai oublié d'aller me nettoyer. Si tu arrêtes de parler, je pourrai peut-être t'expliquer ce qui s'est passé.

Gustave étant maintenant tout ouïe, Jerry lui raconta sa matinée dans le moindre détail, non sans omettre de lui préciser qu'il connaissait maintenant l'histoire de la pauvre Ginette.

— Et toi, comment s'est déroulé ton rendez-vous avec l'avocat?

— J'y suis pas encore allé. J' préférerais le rencontrer avec toi. Je devais aussi me montrer à la conférence de presse qui avait lieu au poste. En parlant de ça, on attend Jodoin qui va venir nous trouver pour discuter; mais on va d'abord passer notre commande.

De la main, il signala à une serveuse qu'ils étaient prêts à commander. La femme s'approcha, prit la commande de Jerry et informa Gustave que sa patronne lui avait préparé un repas santé, avec du quinoa. Il eut beau contester sous les rires bien nourris de son collègue, la serveuse lui apporta néanmoins la fameuse assiette préparée par Gigi.

— Je crois que Ginette t'aime bien, dit Jerry, elle prend vraiment soin de toi.

— Faire crever quelqu'un de faim, c'est prendre soin de lui? râla Gustave. Mon œil! Et c'est pas parce que toi t'es tombé sous le charme de Jill que tout le monde doit tomber en amour.

— Arrête de grincer! Je te le dis... elle te trouve aussi mignon qu'un gros bébé joufflu. Et tu es loin de mourir de faim! Allez... mange ta salade avant qu'elle ne refroidisse!

— C'est pas possible comme t'es comique!

Le journaliste se pointa peu avant la fin de leur repas.

— Eh bien! les nargua-t-il, vous vous la coulez douce, les gars! Moi qui croyais vous trouver en train de vous creuser la tête pour résoudre votre enquête... Ah oui, j'oubliais! Vous n'avez plus d'enquête!

— Ferme-la, Gilles! Je t'ai pas demandé de venir ici pour que tu m'fasses chier. En parlant de ça, j'aimerais bien savoir pourquoi t'as mis le feu aux poudres à la conférence de presse?

— Mon métier c'est de poser des questions. Comme vous deux, finalement! Si mes questions ont dérangé tes patrons, c'est sûrement parce que j'ai mis le doigt sur quelque chose de sensible. Si j'avais vraiment voulu foutre la merde, j'aurais expliqué à tout le monde que tu as été démis de l'enquête parce que tu m'as remis une photographie du macchabée et aussi, parce que ton collègue et toi vous êtes livrés à un combat de lutte contre les membres de l'équipe technique. Pourtant, j'ai fermé ma gueule et Bellechasse et McCarthy savent que je sais. Ils comprennent aussi que mon intervention n'était qu'une forme de contestation, car malgré tout ce qui s'est passé hier soir, tu es le meilleur enquêteur de la ville et te mettre sur une tablette alors qu'il y a eu non seulement un meurtre, mais des patrouilleurs fusillés... je trouve ça totalement irresponsable. Voilà, c'est dit!

— Ta sollicitude me touche beaucoup, mais crois-moi, je m'éloigne d'aucune enquête et le jeune me suit dans ma démarche. De toute façon, y a pas vraiment le choix... en plus de m'aimer, y dort chez moi, répliqua Gustave en battant des cils et en faisant un clin d'œil à Jerry.

— Arrête, je ne suis pas gai! s'empressa de préciser ce dernier, visiblement mal à l'aise.

— OK, Gus! dit Jodoin. J'ai autre chose à faire que de te voir flirter avec ton comparse. Donc si tu permets, avant que le petit nouveau ne fasse une syncope, je vais passer au vif du sujet.

Après avoir fait un signe à Ginette en montrant le café du plantureux enquêteur, le journaliste reprit en disant à Jerry:

— Tu fais bien de boire du thé, le jeune, parce que le café de Gigi est tellement fort que je m'en sers pour partir ma voiture quand la température descend à moins vingt degrés.

— Lance-toi donc, Jodoin. Tu disais que t'étais pressé, non? s'impacienta Gustave.

— Comment on dit ça? J'ai un esclave... Non, je l'ai sur le bout de la langue... Ah oui! Un apprenti journaliste qui travaille avec moi. Je lui ai demandé de fouiller dans nos archives et devine quoi? Il n'a rien trouvé sur Dubhan Rorke avant la construction de Dynastie Investissement. Cet homme d'affaires a vu le jour en même temps que le prestigieux édifice, ce qui est physiquement impossible. Nos archives disent qu'il est né en Irlande du Nord et qu'il est le fils d'un philanthrope multimillionnaire. Alors ce matin, j'ai voulu vérifier moi-même en contactant un ami journaliste Irlandais, et devinez quoi?

— ...

— Il n'existe pas de paternel millionnaire du nom de Rorke! Présentement, mon ami journaliste cherche plus loin, mais il serait très surpris qu'un tel personnage existe sans qu'il le sache.

Jodoin s'arrêta, le temps que la serveuse lui serve son café, puis ajouta:

— Merci, madame! Bon... après avoir bu ce nectar digne des dieux de l'enfer, je me pousse! J'ai envie d'une bonne cigarette. Après, je vais me rendre à l'hôtel de ville pour tenter de trouver des éléments constructifs sur ton M. Dubhan Rorke. Je ne sais pas dans quoi tu t'es embarqué, mais je suis sûr que ton ami l'indic a mis le doigt sur quelque chose de *big*, le gros! Ah! Ah! Ah! s'étouffa-t-il presque.

Si les yeux de Gustave avaient été des lasers, Gilles aurait été pulvérisé sur-le-champ.

## CHAPITRE 25

À la sortie du bunker, Trevor apostropha Ban pour partager avec lui certaines de ses observations relativement aux vidéos qu'il avait visionnées.

— Patron, quand Martin a raconté son histoire sur le présumé tueur professionnel qui se trouvait au Bar Sportif et qu'ensuite, il a parlé des fiers-à-bras de Tremblay, eh bien, j'ai noté qu'Ivanna adoptait toujours une légère expression faciale. Elle semblait entièrement absorbée par le sujet alors que tous les autres peinaient à se concentrer, du fait qu'ils craignaient les réactions du grand patron.

— Merci, je vais la faire surveiller par un de mes hommes.

Puis Ban monta dans l'ascenseur situé à proximité du bunker. Cet ascenseur avait la particularité de fonctionner avec une carte magnétique et de n'effectuer que deux arrêts, soit au soixante-dixième étage, qui appartenait aux Nations-Unies, et à celui réservé au bunker. Après que Ban eut glissé sa carte magnétique dans la fente, les portes se refermèrent et l'ascenseur s'envola vers le domaine des hommes sans loi. Arrivé devant le bureau de Dubhan, il frappa à la porte, que ce dernier lui ouvrit à distance. Ban se glissa à l'intérieur et s'assit pour écouter la conversation que son patron tenait alors au téléphone.

— Oui, je sais, mais nous n'avions pas le choix... Non, je te dis, ces deux imbéciles étaient cachés derrière un banc de neige et nous espionnaient pendant que les chefs et leur lieutenant sortaient du camion-remorque... Non, c'est Ban qui a ordonné à ses hommes de tuer les deux patrouilleurs et j'approuve sa décision... Si vous pouvez faire ce qu'il faut pour que celui qui est dans le coma ne se réveille pas... COMBIEN?... D'accord, cinquante mille dollars versés dans votre compte dès que le travail sera fait... Non, ce n'est pas nous qui avons exécuté le Pic... Oui, on a un indice sur le type qui aurait fait ça. Qui s'occupe de l'enquête, chez vous?... Sérieusement, vos gars se sont battus entre eux et l'enquête a été confiée à un autre poste. Et pour ce qui est de la fusillade, j'espère que tu pourras brouiller les pistes... QUOI? Un autre vingt-cinq mille pour ce boulot?... OK! Pas de problème... C'est ça... Au revoir! lança Rorke avant de raccrocher rageusement.

— C'était ton contact à la police? l'interrogea le Nippon.

— Oui, je lui dois beaucoup... Il m'a sauvé la mise il y a dix ans, en plus de m'avoir presque remis les clés de la ville pour tout ce qui est illégal. Par contre, je trouve qu'il se montre de plus en plus gourmand. Nous allons le laisser s'occuper du comateux et en guise de paiement, on le fera disparaître.

— Il faudra faire attention; on ne peut pas éliminer tous les flics de la ville sans attirer l'attention, le prévint Ban.

— Je sais, mais un accident est si vite arrivé, si tu vois ce que je veux dire...

— D'accord, je vais planifier quelque chose en ce sens. Maintenant, il y a plusieurs événements survenus dernièrement dont j'aimerais vous entretenir.

— Je t'écoute.

— Premièrement, Vandal a été enlevé, annonça calmement Ban.

— TABARNAK! hurla Dubhan en fracassant son poing sur son bureau.

\*\*\*

Après avoir reçu un appel de son frère qui souhaitait lui transmettre un message de Georges Delorme, Gustave quitta le Petit Bistro en compagnie de Jerry.

— Suis-moi avec ton auto, dit-il, on va d'abord aller voir l'avocat de M. Picard. Son cabinet est situé dans la tour de bureaux Dynastie Investissement. Ensuite, on retourne au poste parce que Georges veut me voir. De là, on va se diriger au poste 28 pour rencontrer l'enquêteur chargé du dossier de Picard.

— OK, mais j'ai une question... qui est Georges?

— Tu t'en souviens pas? C'est le patron des techniciens en scènes de crime avec qui on a eu une escarrouche dans la ruelle, rappela Côté en faisant mine de boxer avec son ombre.

— Ah oui! Je me souviens! C'est l'homme qui gesticulait comme un possédé quand tu t'es assis sur lui dans

la ruelle!

— En plein lui! Allez! Va dans ton auto et suis-moi!

Sur la route, les conducteurs semblaient avoir la tête dans les nuages et faisaient preuve d'une conduite erratique, cela étant peut-être dû aux nombreux nuages gris qui surplombaient le ciel. Suivant Gustave, Jerry n'arrêtait pas de ralentir brusquement pour ne pas l'emboutir par l'arrière. Dans son cas, s'il avait la tête dans les nuages, c'était en raison du doux baiser qu'il avait échangé avec la jolie Jill. Il fut sorti de ses rêveries par une Cadillac Escalade qui roulait à haute vitesse dans l'autre sens et qui faillit faire un tête-à-queue. Pourquoi les gens étaient-ils toujours aussi pressés, risquant ainsi la vie d'autrui? Chemin faisant, il remarqua également les nombreux graffitis où on pouvait lire «NU» qui ornaient les édifices du quartier. Puisque jusque-là, il n'avait circulé dans la ville qu'en soirée, ce détail lui avait échappé. Après quelques secondes de réflexion, il en arriva à la conclusion que ces «NU» devaient sûrement représenter le tag du gang des Nations-Unies. Enfin, ils arrivaient au Dynastie Investissement. Très moderne et tout en verre, l'immeuble ne put que s'attirer un regard approbateur de la part de Jerry, qui qualifiait son style de néo-gothique.

— Viens, Jerry! lança Gustave. Arrête d'admirer l'architecture, veux-tu, on a une grosse journée!

— Oui, j'arrive! Mais avoue que c'est un beau gratte-ciel!

Gustave, qui voyait cet édifice tous les jours, se contenta de lever les épaules en signe d'indifférence. Une fois dans le lobby, les deux hommes cherchèrent l'étage où se trouvait le cabinet de l'avocat, soit le 69<sup>e</sup>. À en croire le tableau d'affichage, la firme occupait l'étage au complet alors qu'au-dessus, se trouvaient les bureaux du groupe Dynastie Investissement.

— Allez, on prend l'ascenseur... à moins que tu ne veuilles commencer ton entraînement? lança Jerry d'un ton moqueur.

— Non, l'ascenseur me va parfaitement. Et qui t'a dit que j voulais m'entraîner? Hey! J'ai une idée... Après notre entretien avec M. Carrière, tu vas monter au 70<sup>e</sup> pour voir à quoi ressemblent les bureaux de Dubhan Rorke. J'irais bien, mais comme j'suis flic depuis longtemps, j'ai peur que quelqu'un me reconnaisse. Y faut aussi dire que mon *body* est pas trop trop discret; tandis que toi, t'es nouveau!

— Pas de problème, mon colonel! plaisanta Jerry en imitant le salut militaire.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le cabinet d'avocats C & FRÈRES, Jerry s'exclama:

— Merde! Tu as vu à quelle vitesse on s'est rendus? C'est l'ascenseur le plus rapide que j'ai jamais pris!

— Calme-toi, t'as l'air d'un campagnard qui vient en ville pour la première fois.

— ...

— Oh, excuse-moi! C'est vrai, t'es un campagnard qui est en ville depuis même pas vingt-quatre heures! pouffa Gus en s'approchant de la splendide réceptionniste.

— Bonjour, mademoiselle, nous aimerions rencontrer Maître Carrière.

— Bonjour, j'aimerais bien vous aider, mais lequel des frères Carrière aimeriez-vous rencontrer? Ils sont cinq frères et tous d'excellents avocats dans leur spécialité. En plus, ils se complètent parfaitement! Vous êtes vraiment dans le meilleur cabinet de la métropole.

— Quel beau *pitch* de vente, mademoiselle! Vos patrons seraient fiers de vous! laissa entendre Gustave en sortant sa plaque d'enquêteur. Désolé, mais on n'est pas des clients. Par contre, si jamais on a besoin d'un avocat, soyez certaine qu'on viendra vous voir. Mais juste entre nous, j crois que j'vais revenir juste pour voir votre beau sourire!

Pendant que Jerry le regardait d'un air embarrassé, Gus semblait beaucoup s'amuser, tant de la réaction de son collègue que de celle de la réceptionniste, devenue aussi rouge qu'une tomate.

— OK, j'arrête de vous taquiner! On est ici pour rencontrer Maître Gérard Carrière. On n'a pas de rendez-vous, mais on aimerait lui parler au sujet d'un de ses clients. Dites-lui que ça va être *short and sweet!*

— D'accord, je vais m'informer.

La jeune femme téléphona au bureau de l'avocat et après une brève discussion, raccrocha et se leva.

— Si vous voulez bien me suivre, enchaîna-t-elle, M. Carrière va vous recevoir.

Les deux enquêteurs la suivirent en adoptant le comportement normal de n'importe quel homme qui marche à la suite d'une merveilleuse femme, soit en admirant ses courbes tout en s'efforçant de ne pas le montrer. La femme aussi adoptait un comportement normal, soit celui de faire onduler ses hanches en sachant parfaitement que ces messieurs se rinçaient l'œil! Arrivée devant une porte, elle toqua et attendit l'autorisation d'entrer. Elle ouvrit, fit entrer les deux enquêteurs et s'occupa des présentations avant de quitter la pièce pour retourner à son poste.

Gus et Jerry ne manquèrent pas de remarquer l'ordre qui régnait dans le bureau de l'avocat; tout semblait être à sa place. Sur le bureau, deux piles de dossiers de différentes couleurs étaient empilées bien droites. On aurait pu y mettre un niveau, que la bulle d'eau n'aurait pas bougé. Tout à côté, plusieurs stylos, eux aussi de couleurs variées, étaient parfaitement alignés. Dans sa tête, Gustave hésitait entre deux options: soit cet homme était un maniaque de l'ordre, soit le personnel d'entretien venait juste de quitter les lieux. Et si jamais cette dernière option était la bonne, le poste 34 devrait les engager séance tenante.

— Si vous voulez bien vous asseoir, messieurs, dit l'avocat en montrant les deux fauteuils en face de lui. En quoi puis-je vous être utile?

— Avant de commencer, j'voudrais vous remercier pour le choix de votre réceptionniste. En plus d'être belle pour les yeux, elle sait vendre les mérites de votre cabinet. Vous devez parfois manquer de concentration avec une beauté comme elle dans les parages! lança Gustave qui voulait se faire passer pour un policier un peu démodé et sans classe, pour ne pas dire grossier.

— Je vous remercie. C'est vrai qu'elle est assez exceptionnelle comme employée, mais pour ce qui est de ses charmes, ils me laissent de marbre puisque depuis ma tendre enfance, j'ai une allégeance pour le sexe masculin, répondit Gérard Carrière tout sourire. Mais vous savez, enquêteur Côté, il est inutile de jouer la comédie avec moi, vous jouissez d'une solide réputation, dans le milieu judiciaire, alors s'il vous plaît, cessez de faire votre cabotin.

— D'accord! Désolé d'avoir insulté votre intelligence. Allez, Jerry, tu peux commencer!

En lançant la balle dans le camp de son compagnon, il lui montrait qu'il ne doutait aucunement de ses talents d'enquêteur.

— Nous venons vous parler d'un de vos clients qui malheureusement, a passé l'arme à gauche, commença par dire Jerry, fier de la confiance que lui prodiguait son mentor.

— Je sais. Ce matin, j'ai lu, dans le journal, que M. Louis Picard avait été tué de façon plutôt brutale. Mais en quoi cela me concerne-t-il? chercha à savoir l'avocat en soulevant les sourcils pour signifier son incompréhension.

— Dans un premier temps, nous voulons connaître la nature de votre lien avec cet individu.

— Je m'occupe, pour lui et son associé, de l'aspect légal en ce qui concerne les véhicules de luxe qu'ils exportent à l'étranger. Plus précisément, je rédige les papiers destinés au service de douane.

— Vous avez parlé d'un associé... Serait-il possible de connaître son nom?

— M. Martin Vandal.

Durant la conversation, Gustave remarqua que derrière l'avocat, se trouvait un diplôme qui n'avait rien à voir avec les autres. Du coup, il interrompit son équipier pour demander:

— Excusez-moi, bien que ça n'ait aucun rapport avec ce qui nous amène ici, je remarque qu'il y a un diplôme de médecine derrière votre bureau...

— Oh ça! Dans mon jeune temps, ou plutôt, dans ma phase rebelle, j'ai décidé d'abandonner mes études de droit pour faire médecine et après avoir réussi et pratiqué pendant deux ans, je suis retourné sur les bancs d'université pour terminer mes études de droit et ainsi, rejoindre mes frères au sein du giron familial. La médecine n'était pas faite pour moi.

Sur ce, Maître Carrière dut faire une pause, la sonnerie du téléphone se faisant entendre.

Dans l'allée de la belle maison victorienne, Nick s'apprêtait à partir travailler quand Paula arriva en trombe au volant de la Cadillac Escalade, s'arrêtant à seulement quelques pouces de la fourgonnette réservée au transport d'Émilie. Affolée, elle s'extirpa de son véhicule, pendant que Red, qui l'avait vue arriver, sortit aussitôt de la maison pour s'approcher de Nicolas et s'enquérir de la situation.

— Nick, s'écria Paula, il faut que tu arrêtes Ian! Il est en colère et est en route pour se rendre chez Dynastie Investissement.

Comme elle ne cessait de hurler en répétant inlassablement les mêmes phrases, Nick la saisit par les épaules tout en la priant de lui expliquer plus calmement ce qui la mettait dans un pareil état. En vitesse accélérée, elle lui raconta alors tout ce qui s'était dit et déroulé la veille, sans omettre qu'elle avait avoué à Ian et Jason qu'elle avait été violée et que Jason n'était pas le fils de son époux. Bien qu'estomaqués, Red et Nicolas la laissèrent poursuivre sans l'interrompre. C'est à ce moment qu'elle leur expliqua que le matin même, tout allait bien, jusqu'à ce qu'elle dise à Ian qu'elle était pratiquement persuadée de connaître son agresseur. Par la suite, sur les insistances répétées de son époux, elle avait fini par craquer et lui révéler le nom de Dubhan Rorke, le célèbre homme d'affaires. Lorsqu'elle réalisa qu'elle venait de commettre une grave erreur, il était trop tard. Ian était déjà parti chercher ses clés, bien décidé à rendre une petite visite au prétendu agresseur de sa femme. Au même moment, Paula se souvint que la veille, après qu'il soit rentré, Ian était à ce point pressé de s'entretenir avec elle, qu'elle se dit que fortes étaient les chances pour qu'il ait oublié ses clés de voiture dans le contact, puisqu'elle avait dû lui ouvrir elle-même la porte de la maison. Après s'être précipitée vers la voiture, voyant que les clés s'y trouvaient bel et bien, elle s'y était engouffrée, bien décidée à venir trouver Nick, le seul être susceptible de raisonner ce pauvre Ian.

— Alors me voici! termina-t-elle en tremblant de tout son être. J'ai peur qu'il ne fasse une grosse bêtise.

— Tu es certaine qu'il est parti rencontrer Dubhan Rorke? demanda Red.

— Oui! Je l'ai vu partir à pied vers le centre-ville. Il avait l'air d'un véritable zombie!

— D'accord! répliqua Nick. Red, viens avec moi! Et toi, Paula, va tenir compagnie à Émilie et raconte-lui tout. Je prends ton véhicule, ce sera plus rapide. Ne t'inquiète pas, je te ramène ton époux!

Nicolas et Paul sautèrent dans la Cadillac Escalade et partirent en direction du plus gigantesque gratte-ciel de la métropole dans le but d'empêcher le plus gigantesque des hommes de commettre l'irréparable. Chemin faisant, Nick demanda à Paul de téléphoner à son ami Gérard pour lui expliquer la situation et lui demander s'il pouvait descendre dans le lobby et trouver un moyen pour retenir Ian jusqu'à leur arrivée. C'est ainsi que l'entretien entre Gérard Carrière et les deux enquêteurs fut interrompu.

— Excusez-moi, messieurs, il faut absolument que je prenne cet appel, de dire Gérard.

— Faites, ne vous gênez surtout pas pour nous, lui répondit Gustave.

— Oui... D'accord! dit Gérard à son interlocuteur en ligne après avoir écouté ce qu'il avait à lui dire. J'espère seulement arriver dans le lobby avant lui. J'ai deux hommes, ici, qui pourraient certainement nous aider... Moi aussi, mon amour.

Il déposa le téléphone, se leva et demanda à Gustave et Jerry de le suivre, tout en leur expliquant qu'il avait besoin de leur aide pour empêcher Ian Brochu, l'ancien footballeur, qui hors de lui, s'amenait sur place dans l'intention de s'en prendre à M. Rorke, le propriétaire de l'immeuble dont les bureaux se trouvaient juste au-dessus de leurs têtes.

— Vous êtes sérieux? s'émerveilla Jerry. Vous connaissez le footballeur Ian Brochu, le géant?

Telle une groupie, Jerry était prêt à sortir un crayon pour demander à son idole de lui signer un autographe sur la poitrine.

— Oui, je le connais, confirma l'avocat, mais pour l'instant, selon ce qu'on vient de me dire au téléphone, le problème est que le géant est très en colère et pardonnez-moi l'expression, mais je vous avoue que j'ai la chienne de faire face à un tel homme.

— Voulez-vous que j'demande du renfort? proposa Gustave qui, ayant déjà vu le colosse en personne, craignait que ni lui ni Jerry ne sachent le contenir.

— Non, refusa Gérard. Évitions d'envenimer la situation et de risquer une quelconque poursuite judiciaire.

Lorsque les trois hommes atteignirent le lobby, ils ne virent heureusement aucune trace du mastodonte. Au bout d'un instant, toutefois, ils finirent par apercevoir une ombre se profiler dans l'entrée du prestigieux édifice. Voilà qui était plutôt de mauvais augure. Ian ouvrit la porte avec fracas, le regard rempli de haine. Sans perdre une minute, il repéra le tableau d'affichage et prit le chemin des ascenseurs. Le simple fait de le voir aurait convaincu tout homme sensé de se retirer de son chemin.

— Excusez, monsieur, se risqua néanmoins à dire Jerry, je vous demanderais d'attendre ici; un de vos amis voudrait vous parler.

Semblant ne pas l'entendre, Ian fixait les chiffres lumineux indiquant où en était rendu l'ascenseur. C'est là que Jerry eut la bonne idée de le prendre par le bras pour lui faire comprendre qu'il s'adressait à lui. Sûrement l'innocence de la jeunesse!

— Monsieur, lui dit-il, je vous parle. Je viens de...

— Vous avez une seconde pour lâcher mon bras!

La seconde passa plus rapidement que le jeune enquêteur ne l'aurait cru, puisque dans le temps de le dire, et sans le moindre effort, le géant dégagea son bras avant de le frapper du revers de la main. Aussitôt, Jerry fut projeté sur un coursier, qui par un mauvais hasard, passait par là. Les deux hommes tombèrent l'un par-dessus l'autre et Jerry se frappa le nez contre la tête du pauvre coursier.

L'intermède fut juste assez long pour faire rater l'ouverture des portes de l'ascenseur. L'ex-footballeur lança un regard de feu en direction de Jerry qui, le nez en sang, reculait en rampant sur le dos. Quant au coursier, il s'était recroquevillé contre le mur en serrant sa poche de courrier contre lui, comme si elle avait le pouvoir de le rendre invisible. Jusque-là impuissants, Gustave et Gérard se placèrent devant Jerry dans l'intention de lui éviter un nouveau coup, persuadés que le titan ne retiendrait plus sa colère très longtemps. Dans son aveuglement, ce dernier, qui n'avait pas encore remarqué la présence de Gérard, faillit charger les deux hommes afin de pouvoir gagner l'ascenseur et se rendre au bureau de Dubhan Rorke.

— ARRÊTE, IAN! cria Nick, qui avec Paul, franchissait tout juste l'entrée principale. Arrête, bon Dieu! Pense à ta famille avant d'agir... Paula m'a tout raconté. Avec ce qui est arrivé à Émilie, je peux parfaitement comprendre ta peine et ta colère, mais je t'en prie, calme-toi. On va tous monter au bureau de Gérard et tenter de trouver une solution, d'accord?

Un long et lourd silence s'installa. Prêts à toute éventualité, Paul et Gérard se serraient l'un contre l'autre, pendant que Jerry se relevait difficilement en fixant Ian. Il en était de même de Gustave qui ne le quittait pas des yeux. S'ils devaient se mettre à cinq pour contrôler ce mastodonte, ils n'hésiteraient pas!

— Je sais que tu comprends, mon petit Nick, rétorqua Ian, mais cet homme doit répondre de ses actes! Et même si je dépose une plainte, il est tellement riche qu'il va s'en sortir indemne. Je n'ai pas le choix. Je dois appliquer la justice des hommes. C'est la vraie, et la seule qui compte.

En prononçant ces mots, il avait le regard fou d'un homme prêt à tout pour venger sa bien-aimée.

— Pas si mes frères et moi prenons la cause, dit Gérard pour tenter de le calmer. Et cela... même si j'ignore ce dont il est question.

— De plus, s'empressa d'enchaîner Jerry après avoir décodé la stratégie de l'avocat, si mon partenaire et moi prenons votre déposition dès maintenant, nous pourrions commencer l'enquête plus rapidement.

— Mais vous êtes qui, vous? demanda Ian.

— Je suis l'enquêteur Jerry Simard et voici mon collègue, l'éminent enquêteur Gustave Côté du poste 34, répondit Jerry qui saignait cette fois abondamment du nez.

Avec anxiété, le coursier n'avait rien manqué de la scène. Quel ne fut pas son soulagement de voir le colosse obtempérer. Il ramassa donc son sac et s'engouffra dans l'ascenseur. Tous les autres attendirent le prochain et montèrent au 69<sup>e</sup> étage pour tenter de trouver une solution au problème qui accaparait Ian. Avant de quitter l'ascenseur, Jerry trouva, sur le plancher de celui-ci, une grande enveloppe adressée au nom de M. Rorke.

— Eh Gus! dit-il en exhibant l'enveloppe. Regarde ce que je viens de trouver! Selon moi, le coursier était si pressé de filer qu'il l'a échappée. Remarque que je le comprends! Moi-même, j'ai failli me pisser dessus!

— Que veux-tu que j' fasse d'une enveloppe? grommela Gustave. J'suis pas facteur!

— Non, mais... tu ne comprends pas? Elle est adressée à M. Rorke! J'ai l'excuse parfaite pour aller visiter ses bureaux.

— Ouais, bonne idée! Vas-y tout de suite. De mon côté, j'vais suivre les autres pour savoir c'est quoi le problème du grand Brochu. Quand t'auras fini, reviens m'trouver au bureau de l'avocat parce qu'on va devoir retourner au poste.

— OK!

Puis Jerry partit en direction des bureaux de Dynastie Investissement.

## CHAPITRE 26

Comme Jill n'avait qu'un seul cours à l'université, elle termina tôt et décida d'aller rejoindre son père au Bar Sportif pour lui parler du beau Jerry et aussi, pour poursuivre la discussion sur la modernisation à apporter aux activités «secondaires» du bar. Elle n'aimait pas employer les mots illégal, illicite ou criminel. Il y a bien longtemps, elle avait tenté de faire comprendre à son paternel que le bar suffisait amplement à combler les besoins de la famille, mais Bob avait refusé de l'écouter. Cette entreprise avait été bâtie par son grand-père au temps de la prohibition, avant que son propre père ne prenne la suite. À présent, c'était lui qui assurait la relève et il s'attendait bien à ce que sa fille suive leurs traces. C'était là l'une des principales raisons qui poussaient la jeune femme à insister pour que l'entreprise familiale entre dans l'ère de la technologie, étant d'avis que si la maison possédait un dossier sur chaque client, les risques de dérapage, comme ce fut le cas pour Steeve Bouchard, seraient chose du passé, de même qu'ils ne seraient plus forcés de recourir à la violence pour punir les mauvais payeurs.

En arrivant au bar, elle ne remarqua pas l'homme qui, tout en faisant son jogging, la photographia avec un appareil qui ressemblait davantage à un iPod qu'à une caméra. Presque instantanément, tout le personnel des Nations-Unies reçut sa photo. S'ils ne trouvaient aucune trace de l'homme qui avait exécuté le Pic, peut-être bien que cette femme pourrait les conduire à lui. C'était du moins ce que croyait Ban, et quand Ban croyait quelque chose, personne n'osait le contredire. En pénétrant dans le bar, Jill fit très vite de remarquer l'air contrarié de son père.

— Salut, mon papou d'amour! Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement? Il n'est rien arrivé à maman, j'espère?

— Non, ce n'est pas ça, juste un petit problème relié au boulot. Des gens nous observaient, ce matin, lorsque je suis arrivé avec les gars. Quand Vlad est sorti de la voiture pour aller discuter avec eux, ils ont décampé comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

— Quelle surprise! ironisa Jill. Tout le monde se sauve quand Vlad prend son air méchant!

— Cesse de plaisanter, veux-tu. Je suis sérieux, cette fois. Ça fait suffisamment d'années que je suis dans le milieu pour sentir le danger et comprendre que cette fourgonnette avait quelque chose de louche. Alors pour un certain temps, fais attention quand tu t'éloignes de moi ou de mes hommes. En parlant d'homme... comment s'est passé ton rendez-vous avec ton inspecteur de police?

— Ce n'est pas mon inspecteur de police... du moins, pas encore, rétorqua Jill en souriant.

\*\*\*

Ivanna entendit résonner son cellulaire. En ouvrant son nouveau message, elle vit qu'il s'agissait d'une nouvelle photographie. Plus tôt ce matin, elle en avait reçu une montrant un jeune homme aux cheveux noirs d'une grande beauté et maintenant, c'était celle d'une jeune femme qu'elle reconnut sans mal. Cette photo était celle de la fille de l'homme à la dent en or. Dans les deux cas, un message accompagnait lesdites photos: «*Si vous voyez cette personne, il faut tout de suite prévenir la sécurité.*» Si depuis la veille, Ivanna se posait déjà énormément de questions, elle s'en posait encore davantage aujourd'hui, sans compter qu'elle avait été informée de la disparition de Vandal un peu après avoir reçu la photo du présumé tueur. Elle n'avait d'autre choix que de communiquer avec l'homme qui fut jadis d'abord son sauveur, et ensuite son amant, pour le prévenir du danger potentiel qui les guettait, lui et son entourage. «Après tant d'années de silence, comment réagira-t-il, lorsque je m'adresserai à lui?», se demanda-t-elle. Là résidait tout le problème.

\*\*\*

Paula venait de raconter à Émilie tous les événements ayant marqué les dernières heures de sa vie. Elle lui apprit notamment qu'elle fut violée et que, par conséquent, Ian n'était pas le géniteur de Jason, en plus de lui dire que Nick était parti avec Paul pour tenter de maîtriser la colère de son mari qui s'était précipité chez son agresseur pour lui faire une tête au carré. Elle expliqua tout ça avec humour, ne voulant en aucun cas provoquer l'inquiétude de son amie, ou encore, lui donner l'impression de se plaindre. Malgré tout, Émilie avait très bien saisi l'appréhension de son interlocutrice qui craignait plus que tout que son époux commette l'irréparable. Elle

était encore perdue dans ses pensées lorsqu'elle perçut le son de la Cadillac. Si elle avait pu, elle aurait croisé les doigts en espérant que tout se soit bien terminé. Aussi, c'est dans l'anxiété qu'en compagnie de Paula, elle attendit de connaître l'issue de l'histoire. Que faisaient donc les hommes? Pourquoi ne rentraient-ils pas? Ressentant la nervosité qui régnait dans l'atmosphère, Zip s'était déplacé pour fixer la porte, qui finit enfin par s'ouvrir sur un Nicolas souriant. S'empressant de caresser le chien qui venait de lui bondir dans les bras, il adressa un signe de tête aux deux femmes pour les aviser que tout s'était bien déroulé. Pendant ce temps, Ian se dirigea en direction de Paula pour la prendre dans ses bras et l'embrasser.

— Je m'excuse de t'avoir inquiétée, mon amour! Mais dis-toi que même si ma colère était irréfléchie, il y a au moins eu quelque chose de positif.

— Ah oui, quoi donc? Savoir que tes amis sont prêts à tout pour te calmer?

— Entre autres. Mais ce que j'essaie surtout de te dire, c'est que si tu acceptes de porter plainte, il y a un cabinet d'avocats qui est prêt à défendre ta cause!

— Comment? Mais qui veut me défendre?

— Qui? Très bonne question. Il s'agit de Gérard, l'amoureux de Red, ainsi que ses frères. Pour ce qui est du «comment», c'est là que le bât blesse... euh... dis-lui, toi, Nicolas!

— Merde, alors! Tu peux faire peur à cinq hommes, mais tu trembles devant ta femme! lâcha Nick en faisant les yeux doux à Paula pour lui signifier qu'il blaguait.

— C'est parce qu'elle me tient par les couilles! se défendit Ian.

— Alors, écoute, Paula... commença Nick. Si tu es d'accord, bien sûr, Ian voudrait que tu demandes à Jason s'il accepterait de passer un test de paternité. S'il consent, Gérard fera parvenir une mise en demeure à ton agresseur pour l'obliger à passer lui aussi le test. La police possède un début de déposition, remplie par l'enquêteur Gustave Côté. Et avant que tu me le demandes, oui, c'est le même enquêteur qui est intervenu lorsqu'Émilie s'est fait agresser. Il va communiquer avec toi pour connaître ta version des faits et procédera ensuite à une enquête. Sache qu'il ne fera rien sans ton accord et surtout, avant d'être sûr de pouvoir poursuivre ton agresseur en cour.

Puis, il s'approcha de sa femme et se pencha à sa hauteur pour lui murmurer:

— Je lui ai transmis ta demande de ce matin et il a accepté de venir te rencontrer cette semaine. C'est tout un hasard qu'il ait été au bureau de Gérard en même temps que nous!

En guise de remerciement, Émilie lui fit un beau clin d'œil.

— Maintenant, Paula, enchaîna-t-il, la décision te revient. Prends le temps de bien y penser, car comme tu dois t'en douter, cela va chambouler votre vie à tous pour un bon moment. Bien franchement, je n'aimerais pas me retrouver à votre place.

— Merci, rétorqua Paula d'un ton irrité, tu m'aides vraiment!

— Laisse-moi poursuivre. Sois certaine que quelle que soit ta décision, et je parle au nom de tous ceux qui se trouvent dans cette pièce, nous allons t'appuyer et te soutenir en tout temps. Donc maintenant, il ne reste qu'à en discuter entre vous. De mon côté, je dois aller gagner ma pitance avant que ma femme ne me sorte dehors à grands coups de pied!

Cette dernière remarque lui valut des regards désapprobateurs, ses amis ne s'étant jamais habitués à l'humour noir qui régnait entre Émilie et lui.

Après avoir embrassé son épouse, il appela son chien et partit travailler, laissant les autres à leur discussion animée. Il était content de savoir que ce jour-là, sa chère Émilie ne serait pas seule avec Red. Voilà qui mettrait un peu de soleil dans sa journée, se dit-il en constatant que les nuages avaient subitement recouvert le ciel.

\*\*\*

Dubhan était dans tous ses états. Au prix qu'il payait ses employés, comment la brigade de sécurité avait-elle pu perdre la trace du suspect, en plus d'avoir laissé Martin se faire kidnapper sous leurs propres yeux!

— Ce sont tous des incompetents, rugit-il, qui ont été formés par un incompetent!

Avec l'agilité d'un félin, Ban bondit par-dessus le bureau de son patron, le saisit par le collet, et de sa main libre, le souleva en lui tordant le poignet pour l'empêcher de saisir son cran d'arrêt.

— Quand il y a des gens avec nous, lui chuchota-t-il avec le calme d'un bouddhiste, je vous laisse me manquer de respect parce que vous êtes le patron, mais en privé... jamais. Vous m'entendez bien? Jamais je ne vous permettrai de m'insulter. Vous êtes peut-être un psychopathe qui fait peur à tout le monde, mais moi, je suis un guerrier et je ne vous crains pas.

Ce disant, il sentit son cellulaire vibrer sur sa hanche.

— Là, je vais vous lâcher, dit-il. Nous allons oublier cet incident, puis recommencer comme avant: une relation saine entre un garde du corps et son patron... vous avez bien compris?

Dubhan fit un signe de tête pour indiquer qu'il avait bien compris, même si dans sa tête, il se promettait une douce vengeance. Dès que toute cette affaire serait terminée, en fait. Le Japonais déposa son fardeau et prit l'appel.

— J'écoute!

Ce fut les seules paroles qu'il prononça avant de raccrocher. Puis, s'adressant à nouveau à Dubhan, il ajouta:

— Viggo vient de me prévenir qu'un des membres du gang a vu un homme qui ressemblait à celui que nous cherchons sortir de Dynastie Investissement et partir dans une Golf rouge, il y a dix minutes à peine. Je vais discuter avec Julie pour vérifier si elle n'aurait pas noté quelque chose de louche.

— Je viens avec toi. Avec les émotions que tu viens de me faire vivre, j'ai vraiment besoin de marcher. Soit dit en passant, je savais que tu étais fort, mais jamais à ce point, lança Dubhan pour tenter d'amadouer Ban et alléger l'atmosphère en attendant l'heure de sa revanche. Ensuite, je vais rencontrer Steeve; il doit commencer à s'impatienter.

— Je crois qu'il serait prêt à attendre toute la journée pour qu'on le sorte des griffes de Tremblay.

Et les deux sortirent du bureau pour se rendre à la réception et interroger la jolie réceptionniste.

— Salut Julie! dit Ban. J'ai une question pour toi... depuis ce matin, à part l'homme qui t'a lancé des insultes, as-tu remarqué quelque chose ou quelqu'un d'étrange?

— Non, rien de spécial, répondit spontanément la jeune femme avant de se raviser aussitôt. Ah si! Juste un bel homme, avec le nez légèrement enflé comme s'il avait reçu un coup, qui est venu me porter une enveloppe pour M. Rorke. Il voulait visiter nos bureaux, mais je lui ai dit que ce n'était pas possible. Il m'a donc remerciée et est reparti.

Cela dit, elle tendit la grande enveloppe jaune à son patron.

— Le jeune homme en question était-il un coursier? interrogea Ban.

— Non, il a dit qu'il avait trouvé l'enveloppe dans l'ascenseur.

— OK! Est-ce qu'il ressemble à la photographie que mes hommes t'ont envoyée ce matin sur ton mobile?

— Je regrette, monsieur Sasaki, mais M. Rorke m'interdit de consulter mon cellulaire durant mes heures de travail. Il trouve que ça ne fait pas professionnel.

— Alors, prends ton cellulaire maintenant, s'il te plaît, vérifie tes messages et dis-nous si la photo qu'on t'a envoyée correspond à l'individu qui est venu te porter l'enveloppe.

La jeune femme s'exécuta, examina attentivement la photographie et lança sans hésiter:

— Oui! C'est bien l'homme qui souhaitait visiter les bureaux! *Oh My God!* Vous voulez dire que l'assassin de M. Picard était là juste devant moi? demanda-t-elle en éclatant en sanglots.

— Ne t'en fais pas, répliqua Ban, nous allons lui mettre la main au collet. Dorénavant, je vais placer un homme pour faire le guet devant l'ascenseur et un autre devant les escaliers de secours.

Cela dit, il demanda à Dubhan d'ouvrir la mystérieuse enveloppe. Lorsque ce dernier vida le contenu sur

le bureau de la réceptionniste, des mèches de cheveux gras en tombèrent, ainsi qu'une photographie et une note. Ban s'empara de la note pendant que son patron regardait la photo.

— Qu'y a-t-il sur le cliché? se montra curieux de savoir Ban.

— Crisse! C'est le derrière de la tête du gros! Comme elle a été rasée, on peut voir son tatouage de la Sainte Vierge. Je suppose que ces cheveux sont les siens... Que dit le message?

— *«Juste un souvenir de votre ami d'enfance. Profitez-en bien, car ce soir, ce sera sa fin. Après quoi, vous deviendrez ma nouvelle priorité. Plus difficile à atteindre, j'en conviens, mais j'aime les défis et je suis patient, très patient. Passez une bonne journée!»*, lut Ban.

Il se tut, avant d'ajouter froidement:

— Ce petit pourri nous nargue... mais pour qui se prend-il? Je vais le faire souffrir, vous pouvez en être sûr!

— Pendant que vous prenez des mesures pour sécuriser les lieux, rétorqua Dubhan, je vais dans mon bureau. Julie... allez chercher Steeve Bouchard, je suis prêt à le rencontrer. Voilà qui me changera les idées!

— Excusez-moi, mais qui est M. Bouchard?

— L'imbécile qui t'a agressée verbalement, ce matin! répondit Ban.

— Ah... lui!

Et Julie partit sur-le-champ chercher l'imbécile, comme le disait si bien le chef de la sécurité, non sans être parfaitement d'accord avec lui. Pendant que Ban était accroché à son mobile pour transmettre leurs affectations aux membres de son personnel, Dubhan en profita pour s'éclipser dans son repère. Julie revint à peine deux minutes plus tard, accompagnée de Steeve, qui pour faire pardonner son comportement de la matinée, lui conta fleurette. Elle ouvrit la porte et retourna à ses occupations, sans un seul regard pour lui.

— Bonjour, Steeve! Ça doit bien faire dix ans que je ne t'ai pas vu. Quoi de neuf depuis la mort tragique de ta chère Lucie? ironisa Dubhan en guise d'introduction. Et comment va ta sœur, dis-moi? Attends... j'ai son nom sur le bout de la langue... Ah oui! Émilie, c'est bien ça?

— ...

Préférant éluder la question, Steeve garda le silence, étant d'avis que cela lui éviterait de dire des choses qu'il risquait de regretter par la suite. On l'avait suffisamment bousculé au cours des dernières heures!

— Excuse-moi, reprit Dubhan, mon responsable de la sécurité ne m'avait pas précisé que tu étais devenu muet! Si tu ne me réponds pas, je crois bien qu'il me sera impossible de t'aider.

— Désolé! J'ai vu à quelle vitesse ton personnel de sécurité peut intervenir, alors j'évite de me mettre dans l'embarras. J'ai envie de tout, sauf de les voir débouler dans ton bureau pour me ramener dans leur salle de torture.

— Je comprends! Ne dit-on pas que la prudence est mère de la sûreté, ou quelque chose du genre? Passons maintenant aux choses sérieuses. Ban m'a un peu expliqué le but de ta visite, mais je préférerais te l'entendre dire de vive voix.

— Eh bien, j'ai encore un léger problème d'argent et j'aurais espéré que d'une certaine façon, tu pourrais m'aider.

— Je me permets de te dire que tu es un piètre vendeur, mon ami, car ton explication est plutôt nébuleuse. Alors, sois plus clair et donne-moi des détails. Et fais vite, je n'ai pas de temps à perdre avec des indigents comme toi.

— Je dois cent vingt mille dollars à Bob Tremblay. Si je ne le rembourse pas, tu sais très bien ce qui va m'arriver. J'ai donc pensé que tu pourrais me prêter l'argent à un taux raisonnable.

— Steeve, Steeve, Steeve! Est-ce que j'ai l'air d'une banque? Ce matin, quand je me suis regardé dans la glace, il n'y avait pas de signe de dollar sur mon front. Mais dis-moi, mon cher Steeve, pourquoi je t'accorderais cette faveur?

— Parce qu'il y a dix ans, quand je t'ai remis l'argent que j'ai touché de la compagnie d'assurance suite au meurtre de ma femme, ça t'a permis de traiter avec les Italiens et d'investir dans le chargement qui leur a été livré au port.

— Je t'arrête tout de suite! Et toi, dans ta tête d'imbécile, tu penses que je te dois mon succès, parce que tu

m'as payé pour un boulot? C'est peut-être grâce à toi, aussi, si j'ai fait de bons placements? Non, mais... tu es vraiment plus stupide que je ne le pensais!

Ban, qui était entré subtilement dans le bureau quelques minutes plus tôt, profita du silence qui venait de s'installer pour s'avancer et chuchoter quelque chose à l'oreille de son patron. Pendant ce temps, le pauvre Steeve se voyait déjà ficelé comme un saucisson, avant d'être jeté dans le fleuve, les pieds coulés dans le ciment.

— Ban, qui est un homme fort brillant, reprit finalement Dubhan, vient de me dire qu'effectivement, nous pourrions te protéger contre le clan Tremblay. Et tu sais pourquoi?

— Non.

— Parce qu'il voudrait que tu travailles pour nous. Bien sûr, puisque nous assurerions ta protection, tu ne toucherais pas un plein salaire, mais bon! Le principal but de l'opération serait de faire chier l'homme à la dent en or et observer sa réaction. Mais tu vois... je ne crois pas, moi, que tu aies les couilles assez grosses pour travailler pour nous.

— Merci, mais j'ai déjà un emploi! répondit Steeve sans réfléchir.

— Écoute-le, ce rigolo! Mais tu ne comprends vraiment rien à rien, toi! Tu as le choix... Soit tu pars d'ici les deux pieds devant pour être venu me voir et avoir osé prétendre que j'avais une dette envers toi, soit tu acceptes de travailler pour l'organisation des Nations-Unies. En contrepartie, nous te protégerons, car chaque fois que tu auras à travailler, ce sera toujours sous la supervision d'un des hommes de Ban. À toi de voir si tu as les nerfs assez solides... Qui sait? Tu pourrais peut-être bien aimer ce boulot! Cela étant dit, tu as cinq secondes pour nous répondre!

C'est à ce moment que Steeve comprit que Dubhan était à la tête du groupe criminel le plus craint de la métropole. Il se doutait certes qu'il était plus qu'un simple homme d'affaires, mais jamais il n'aurait pu s'imaginer qu'il était le grand patron...

— D'accord, j'accepte! s'empressa-t-il de répondre.

Sans plus tarder, Ban lui montra la photo de l'homme qu'il recherchait activement.

— Puisque tu étais au Bar Sportif, hier soir, lui dit-il, je te demanderais de bien regarder cette photographie. Est-ce que tu connais cet homme?

Ne reconnaissant que trop bien le jeune enquêteur qui la veille, s'était amené dans les toilettes alors qu'il subissait les foudres des hommes de Tremblay, Steeve crut d'abord qu'il serait préférable de se taire. Puis il se ravisa, se disant que si Dubhan s'intéressait à ce flic, il avait tout intérêt à lui donner ce qu'il voulait.

— Oui, je l'ai vu. Il parlait avec les fiers-à-bras de Bob et ensuite, il est allé discuter avec ce dernier, mentit-il sans remords pour mieux manipuler ses interlocuteurs.

— Voilà une chose de réglée! lâcha Ban. Nous avons maintenant officiellement la preuve que l'homme que nous recherchons est bel et bien une connaissance de l'homme à la dent en or.

Puis, s'adressant à Steeve, il ajouta:

— Toi, suis-moi! Je vais te présenter Viggo, mon lieutenant.

Lorsqu'ils sortirent du bureau, le hasard voulut qu'ils tombent face à face avec celui-ci. Ban lui fit signe de s'arrêter et lui dit:

— Viggo, je te présente Steeve qui à compter de maintenant, travaille pour nous. Puisqu'il n'a aucune compétence dans le domaine, je te demanderais de lui confier des petits boulots secondaires, comme aller chercher des trucs à manger ou servir de chauffeur. Mais attention: il doit être accompagné en permanence par un de nos gars et jamais, tu m'entends, jamais tu ne dois lui confier une arme!

— Très bien, patron! Je crois que j'ai déjà quelque chose pour lui, fit le lieutenant.

— Raconte, tu m'intrigues!

— Miguel et Filippo m'ont demandé si on pouvait leur fournir des hommes pour coordonner l'enlèvement

d'un jeune qui a déshonoré sa parole envers les Nations-Unies.

— Comme si ce prétentieux de Filippo savait ce qu'est l'honneur! Depuis quand le chef du réseau de prostitution et celui de la drogue travaillent-ils ensemble? Personnellement, je pense qu'enlever un jeune du simple fait qu'il n'a pas respecté sa parole, c'est y aller un peu fort. Je crois qu'une simple correction ferait tout aussi bien l'affaire, d'autant plus qu'en ce moment, il vaudrait mieux se faire tout petit.

— C'est en plein ce que je leur ai dit, mais Filippo m'a expliqué qu'il s'agit du jeune qui était censé vendre de la drogue pour nous à l'école River South. Comme tu le sais, cela nous aurait donné l'occasion de recruter des jeunes filles pour agrandir notre réseau de prostitution. Il m'a dit que M. Rorke serait très en colère s'il devait apprendre que le jeune est revenu sur sa parole. C'est pourquoi Miguel et lui veulent le kidnapper et le vendre à un réseau de pédophiles; l'argent qu'on en toucherait pourrait au moins compenser les pertes.

— D'accord... je sais de qui tu parles! J'étais là quand le patron a appris que ce jeune avait consenti à se joindre à nous. Il était fou de joie. Alors c'est bon, tu as mon approbation. Comment comptes-tu procéder?

— On leur fournit un homme pour monter l'opération et on met le nouveau sur le coup, soit pour faire le guet, soit pour servir chauffeur.

— OK! Arrange ça. Je veux que le jeune soit conduit au bunker après l'enlèvement et surtout, je veux obtenir un rapport détaillé de l'opération parce que présentement, on a beaucoup d'autres chats à fouetter. Et n'oublie pas de bien surveiller le nouveau! Les hommes de Tremblay vont bientôt être à ses trousses, car il lui doit un gros montant.

— Pas de problème! Allez, suis-moi, Steeve!

— Viggo! Je ne veux aucun dérapage, compris? prévint Ban d'une voix aussi basse que menaçante. Nous avons suffisamment d'ennuis comme ça. Si l'opération échoue, cette fois des têtes vont tomber.

— Bien, monsieur Sasaki.

Tout au long de la conversation, Steeve se disait qu'en fin de compte, il avait peut-être très bien fait de venir voir Rorke, croyant même qu'il pourrait grandir au sein de son organisation.

## CHAPITRE 27

— Salut, Gabriel! Écoute, j’aurais une enquête très spéciale à te confier. Il faut que je te voie, mais à l’extérieur du poste.

— Je crois que tu fais erreur sur la personne. Dans la famille, l’enquêteur c’est mon frère. Moi, ma spécialité, c’est la filature. Avec les nombreux kilos qui nous différencient, Gus et moi, tu devrais pourtant facilement te rendre compte que tu t’adresses au mauvais des deux!

— Gab, sois sérieux pour une fois, ce n’est pas le moment! Si tu savais...

— C’est bon, t’emballe pas. Pourquoi veux-tu sortir dehors par ce temps tristounet? Je peux me rendre à ton bureau...

— Non, surtout pas! Ici, les murs ont des oreilles. Le simple fait de passer cet appel est risqué, pour moi. Malgré le fait que tu ne sembles jamais rien prendre au sérieux, je sais que je peux te faire confiance. Cette enquête est ultra confidentielle et s’effectuera en collaboration avec le service des enquêtes internes. Pour le bien de celle-ci, nous aurions besoin de tes talents. Peux-tu venir me rencontrer au restaurant l’Épervier? N’en parle surtout pas à personne, et je te dis bien... personne!

L’interlocuteur raccrocha sans laisser la chance au sergent Gabriel Côté de refuser l’invitation. Une demi-heure plus tard, ce dernier ouvrit la porte du restaurant et promena son regard sur tous les clients du restaurant, jusqu’à ce qu’il trouve celui qu’il était venu rencontrer. Il le trouva assis près du foyer, le regard ensorcelé par l’ondulation des flammes. Avant de le rejoindre, il l’observa quelques instants en se demandant ce qui pouvait le tracasser à ce point.

— Salut! lui lança-t-il après s’être lancé à sa rencontre. On dirait que tu es envoûté par le feu de foyer.

— Non, je suis plutôt déboussolé par les informations que je viens de valider, et en même temps, très triste. J’aurais tellement aimé m’être trompé lorsque j’ai demandé au service des enquêtes internes de vérifier certains détails qui m’agaçaient.

— De quoi parles-tu? se montra curieux de savoir Gabriel en haussant la voix. Est-ce que cela concerne mon frère?

— Calme-toi, nous devons être discrets. Avant d’en discuter avec toi, je préférerais que nous passions notre commande. Pour tout te dire, j’en ai vraiment besoin, ça me donnera du courage.

Côté examina le menu sans grand enthousiasme. Tout ce qui l’intéressait se résumait à savoir ce qui pouvait bien mettre son ami dans un état pareil, et aussi, de savoir si Gus y était pour quelque chose. Son pauvre frère avait subi plus que sa part de coups durs, au cours de sa vie, alors s’il fallait que quelque chose d’autre lui arrive! Après un moment, les deux hommes commandèrent chacun un faux-filet de bœuf et un demi-homard comme plat principal.

— Mademoiselle, dit Gabriel, puisque c’est mon ami qui prend la facture et qu’il ne m’a encore pas dit pourquoi il m’a fait venir ici, j’aimerais savoir quelle est votre meilleure entrée, et surtout, la plus dispendieuse. Qui sait? Peut-être bien qu’il veut me demander de l’épouser! En ce cas, il faut fêter ça!

Fier de sa blague, Gab regardait la serveuse aussi rougissante que mal à l’aise. Visiblement, elle ne voulait déplaire à aucun des deux hommes.

— Mais allez, mademoiselle! Ne soyez pas embarrassée. Si mon ami Gabriel veut dépenser tout mon argent, cela me fera plaisir! Et ne tenez surtout pas compte de ce qu’il raconte... il aime se prendre pour un humoriste.

— Bien, messieurs. Alors je vous dirais que notre meilleure entrée est la terrine de foie gras.

— Alors nous allons en prendre chacun une! lança Gabriel en exhibant un large sourire. Autant profiter de l’excellente cuisine avant de passer aux choses sérieuses.

À le voir aller, celui qui lui faisait face se demandait s’il avait bien fait de faire appel à lui.

Jerry et Gustave venaient à peine d'arriver au poste 34 que le surintendant des techniciens en scène de crime les interpella sans aucune forme de politesse.

— Gus, viens au labo du sous-sol et amène ton petit ami avec toi! Ça fait plus de deux heures que j'ai demandé à ton frère de t'appeler.

— On te suit! Nous aussi ça nous fait plaisir de te voir! répliqua l'expansif enquêteur sur un ton sarcastique. Et pour ce qui est de notre retard, on s'excuse, mon p'tit ami devait refaire son maquillage.

— S'il te plaît, Gus, ne recommence pas, lui chuchota aussitôt Jerry. On dirait bien qu'il a quelque chose d'important à nous dire.

— Arrêtez de comploter dans mon dos, vous deux, ou je ne vous montre pas ce que mes hommes et moi avons découvert, reprit Georges.

— Mais on ne complot pas. Je disais à Gustave combien j'étais enchanté de pouvoir enfin visiter le laboratoire scientifique du poste. Moi qui viens de la campagne, je n'ai jamais eu la chance d'en voir un. Et je sais à quel point tout notre succès dépend de votre expertise, répondit Jerry pour flatter l'orgueil du scientifique.

— Si seulement votre confrère pouvait penser comme vous!

Réalisant que Jerry avait raison, Gustave, bien que cela ne lui plaise pas vraiment, décida de recourir à la même tactique que lui.

— Non Georges, dit-il, j pense exactement comme Jerry. C'est juste que j'sais pas comment te le dire, alors j'te tire la pipe! Je m'excuse pour toutes les fois où je t'ai traité de rat de laboratoire ou de trucs du genre.

Puis, il tendit une main qui se voulait plus ou moins franche. Si le technicien s'était donné la peine de téléphoner pour leur donner un renseignement, ça valait sans doute la peine de faire une trêve. Acceptant la main qui lui était tendue, Georges la secoua avec vigueur en examinant bien la ronde physionomie de l'enquêteur pour essayer de discerner la supercherie. Tout semblait sincère.

— Bon, j'accepte tes excuses, Gus! Maintenant, je vais en venir au but de notre rencontre. Quand mes gars et moi avons appris que l'affaire nous était retirée, nous avons aussitôt extrait des échantillons, si tu vois ce que je veux dire. Aussi, toute la nuit, nous avons analysé les pièces que nous avons conservées. Je me suis personnellement occupé de l'ADN de la victime pour bien m'assurer de son identification, et devine quoi?

— J'sais pas... La victime est bien M. Louis Picard?

— Évidemment... Mais ensuite, j'ai transmis les données dans les archives nationales, et ce matin, vers neuf heures, l'ordinateur a émis ce merveilleux son qui nous indique qu'il existe une comparaison positive. Alors, accroche-toi bien, mon cher Gus, car l'ADN de Louis Picard correspond au dossier 334-040615-002.

Du coup, Gustave devint blême comme un drap, pendant que le visage de Georges arborait un sourire triomphant et que celui de Jerry affichait une totale incompréhension. Gus tira une chaise pour s'asseoir, le temps de digérer ce qu'il venait d'apprendre.

— Est-ce que quelqu'un peut bien allumer mes lanternes, parce que là, je suis dans le noir absolu, dit Jerry en regardant tour à tour ses deux collègues.

Gustave fit un signe de tête affirmatif à Georges, pour lui signifier qu'il pouvait expliquer sa grande découverte.

— Le dossier 334-040615-002, commença-t-il, est une cause vieille de dix ans dans laquelle Gustave a personnellement été impliqué, alors qu'il n'était qu'un simple agent. Pour être plus précis, il s'agit du dossier relatif aux meurtres de l'agent Marc Godbout et de la jeune Lucie Bédard, et de l'agression de Mme Émilie Bouchard. Pour être encore plus précis, le comparatif d'ADN provient du sperme trouvé dans le corps de Lucie Bédard. Conclusion: Louis Picard est le violeur de Mme Bédard. Dès que j'ai obtenu l'information, j'ai demandé que l'enquête sur l'assassinat de Louis Picard nous soit remise, et contre toute attente, j'ai essuyé un refus. Je ne comprends pas pourquoi, puisque cette enquête concerne toute la troupe du poste 34. Nous avons perdu un homme

voilà exactement dix ans, et encore un autre hier soir lors de la fusillade.

— Merci, Georges. Je crois que Jerry a compris l'importance de cette affaire. Qui a refusé de nous retourner le dossier?

— La haute direction, je suppose. Moi, j'ai fait la demande officielle au commandant Bellechasse et au lieutenant McCarthy. Gustave, je te connais et pour une fois, je serai avec toi si tu me dis de continuer à chercher des indices parmi nos échantillons. Mes gars et moi, on va continuer.

— OK Georges. Je t'avais mal jugé. Cette fois, non seulement on va travailler tout le monde ensemble, mais on va garder secret tout ce qu'on trouve. J'veux même pas que nos chefs soient informés. Moi aussi j'ai le pressentiment que cette affaire est liée au passé et que quelqu'un, quelque part, essaie de nous cacher quelque chose. Tiens-moi au courant, Georges. En attendant, Jerry et moi on va aller rendre une petite visite à un certain Martin Vandal. C'est l'associé de Louis Picard. Ensuite, on va aller voir Plamondon, l'enquêteur du poste 28 qui a pris le dossier en charge.

En quittant le laboratoire, Gustave se demanda dans quelle galère il allait entraîner son jeune équipier.

\*\*\*

Gabriel et son hôte étaient rendus au café quand deux hommes fort costauds s'approchèrent de leur table. Ils saisirent chacun une chaise et prirent place à la table.

— Ne vous gênez surtout pas! leur lança Gabriel.

— Vous ne lui avez encore rien dit? demanda l'un des deux hommes à l'ami de Gabriel, en faisant comme si ce dernier n'existait pas.

— Le minimum, comme convenu. Je vous laisse le soin de lui dire le reste. Moi, je dois retourner au poste avant que quelqu'un se pose des questions.

Puis, s'adressant à son ami, il ajouta:

— Gab, écoute bien ce qu'ils ont à te dire et fais ce qu'il faut. Et surtout... ne fais pas de mauvaises blagues.

Sur ce judicieux conseil, il salua les trois hommes et s'éclipa.

— Votre ami est très courageux, j'espère que vous ferez montre d'un aussi grand courage, dit l'un des deux hommes.

— Avant tout, j'aimerais bien savoir qui vous êtes. À vous voir, je dirais sans crainte de me tromper que vous travaillez pour le département des affaires internes. Mais puisque je peux toujours faire erreur, dans ma tête, je devrai vous appeler gorille numéro un et gorille numéro deux, rétorqua Gabriel en souriant.

— Quant à moi, vous pouvez bien m'appeler «macaque poilu» si vous voulez, j'en ai rien à foutre. Tout ce que je veux, c'est obtenir votre collaboration pour faire arrêter un flic corrompu, répondit gorille numéro un lui rendant son sourire et en déposant une grande enveloppe devant lui. Ne l'ouvrez pas ici, je vais d'abord vous mettre au fait de l'histoire. Dans le document qui se trouve devant vous se trouve le nom de la personne que vous devrez suivre. Dans quelques heures, nous aurons la permission d'un juge pour mettre son téléphone professionnel sur écoute. Malheureusement, nous ne pourrions pas en faire autant avec sa ligne personnelle du fait que notre homme est malin et...

— Pas si malin que ça, puisque vous avez réussi à monter un dossier sur lui.

— S'il vous plaît, ne m'interrompez pas, sergent! demanda gorille numéro un.

— Dans l'enveloppe, reprit gorille numéro deux, vous verrez que notre homme possède différents comptes bancaires dans les îles Caïmans et aux Bermudes, dans lesquels il verse des montants variant entre dix mille et cinquante mille dollars, et ce, plusieurs fois par année. Ce qui, vous en conviendrez, est impossible pour un fonctionnaire des forces de l'ordre. Nous devons savoir qui lui verse ces sommes. Si nous sommes persuadés qu'il n'est impliqué dans aucun trafic illégal, nous avons des raisons de croire qu'il pourrait vendre des renseignements à des groupes criminels, en plus de détruire des preuves susceptibles de les incriminer. Et c'est là que vous entrez en action... Vous le suivez, vous le traquez et vous tentez de découvrir avec qui il traite. On nous a certifié que vous étiez digne de confiance et le meilleur de votre profession. Si vous acceptez, le plus difficile sera d'effectuer

ce boulot en toute discrétion, dans le cadre de vos autres tâches normales... Enfin, aussi longtemps que nous n'aurons pas d'autres éléments, vous serez seul dans votre camp.

Les deux hommes se levèrent avant que l'un d'eux n'ajoute:

— Avant de nous transmettre votre réponse, lisez bien ce document, car le nom de notre suspect risque de vous poser un problème de conscience. Une fois votre décision prise, communiquez-la le plus discrètement possible à notre ami commun. Maintenant, vous nous excuserez, mais nous devons retourner au zoo pour manger notre régime de bananes. Au revoir, sergent Côté!

Gabriel leur adressa un timide salut de la main en se disant: «Au moins, ces deux rigolos avaient un certain sens de l'humour.» Sans plus attendre, il gagna sa voiture de service et s'y engouffra pour ouvrir l'enveloppe et ainsi, découvrir le nom qui figurait sur le document. À sa vue, il laissa tomber les papiers par terre.

\*\*\*

L'Homme avait quitté son travail plus tôt en disant à sa secrétaire qu'il avait un rendez-vous avec un client dont le bureau se trouvait à l'extérieur de la métropole. Il se rendit à l'endroit prévu pour récupérer la camionnette de location et avant de se diriger vers son chalet, fit un détour par la ruelle des entrepôts pour s'assurer que l'individu qu'il avait engagé au prix fort avait fait les préparatifs à sa convenance. En vérifiant le tout, il fut agréablement surpris. En plus d'avoir fait exactement ce qui avait été prévu, soit dresser un échafaud, l'homme avait pris l'initiative de prévoir une enseigne indiquant: «Attention, homme au travail. CHUTE DE NEIGE POSSIBLE!» Il avait de plus installé une clôture de sécurité tout autour de l'échafaud. «*Good job!*», pensa l'Homme. Maintenant qu'il s'était assuré que tout était en place, il s'empressa de se rendre au chalet où le gros Vandal était retenu prisonnier. Après environ une heure de route, il arriva enfin à son refuge. Il ouvrit la porte, la referma, et se dirigea en direction de Martin. Les yeux à la fois angoissés et suppliants, celui-ci regardait l'Homme s'approcher de lui.

— J'ai une question pour toi, le Gros... T'a-t-elle regardé avec ce regard lorsque tu l'as violée et écrasé sa tête contre le sol jusqu'à la rendre handicapée? T'inquiète... je n'attends pas de réponse et sois assuré que je ne commettrai pas l'erreur de te détacher ou d'enlever le bâillon sur ta bouche.

Les yeux larmoyants, Martin le fixait avec la certitude que sa dernière heure était arrivée. Bien qu'il savait de qui son ravisseur parlait, il ne comprenait pas pourquoi c'était lui qui devait être l'objet de sa vengeance. Au fond, cela n'avait aucune importance, l'important étant de mourir le plus rapidement possible et sans trop souffrir... ce dont il doutait.

L'Homme s'approcha lentement de lui, tout en lui montrant le scalpel qu'il tenait dans la main. Il le ferait payer par là où il avait pêché, soit en lui tranchant ce qui le distinguait du sexe féminin. Ainsi, jamais plus il ne serait en mesure de violer d'autres femmes. Sous son bâillon, Vandal avait beau hurler sa souffrance, ses cris ne semblaient guère émouvoir son bourreau. Par la suite, ce dernier s'empara d'un gros étau qu'il installa sur le crâne de Vandal, puis lentement, commença à tourner la manivelle. Il tourna ainsi jusqu'à ce que la tête du malfrat ressemble à une peinture de Picasso. Sans la moindre compassion, il le regarda agoniser et s'éteindre dans d'atroces douleurs. La deuxième phase du plan étant complétée, il lui fallait maintenant nettoyer le chalet de fond en comble et à la tombée de la nuit, conduire cette pourriture à la ruelle et poursuivre son œuvre. En apercevant son reflet dans un miroir, l'Homme ne se reconnaissait pas. Petit à petit, il devenait comme eux. Les larmes lui montèrent aux yeux, refusant de faire sourdre le venin de son passé. La vengeance n'avait définitivement pas de cœur.

## CHAPITRE 28

Cette journée était vraiment maussade, sans aucune couleur, pensa Jerry assis à côté de Gustave. Ils étaient en direction de l'appartement d'un dénommé Martin Vandal, associé de l'homme découvert assassiné dans la ruelle. Heureusement qu'il avait eu sa matinée avec Jill, car autrement, il aurait été un candidat au suicide.

Si l'homme qui ouvrirait la porte était l'un de ceux qui avaient agressé Gus dix ans plus tôt, est-ce que ce dernier serait à même de le reconnaître? Et si oui, comment allait-il réagir? Le jeune enquêteur se rappelait parfaitement ces propos que lui avait servis son collègue, la veille: «Si jamais je retrouve les ordures qui ont tué mon partenaire et foutu ma vie et celles des autres personnes concernées en l'air, j'sais vraiment pas comment j'vais réagir. Et si par hasard t'es avec moi ce jour-là... ferme les yeux si mon intervention va pas dans l'sens de la loi.» Oui, c'était bien les paroles qu'il avait tenues. Jerry avait un nœud au fond de l'estomac. Tout ce qu'il souhaitait était de ne pas se retrouver au milieu d'une vendetta, car même si Gus avait l'air d'un hippopotame, il était doté d'une force et surtout, d'une agilité surprenante. De ce fait, il doutait d'être en mesure de le contrôler.

— Ça va, Jerry? T'as pas dit un mot depuis qu'on est partis du poste. Tu penses à ton prochain rendez-vous avec la belle Jill?

— Euh... oui, c'est ça, mentit Jerry. Je pense à Jill et à l'endroit où j'aimerais l'amener.

— Tu sais que j'la connais depuis qu'elle est toute petite? C'est une jeune femme intelligente, curieuse et simple. Peu importe la sortie que tu vas lui proposer, ça fera l'affaire, mais rappelle-toi surtout de rester toi-même.

— Merci du conseil, papa! Non, sérieusement, je me demandais pourquoi l'avocat nous a donné l'adresse de son client aussi facilement.

— T'es trop méfiant, c'est pas comme dans les films. Les gens collaborent ben plus qu'on pense avec les forces de l'ordre. Dommage qu'y avait pas son adresse commerciale. En plus, souviens-toi qu'y était ben content qu'on soit avec lui quand y a fallu aller à la rencontre de Ian Brochu.

Gustave laissa passer un long moment, puis lança soudainement:

— T'inquiète pas, Jerry, si jamais j'reconnais l'homme chez qui on va, j'lui réglerai pas son compte devant toi.

— Et ça, c'est censé ne pas m'inquiéter? Merde, Gus! Tu es pratiquement en train de me dire que si tu le reconnais, tu vas revenir pour le tuer!

— Qui vivra verra!

En entendant ces derniers mots, Jerry leva les yeux au ciel tant il était découragé. Décidément, il avait de la difficulté à cerner le personnage. Soudain, il eut une brillante idée.

— Gus, tu m'as dit qu'il y avait énormément de chansons dans ton système, non?

— Oui, pourquoi?

— J'aimerais t'en faire écouter une qui te fera très plaisir.

Sans plus tarder, Jerry entra le nom de la chanson en question, monta le volume au maximum et appuya sur *Play*.

Ginette, Ginette, Ginette, Ginette  
Avec tes seins puis tes souliers à talon haut  
T'as mis d'la brume dans mes lunettes  
T'as fait de moi un animal Ginette  
Fais-moi sauter dans ton cerceau

Gus éteignit la musique et jeta un regard curieux sur Jerry. Alors que ce dernier était persuadé que son mentor allait exploser, à sa grande surprise, il l'entendit lui dire:

— T'es tout un phénomène, toi! J'sais vraiment pas comment t'as fait pour deviner que j'trouve Ginette de

mon goût... j'y pense que j'ai un béguin pour elle.

— Il n'y a rien de sorcier là-dedans, mon ami. Tes yeux te trahissent chaque fois qu'elle est en face de toi... les siens aussi, d'ailleurs.

— T'es sérieux? Tu crois vraiment qu'elle a un sentiment pour moi? On reprendra cette conversation plus tard parce que là, on arrive chez M. Vandal. Hum... c'est pas un endroit distingué pour un commerçant d'autos de luxe...

— Mais je suis très sérieux pour Ginette... Hé! C'est drôle, c'est le quartier où je suis venu avec Jill, ce matin. Ma mère disait toujours: «Quand la vie vous offre des coïncidences, c'est qu'elle a un avertissement à vous donner.»

— OK... Et d'après toi, elle veut nous prévenir de quoi, la vie? s'enquit Gustave le plus sérieusement du monde.

— Je ne sais pas, moi, je ne suis pas devin... En plus, c'est ma mère qui disait ça, pas moi!

— Ouais... Néanmoins, laisse-moi te rappeler que ta mère a toujours raison!

— Dis donc, on n'a pas un suspect à aller interroger? marmonna Jerry, frustré de voir Gustave se moquer ainsi de sa maman.

Malheureusement, ils se butèrent à une porte qui ne répondait pas à leurs coups répétés.

— Je crois bien que M. Vandal est absent, dit Jerry. On reviendra donc plus tard.

Le jeune homme était soulagé de savoir qu'il n'y aurait pas de confrontation pour l'instant. Il ne leur restait plus qu'à se diriger au poste 28 pour rencontrer l'enquêteur Plamondon. Mais alors qu'ils allaient partir, la porte voisine s'ouvrit et un vieil homme trapu au regard fuyant passa la tête par l'entrebâillement.

— Vous cherchez le gros Vandal? dit-il. Si vous me donnez vos noms, je peux lui dire que vous êtes passés.

— Effectivement, on voudrait voir M. Vandal, confirma Gus en présentant sa plaque. Je suis l'enquêteur Gustave Côté et voici l'enquêteur Jerry Simard. Vous êtes monsieur?

— Luc Hébert. J'aimerais vous dire que je n'ai rien à voir avec le gros Vandal, s'empressa de préciser l'homme d'un ton anxieux. Moi, je ne suis qu'un voisin.

— Calmez-vous, monsieur Hébert, le pria gentiment Jerry afin de l'apaiser. Pouvons-nous entrer un instant? Nous aimerions vous poser quelques questions de routine au sujet de votre voisin.

Monsieur Hébert les dévisagea un court moment, ouvrit toute grande la porte et leur fit signe d'entrer. Un énorme chat gris et blanc vint aussitôt se frotter contre les jambes de Gustave.

— Moustache, lâche l'enquêteur! ordonna le vieil homme. Désolé, ce n'est pourtant pas dans ses habitudes. Il a plutôt tendance à fuir les étrangers... je ne comprends pas.

— Il doit sans doute s'être reconnu dans mon compagnon, rigola Jerry.

— Oh... pardon, rétorqua l'homme qui visiblement, n'avait pas fait le rapprochement entre son énorme chat et le corps massif de l'enquêteur Côté.

— Laissez tomber... intervint le principal intéressé. Disons que mon compère a un sens de l'humour assez spécial. Monsieur Hébert, savez-vous depuis combien de temps M. Vandal habite dans le logement d'à côté?

— Il est arrivé il y a à peu près une dizaine d'années. Je le sais parce qu'à l'époque, ça avait fait tout un émoi dans la bâtisse.

L'homme arrêta de parler, alors qu'à même ses yeux, une certaine peur se devinait aisément.

— Vous pouvez continuer, monsieur Hébert. Rien de ce que vous allez nous dire ne sortira de cette pièce.

Encore une fois, la voix de Jerry semblait avoir un effet apaisant sur l'homme. En un rien de temps, ce dernier guida les enquêteurs vers la cuisine avant de les inviter à prendre place autour de la table et de servir à chacun une tasse de café. En même temps qu'il caressait le chat qui s'était installé sur ses genoux, Gustave prenait plaisir à observer Jerry qui s'efforçait de ne pas repousser la tasse de café qui le narguait. Sûr que son cher confrère était bien trop bien élevé pour ne pas prendre au moins quelques gorgées, histoire de ne pas décevoir leur hôte.

— OK, continuons, lança Gus tout en continuant de caresser Moustache qui ronronnait à la vitesse d'un bimoteur. Vous disiez que M. Vandal était arrivé ici il y a une dizaine d'années et que sa présence avait créé un certain émoi... Est-ce qu'on peut savoir pourquoi?

— Parce qu'il sortait de prison et qu'il recevait chez lui des amis qui donnaient froid dans le dos. Les gens qui habitaient ici à l'époque étaient de jeunes familles pauvres qui travaillaient dur pour gagner leur vie. Il y a aussi le fait que la première année, il n'est presque pas sorti de chez lui. C'est son ami... attendez... son nom m'échappe...

La bouche ouverte et les yeux fixés vers le plafond, Hébert réfléchissait jusqu'à ce qu'il s'écrie:

— JE L'AI! Son nom était Louis. Mais le Gros, lui, l'appelait toujours le Pic... C'était cet ami qui lui apportait sa nourriture la première année.

— Savez-vous pourquoi M. Vandal sortait pas de son appartement? se montra très curieux de savoir Gustave.

— Non, mais au moins, quand il a commencé à sortir, du fait que ses cheveux avaient poussé, il ne faisait plus peur aux enfants.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

— Quand il est arrivé ici, il avait la tête rasée et on pouvait voir un tatouage à l'arrière de son crâne. Le dessin représentait le visage de la Vierge Marie. Depuis ce temps, il a toujours eu les cheveux longs... Sales, mais longs.

Du coup, Gustave arrêta de caresser le chat. Il en avait suffisamment appris pour que la rage s'immisce en lui. Il s'agissait bel et bien de l'homme de la ruelle, celui que Red avait décrit dans sa déposition: un gros homme avec un tatouage de la Vierge sur le crâne. Il le tenait enfin. L'heure de la vengeance avait enfin sonné!

— Merci, monsieur Hébert, fit Jerry, vous nous avez été très utile. S'il vous plaît, ne dites pas à M. Vandal que nous sommes passés. Viens, Gus, il faut qu'on parte. Allons voir Plamondon.

Gus salua Luc, déposa le chat et suivit son équipier avec de drôles d'idées dans la tête. Le Pic était mort. S'il pouvait capturer Vandal, il pourrait certainement le forcer à passer aux aveux et ainsi, mettre la main au collet de celui qui l'avait frappé par-derrière dans la ruelle et qui, sans aucun doute, avait fait feu sur son acolyte de l'époque.

Durant le trajet menant au poste 28, le silence qui régnait était si lourd qu'on aurait cru que l'air s'était retiré de l'habitable. Pour mieux assimiler les derniers événements, Gus régla au maximum le son du système audio et sélectionna la chanson *Highway To Hell*.

Malgré le son trop élevé, Jerry commençait lui aussi à aimer cette façon de s'évader et de se concentrer en même temps. Arrivés à destination, Gus et lui avaient les oreilles qui bourdonnaient, mais au moins, ils avaient retrouvé leurs moyens pour poursuivre leur enquête clandestine. Ils pénétrèrent à l'intérieur du poste 28, et après avoir montré leur plaque au policier installé au comptoir d'accueil, celui-ci leur indiqua où se trouvait le bureau des enquêteurs. Une fois sur place, ils furent accueillis par un individu de grande taille qui avec son léger embonpoint abdominal, sa grosse moustache molle, son sourire jovial et ses yeux étincelants de curiosité, ressemblait davantage à une caricature qu'à un véritable enquêteur. Il leur tendit une grosse main poilue dont deux des doigts portaient des bagues si énormes, qu'elles auraient pu servir de bracelet à Jerry.

— Enquêteur Pierre Plamondon pour vous servir, messieurs, se présenta-t-il.

— Jerry Simard et mon...

— Je sais qui est votre coéquipier, c'est une légende, dans cette ville, le coupa Plamondon. Avant toute chose, sachez que suite au décès de votre agent, tout le monde, ici, compatit avec vous.

— Merci, ça nous touche beaucoup, répondit Gustave qui trouvait le personnage fort sympathique.

— Je voudrais aussi vous dire que j'ai été extrêmement surpris lorsque mon commandant m'a appelé hier soir pour m'apprendre que l'enquête relative à un meurtre survenu dans votre secteur m'était confiée. D'autant plus que présentement, je bosse seul, car mon coéquipier est en congé parental.

— Qu'est-ce que vous voulez... les ordres sont les ordres! lança Gus. Aussi, on vous a apporté le maigre

dossier qu'on a pour le moment.

— Non, vous ne me la faites pas à moi, répliqua Plamondon. Voyez-vous, si j'avais une enquête et que pour une raison quelconque, on devait me la retirer, eh bien, les ordres... ils pourraient se les mettre bien profond dans leurs jolis petits culs roses! Alors on reprend depuis le début, sans vouloir me gratter le dos.

— J'aime votre style, Pierre!

— Appelez-moi Peter, les gars! Ça me donne un côté exotique. Peter Plamondon, YEAH!

— D'accord, Peter! Moi c'est Gus et le jeune... c'est Jerry. Il n'a pas de *nickname*.

— Pauvre homme, ne t'en fais pas. Un jour, ça va te tomber dessus sans que tu t'en attendes, comme une crotte de pigeon que tu reçois en pleine gueule un dimanche après-midi au bras d'une belle fille. Tu vas t'en rappeler toute ta vie.

— Excusez-moi, répliqua Jerry visiblement frustré, je ne comprends vraiment pas ce qu'un *nickname* a à voir avec une crotte de pigeon. Puis vos deux surnoms ne sont qu'un prénom anglais et un diminutif, au même titre que tous les Patrick de la terre se font appeler Pat.

— Bon point! Cependant, il faut que tu saches que je ne laisse pas tout le monde m'appeler Peter. Ceux qui en ont le droit doivent soit être mes amis, soit avoir gagné mon respect. Même chose pour tous les Patrick de la terre... du moins, je l'espère.

— OK, les gars! Est-ce qu'on peut revenir au sujet qui nous préoccupe, c'est-à-dire l'enquête sur le meurtre de Louis Picard? demanda Gustave.

— J'approuve! lança Peter. De toute façon, Jerry, c'est un beau prénom, pas vrai? Qu'en penses-tu Jerry?

— Ouais, ma mère et mon père ont vraiment du goût, badina le jeune homme en voyant que Plamondon se moquait de lui.

Nul doute que le vieux renard le testait. De ce fait, il devait se montrer plus intelligent.

— Donc, comme mon partenaire l'a si bien suggéré, poursuivit-il, nous devrions en revenir à notre affaire avant qu'il ne se fasse tard.

— Ce que je voulais vous dire, tout à l'heure, reprit Peter en se faisant soudainement très sérieux et fixant les deux enquêteurs, c'est que je ne manquerai pas de vous tenir informés du moindre élément touchant cette enquête. En contrepartie, je m'attends à la même chose de votre part. Bref, sur ce dossier, il n'y aura pas un enquêteur, mais trois. Mon commandant est au courant de cette offre que je vous fais, car lui aussi trouve étrange le fait qu'on ait retiré une enquête au meilleur enquêteur de la métropole pour une simple escarmouche entre collègues.

Pendant plus d'une heure, les trois hommes passèrent en revue les différents éléments entourant l'assassinat du Pic, en plus de discuter sur le fait que l'ADN de ce dernier correspondait à celui qu'on avait retrouvé sur une jeune femme assassinée dix ans plus tôt, et du lien fort possible qui associait un certain Vandal à ce même meurtre. Après que chacun eut étalé les résultats de ses recherches, il apparaissait évident pour tous que les deux crimes présentaient des similitudes, l'une de celles-ci étant que dans les deux cas, un policier était mort. Ils établirent donc une stratégie. Le premier objectif se résumait à procéder à l'arrestation de Martin Vandal. Pour éviter tout dérapage, Jerry suggéra que ladite arrestation soit effectuée par des agents du poste 28. Si Gustave s'y opposa, Plamondon se rallia à l'avis de son collègue. Trop personnellement impliqué, il était hors de question que Gustave se retrouve seul avec Vandal. Cela étant décidé, les trois se quittèrent avec le sourire aux lèvres, convaincus qu'une belle collaboration était née.

\*\*\*

L'Homme avait enveloppé le corps de Vandal dans une grosse bâche bleue, avant de l'attacher comme un saucisson et de le déposer dans la camionnette de location. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à se rendre à la ruelle pour terminer sa petite mise en scène.

\*\*\*

Assis dans la voiture, Gustave communiqua avec le poste 34 dans l'intention de discuter avec son frère au

sujet des deux numéros d'immatriculation qu'il lui avait transmis, soit celui du camion-remorque et celui que Vladimir avait relevé. Son frère n'étant pas au bureau, il tenta de le joindre sur son cellulaire.

— Salut, le frère! Tu travailles pas fort, aujourd'hui! On m'a dit que t'étais parti un peu avant le dîner et que t'étais jamais revenu.

— Ce n'est pas toi mon patron, Gus, alors fais ton boulot et je vais faire le mien... Pourquoi tu me cherches? répondit Gabriel avec hargne.

— Crisse, pogne pas les nerfs, lança Gustave, j voulais juste te tirer la pipe. J'aimerais savoir si t'as pris tes renseignements sur les numéros de plaque que je t'ai donnés?

— Oui, j'ai tes renseignements. La remorque appartient à la compagnie de livraison Dynastie Transport et la camionnette de livraison appartient à Dynastie Colis. Et c'est bien ce que tu pensais, toutes les deux sont des filiales appartenant au groupe Dynastie Investissement. J'ai envoyé des patrouilleurs chez Dynastie Transport pour prendre possession du manifeste contenant les sorties des camions-remorques, histoire de vérifier si le camion que j'ai repéré aux entrepôts de la ruelle y figure. Je te tiens au courant et pour un certain temps, le frangin, ne cherche pas à me joindre, c'est moi qui communiquerai avec toi. Hier soir, tu me disais que tu étais peut-être sur quelque chose de gros, eh bien moi, je suis sur quelque chose d'énorme... Fais attention à toi et surveille bien tes arrières... Je t'aime, mon gros!

Puis sans attendre de réponse, Gabriel raccrocha. Gustave était tout chamboulé. Pourquoi son frère lui raccrochait-il au nez après lui avoir dit qu'il l'aimait?

— OK, Jerry, j crois qu'y a un gros problème au poste. On s'en va directement à la maison pour faire un bilan. C'est l'endroit le plus discret pour discuter.

## CHAPITRE 29

Arrivé au restaurant l'Épervier, Jason déposa son sac d'école dans le vestiaire des employés et alla embrasser sa mère qui était en pleine discussion avec le chef cuisinier.

— Salut, m'man, bonsoir, chef! Je vais faire mes devoirs et ensuite, je m'occupe de laver la vaisselle.

— C'est bien, mon grand! Tout a bien été à l'école? lui demanda Paula.

Jason se demanda intérieurement si le directeur avait parlé à ses parents et si par sa dernière question, sa mère ne cherchait pas à le tester. Mais puisqu'ils s'étaient promis de se dire la vérité, aussi bien respecter cette promesse.

— J'ai eu un léger problème ce matin, mais je préfère t'en parler en privé, dit-il en regardant le chef.

— Va t'installer dans mon bureau pour faire tes devoirs, je te rejoins dans quelques instants. Moi aussi j'ai quelque chose d'important à te dire et aussi, à te demander.

Trois quarts d'heure plus tard, Paula s'installa devant son fils, en le priant de parler le premier. L'adolescent lui raconta alors sa mésaventure du matin, de son altercation avec le *dealer*, jusqu'à sa rencontre avec le directeur de son école. Pour finir, il demanda à sa mère:

— Je sais que ma prochaine question n'a aucun rapport avec notre discussion, mais j'aimerais savoir si le frère d'Émilie a encore son vieux Ford F-150?

— Oui, pourquoi?

— Parce qu'à la sortie des cours, je l'ai aperçu qui observait l'école; et quand l'autobus m'a déposé, je l'ai encore vu au coin de la rue. Remarque qu'il y a tellement de ces vieux modèles, que je me suis peut-être trompé.

— Était-il seul? demanda Paula d'une voix affolée.

— Maman, je viens de te dire que je ne suis sûr de rien. Peut-être qu'il a obtenu un contrat de rénovation avec l'école et qu'il évaluait l'ampleur des travaux. Ce que je sais, c'est qu'ils étaient trois, dans le Ford, et que l'homme qui occupait le siège arrière était un énorme Noir. Et comme tu m'as toujours dit que Steeve était un vulgaire raciste... J'en conclus que je n'aurais jamais dû rien te dire et que sans aucun doute, je me suis trompé.

— D'accord, inutile de te mettre en colère. Mais comment voudrais-tu que je me sente? Tu as eu des problèmes avec un *dealer* et ensuite, tu crois avoir vu Steeve à la sortie de l'école et à ton arrêt de bus...

— Arrête de dramatiser. Le frère d'Émilie est un joueur compulsif, pas un *dealer*. Et toi, tu n'avais pas quelque chose d'important à me dire?

— Oui, tu as sans doute raison, répliqua Paula en essayant de se détendre.

Puis elle se lança dans une longue tirade en prenant des détours infinis pour expliquer qu'elle était persuadée de connaître le nom de celui qu'il l'avait violée et que s'il était d'accord, elle pourrait obtenir un mandat de la cour pour exiger un test de paternité, et qu'au final, tout dépendrait de sa décision.

— Papa en pense quoi?

— Il est d'accord, mais la décision te revient.

— Si je donne mon accord, j'aime autant te dire tout de suite que je ne veux rien savoir de cet homme. Je ne veux même pas qu'il m'adresse la parole... jamais. Mon père c'est Ian et il le demeurera toujours.

— Ne t'inquiète pas pour ça, personne ne prendra sa place... surtout pas ce salaud qui m'a violée.

— D'accord, alors, je veux bien donner un peu de mon ADN et faire payer cet homme pour le mal qu'il t'a fait, ma petite maman d'amour.

Satisfaite, Paula lui sourit en le serrant dans ses bras, n'ignorant pas qu'ils s'impliquaient dans un processus qui serait long et douloureux.

\*\*\*

En attendant l'arrivée des hommes devant assurer la sécurité du grand patron pour la soirée et la nuit, Ban

était descendu au bunker en compagnie de ce dernier. Les hommes, qui se montrèrent quelques minutes plus tard, étaient au nombre de trois: un chauffeur et deux autres hommes pour agir en tant que garde rapprochée. Rorke eut beau contester cette nouvelle méthode, persuadé que Ban et lui-même pouvaient parfaitement bien assurer sa protection contre ce jeune tueur à la Golf rouge, son chef de la sécurité lui avait fait comprendre qu'il ne pouvait le protéger pour l'instant. D'autres priorités requéraient son attention, comme celle de retrouver l'homme qui avait assassiné le Pic et enlevé le Gros. Il y avait également l'enlèvement du jeune à superviser, sans compter le fait qu'il avait mis Ivanna sous filature. Apprenant cela pour la première fois, Dubhan ne chercha même pas à connaître les raisons de cette dernière décision, se disant que le Japonais devait sûrement avoir de bonnes raisons.

Son patron parti, Ban put enfin se concentrer sur les différents rapports que lui avaient transmis ses hommes. Il lut d'abord celui traitant de la surveillance au Bar Sportif. Rien de nouveau de ce côté-là, sinon que la fille était bien revenue et qu'on n'avait aucun signe de l'homme à la Golf rouge. Ivanna était allée voir Salam, le lieutenant du trafic d'armes, et était sortie de chez lui avec un paquet. Rien de suspect ici, puisque Majid et Salam avaient l'habitude de fournir des armes pour les membres des Nations-Unies. Ensuite, Ivanna s'était arrêtée au bureau de poste pour envoyer une enveloppe, puis s'était rendue à ses bureaux. Là encore, rien de suspect. Cependant, dès qu'il en aurait le temps, il ne manquerait pas de lui faire visionner la vidéo tournée lors de la réunion et de lui demander pourquoi son comportement changeait chaque fois qu'elle entendait le nom de Bob Tremblay. Voyant que tous les autres rapports concernant la Golf rouge étaient négatifs, il passa à celui touchant l'enlèvement du jeune. Selon ce qu'il pouvait lire, non seulement Steve avait-il bien fait son travail, mais il semblait même qu'il connaissait le jeune Jason. Le travail serait d'autant plus facile s'il parvenait à attirer l'adolescent jusqu'au camion. L'enlèvement se ferait ainsi en douceur, à l'abri des regards. Enfin une bonne nouvelle! C'était maintenant l'heure d'appeler Geishas et d'aller faire une balade en ville. Qui sait si ce faisant, ils ne retrouveraient pas la trace de la Golf.

\*\*\*

Gustave et Jerry venaient de finir de souper et s'apprêtaient à faire la vaisselle lorsque le cellulaire du jeune enquêteur vibra pour lui indiquer qu'un message texte venait d'entrer. Il baissa les yeux sur son écran pour lire: *«Désolée, ne peux te voir ce soir, trop de travaux à remettre. xxx»*

Du coup, son regard s'assombrit, ce que ne manqua pas de remarquer Gus.

— Un problème? s'enquit-il.

— Non, pas vraiment. J'étais censé voir Jill ce soir, mais comme elle a trop de travaux scolaires, elle vient d'annuler.

— Fais pas cette tête d'enterrement, vous allez vous reprendre! Là, tu vas lui répondre que tu comprends, que tu penses à elle et que de toute façon, Gustave t'a donné plein de travail à toi aussi. Comme ça, elle va pas se sentir coupable... Vas-y, réponds-y maintenant!

Jerry s'exécuta. *«Je comprends, l'école c'est important. On se reprend demain, et puis ça tombe vraiment bien puisque Gustave m'a donné une tonne de travail, un vrai bourreau! Je pense à toi. Bonne nuit. xxx»*

La réponse de Jill vint immédiatement. *«Je suis contente, je croyais que tu m'en voudrais. Moi aussi je pense à toi. Bonne nuit. xxx»*

— Bon, comme t'as plus rien à faire, je te laisse la vaisselle et si t'as le temps, essaie de faire un condensé des notes de l'enquête, histoire de voir comment ça évolue!

— Pourquoi tu me laisses la vaisselle? Et toi, tu fais quoi?

— Moi, j'vais rendre visite à Mme Émilie Bouchard et crois-moi, ça me prend tout mon courage. Sur ce, salut et bonne soirée! Tu veux que je te borde en arrivant ce soir? Ah! Ah! Ah!

— Non, ce ne sera pas nécessaire... Euh... Gus... Bonne chance!

Gustave roulait lentement, essayant de penser à ce qu'il pourrait bien dire. Malgré le fait qu'il essayait de prendre son temps, sa Chevrolet Impala le conduisit plus rapidement que prévu devant la maison victorienne d'Émilie. Tel un condamné à mort, il sortit de son véhicule et toqua à la porte d'entrée. Il entendit un chien aboyer et la porte s'entrebâiller.

— Tiens, monsieur Côté! Je ne vous attendais pas aussi tôt, lui lança Nicolas, surpris de le voir respecter sa parole aussi rapidement.

— Bonsoir! Si ça fonctionne pas pour aujourd'hui, je peux repasser un autre jour, répliqua Gustave qui n'espérait rien de moins que son vis-à-vis lui réponde que son épouse ne pouvait le recevoir.

— Non, le moment est bon, se vit-il plutôt répondre. Émilie sera heureuse de vous voir. Pour l'instant, elle est partie faire son jogging quotidien, mais aussitôt après, elle va vous recevoir!

— QUOI? Mais je croyais qu'elle était paralysée! rétorqua Gus les yeux remplis de questionnement.

— Oups! Désolé, c'est une vieille blague entre Paul et moi. Vous vous souvenez de Paul?

— Oui, l'ancien clochard qui s'occupe maintenant de votre femme. J'veus rappelle qu'on s'est tous revus, aujourd'hui, dans le bureau de Maître Carrière. J'suis pas sénile, vous savez!

— Avant de continuer, voulez-vous entrer? Nous sommes là à parler dans le portique... Venez, nous allons poursuivre la conversation au salon en attendant que Red finisse de faire faire ses exercices à Émilie. C'est pour ça que je disais qu'elle faisait son jogging.

Voyant que Nick était embarrassé, Gus l'était lui-même. Heureusement, Zip se pointa le bout du museau juste à temps, ce qui eut pour effet de détendre l'atmosphère.

— Beau chien! lança Gus. On peut dire que c'est ma journée «animaux»! Figurez-vous que j'ai passé une partie de l'après-midi à flatter un gros chat!

— Vous aimez les animaux?

— Oui, pour la plupart. Les animaux vous jugent pas et ils vous acceptent comme vous êtes. Sauf un chien... Avez-vous déjà vu Floyd, le clochard de la ruelle des entrepôts?

— Oui, je l'ai déjà aperçu une ou deux fois, répliqua Nick avec un sourire malicieux.

— Eh bien, son chien... Rip qu'il s'appelle... s'il sent que vous êtes un danger pour son maître, y a rien à faire pour l'approcher. C'est un chien assez spécial. Votre chien à vous, est-ce que c'est un chien pour aider votre femme ou qui sert simplement de compagnon?

— Zip est formé pour aider Émilie. Mais, avec le temps, il est devenu un membre de la famille à part entière. Je crois même qu'il se croit le grand patron de la maisonnée... Hein, mon vieux?

Souriant, Nicolas embrassa la tête de son chien qui en retour, se mit à le lécher.

— Et comment va votre ami, M. Brochu?

— Ian va mieux. Paula et lui ont beaucoup discuté et je crois bien qu'ils vont entamer des poursuites contre ce salaud de Rorke. Tout dépend de leur fils et ensuite, de la justice.

Quelqu'un cogna sur le mur du salon. Les deux hommes et le chien se retournèrent avant d'apercevoir le visage de Paul, qui tout sourire, les regardait.

— Bonsoir, enquêteur! lança-t-il. Je vois que vous êtes un homme de parole. Émilie sera contente de savoir que vous êtes venu la voir. Voulez-vous monter tout de suite?

— Oui, mais d'abord, j'voulais vous parler à vous deux. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Si vous voulez vous asseoir, Paul...

Après que ce dernier eut pris place auprès de Nicolas, Gustave enchaîna en disant:

— Bien! Comme ça, j'aurai pas besoin de promener mon regard d'un à l'autre.

— Tout ça à l'air vraiment important, murmura Nick entre ses lèvres.

— Oui, ça l'est... Ce matin, on a appris que le meurtrier de votre belle-sœur par alliance, Lucie, est l'homme qui s'est fait tuer hier soir dans la ruelle, se lança Gustave avant de faire une pause pour laisser aux deux hommes le soin d'absorber quelque peu la nouvelle.

— Avez-vous prévenu Steeve? demanda Nick qui faisait toujours preuve de sollicitude.

— Des policiers du poste 28 essaient de le joindre depuis le début de l'après-midi, mais toujours sans résultat. On est aussi sur la piste de l'homme qui arborait un tatouage de la Vierge Marie. Pour l'instant, j'veus dévoilerai pas son nom, parce qu'on le recherche activement. J'crois que si on parvient à l'arrêter, y va nous dévoiler

le nom de son autre complice, ce qui va enfin nous permettre de conclure l'enquête.

— C'est vraiment une bonne nouvelle, s'exclama Nick, je suis sans mot. Je sais que vous aussi avez subi un énorme préjudice, dans cette sale affaire.

Les trois hommes restèrent silencieux durant un long moment, le temps de se remémorer ces dix dernières années de tourments. Grognant et effectuant des allers-retours du salon à l'escalier menant au deuxième étage, c'est le chien qui les ramena à la réalité.

— Oui, c'est vrai... se rappela Gustave. Émilie doit se demander ce qui vous retient, Nick.

— Effectivement. Mais ce soir, c'est à vous l'honneur d'aller la voir! C'est la première chambre à gauche, en haut de l'escalier. Surtout, ne lui répétez pas ce que vous venez de nous dire; je vais lui apprendre la nouvelle demain matin.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de spécial que je dois faire en sa présence?

— Soyez naturel et prenez-lui la main quand vous lui parlerez. Même si elle ne la sent pas, elle apprécie ce geste. On dit que «les yeux sont le miroir de l'âme»... avec Émilie, ce dicton est plus vrai que jamais. Alors, regardez-la bien dans les yeux et vous comprendrez ses réponses. Si vous avez des questions précises, il faut qu'elle puisse y répondre par oui, non ou peut-être. Si elle ferme lentement les deux yeux, c'est oui, l'œil gauche c'est non et l'œil droit, ça signifie peut-être. Soyez sans crainte... parlez, et vous verrez la lumière dans ses yeux.

La dernière fois que Gustave s'était senti aussi nerveux, c'était le jour de son mariage. Cette femme à qui il avait sauvé la vie lui faisait peur, car son geste de bravoure s'était retourné contre elle et depuis, la pauvre vivait assise dans un fauteuil roulant, en plus de se retrouver dans l'impossibilité de connaître une vie normale.

Émilie aperçut les rondeurs de l'enquêteur bien avant son visage. Celui-ci pénétra dans la chambre et chercha du regard un endroit où s'asseoir. Tout près de la fenêtre, une belle chaise berçante semblait lui tendre les bras. Il alla la chercher et l'installa près du fauteuil de la jeune femme qui ne manquait aucun de ses gestes. Après s'être assis avec prudence pour tester la solidité de la chaise, il prit les mains d'Émilie dans les siennes et leva les yeux vers elle. Ceci fait, il fut frappé par la vitalité et l'intelligence qui émanaient de son regard. Dans sa tête, il entendit une voix lui ordonner de plonger encore plus profondément dans ces pupilles et d'ouvrir son cœur comme il ne l'avait pas fait depuis des années.

— Bonjour... ou plutôt... bonsoir. Votre mari m'a dit ce matin que vous vouliez me voir. Si vous saviez... ça fait des années que j'ai le goût de vous revoir pour être certain que vous ne m'en voulez pas d'avoir gâché votre vie.

Ce n'est qu'en regardant Émilie au fond des yeux qu'il comprit qu'elle ne lui en voulait pas. Bien que la chose ne fût pas possible, il crut même la voir sourire.

— Vous savez, tout le monde pense que la dépression que j'ai faite et que le problème de poids que j'ai développé depuis ce fameux soir étaient dus au fait que mon confrère était mort. Y a un peu de vrai dans ça, mais... comment je peux dire... y a pas juste ça. Y a aussi le fait que j'ai agi comme un amateur, sans réfléchir. La vérité, c'est que ce soir-là, quand j'ai entendu le bruit qui provenait de la ruelle, j'me pensais invincible. Mes confrères avaient beau répéter qu'il fallait être prudent quand on devait faire une intervention dans la ruelle des entrepôts, j'me disais que moi, Gustave Côté, j'allais leur montrer qui j'étais vraiment: un guerrier qu'y avait peur de rien. J'ai péché par orgueil. J'sais bien que mon intervention vous a sans doute sauvé la vie, mais si j'avais attendu mon coéquipier et suivi les procédures, votre amie aussi serait peut-être en vie; vous seriez sans doute pas dans un fauteuil roulant, pis mon grand comparse serait peut-être marié, aujourd'hui.

Sur ces mots, il éclata en sanglots. Il s'essuya la joue du revers de la main et continua à parler, comme s'il sentait que son interlocutrice lui dictait de se vider le cœur une bonne fois pour toutes.

— Vous savez, j'ai peur de mes souvenirs, parce qu'ils me font mal. Surtout le matin, quand je sais que j'vais passer une autre journée sans Lisa... C'est elle la cause de ma déprime. J'sais pas pourquoi elle est partie sans aucun mot d'explication... C'est ça qui m'a détruit, le rejet pur et simple. Comme si elle savait que j'avais agi en pensant juste à moi, comme si j'étais le plus grand égoïste de la terre. Cette femme-là, je l'aime plus que

moi. Pour moi, c'est mon oxygène. Alors comment on fait pour vivre sans air, sans son pardon pis sans le vôtre?

Gus se jeta à genoux et pleura de nouveau, en posant cette fois son visage sur les cuisses d'Émilie. Celle-ci était à même de sentir tout le désespoir de cet homme qui pourtant, l'avait sauvée. Elle voulait lui dire merci, mais bien sûr, aucun son ne pouvait franchir ses lèvres. Le malheureux releva son visage pour poser son regard sur elle.

Émilie ferma doucement les yeux avant de les rouvrir pour fixer l'enquêteur et ainsi, l'obliger à voir la vérité, celle-ci étant que si elle était effectivement prisonnière de son corps, elle était tout de même heureuse. Sachant cela, il ne tenait qu'à lui de se reprendre en main et de refaire sa vie avec une personne qui saurait lui rendre son amour. Apparemment, il avait bien saisi le message, car il reformula ainsi ses derniers propos :

— Vous avez raison, je l'aime pas, je l'aimais... Elle doit faire partie du passé, maintenant. J dois apprendre à ouvrir mon cœur si j veux reconnaître mon prochain grand amour. Bref, j dois reprendre ma vie en main.

\*\*\*

Arrivé devant l'échafaudage, l'Homme stationna son véhicule et en sortit. Il monta à l'échafaud, grimpa sur le toit, installa le treuil puis redescendit. Une fois revenu au camion, il sortit le corps de Vandal, toujours bien ficelé et dissimulé dans la bâche. Il l'attacha au bout de la chaîne du treuil, remonta sur le toit et actionna le treuil pour faire monter la dépouille sur la couverture. Après s'être assuré de ne point être vu, il enleva la bâche et détacha le cadavre.

Ensuite, il glissa ce dernier sur la croix confectionnée par le mercenaire, lequel devait déjà se trouver sous le chaud soleil des tropiques avec un *piña colada* à la main. L'homme poursuivit en entreprenant de clouer sa victime face contre le bois, afin que le tatouage de la Vierge Marie soit bien apparent lorsque quelqu'un découvrirait le crucifix format géant. Outre des clous, il dut utiliser de la corde pour solidifier son installation. Quand tout fut prêt, il marcha sur le toit des entrepôts jusqu'à ce qu'il ait atteint le centre de la ruelle. Là, il installa son treuil et attacha la croix, qu'il fit descendre bien collée contre le mur, de façon à ce qu'elle reste en position verticale. Malheureusement, tous ses efforts furent vains, car dès qu'il coupa la corde reliant le treuil au crucifix, celui-ci tomba sur le sol. L'Homme lâcha un juron, puis s'étira pour examiner le résultat. Finalement, ce n'était pas si mal. La croix était étendue du bon côté, en plein centre de la ruelle. Le lendemain matin, au lever du soleil, lorsque le premier travailleur traverserait la ruelle pour couper son trajet en deux, il aurait la surprise de faire la rencontre de Martin Vandal, ex-violeur et tueur. À la condition, bien sûr, qu'une bourrasque de neige ne vienne pas tout camoufler.

L'Homme n'en avait pas encore terminé, ayant encore bien des tâches à accomplir. Il devait effectivement démonter l'échafaudage et faire disparaître toutes les traces de son passage. Jusqu'à présent, son plan de vengeance se déroulait exactement comme prévu.

## CHAPITRE 30

### TROISIÈME JOUR

Jerry dormait encore quand Gustave vint le réveiller.

— Allez, lève-toi! C'est l'heure d'aller faire du jogging.

— Quoi? T'es malade! Hier, tu ne voulais pas lever ton c... postérieur du divan et là, à quatre heures quarante-cinq du matin, tu veux aller courir?

— Oui... ma conversation avec Émilie m'a ouvert les yeux, pis toi aussi, d'ailleurs... disons un peu. Ma vie est pas finie. Non seulement j'ai le droit, mais pour tous ceux qu'y ont pas la chance de vivre en santé, j'suis obligé de continuer. À partir de maintenant, tout va changer. Toi tu vas faire ton jogging comme d'habitude, pis moi, j'vais commencer par marcher et courir en alternance. Avec le poids que j'ai à traîner, ça va être un bon début, non? Pis comme ta mère dirait: «Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.»

— Oui, je suis certain qu'elle dirait ça. Tu as une excellente idée! Tu vas voir... Je vais te transformer en machine! Je saute dans mes espadrilles et je te rejoins.

— Ouais, mais pousse pas trop... oublie pas que la machine est rouillée et qu'y a de grosses chances pour que ses articulations manquent d'huile.

— Oui, je m'en doute, mais la base est là. Tu es un ancien athlète et la volonté d'un athlète est souvent plus forte que les obstacles qui se dressent devant lui. Enfin... c'est ce que je crois.

Une fois leur entraînement terminé et leur douche prise, les deux hommes s'attablèrent pour prendre leur déjeuner.

— Mange tes blancs d'œuf, ta tranche de pain et arrête de te plaindre! lança Jerry.

— Crisse! J'veux juste mettre un peu de beurre sur ma tranche de pain... ça peut pas faire de mal!

— Dans ton cas, oui. Je sais que le corps humain a besoin de gras, mais nous allons attendre un peu... tu en as déjà suffisamment en réserve.

— Qu'est-ce que t'en sais? T'es quand même pas un foutu nutritionniste! riposta Gustave avec attitude.

— Non, mais ma mère, oui! Elle est infirmière-nutritionniste dans un hôpital pour les gens atteints du cancer et elle m'a beaucoup appris.

— Ta mère... J'aurais dû m'en douter, aussi! En passant, j'ai pas le cancer.

— Je sais... C'est parce qu'avec tout ton gras, le pauvre n'a pas de place pour s'installer... Alors, laisse-lui une chance.

— Tu sais que ton humour est pas mal spécial, toi? Juste comme ça, as-tu fait les travaux que je t'ai demandés hier soir?

— Oui, j'ai essayé de faire des regroupements de façon plus ou moins aléatoire de tout ce que j'ai appris depuis que je travaille ici. Ah oui! Je voulais aussi te dire que Marchand a appelé un peu après ton départ. Emmanuel Lacoursière est sorti du coma et il a eu assez de force pour demander de parler au policier qui surveillait sa chambre. La seule chose qu'il a réussi à lui marmonner, c'est que son collègue et lui surveillaient un camion-remorque de couleur noire et or quand une fourgonnette noire a surgi de nulle part et que quatre hommes cagoulés et armés de mitraillettes Kalachnikov leur ont tiré dessus. C'est tout. Ensuite, il s'est rendormi, et le policier a aussitôt transmis l'information à Marchand.

— Te rends-tu compte de ce que tu viens de me dire? C'est sans doute la même fourgonnette qui surveillait l'entrepôt des Juifs! s'exclama Gus avec fougue.

— Je sais, je t'ai tout écrit ça dans mon rapport. Attends, pendant que tu manges ta rôtie sèche, je vais te le chercher.

Jerry revint deux minutes plus tard avec en main, un calepin qu'il jeta devant Gustave qui sans plus attendre, se mit à le parcourir.

Floyd, un indic, nous parle de:

Dubhan Rorke / lien avec Nations-Unies? / propriétaire de **Dynastie Investissement**.  
Camion-remorque noir et or / devant entrepôt des Juifs / fusillade rue Jefferson / appartient à Dynastie Transport = **Dynastie Investissement**.

Fourgonnette noire / devant entrepôt des Juifs / fusillade rue Jefferson.

Camionnette de livraison blanche / devant Bar Sportif / demande de Vladimir pour vérifier / appartient à Dynastie Colis = **Dynastie Investissement**.

Homme fait une plainte pour une agression sexuelle contre sa femme / suspect Dubhan Rorke / lien avec Nations-Unies? / propriétaire de **Dynastie Investissement**.

Floyd nous parle du cadavre dans la ruelle:

Louis Picard / assassiné / ADN correspondant au dossier 334-040615-002 / violeur de Lucie Bédard / associé de Martin Vandal / linge sur les lieux du meurtre plié avec soin / parties génitales possiblement coupées avec un scalpel / avocat Gérard Carrière = cabinet dans l'immeuble **Dynastie Investissement**.

Martin Vandal / associé de Louis Picard / ancien détenu / tatouage de la Sainte Vierge sur le crâne / lien avec dossier 334-040615-002 / pourquoi ne pas avoir trouvé le dossier criminel il y a dix ans? / qui le protège? / avocat Gérard Carrière = cabinet dans l'immeuble **Dynastie Investissement**.

Gérard Carrière / avocat de Vandal et Picard / cabinet dans l'immeuble **Dynastie Investissement** / bureau extrêmement en ordre et certificat de médecin accroché au mur.

Conclusion pour l'instant: il y a un lien sûr entre Louis Picard et Martin Vandal en ce qui concerne le dossier 334-040615-002.

Dubhan Rorke n'existait pas avant l'érection de **Dynastie Investissement**, relié à plusieurs éléments, particulièrement avec des véhicules suspects. En plus, cet immeuble a été érigé après plusieurs controverses, dont divers accidents survenus au premier entrepreneur.

Question: pourquoi ne pas avoir remonté jusqu'à Martin Vandal? Son tatouage aurait dû permettre aux enquêteurs de l'époque de remonter jusqu'à lui puisqu'il avait un dossier criminel.

— Excellent travail, le jeune, et super bonne question! laissa entendre Gus. Je vais fouiller dans les archives pour savoir qui s'est occupé du dossier quand j'étais dans le coma et le moment venu, je vais communiquer avec Jodoin pour voir s'il a d'autres renseignements sur ce M. Rorke. J'comprends juste pas pourquoi l'avocat est sur la liste...

— Ah, lui? Ça m'est venu quand j'écrivais «Dynastie Investissement». Étant donné que son cabinet est situé au même endroit, je trouvais que tout nous ramenait à cet immeuble... J'avoue qu'il n'a aucun lien, sauf que...

— Sauf que quoi, Jerry? Vas-y... laisse aller ton instinct.

— Sauf que tu as remarqué comme moi comment tout est parfaitement à l'ordre dans son bureau. Alors, je ne peux m'enlever de la tête la pile de linge de Louis Picard... Tu te souviens? Tout était soigneusement plié, malgré l'atrocité du meurtre et la neige qui, ce soir-là, tombait à gros flocons. Pourquoi, avec un tel temps, prendre le temps de plier le linge d'un homme qu'en apparence, le tueur méprisait? Il faut avoir une certaine obsession pour faire ça et c'est ce que j'ai ressenti dans le bureau de M. Carrière... une obsession. Sans oublier qu'il a fait médecine, que Picard affichait de nombreuses coupures qui pourraient avoir été faites par un outil utilisé par un médecin et qu'enfin, il comptait Vandal comme client.

Cela étant dit, c'est en silence qu'ils finirent leur déjeuner, chacun étant perdu dans sa propre analyse. Finalement, c'est le téléphone de service de Gustave qui les sortit de leurs réflexions.

— Allô, enquêteur Côté à l'appareil.

— Gus, c'est McCarthy! Je te réveille?

— Non, j'suis debout depuis quelques heures. Pourquoi, y a une urgence?

— Va à la ruelle des entrepôts! Un camelot est tombé face à face avec un autre cadavre. Jerry vit encore chez toi?

— Oui.

— OK, comme ça, je n'aurai pas besoin de l'appeler. Grouillez-vous... Je veux absolument que ce soit toi qui enquêtes sur ce meurtre. Mais attention: cette fois, pas de bêtise.

— D'accord, on est déjà partis. Et merci de m'avoir appelé en premier!

Jerry interrogea Gustave du regard qui lui fit signe de se dépêcher. Ils sautèrent dans la voiture de l'expansif enquêteur pour se rendre à toute vitesse sur les lieux de l'homicide. Heureusement, il était encore tôt, ce qui fait que l'heure de pointe ne s'était pas encore installée. Arrivés devant la ruelle, ils remarquèrent déjà les cordons de sécurité installés par les patrouilleurs. Heureusement que c'était le matin, car autrement, il aurait encore fallu appeler l'escouade tactique pour nettoyer la ruelle de ses déchets humains. Les deux enquêteurs montrèrent leur plaque à l'agent chargé de surveiller la scène de crime et franchirent sans aucun mal le cordon de sécurité. Soudain, Gustave se fit interpeller.

— Hé, enquêteur Côté!

— Tiens, Jodoin! Comment tu fais pour tout savoir avant nous autres?

— Non, pas avant, car sinon, je serais un devin. Je dirais plutôt en même temps. Tu sais que j'ai de bons contacts...

Gilles eut à peine le temps de terminer sa phrase qu'il se mit à tousser et cracher ses poumons.

— Je sais que t'aimes pas que je te parle de ça, lui signifia Gus, mais sérieusement, j crois que tu devrais aller consulter un médecin.

— Hors sujet, lui répondit le journaliste en lui adressant un doigt d'honneur.

— OK! J't'en parlerai plus... Si tu veux que j'te parle de l'enquête, là j'peux rien te dire, parce que j'ai même pas encore vu ce qui nous attend.

— Je sais, mais je suis plutôt ici pour te donner des renseignements sur Dubhan Rorke, mais maintenant qu'on t'a mis sur une autre affaire de meurtre... je préfère te les échanger contre ce que tu découvriras dans la ruelle. Peut-être même que tu pourrais me donner une autre photo?

Pour narguer Gus, il s'alluma une cigarette en lui faisant un clin d'œil, accompagné d'une quinte de toux.

— Tout dépend de ce que tu m'apportes. Va nous attendre au Petit Bistro. Et Gilles... un conseil: arrête de fumer c'te saloperie-là... ça va te tuer, un jour.

— Depuis quand tu te soucies de ma santé? Deux fois en l'espace de cinq minutes, tu pousses ta *luck*... sauf si notre amitié ne t'importe plus. Moi aussi j'ai un conseil: occupe-toi d'abord de ta propre santé et tout le monde s'en portera mieux.

— C'est ce que j'fais... depuis ce matin. Allez, va au resto avant que les autres fouille-merdes arrivent. Comme ça, j'me sentirai pas obligé de leur parler.

— OK, je vais t'attendre en buvant le café infect de Gigi. En passant, si quelque chose me tue, ça sera le café du Petit Bistro.

Jerry, qui avait sorti les gants de latex et la trousse nécessaire pour établir les premières constatations, commençait à s'impatienter.

— Allez, Gus! cria-t-il. Il faut se dépêcher avant que l'équipe scientifique arrive et que Georges nous chasse à coups de pied au cul en nous disant qu'on bousille sa scène de crime! J'ai assez saigné du nez au cours des deux derniers jours.

— Moi qui croyais que Georges et toi étiez des amis! Et ton nez est encore capable d'en prendre, j'suis pas inquiet.

— Hier, je l'ai amadoué, mais je ne crois pas que l'effet va durer si longtemps... Il n'aime pas ta tronche.

— Ouais, t'as raison, y faut vite se mettre à l'ouvrage.

D'un pas accéléré, ils marchèrent jusqu'au lieu où se trouvait une masse de chair en lambeaux, clouée face contre terre sur une croix grandeur nature. Selon leurs premières constatations, les gros rongeurs de l'endroit avaient eu amplement le temps de savourer leur repas du soir. Le corps était un Caucasien de sexe masculin. Même si les rats l'avaient littéralement déchiqueté, il était facile de deviner que pas plus tard que la veille, la victime était corpulente. Gustave sortit la caméra numérique. Heureusement que c'était l'hiver. Ainsi, l'odeur de

putréfaction n'avait pas encore fait son œuvre, ce qui faisait que le tout était supportable. Jusque-là, il n'avait regardé le corps que de loin, sans vraiment porter attention, trop occupé qu'il était à ajuster sa caméra.

— Eh, Gustave!

— Quoi?

— Regarde sa tête... le tatouage... c'est le visage de la Vierge Marie.

— Tabarnak! À croire que quelqu'un a trouvé Martin Vandal avant nous autres. Cherche des indices pendant que je photographie le cadavre!

Sans tarder, les deux se mirent au travail. Juste au moment où Gustave rangeait sa caméra, il vit arriver les bouffons de la brigade scientifique.

— Jerry, est-ce que t'as vu tout ce que tu voulais voir?

— Oui.

— Parfait, on décrisse!

Ils passèrent devant Georges en lui adressant un signe de tête. Malgré sa surprise, le scientifique leur répondit. C'était bien la première fois que Gustave Côté quittait une scène de crime sans se faire expulser. Georges se disait que le jeune et sympathique Jerry avait sans doute une bonne influence sur lui. Arrivé au corps, quelque chose le frappa:

— GUS, JERRY! VENEZ... JE VOUDRAIS VOUS MONTRER QUELQUE CHOSE! cria-t-il.

Les enquêteurs se retournèrent et marchèrent vers lui d'un pas prudent, persuadés qu'ils avaient touché ou déplacé quelque chose et que Georges s'en était rendu compte. Ils avaient pourtant été prudents, mais bon... Gus lança un regard à Jerry, l'air de lui dire qu'il était prêt pour une nouvelle confrontation, tandis que Jerry se contenta de hausser les épaules pour signifier son incompréhension. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent Georges retirer son masque et leur sourire à pleines dents.

— Salut, les gars! Je ne sais pas si vous l'avez remarqué dans vos premières constatations, mais notre crucifié a subi lui aussi l'ablation des organes reproducteurs.

— Quoi? s'étonna Jerry. Non, nous n'avions pas remarqué.

— Étant donné la position du corps et le carnage qu'ont fait les rats, j'avoue que ça peut être difficile à voir. Je tenais à vous le dire, car à première vue, l'assassin de cet homme est le même qui a tué M. Louis Picard.

— Merci énormément, Georges. Ça fait deux fois en deux jours que tu nous donnes des renseignements précieux. J'te laisse avec tes hommes et tiens-moi au courant des développements. J crois sincèrement que t'es le meilleur de ta profession et j'suis heureux de m'être ouvert les yeux à temps.

— Merci, enquêteur Côté. Venant de la légende vivante du poste 34, je ne peux que me montrer modeste.

Voyant les deux hommes se saluer de la tête, Jerry se dit que Gustave aurait dû rencontrer Émilie bien avant. Voilà qui lui aurait évité bien des ennuis. Néanmoins, il se demandait comment une personne totalement muette pouvait changer un homme à ce point.

## CHAPITRE 31

Comme convenu, Jerry et Gustave allèrent rejoindre Jodoin au Petit Bistro. Comme à l'habitude, Ginette les accueillit en leur adressant son plus beau sourire.

— Avec ces deux meurtres en trois jours, on peut dire que la ruelle commence à ressembler à une zone de guerre, lança-t-elle en effaçant son sourire. Si la police ne fait rien, je serai forcée de fermer boutique, car les clients vont fuir l'endroit. Déjà que le restaurant ne roule pas sur l'or... Si tu cherches Gilles, il est assis à la même table qu'hier matin; mais pour l'instant, il est au petit coin.

— Merci, répliqua Gus. Mais inquiète-toi pas... j'pense que c'est juste une histoire de règlement de compte. Ah! Et aussi, Jerry va venir ce soir pour examiner ta cave à vin et te donner des conseils. Tu vas voir... les choses vont repartir!

— Chouette! Je t'apporte un café et un thé pour le jeune.

— Pourquoi lui as-tu dit que je viendrais ce soir? interrogea Jerry visiblement frustré. Je te signale que je suis censé sortir avec Jill.

— T'as vu à quel point ça lui a fait plaisir? Pis y a rien qui t'empêche de sortir avec Jill. Tu peux même venir ici avec elle, descendre dans la cave à vin, pis... l'impressionner avec tes connaissances d'œnologue.

— Œnologue... c'est quoi ce mot?

— Ah! Pis moi qui croyais que ton savoir était inépuisable! Là, j'suis déçu.

— C'est un mot que tu as inventé?

— Non, l'œnologie, c'est la science qui a pour objet l'étude et la connaissance du vin. J'ai fait une recherche sur Wikipédia, hier soir, juste pour parfaire tes connaissances.

— Trop gentil... rétorqua Jerry avant de faire signe à Jodoin qui sortait tout juste des toilettes.

— Alors, les gars! lança le journaliste. Qu'est-ce que votre cadavre avait à raconter?

— Non, Gilles. Tu nous dis d'abord ce que t'as découvert sur Dubhan et ensuite, j'te garantis que tu regretteras pas le *scoop* qu'on va te donner. Si tes renseignements valent le coup, bien entendu.

— Eh bien, attachez votre tuque avec de la broche! Comme toutes les recherches habituelles ne donnaient rien et qu'avant l'avènement de Dynastie Investissement, cet homme semblait inexistant, mon apprenti et moi avons fait le tour des différentes écoles secondaires pour voir les photos de chacun des finissants. Notre but, évidemment, était de découvrir un visage correspondant à celui de Dubhan Rorke... en plus jeune, bien sûr.

— Ils vous ont laissé faire? s'étonna Gus.

— En échange, nous leur avons promis de rédiger un article sur les bons services qu'ils offraient. Et vous savez quoi? Ils ont tous mordu à l'appât!

— Ouais... sauf qu'un jour, y vont te relancer et tu vas devoir écrire un papier sur chaque école que t'as arnaquée.

— Ça m'étonnerait beaucoup, car vois-tu, j'ai utilisé la carte de presse d'un journaliste qui travaille pour un quotidien concurrent. Il l'avait oubliée près d'un buffet lors d'une conférence de presse tenue à l'hôtel de ville. J'ai toujours eu l'intention de la lui rendre, mais malheureusement pour lui, l'occasion ne s'est jamais présentée.

— Wow! de s'exclamer Gustave. T'es un vrai crosseur!

— Regarde qui parle! s'exclama Jerry. Monsieur qui fait déblayer son entrée par deux pauvres ados qu'il menace d'envoyer dans une maison de réforme, lança Jerry.

— C'est pas du tout la même affaire! s'offusqua Gus.

— Arrêtez vos scènes de ménage, voulez-vous, et gardez ça pour la maison! Je continue ou vous voulez que je garde mes renseignements pour moi? Peut-être qu'en fin de compte, vous préférez les découvrir en même temps que tout le monde lorsque l'article sera publié? Cela m'arrangerait, car j'ai justement le goût d'aller fumer une bonne cigarette.

— Non, non... continue! Si j'ai employé le mot «crosseur», c'était pas péjoratif; c'était juste pour te faire comprendre que j'admire tes magouilles, répondit mielleusement Gustave.

— C'est ça, râla Jerry en hochant la tête, entre «crosseurs», vous vous reconnaissez!

Après avoir ri un bon coup avec ses interlocuteurs, Jodoin reprit en disant:

— Après avoir visité seulement deux écoles, nous sommes tombés sur le gros lot. Pendant que je discutais avec le directeur, mon assistant faisait mine d’admirer la vitrine des mérites sportifs, quand soudain, il a aperçu une photo montrant une équipe de soccer. Et sous celle-ci, il y avait une liste de noms.

— Est-ce que le nom de Dubhan Rorke y figurait?

— Non, mais il y avait celui de Louis Picard.

— J’suis content d’apprendre que Picard a pas toujours été un *junkie* et que dans sa jeunesse, y faisait du sport, dit Gus avec acrimonie. Encore une fois, on a la preuve que le sport mène à tout... Sauf que j’comprends pas le rapport avec Dubhan?

— Laisse-moi finir. Nous avons regardé la photographie avec intérêt, avant de constater que le gardien de but ressemblait étrangement à Dubhan Rorke. Du moins, selon les photos de lui que nous avons trouvées dans nos archives. Aussi, si le prénom correspondant au jeune gardien était bien Dubhan, le nom de famille, lui, était plutôt Murray. Fiers de cette information, nous nous sommes rendus au palais de justice pour fouiller les archives. Heureusement que toute l’information était sur support informatique, car autrement, nous en aurions eu pour des mois. Eh bien, figurez-vous qu’il y a neuf ans de cela, M. Dubhan Murray a changé de nom pour Dubhan Rorke. Murray était le nom de son père et Rorke celui de sa mère. Durant sa jeunesse, il a été arrêté pour un vol à main armée qu’il a commis en compagnie de Louis Picard et d’un certain Martin Vandal. Puisque Dubhan et Picard étaient mineurs au moment des faits, leur dossier criminel a été effacé lorsqu’ils ont atteint leur majorité. Seul Martin Vandal, qui venait tout juste d’avoir dix-huit ans, est allé en prison. C’est tout ce que nous avons pour l’instant, mais nous continuons à chercher. Ah oui! Son paternel a été tué lors d’un échange de coups de feu avec les forces de l’ordre. Je crois que je tiens un beau scandale, mes amis! conclut le journaliste avec un sourire carnassier.

Sourire qui s’effaça aussitôt lorsqu’il fut saisi d’une de ses éternelles quintes de toux. Jerry le regarda s’étouffer et se souvint de toutes ces personnes qu’il avait vues aux soins palliatifs quand il allait saluer sa mère. Il voyait bien que Gilles était très malade. Il savait aussi qu’il ne pouvait rien faire si la personne refusait de consulter. Sa mère lui disait parfois: «La vie nous laisse le choix d’en faire un accident ou une aventure<sup>5</sup>.» Cet homme avait fait son propre choix: poursuivre son aventure jusqu’à la mort. Gustave le sortit de ses pensées en prenant la parole.

— T’emballe pas pour ton article, dit-il, j’ai plein d’autres éléments à te dévoiler. Pour commencer, le nouveau corps qu’on a trouvé dans la ruelle est celui de Martin Vandal. Y a aussi le fait que quelque chose me chicote avec le nom de Murray, mais pour l’instant, j’peux pas mettre le doigt dessus. Maudite mémoire! Quand on en a besoin, elle sonne aux abonnés absents et quelques jours après, PAF! Ton cerveau t’envoie l’information en pleine gueule!

Puis il élaborait sur le fait que Picard et Vandal étaient ces mêmes personnages qui refaisaient surface dix ans après son agression. Puisque Dubhan pouvait être indirectement relié à ces deux cadavres, bien des questions se posaient. Est-ce que ces meurtres visaient à protéger la notoriété du célèbre homme d’affaires? Est-ce que Dubhan Murray alias Rorke avait changé de nom pour cacher son passé de criminel? Était-il le troisième individu impliqué lors de la tuerie survenue dix ans plus tôt?

Les trois hommes en vinrent à un consensus relativement à l’information devant être diffusée dans les journaux. Ainsi, Jodoin était autorisé à dire que les deux derniers meurtres commis dans la ruelle des entrepôts étaient reliés à un vieux dossier et que les enquêteurs étaient sur la piste d’un troisième homme, encore inconnu pour le moment, impliqué dans cette affaire.

— On va donner un coup de pied dans la fourmilière pour voir si quelqu’un va réagir. J’espère que le commandant Bellechasse va nous donner la permission de suivre les déplacements de Rorke et d’ouvrir une enquête sur lui, poursuivit Gustave.

— Et s’il refuse? questionna Jodoin.

— Si tel est le cas, répondit Jerry, nous allons nous rabattre sur le commandant du poste 28. Je suis persuadé que Plamondon va réussir à le convaincre si Bellechasse refuse d’ouvrir un dossier.

— OK, les gars, je dois aller pondre un article! Pour l’instant, je laisse tomber Dubhan. Si vous n’êtes pas

en mesure d'assurer le suivi, faites-le-moi savoir. Mon apprenti et moi, on se fera un plaisir de dénicher des renseignements.

— Parfait, Gilles! répliqua Gus avec une lueur d'inquiétude dans les yeux. Mais oublie pas ça: si Dubhan Rorke est vraiment un des chefs des Nations-Unies, les choses risquent de mal tourner.

— Ne m'insulte pas, depuis le temps que je suis journaliste d'enquête, je sais prendre soin de moi et de toute façon, tout le monde sait que c'est le tabac qui va me tuer.

— Je sais, Jodoin. «La confiance est bonne, mais la défiance est plus sûre<sup>6</sup>.»

— Nous sommes en présence d'un homme cultivé, mon cher Jerry... Pour répondre à ton proverbe, Gustave, je te dirais que si chaque journaliste n'applique pas une bonne part de défiance dans ses enquêtes, c'est qu'il n'est point compétent.

— C'est en plein ce que je disais: «Le trop-plein de confiance attire le danger<sup>7</sup>.»

— OK, temps mort, mes deux Confucius de pacotille, lança Jerry qui avait décidé de prendre les choses en main. Sachez que «toute bonne chose a une fin». Jodoin, tu n'as pas dit que tu devais nous quitter? Nous, on a plusieurs choses à mettre en place pour la suite de ce capharnaüm.

Dès que les deux enquêteurs se retrouvèrent seuls, Gustave décida de communiquer avec son frère, et ce, malgré l'interdiction de ce dernier. Pour sa part, Jerry lui signifia qu'il devait plutôt appeler le lieutenant McCarthy.

— Allô, Gabriel!

— Salut, Gus! Je t'avais dit de ne pas m'appeler... Fais vite, je suis sur une importante filature. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Pogne pas les nerfs, le frère! T'es ben nerveux... Comme en temps normal t'es capable de faire ton boulot pis de faire des farces en même temps, j'imagine que parler au téléphone devrait pas te causer de problème.

— S'il te plaît, Gustave, arrête de compliquer les choses et dis-moi pourquoi tu appelles, dit Gabriel avec une certaine nervosité dans la voix.

— Bon... j'voulais juste savoir si t'avais des hommes disponibles, parce que vois-tu, j'ai une enquête qui risque de nécessiter un service de filature.

— T'es sur aucune enquête, Gus! N'oublie pas que je travaille au même poste que toi et qu'Arnauld t'a retiré le meurtre de la ruelle.

— Ton service de renseignement est en retard... y a eu un autre homicide, ce matin, dans la ruelle, et McCarthy m'a mis sur l'affaire.

— Bien, mais je ne comprends pas que tu aies besoin d'un homme pour faire de la surveillance rapprochée alors que tu viens tout juste de débiter ton enquête.

— Parce que cette enquête-là entrecoupe celle qui m'a été retirée! Ah! Ah! Ah!

— Donc si je comprends bien, tu as continué à poser des questions alors que tu n'avais plus le droit de le faire. J'imagine que tu as entraîné le nouveau avec toi...

— T'as tout compris. Ton sens de la déduction m'épate! Si j'étais pas assis, je tomberais en bas de ma chaise.

Gustave s'attendait à ce que son frère lui lance une boutade comme seul lui en était capable, mais à la place, il eut droit à des reproches.

— Tu ne changeras jamais! Entraîner une recrue dans l'insubordination. Si tu as besoin d'un homme, texte-moi et je te donnerai un nom, mais surtout, n'en parle à personne, c'est compris? Pour l'instant, travaille dans l'ombre. Ne fais aucun rapport au poste et si tu es forcé de rendre un compte rendu sur ce que tu fais durant la journée, mens. Dis-leur que présentement, tu t'occupes de montrer les ficelles du métier à Jerry. Bye! lança Gabriel avant de couper abruptement la conversation, et ce, pour la deuxième fois en autant de jours.

— RACCROCHE TOUT DE SUITE, JERRY! cria Gustave à l'endroit de son compagnon qui avait sorti son cellulaire pour passer son appel au lieutenant McCarthy.

6 Proverbe italien.

7 Pierre Corneille.

Du coup, tous les clients du restaurant détournèrent leur regard en direction de l'énergumène qui dérangeait leur tranquillité matinale. Jerry coupa aussitôt la communication en interrogeant son mentor du regard.

— Excusez-moi, tout le monde, fit ce dernier. Je ne voulais pas crier... désolé.

Les gens retournèrent à leur café, l'air satisfait d'avoir réussi à soutirer un mot d'excuse à l'odieux personnage. Jerry en profita pour murmurer:

— Gustave, pourquoi t'as crié ainsi?

— J viens de parler à mon frère et j'ai trouvé qu'il a un comportement assez étrange. Y est trop sérieux, ça m'inquiète. J'sais pas sur quoi y travaille, mais j'sais par contre qu'y m'a bien fait comprendre qu'y fallait pu faire confiance à personne au poste 34. As-tu parlé au lieutenant McCarthy?

— Non, j'ai envoyé un texto à ma mère et j'allais appeler au poste quand tu m'as ordonné de raccrocher.

— V'là une bonne chose... On s'en va voir Plamondon pis on va lui expliquer qu'on a trouvé Vandal ou plutôt... que c'est lui qui nous a trouvés, expliqua Gus avant que son mobile ne se mette à vibrer. Oups... excuse, j'ai un appel du Bar Sportif. Allô?

— Salut, Gus! J'espère que je ne te réveille pas?

— Non, j'suis déjà au boulot. Y a eu un autre meurtre dans la ruelle, ce matin. C'est plutôt à moi d'être surpris de t'voir au bar si tôt le matin. C'est pas dans les habitudes d'un barman d'être de si bonne heure au travail!

— J'ai dormi en haut, dans les bureaux. Disons que la soirée a été plutôt *rock and roll*. Et quand je me suis réveillé, je me suis souvenu d'un détail étrange...

— OK, Roger! Pourquoi tu m'fais languir? Tu sais que la patience c'est pas ma force.

— Ouais, je sais. Bon... hier soir, j'ai vu trois hommes habillés tout en noir. On se serait cru dans le film *La Matrice*.

— Arrête de tourner autour du pot.

— Je te disais donc que trois types baraqués, habillés tout en noir, sont venus au bar pour me poser d'étranges questions, jusqu'au moment où je me suis rendu compte qu'ils m'interrogeaient sur ton nouvel équipier.

— Continue, ça m'intéresse.

— À un moment, un des types m'a posé des questions sur un grand bellâtre, assez jeune, qui saignait du nez et qui serait venu au bar pendant le *Monday Night Football* pendant que je discutais avec un gros bonhomme. Excuse-moi, je ne fais que répéter les paroles du mec déguisé en agent du FBI. J'ai tout de suite compris qu'ils voulaient obtenir des renseignements au sujet de Jerry.

— C'est quoi ce bordel-là? Tu leur as dit quoi?

— Je leur ai dit que je ne voyais pas de qui ils parlaient et qu'il m'était très difficile de me souvenir de tous les clients qui s'adressent à moi, en particulier le lundi quand le bar est bondé d'amateurs de football. Du coup, l'un des hommes a sorti un billet de cent pour me rafraîchir la mémoire.

— Roger, dis-moi la vérité... Est-ce que tu leur as balancé Jerry, oui ou non?

— Tu me connais mieux que ça, Gus! Laisse-moi finir avant de t'emporter. Quand j'ai vu le billet de cent, je l'ai ramassé en réfléchissant vraiment fort, puis je leur ai dit que je n'étais pas leur putain. Après quoi, je les ai remerciés pour le généreux pourboire. Bien entendu, j'ai pris soin d'appuyer sur le bouton d'urgence caché sous le bar pour alerter les portiers, ainsi que Vladimir et Hernandez, termina Roger en éclatant de rire.

— Pourquoi tu ris?

— Parce que j'étais aux premières loges pour voir Vlad et Hern en action quand les trois gars ont offert de la résistance. En plus, ils voulaient récupérer leur argent. Jusque-là, je n'avais jamais vu le garde du corps du patron opérer. Aïe! D'autant plus que c'était le mauvais jour pour se frotter à lui... c'est qu'il était plutôt à cran en raison des types qu'il avait surpris, durant la matinée, en train d'observer le bar.

— Ça devait effectivement être quelque chose à voir. Même si j'comprends rien à cette histoire, merci du renseignement. Jerry est ici depuis seulement trois jours... j'trouve que c'est un laps de temps un peu court pour se faire des ennemis, surtout qu'y a toujours été avec moi. Ah oui... avant de raccrocher, dis à Vlad que j'ai le renseignement qu'y voulait au sujet de la plaque d'immatriculation qu'y m'a demandé de vérifier. Sauf que pour le moment, j'garde ça pour moi parce qu'elle entrecoupe une de mes enquêtes. Encore merci et prends soin de toi!

\*\*\*

Le sergent Gabriel Côté avait suivi celui qui faisait l'objet de son enquête jusque sur le parvis de l'hôpital. Puisque le jeune patrouilleur Emmanuel Lacoursière était hospitalisé à l'intérieur de cet établissement, il ne voyait rien d'anormal au fait qu'un confrère de travail veuille lui rendre une visite de courtoisie.

## CHAPITRE 32

Jason venait tout juste de terminer l'école et se dirigeait vers son autobus lorsqu'un coup de klaxon et l'appel de son prénom lui firent tourner la tête. Après avoir repéré assez rapidement l'endroit d'où provenait la voix, il reconnut Steeve, accoudé sur son véhicule. Il partit d'emblée dans sa direction, non sans se demander ce qu'il pouvait bien lui vouloir. Ce devait être important, car c'était la deuxième fois en autant de jours qu'il se pointait dans les parages. Peut-être recherchait-il un jeune étudiant pour le seconder dans son travail.

Au même moment, M. Lambert, le directeur du collège, regardait les élèves partir par la fenêtre de son bureau. C'était l'un de ses moments favoris de la journée: voir toute cette belle jeunesse regagner le bercail en riant, criant et se chamaillant amicalement. Mais ce jour-là, dès qu'il aperçut Jason près d'un camion de marque Ford, il eut un mauvais pressentiment. Sans hésiter, il se leva et se dirigea vers la sortie principale d'un pas qu'il voulait à la fois calme et pressé pour ne pas semer l'inquiétude chez les étudiants. Après tout, ses soupçons n'étaient peut-être pas fondés. Arrivé à l'entrée, il chercha le jeune du regard pour vite se rendre compte que son instinct ne l'avait pas trahi. Effectivement, il vit un énorme Afro-Américain sortir du véhicule à une vitesse folle pour empoigner Jason par les cheveux et essayer de le rentrer de force à l'intérieur, pendant qu'un autre homme prenait place derrière le volant. Aux côtés de ce dernier se trouvait un troisième homme qui semblait donner des directives. Tout de suite, le directeur alerta ses surveillants tout en se précipitant vers le lieu où se jouait le drame. Le Noir venait à peine de projeter Jason dans le fond du camion quand il arriva presque à sa hauteur. Sans réfléchir, il se lança devant le Ford pour lui barrer la route. Le fixant droit dans les yeux, Steeve n'osait pas avancer. Mais lorsqu'il entendit son voisin de siège lui ordonner de foutre le camp, il appuya sur l'accélérateur et fonça droit sur le directeur, sans même tenter quoi que ce soit pour l'éviter. C'est ainsi que sous le regard horrifié des deux surveillants et des étudiants, le pauvre homme passa sous les roues du véhicule

\*\*\*

La journée avait passé à la vitesse de l'éclair. Jerry sortait de la douche, prêt à amener la belle Jill à l'Épervier, le restaurant chic de la ville, pour ensuite visiter la cave à vin du Petit Bistro et transmettre ses recommandations à la propriétaire. La serviette encore sur la tête, il entendit Gus crier à travers la porte:

— J'avais oublié de te dire! Ça m'était complètement sorti de la tête... Fais attention à toi, ce soir, y a trois types qui te cherchent.

— Quoi? Comment ça, trois types qui me cherchent? Je n'ai pourtant rien fait pour déplaire à qui que ce soit!

— Inquiète-toi pas, y doit y avoir erreur sur la personne.

— Comment veux-tu que je ne m'inquiète pas?

— Jerry, arrête-moi ça tout de suite! Traîne ton arme si t'as peur pis fais preuve d'un peu de courage. Si t'as pas d'ennemis, c'est sûrement un malentendu.

— On voit bien que ce n'est pas toi qui se trouves dans ma situation.

— Veux-tu que j'te tienne la main pendant que tu sors avec ta petite amie? Si tu veux, j'peux même tenir la chandelle sur la table pendant que tu vas lui conter fleurette.

— Premièrement, ce n'est pas ma petite amie et deuxièmement... et deuxièmement, va chier! Pour l'empathie, t'es vraiment numéro un, répondit Jerry hors de lui.

— Calme-toi, le jeune! Pis si trois types s'approchent de toi, agis normalement... Un gars averti en vaut deux, pas vrai? Tu veux certainement pas gâcher ta soirée pour une hypothétique rencontre avec trois trous d'cul. Bon, moi j'te laisse, j'vais au Bar Sportif pour ma partie hebdomadaire de poker avec Tremblay pis sa gang.

— Merde, c'est pas possible! Tu te rends compte que tu fréquentes des criminels?

— Regarde qui parle... J'te signale que toi, tu t'apprêtes à sortir avec la fille du même criminel!

— Ce n'est pas du tout la même chose.

— Non, t'as raison... moi, j'aurai jamais le goût de faire l'amour avec Bob! On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'un homme comme lui. Tout est pas noir ou blanc, Jerry, souviens-toi de ça. OK, à la revoyure et salue Ginette pour moi!

Gustave sortit sans même laisser à Jerry la chance de poursuivre plus loin. En ne négligeant aucun détail, ce dernier finit de se préparer. Pour cette deuxième sortie en tête-à-tête avec l'adorable Jill, il tenait à être parfait. Il s'examina une dernière fois dans la glace, sortit de la maison, sauta dans sa Golf couleur passion, et prit la direction du Bar Sportif où la jeune femme l'attendait. Le trajet lui prit un peu moins de quinze minutes, la chaussée ayant été dégagée de toute la neige qui deux jours plus tôt, avait enseveli la métropole.

Toujours aussi resplendissante avec son sourire qui montrait ses impeccables dents blanches, Jill se tenait sur le seuil de la porte, bien emmitouflée dans son manteau d'hiver. Dès qu'il la vit, Jerry sentit son cœur battre à tout rompre. L'amour vous frappe souvent de plein fouet au moment où vous ne vous y attendez pas. Lorsque leurs regards se croisèrent, il leur fut impossible de les détacher l'un de l'autre, comme s'ils craignaient que le tout ne soit qu'une simple illusion. Malheureusement, un client sortant du bar vint briser la magie du moment.

— Excusez-moi jeune fille, dit-il, j'aimerais bien pouvoir passer; il y a ma femme et mes enfants qui m'attendent pour souper.

— Oh... désolée, monsieur, j'étais dans la lune.

— Ouais, je crois plutôt que la lune a pris la forme du visage de l'homme qui se trouve dans la voiture rouge et qui vous regarde comme s'il avait un manche à balai... vous savez où! rigola l'homme.

Jerry sortit de son auto pour ouvrir la portière de sa passagère.

— Pourquoi le type riait-il comme un âne? se montra-t-il curieux de savoir.

— Je ne sais pas, il m'a dit quelque chose que je n'ai pas vraiment entendu, mentit Jill.

— Tu es prête pour un bon repas qui cette fois, sera à la hauteur de nos attentes? On m'a conseillé un excellent restaurant où tu es sûrement déjà allée; ça s'appelle l'Épervier?

— Non, je n'y suis jamais allée. Mais selon ce que j'ai entendu, il paraît que la cuisine est sublime.

— Heureux de te l'entendre dire.

— Jerry, s'il te plaît, est-ce que tu pourrais arrêter de parler, cinq minutes, et m'embrasser? À moins que l'expérience de ce matin t'ait déplu?

Non sans rougir, le bellâtre s'exécuta. Ce que femme veut, Dieu le veut! Après un certain temps, on frappa dans la vitre côté passager, ce qui ne manqua pas de les faire sursauter, trop absorbés qu'ils étaient. Reconnaisant l'un des portiers, Jill, un peu gênée, descendit la vitre.

— Oui, Dan?

— Je ne voulais pas vous interrompre dans un moment aussi intime, mais c'est parce que la voiture de votre copain bloque l'entrée du stationnement et... je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il y a plusieurs véhicules qui attendent en file pour prendre part au 5 à 7.

— Oh, pardon! Je pars tout de suite, répondit Jerry visiblement embarrassé.

Sans plus tarder, il démarra. Quand ils passèrent devant les autres véhicules, un peu comme cela se produit lors d'un mariage, une symphonie de klaxons se fit entendre pour applaudir le départ des deux tourtereaux.

Bien à l'abri dans l'immeuble situé tout juste en face du bar, trois hommes observaient tout ce qui s'y passait. Ayant bien sûr reconnu Jerry, ils s'empressèrent de transmettre l'information à leur patron. Dès lors, ils reçurent l'ordre d'entamer dès à présent la procédure de filature, tout en respectant ces trois consignes: ne pas agir seul, attendre les renforts et surtout, ne pas agir sur un coup de tête. Leur rappelant que l'individu était un professionnel ayant déjà éliminé deux membres des Nations-Unies, Ban les prévint que cette fois, ils n'avaient d'autre choix que de réussir leur coup.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, une ambulance transportait le directeur de River South à l'hôpital, pendant que des policiers recueillaient les premiers témoignages. Tous ceux qui avaient assisté à la scène s'entendaient sur un point: trois hommes prenaient place à bord d'un vieux Ford F-150 lorsque le conducteur, pour une raison inconnue, avait foncé tout droit sur le directeur, sans même chercher à l'éviter. Personne, toutefois, n'avait remarqué qu'un jeune étudiant avait été kidnappé, pas même les surveillants.

\*\*\*

Gabriel se demandait s'il ne devait pas lui aussi entrer dans l'hôpital pour visiter le jeune agent. Pourquoi continuer à se les geler, alors qu'il avait la chance d'observer en direct les réactions de l'homme sur lequel il enquêtait. Étant lui-même un compagnon du blessé, il n'éveillerait aucun soupçon. Sa décision prise, il sortit de son véhicule et se rendit d'un pas déterminé vers l'étage réservé aux soins intensifs. Arrivé devant le bureau central des infirmières, il remarqua qu'il y régnait un véritable branle-bas de combat, alors qu'une équipe médicale courait en direction d'une chambre surveillée par un vigile. D'instinct, il devina qu'il s'agissait du patrouilleur Lacoursière. Il courut donc à son tour, et bien qu'il déclînât son identité au vigile, il reçut tout de même l'interdiction d'entrer. Le patient avait fait une crise et on tentait de stabiliser son état. Cherchant du regard son collègue corrompu, Gabriel demanda:

— Vous n'auriez pas vu un autre équipier de l'agent Lacoursière dans les parages... quelqu'un qui lui aurait rendu visite il y a à peine quelques minutes?

— Oui, tout comme vous, un homme s'est présenté, m'a montré sa plaque et je l'ai laissé entrer. Il n'est resté que quelques secondes et est ressorti sans même m'adresser la parole. Il a emprunté les escaliers plutôt que l'ascenseur. Puis, les moniteurs ont sonné et l'équipe médicale est arrivée en même temps que vous.

— Voici ma carte... Je voudrais que vous communiquiez avec moi dès que vous aurez des nouvelles sur l'état de santé de M. Lacoursière... c'est d'accord?

— Oui, sergent.

Puis Gabriel sauta dans l'ascenseur, déterminé à rattraper le traître du poste 34. Il ne devait à aucun prix perdre sa trace. Pourquoi l'homme avait-il pris les escaliers de secours et pourquoi n'était-il resté que quelques secondes dans la chambre? Il venait juste de quitter l'hôpital quand son cellulaire sonna.

— Oui! répondit-il avec agacement.

— Sergent Côté, c'est le vigile, vous venez juste de me quitter.

— Oui, qu'y a-t-il?

— Le jeune agent est mort... L'infirmière m'a dit d'appeler la police et de ne laisser rentrer personne, car il s'agit d'une scène de crime. Quelqu'un aurait échangé le sac de soluté par un autre rempli de morphine et... le cœur n'a pas tenu.

— Merde! laissa échapper Gabriel complètement dérouter. Merci de m'avoir prévenu.

— Euh... Sergent, avant de raccrocher, j'aimerais vous dire que vous et moi savons parfaitement qui a fait ça. Ce ne peut être que celui qui est venu un peu avant vous.

— Je sais, et maintenant, j'essaie de le retrouver. Il est certainement dans les environs, car son auto n'a pas bougé.

— D'accord, attrapez-moi ce salaud! De mon côté, dès que les flics arriveront, je leur raconterai tout.

— Merci encore. Surtout, dites-leur de m'appeler. J'essaierai de les guider pour procéder à l'arrestation... à condition, bien sûr, que je le retrouve.

Après avoir raccroché, Gabriel composa aussitôt le numéro de son frère. Après trois sonneries, ce dernier répondit:

— Eh, Gabriel! Me semblait que t'étais débordé et que t'avais pas le temps de me parler? Tu peux venir me rejoindre, j'suis au Bar Sportif en train de disputer une partie de poker.

— Laisse-moi parler, bon sang! Est-ce que tu connais la marque de voiture que conduit la femme du commandant Arnauld Bellechasse? demanda Gab d'une voix empreinte de panique.

— Pourquoi?

— Je ne peux pas te le dire pour l'instant... tu le sais, oui ou non?

— Oui, elle conduit une Lexus LFA de couleur argentée.

— Merci, j'ai une dette envers toi.

Puis encore une fois, il raccrocha sans l'ombre d'un au revoir. Décidément, ça devenait une habitude. Puis soudain, Gustave sentit ses neurones éblouir son cerveau, se souvenant enfin pourquoi le nom de Murray lui rappelait quelque chose. C'était le nom de jeune fille de la femme d'Arnauld. Sans plus tarder, il signala le numéro

de Jodoin.

— Jodoin à l'appareil, qui le demande?

— C'est Gus... Ne me dis pas que tu n'as pas l'afficheur sur ton téléphone?

— Oui, j'ai un afficheur. Seulement, n'importe qui peut m'appeler à partir du téléphone d'un autre; c'est pourquoi je réponds toujours en demandant qui parle.

Il sembla à Gus que son interlocuteur toussait sa réponse. Mais pour éviter de le vexer à nouveau, il s'abstint de tout commentaire désobligeant au sujet de son état de santé

— T'es franchement bizarre, mais bon... J'aimerais savoir si ton apprenti ou toi seriez en mesure de vérifier tout ce que vous pouvez sur les liens qui existent entre les différentes familles Murray de la métropole. Du genre... arbre généalogique; tu vois ce que j'veux dire?

— Pourquoi, tu as mis le doigt sur quelque chose?

— Non. C'est juste qu'une de mes connaissances s'appelle Murray et j'aimerais savoir si elle a un lien avec Dubhan Rorke.

— D'accord, je mets mon esclave sur ça. Salut, Gus, bonne soirée!

— Un problème, Gus? demanda Bob Tremblay.

— Non. C'est juste que Gabriel se conduit bizarrement depuis hier et j'ai eu un flash... Bon! Prêts à vous faire plumer par l'expert du poker? lança Gus avant de brasser habilement les cartes malgré ses gros doigts boudinés.

— D'accord, mais je te préviens: ne nous prends pas pour des cons. J'ai entendu le nom de Dubhan Rorke et je sais que cet homme est dangereux.

— J'te dis que tout va bien; une simple vérification, rien de plus. Pis si tu savais que Dubhan Rorke est un escroc, pourquoi tu m'as rien dit?

En guise de réponse, Bob se contenta de soulever les épaules.

\*\*\*

Le sergent Côté appela le lieutenant McCarthy pour qu'il lance un mandat d'arrêt au nom d'Arnauld Bellechasse, à titre de principal suspect relativement au meurtre de l'agent Emmanuel Lacoursière. Après lui avoir expliqué les derniers développements de son enquête, il le remercia de sa confiance, étant réellement reconnaissant qu'il ait suggéré son nom au service des affaires internes pour conduire cette affaire. Avouant avoir perdu la trace du commandant, il précisa toutefois qu'il croyait que sa femme était venue le chercher à l'hôpital, de façon à fuir ensemble. Les comptes bancaires qu'ils possédaient aux îles Caïmans et aux Bermudes leur permettaient de le faire. Pour les contrer, Gabriel pria McCarthy de prévenir la police douanière, n'ignorant pas que durant l'après-midi, Bellechasse s'était arrêté dans une agence de voyages. Quant à lui, il se rendrait à l'aéroport pour tenter de l'intercepter. Persuadé que l'autre partait définitivement avec sa femme, il devait absolument l'arrêter pour connaître l'identité de son commanditaire. Il aurait bien aimé découvrir que les agents des enquêtes internes se trompaient, mais hélas, plus un seul doute ne subsistait. Ayant suivi son commandant toute la journée, il l'avait vu se rendre à la banque, dans une agence de voyages, et ensuite, à l'hôpital où reposait l'agent Lacoursière. La question qui demeurait était... pourquoi? Et cette question, il avait bien l'intention de la lui poser dès qu'il l'appréhenderait, quitte à lui faire cracher toutes ses dents.

\*\*\*

Gérard monta jusqu'au soixante-dixième étage de l'immeuble où lui-même avait ses bureaux. Il ouvrit la porte de Dynastie Investissement et s'approcha de Julie, la réceptionniste, qui s'apprêtait à partir. Du coin de l'œil, il remarqua le malabar qui surveillait l'ascenseur, de même que celui qui surveillait les escaliers de secours.

— Bonsoir, Julie! Il y a un problème? interrogea l'avocat qui connaissait bien la jeune femme, du fait que chaque mois, il venait la voir pour régler ses frais de location.

— Non, pas vraiment. Juste un homme qui a menacé M. Rorke, mais il a la situation bien en main... Que

me vaut votre visite, nous ne sommes pas au début du mois?

— Non, je suis ici pour les affaires... Je suis un peu embarrassé, voyez-vous, car j'ai un client qui veut porter des accusations contre votre patron. Si vous pouviez lui dire de venir me voir afin que nous puissions en discuter, peut-être que nous pourrions régler le tout avant que la plainte ne devienne officielle.

— Oh... d'accord, je lui ferai le message. Je ne vous promets toutefois pas qu'il passera vous voir ce soir.

— Merci. Juste au cas où il voudrait me rencontrer ce soir, dites-lui que je serai à mon bureau jusqu'à vingt-trois heures. J'ai pris du retard dans mes dossiers.

— D'accord, excusez mon impertinence, monsieur Carrière, mais ne devriez-vous pas aller rejoindre votre amoureux plutôt que de vous éreinter au travail? On n'a qu'une seule vie à vivre, après tout.

— Merci du conseil; je vous promets de le mettre en application dès demain. Bonne soirée!

## CHAPITRE 33

Red préparait le souper pour Émilie et lui, tout en conversant en solo. Comme toujours, d'ailleurs. De temps à autre, il jetait un coup d'œil en direction de son amie pour s'assurer qu'elle l'écoutait ou qu'il ne l'ennuyait pas trop.

— Toi et moi, Émilie, sommes tous deux des «abandonnés à cause du boulot». Nick m'a appelé pour me dire qu'il travaille ce soir et figure-toi que Gérard vient de faire la même chose. Moi qui pensais qu'il viendrait ce soir pour manger avec nous...

Il regarda son interlocutrice et reprit:

— Oui, je sais, ce sont des bourreaux de travail! Toutefois, je crois qu'ils devraient passer plus de temps en famille. Regarde-nous! Un ancien clochard et une ex-bipède clouée sur un fauteuil roulant à se restaurer sans nos amoureux. Moi qui te raconte ma vie et mes problèmes et toi qui me regardes avec tes grands yeux à travers lesquels tu nous balances notre propre vérité. Je m'excuse de t'ennuyer, ma belle.

— Tu ne m'ennuies pas, mon vieux Red, murmura Émilie.

Surpris, l'aide-soignant échappa l'ustensile qu'il tenait dans la main en poussant un grand cri d'incrédulité.

— Émilie... tu parles? Je ne suis pas fou... tu parles! Dis-moi quelque chose!

Les joues inondées par un torrent de larmes, il s'approcha d'elle et lui prit les mains tout en répétant inlassablement:

— Parle-moi encore, Émilie... Parle-moi encore...

— J'aimerais bien, mais tu ne me laisses pas placer un mot.

Sa voix faible et mélodieuse rappelait la douceur du lait chaud et du miel. On aurait dit qu'elle chantait une berceuse à un enfant endormi.

— Oh mon Dieu! s'exclama Paul en pleurant de joie. J'appelle Nicolas pour lui demander de revenir tout de suite.

— Non, s'il te plaît, l'empêcha Émilie en le voyant sortir son téléphone. Je vais lui faire la surprise lors de notre prochaine soirée intime.

— Depuis quand es-tu sortie de ton aphasie?

— Depuis la visite de l'enquêteur Côté. Je voulais le remercier de m'avoir sauvé la vie, car il se sentait tellement coupable. J'ordonnais à mon cerveau de dire merci, mais sans succès. Il était parti depuis un bon moment quand soudain, un léger son est sorti de ma bouche. Puis pendant presque une heure, alors que j'étais seule dans ma chambre avec Zip et que Nick travaillait dans le bureau du rez-de-chaussée, j'ai répété encore et encore: «Merci à la vie pour m'avoir épargnée, pour m'avoir donné un époux aussi merveilleux, pour avoir mis sur mon chemin le meilleur des aides-soignants et des amis qui sont toujours disponibles pour moi.» Puis je me suis ensuite endormie, libérée du poids du silence. Ce matin, je craignais d'avoir rêvé. J'ai su que ce n'était pas le cas lorsque Nick m'a rapporté la conversation que Gustave et toi avez eue, hier soir, au sujet de la découverte de deux des trois types qui m'avaient agressée. Bien que j'aurais pu, je n'ai rien dit; je voulais attendre le bon moment pour annoncer la bonne nouvelle. Et ce bon moment est venu tout à l'heure quand tu m'as posé une question.

— Émilie, je suis si heureux pour Nicolas et toi. Maintenant, les choses vont changer. Tu v...

— Non, Red, les choses ne doivent pas changer. Nous sommes heureux ainsi. La seule chose qui va changer, c'est que maintenant, je peux sincèrement te dire que je ne t'en ai jamais voulu pour ton inaction dans la ruelle. Tu as agi avec intelligence. Si tu avais tenté quoi que ce soit pour me venir en aide, aujourd'hui nous serions tous les deux morts et Nick ne nous aurait pas dans sa vie. Et il y a autre chose qui va changer... À compter de maintenant, je vais enfin pouvoir te demander ce que je veux manger!

— Oh! Et que veut manger la demoiselle?

— Ton remarquable risotto à la milanaise, lui dit-elle en souriant autant que les muscles de son visage, en-

core atrophiés, le lui permettaient.

— Je ne sais pas si j'ai tous les ingrédients, mais je vais essayer de te faire quelque chose qui s'y rapproche le plus possible.

\*\*\*

Paula n'arrêtait pas de composer le numéro de cellulaire de Jason. Se pouvait-il qu'il ait déjà rompu la promesse qu'il avait faite? Après avoir appelé Ian à la maison pour l'aviser que leur fils ne s'était pas présenté au restaurant, il lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'il communiquerait avec ses amis et qu'il aurait sûrement une bonne explication pour justifier son absence.

— Va t'occuper de tes clients et laisse-moi régler ce problème, lui dit-il. Tu peux compter sur moi pour le retrouver. Je t'aime, ma chérie, et je t'appelle dès que j'ai des nouvelles.

Puis Ian coupa la communication. Bien qu'il ne l'avait pas dit pour éviter d'alarmer sa femme, lui aussi était inquiet, ayant en mémoire les menaces que le jeune *dealer* avait proférées, le jour d'avant, à l'endroit de Jason.

\*\*\*

Jusque-là, les nouveaux tourtereaux passaient une fabuleuse soirée. Après un excellent repas à l'Épervier, ils s'étaient rendus, comme prévu, au Petit Bistro. Là-bas, sous les regards de Jill et Ginette, Jerry procéda à un examen minutieux de la cave à vin, avant de transmettre ses connaissances et suggérer à l'aimable propriétaire l'achat de quelques bonnes bouteilles à prix abordable et le retrait vite fait de quelques mauvaises bouteilles.

— Je vais me rendre dès demain à la Société des alcools pour acheter quelques-unes de tes recommandations... en espérant qu'il ne surviendra pas un nouveau meurtre dans la ruelle. Un plan pour faire fuir le peu de clients qu'il me reste! soupira Ginette.

— Ne t'en fais pas, chercha à la rassurer Jerry, je vais parler de ton bistro à tous mes collègues. S'il se remplit de policiers, peut-être que le taux de criminalité qui règne dans les environs va diminuer. En plus, quelque chose me dit que Gustave va venir ici de plus en plus souvent...

— Ah oui? T'a-t-il dit quelque chose de particulier? questionna précipitamment Ginette.

— Non, pas vraiment, ce n'est qu'une simple intuition.

À travers la vitrine, Jerry aperçut Floyd qui poussait son panier, accompagné, comme toujours, de son fidèle chien.

— Excuse-moi, Ginette, j'aimerais présenter Floyd à Jill. Quand j'ai fait sa rencontre, avant-hier, j'ai trouvé qu'il avait une façon de parler assez singulière et ça m'a beaucoup plu. Peut-être a-t-il un renseignement à me donner sur l'homicide de ce matin.

— Pas de problème, rétorqua Gigi. Au revoir, Jill, ça m'a fait vraiment plaisir de vous rencontrer.

— À moi aussi. Vous avez un bien joli bistro, madame. Soit dit en passant, j'aime le rouge! laissa entendre Jill avec un air espiègle.

— Vous êtes gentille. Je crois toutefois qu'il y a juste un peu trop de rouge, ici... Dès que je le pourrai, je referai le décor comme dans le temps de Mathéo, fit savoir Ginette qui avait peine à cacher son émotion en prononçant le nom de son ancien fiancé.

La jeune femme lui fit la bise et suivit Jerry à l'extérieur, lequel faisait preuve de prudence en s'avançant vers le clochard.

— Eh, Floyd! C'est moi, l'enquêteur Jerry Simard... J'aimerais bien causer avec toi... et Rip, bien entendu.

— Floyd pas fou... Floyd reconnaître Jerry. Mais Floyd pas connaître la femme derrière Jerry et Floyd ne parle pas aux étrangers, répondit le vagabond.

— Je te présente Jill. Si Rip veut bien, elle pourrait devenir ton amie.

Jerry fit signe à sa compagne, qui trouvait la situation bien étrange, de tendre la main en direction du chien

crasseux. Alors que la jeune femme s'exécutait, Nick, dans son personnage de Floyd, s'amusa de la chose, comme c'était toujours le cas lorsque les gens devaient passer son fameux test de l'amitié. Dès que Rip sentit la main de Jill, il se mit immédiatement à la lécher avec entrain, ce qui fit sourire Floyd et Jerry à pleines dents.

De l'autre côté de la rue, six paires d'yeux observaient la scène avec intérêt.

— Je crois qu'on devrait agir maintenant... Il est dehors, assez loin de son véhicule, et il est accompagné de la fille de l'homme à la dent en or, dit l'un des sbires de Ban.

— Oui, mais... tu oublies le clochard et son cabot, tout comme tu oublies que cet homme est armé et dangereux.

— Merde! T'es une mauviette ou quoi? Nous sommes trois, ici, plus les trois autres qui viennent d'enlever l'ado.

— Je ne suis pas une mauviette, c'est juste que j'évalue la situation... Si on tient compte du fait que le nouveau... ce Steeve... devra rester dans son véhicule pour surveiller le jeune, cela fait que nous serons cinq pour maîtriser trois individus et un chien. Et la vie, ce n'est pas comme dans les films: les gens ne se laissent pas faire dès qu'on leur ordonne de nous suivre!

— Tu oublies qu'on peut se faire aider par le *dealer* qui se tient à l'entrée de la ruelle, sans compter le fait que le clochard et son chien vont jouer les filles de l'air dès le moment où ils sentiront que le danger approche. Ces gens ont un sens aigu pour leur survie. Finalement, l'autre... c'est une fille. Et surtout, ne répète pas ça à Geishas!

— OK, appelle le *dealer* et l'autre véhicule pour leur dire qu'au moment où je ferai clignoter mes lumières, on converge tous en direction de notre cible. Que le nouveau soit prêt à prendre possession de la cargaison. Mais attention: que personne n'oublie que notre premier objectif est le jeune homme. Si on peut aussi enlever la fille, tant mieux, mais ce n'est pas notre priorité.

Jill échangeait des phrases de politesse avec Floyd, sous le regard amusé de Jerry qui aimait bien cette façon qu'avait le clochard de tourner ses phrases en parlant de lui-même à la troisième personne. Au même moment, à quelques mètres de là, des phares clignotèrent, suivis de plusieurs claquements de portière venant de directions opposées. Tout de suite, le chien dressa les oreilles pour indiquer à son maître que quelque chose sortait de l'ordinaire. Remarquant le comportement de son animal, Floyd se retourna aussitôt avant d'apercevoir, tout juste derrière eux, le nouveau *dealer* et un énorme Noir marcher dans leur direction. Puis devant, s'amaient deux hommes vêtus de noir en même temps que deux autres tout à fait identiques traversaient la rue.

— Floyd ne sait pas si Jerry et Jill ont des ennuis, mais Floyd voit des hommes habillés en noir qui nous encerclent.

Jerry, qui depuis le début de la soirée n'avait d'yeux que pour sa nouvelle compagne, réalisa qu'effectivement, ils étaient entourés de malabars qui ne semblaient pas vouloir les inviter à une soirée caritative. Alors qu'il passait la main sous son trench-coat pour s'emparer de son 9 mm, ses doigts ne touchèrent que le vide. C'est là qu'il se souvint que pour éviter d'effrayer sa nouvelle conquête, il avait laissé son arme sous son siège de voiture. Sentant le danger, Rip se mit à grogner, pendant que Jill, qui était loin de rencontrer des fiers-à-bras pour la première fois de sa vie, se préparait à la bagarre. Ce qui était loin d'être le cas de Jerry et Floyd.

— Les gars, dit-elle, je ne sais pas ce que ces hommes nous veulent, mais je crois bien qu'on va devoir se battre. L'autre option est de fuir à toutes jambes.

— Je crois que c'est à moi qu'ils en veulent, confessa Jerry. Je ne sais pas pourquoi, mais tout à l'heure, Gustave m'a dit qu'hier soir, des hommes habillés en noir s'étaient présentés au bar de ton père pour poser des questions à mon sujet.

— Si vous voulez mon avis, ces gens ne veulent pas discuter; j'opte donc pour fuir en direction de la ruelle. Si le *pusher* ne semble pas robuste, le Noir, par contre, a vraiment l'air solide. Je crois sincèrement qu'avec l'aide de Zip, je pourrai en venir à bout, dit Floyd, qui devant le regard surpris de ses interlocuteurs, avait oublié de jouer son rôle, en plus de s'être fourvoyé sur le nom de son chien. Suivez-moi dans la ruelle et je vous expliquerai qui je suis vraiment! Mais pour ça, il faudra rester en vie.

Les six hommes approchant pernicieusement de leur proie, l'heure ne se prêtait guère aux discussions. Nicolas prit une télécommande dans son panier, la fourra dans sa poche et cria un retentissant *GO! GO! GO!* Du coup, les trois s'élançèrent à toute vitesse, suivis du chien qui semblait prendre plaisir à la chose. Pour ne pas être en reste, leurs poursuivants se lancèrent à leurs trousses, exception faite du *dealer* et l'énorme Noir qui voyaient tout ce beau monde foncer droit vers eux. L'homme à la peau foncée sortit une arme et la pointa en direction du clochard, n'ignorant pas que Ban voulait qu'on lui apporte l'autre homme vivant. Il eut à peine le temps d'entendre le vagabond crier «GORGE» que déjà, le chien bondit sur lui avant de le mordre au cou avec une rage peu commune. Surpris, l'homme échappa son arme. Visiblement, le chien ne s'amusait plus. Quelqu'un avait voulu s'en prendre à son maître adoré et en plus, celui-ci lui demandait pour la toute première fois de le protéger. Dans le but de secourir son comparse, le *dealer* ramassa le pistolet et se prépara à tirer sur le chien. Étant tout près, Jerry le percuta. C'est là que le coup partit, atteignant en pleine tête l'Afro-Américain qui tomba comme une poupée de chiffon, le chien toujours accroché à sa gorge.

C'est à ce même moment que les autres hommes leur tombèrent dessus. Jerry, qui se trouvait déjà au sol en train de se battre avec le *dealer*, se vit frapper par-derrière par un homme armé d'une matraque. Ayant elle aussi reçu un coup de matraque au niveau des reins, Jill s'était écroulée sur le trottoir. Pour tenter de maîtriser celui qui s'en prenait ainsi à elle, Zip lui mordit la cheville, pendant que son maître se battait du mieux qu'il pouvait contre les deux autres hommes qui, malgré leur expérience de combat, ne pouvaient qu'être épatés par son habilité.

Soudain, un camion Ford F-150 tous phares allumés s'arrêta droit devant lui, ce qui l'aveugla durant une fraction de seconde. Malheureusement, ce court laps de temps suffit à lui faire perdre l'avantage. Cela lui valut une pluie de coups, dont il essayait de se protéger de son mieux. Puis, il entendit quelqu'un crier:

— Ramassez l'homme et embarquez-le dans le Ford! Ensuite, ramassez la fille!

Entendant cela, Nicolas eut un regain d'énergie. Pas question de laisser deux personnes se faire enlever sous ses yeux. Libéré de ses assaillants qui aidaient maintenant le *dealer* et son compagnon à mettre Jerry dans le camion, il allait se précipiter vers eux, jusqu'à ce qu'il constate qu'après être parvenus à leurs fins, les malfrats entendaient faire de même avec Jill. Sans hésiter, il s'élança de toutes ses forces pour asséner un coup de pied en plein visage de l'homme qui n'avait pas encore réussi à maîtriser la jeune femme, laquelle se débattait comme une tigresse. Après avoir reçu le coup, l'homme roula sur le côté, totalement inconscient. Cela fait, Nick tira sur le bras de Jill tout en lui ordonnant:

— Allez, suivez-moi dans la ruelle!

— Non, on ne doit pas laisser Jerry! répondit la jeune femme en offrant une résistance.

— Il est trop tard, pour lui, nous l'aiderons d'une autre façon. Viens, Zip!

Leurs poursuivants hésitèrent un instant avant de s'aventurer dans la ruelle pour se lancer à leurs trousses, l'air de se dire qu'après tout, ils détestaient celui qu'ils voulaient. Puis l'un des truands cria:

— Allez, les gars, il nous faut la fille, maintenant! À cinq contre deux, ce sera un jeu d'enfant. Sortez vos armes; si ce foutu clochard nous pose problème, on n'a qu'à tirer sur lui et son chien.

En entendant cela, les deux proies coururent avec l'énergie du désespoir. Malgré la peur qui le tenaillait, Nicolas se retourna pour se confirmer à lui-même que le Ford F-150 où se trouvait Jerry était bien identique à celui de son beau-frère. Plus qu'une confirmation, il eut une affirmation quand il vit Steeve en chair et en os saisir le collet d'un jeune homme qui se débattait pour fuir, avant de le pousser violemment dans le fond du véhicule. Du coup, il cessa de courir. Ce jeune homme, il l'aurait reconnu entre tous, puisqu'il s'agissait de son filleul Jason. Cette fois, ce fut Jill qui le saisit par le bras pour le sortir de sa torpeur, alors que des coups de feu étaient tirés dans leur direction et que des éclats de brique leur tombaient sur la tête. Nicolas prit la manette qu'il avait mise dans sa poche, pointa un mur et pressa sur un bouton. À sa grande surprise, Jill vit le mur s'ouvrir sous ses yeux.

— Allez, lui lança-t-il complètement terrifié, entrez dans l'ouverture avant que ces malades nous voient!

Zip s'élança le premier pour lui signifier qu'elle n'avait rien à craindre. Aussitôt à l'intérieur, Nick appuya sur le bouton de fermeture. Tout comme Jill, il respirait avec difficulté, tout en essayant de réaliser ce qu'ils

venaient de vivre. Pendant ce temps, les hommes des Nations-Unies circulèrent devant la porte-fantôme. Après l'avoir dépassée de quelques mètres, ils arrêtaient de courir pour se lancer des regards interrogateurs.

— Mais ce n'est pas possible! Ils sont disparus... Soit ce sont des coureurs olympiques, soit le clochard a un abri dans la ruelle. Sûrement qu'on est passés devant sans le voir. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer pourquoi ce vagabond n'a pas fui comme une poule mouillée lorsqu'il nous a vus arriver?

— Laisse tomber! De toute façon, on a le type qu'il nous fallait. On prévient le chef, mais avant, je vais aller foutre le feu à la belle petite Golf rouge. De votre côté, n'oubliez pas aussi de ramasser le cadavre du gros *black*. Ensuite... direction le bunker avec nos deux colis.

Sous le regard médusé de Jill, Nick retira le déguisement de son chien.

— Mais qui êtes-vous? questionna-t-elle encore toute tremblante. Un super héros déguisé en clochard?

— J'aimerais bien, car ainsi, j'aurais pu empêcher votre ami de se faire enlever, répondit Nick hors d'haleine. Mais pour l'instant, ça n'a aucune importance. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il faut tout de suite prévenir la police. En plus d'avoir kidnappé Jerry, ces bâtards ont enlevé mon filleul Jason.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai vu dans le camion où ils ont largué Jerry. En plus, j'ai cru reconnaître un des kidnappeurs.

— Qui?

— Steeve Bouchard... mon putain de beau-frère!

— Merde... je le connais! Il m'a été présenté, lundi soir. Laissez tomber la police! Amenez-moi chez mon père; il pourra nous aider. En plus, il joue présentement aux cartes avec Gustave, l'acolyte de Jerry.

— D'accord. Mais j'espère qu'ils trouveront une solution... Qui est votre père?

— Robert Tremblay.

— LE Robert Tremblay? Vous voulez dire le plus gros *bookmaker* de la métropole?

Nick avait peine à croire que Gus, l'homme à qui il transmettait des renseignements depuis tant d'années, fricotait avec des gens du milieu...

— Oui, c'est bien lui.

— De mieux en mieux! Allez, ma fourgonnette est stationnée devant mon entrepôt. En chemin, je vais téléphoner au père de Jason pour lui demander de venir nous rejoindre.

— Vous ne croyez pas qu'on devrait attendre avant d'interpeller un père de famille qui va sûrement nous nuire plus que nous aider? suggéra Jill.

— Le père de mon filleul est mon meilleur ami et croyez-moi, c'est le genre d'homme que vous préférez avoir de votre côté lorsque les choses tournent mal... comme ce soir.

— D'accord, si vous le dites, je vous crois... Soit dit en passant, c'est la même chose pour vous. Je crois qu'il est préférable de vous avoir comme ami que comme ennemi. Euh... vous n'enlevez pas votre déguisement avant de partir? Parce que vous avez l'air quelque peu étrange, je vous avouerais.

— Le temps presse, nous n'avons pas une minute à perdre. En chemin, je vous expliquerai qui je suis.

Ils sortirent prudemment de l'entrepôt et se dirigèrent vers la fourgonnette. Une fois à l'extérieur, outre le fait que le Ford n'était plus dans les environs, ils remarquèrent tous deux qu'un véhicule brûlait devant le Petit Bistro.

— Les salauds! Ils ont mis le feu à la voiture de Jerry! pesta Jill.

— Je crois que pour l'instant, c'est le moindre de ses soucis. Allez, Zip... monte vite. On doit vite régler cette sale affaire!

Deux vies étant en jeu, Nick partit sur les chapeaux de roues afin d'arriver le plus rapidement possible au Bar Sportif.

## CHAPITRE 34

Roger interrompit la partie de poker pour servir des boissons aux cinq joueurs réunis autour de la table. Un whisky pour Bob, une vodka pour Vlad, une téquila pour Hern, un verre d'eau pour Gus, qui avait entrepris un sérieux changement de cap malgré les moqueries de ses camarades, et finalement, une bière pour Peter Plamondon, lequel avait été invité par l'enquêteur Côté qui trouvait qu'une partie de cartes était beaucoup plus agréable à cinq.

— Ah oui, j'oubliais! Ce matin, un coursier m'a apporté quelque chose pour toi, s'excusa le barman en remettant une enveloppe à Vladimir.

— Merci! Heureusement que tu ne travailles pas comme facteur... Une demi-journée pour livrer une lettre dans le même bâtiment, ce n'est pas très fort! se moqua Vlad en se contentant de déposer l'enveloppe sur le coin de la table.

— Tu chignes, et tu ne l'ouvres même pas, fit remarquer Roger

— Je joue au poker, tu ne vois pas? Si tu me l'avais apportée ce matin, je l'aurais tout de suite ouvert. Mais là, c'est trop tard, je suis occupé.

— Pourquoi tu te fâches ainsi, Vlad?

— Parce que dans mon pays, quand une camionnette de surveillance est postée tout près de chez soi et que trois types louches viennent poser des questions sur une personne qu'on connaît, ce n'est vraiment pas un bon signe. Et en plus, il se trouve que cette personne accompagne Mlle Jill, ce soir. Si jamais il devait lui arriver malheur...

— Relaxe, Vlad! Jerry va bien s'occuper d'elle, lança Gustave d'un ton empreint de sous-entendus.

— Fais attention, Gus, je te signale que tu parles de ma fille! se fâcha Bob en déposant brusquement son verre sur la table.

Habitué de contrôler les tempéraments souvent intempestifs des buveurs, Roger dévia la conversation afin d'éviter que les esprits ne s'échauffent davantage.

— Je constate, messieurs, que vous ne vivez pas dangereusement, vous ne buvez que des boissons stéréotypées.

— Pourquoi dis-tu ça? maugréa Hern, qui ignorant le sens du mot stéréotypé, croyait que le barman venait de les insulter.

— Calme-toi, lui ordonna Tremblay. Tout ce qu'il veut dire, c'est que Vlad et toi buvez la boisson favorite de vos pays respectifs.

— En plein ça, patron! lança Roger. Si vous me le permettez, je remonte dans une demi-heure avec un cocktail spécial de mon cru.

— Pourquoi attendre, Roger? Descends nous préparer ça et apportes-en un pour Gustave, cette fois... ça lui fera passer ses idées grivoises.

Le barman disparut sur-le-champ, sans entendre les protestations de l'enquêteur. Gus aurait bien voulu continuer à les exprimer, mais son cellulaire, qui résonna en même temps que celui de Peter, l'en empêcha.

— Jodoin, dis-moi pas que t'as déjà des renseignements?

— Oh que oui, monsieur! Je sais qui porte le nom de Murray et qui a des liens avec Dubhan Rorke, anciennement nommé Murray...

— Pourquoi tu fais toujours ça? demanda Gus après que le journaliste eût laissé s'installer un long silence.

— Quoi?

— Ben... arrêter de parler pour créer un suspense.

— Je trouve que ça met de l'ambiance dans une conversation. En plus, ça me donne l'opportunité de prendre une bouffée de cigarette.

— OK, accouche, Gilles! J'ai une partie de poker à terminer.

— D'accord, mon gros nounours! rigola Jodoin qui semblait prendre plaisir à taquiner son ami.

— Je te préviens, si tu continues à niaiser, j'vais raccrocher, le menaça Gustave qui commençait à s'imp-

tienter.

— Bien voilà! La femme de ton grand manitou est la tante de Dubhan du côté paternel. C'est même elle qui s'est portée garante quand il a obtenu son congé de la maison de réforme.

— Qu'est-ce que tu me racontes?

— Qu'il a vécu chez le commandant Bellechasse pendant au moins deux ans, soit jusqu'à sa majorité.

— Beau travail! J'crois que j'vais aller voir mon patron demain pour qu'y me parle un peu de son neveu par alliance!

— Bonne idée! Tu me raconteras la suite. Il faut que je raccroche, je dois aller faire un tour au bistro. À ce qu'il paraît, il y a une auto qui flambe devant et Ginette est dans tous ses états... Ça doit lui faire penser à Mathéo... Et ce n'est pas tout, il y a aussi eu des coups de feu. Tu vas peut-être te ramasser avec un autre cadavre sur les bras!

— Si t'apprends quelque chose, rappelle-moi! En échange, j'te donne l'exclusivité sur l'enquête en cours.

— OK, je t'appelle s'il y a autre chose de spécial. En passant, je croyais que j'avais déjà l'exclusivité! lança Jodoin en raccrochant sans aucune forme de politesse.

Gustave se retourna et vit Peter qui lui faisait signe de le suivre.

— Excusez-nous une minute, dit ce dernier, je dois parler à Gustave seul à seul.

— Pas de problème. Pendant ce temps, je vais commander de la bouffe pour tout le monde, annonça Bob en quittant la table. Vlad... Hern... suivez-moi! Nous allons aller dans mon bureau pour laisser Gus et Plamondon parler.

— As-tu eu des nouvelles de notre enquête? demanda Côté dès qu'ils furent seuls.

— Non, assis-toi, Gustave, c'est important.

Gustave s'exécuta, même s'il pensait que Peter dramatisait sûrement l'information qu'il venait d'apprendre.

— Je suis assis. Tu peux y aller... *shoote-la*, ta nouvelle!

— On vient de m'aviser qu'un mandat d'arrêt a été lancé au nom d'Arnauld Bellechasse, commandant du poste 34. Il est soupçonné du meurtre d'Emmanuel Lacoursière, lequel vient d'être assassiné dans sa chambre d'hôpital. Et ce n'est pas tout; on m'a dit que Bellechasse a accepté de l'argent pour des services rendus au crime organisé.

Gustave croyait rêver. Cette conversation n'avait pas eu lieu et dans cinq minutes, l'enquêteur Plamondon allait lui dire que tout ceci n'était qu'une mauvaise blague. Il le fixa dans les yeux pour y déceler une parcelle de moquerie, mais tout ce qu'il était à même de distinguer se limitait à de l'empathie. Arnauld... son ami... un informateur pour le compte de criminels, et plus encore, un tueur.

— Je te laisse un peu pour te permettre d'encaisser le coup, dit Peter.

— Non, ça va aller. Les choses sont ce qu'elles sont, on peut rien y changer. Appelle en bas pour dire à Roger de monter son cocktail spécial le plus vite possible. J'crois que ça va me faire le plus grand bien.

Soudain, tout devenait limpide. Gus comprit tout le fil des événements ayant marqué les dernières années. Il devait téléphoner à son frère. Il composa donc le numéro de Gabriel, lequel répondit après quatre sonneries.

— Merde, Gus! Je t'ai pourtant bien dit de ne pas m'appeler!

— J'sais tout pour Arnauld... J'en déduis que c'est toi qui es à sa recherche parce que tu m'as demandé quelle marque de voiture son épouse conduisait. Tout ce que j'veux te dire, c'est de faire attention; j'suis presque sûr qu'y travaille pour le gang des Nations-Unies et que leur chef est l'homme d'affaires Dubhan Rorke qui tiens-toi bien, est le neveu de la femme de Bellechasse.

— D'accord! Pourquoi en es-tu aussi sûr? l'interrogea Gab.

— Parce que lundi soir, un de mes indics m'a parlé d'un Dubhan qui apparemment, serait le patron des *dealers* de la ruelle. Aussi, depuis deux jours, tous les renseignements que j'ai obtenus me mènent à ce type qui est le propriétaire de Dynastie Investissement. Et par-dessus le marché, c'était un ami d'enfance des deux hommes trouvés morts dans la ruelle des entrepôts.

— OK, je vais faire attention, même si j'ai l'impression que ce chien de traître essaiera de prendre un avion pour se rendre dans un pays d'où on ne pourra le déporter. Est-ce que tu te rends compte que ce salaud de Bel-lechasse nous a menti pendant des années en nous disant qu'il n'y avait jamais eu un flic corrompu dans toute la ville?

— Attrape-le! J' compte sur toi... Bonne chasse, et sois prudent.

Gustave raccrocha et remarqua que Bob était de retour avec ses deux acolytes et des pizzas. Roger était également remonté pour leur servir leurs boissons. Tous, sans exception, étaient sidérés par la conversation qu'ils venaient d'entendre.

— Comme ça, ton patron mange dans la main de l'ennemi? commenta Robert.

— Ça m'a tout l'air. J'sais pas si c'est le choc, mais tout s'éclaire, maintenant... Jamais j'aurais pu me douter qu'y avait un traître.

— Je ne comprends pas ce que tu racontes, Gustave, dit Peter.

— Laissez-moi vous raconter ce que j'en déduis... Ce matin, Jerry m'a fait remarquer que c'était plutôt étrange qu'après l'agression que j'ai subie y a dix ans, l'enquêteur de l'époque ait pas réussi à mettre la main sur Vandal, alors qu'y avait un dossier criminel et qu'y était facilement identifiable à cause de son tatouage sur le crâne, tatouage qu'y s'était d'ailleurs fait faire à l'intérieur des murs, donc assurément inscrit sur sa fiche descriptive. La mémoire m'est revenue tantôt, comme un coup de massue en pleine face. Arnauld était venu me voir à l'hôpital pour me dire qu'y s'occuperait personnellement de l'affaire... à l'époque, y était encore enquêteur. Facile de faire le lien... y savait qui était Martin Vandal, parce que c'était un ami d'enfance du neveu de sa femme. Y a donc trafiqué le rapport pour que personne fasse le lien. Deuxièmement, quand y a obtenu le poste de commandant pendant ma convalescence, y s'est donné comme mandat de nettoyer la ruelle de toutes les crapules... Ce que j'comprends maintenant, c'est qu'y faisait le ménage pour que Dubhan prenne le contrôle. Sans concurrence, on devient vite le roi de la ville. Troisièmement, quand on a découvert le cadavre de Louis Picard, lundi, y m'a retiré de l'enquête pour m'empêcher de découvrir les liens qui l'unissaient à Rorke, pis aussi, de découvrir, peut-être, qui l'homme d'affaires était vraiment. Y s'est ben sûr donné comme excuse l'escarmouche que Jerry et moi on a eue avec les techniciens, mais avec un peu de recul, j'me dis qu'une simple réprimande aurait suffi parce qu'y avait pas eu plainte. C'est pour ça qu'avec les nouveaux développements, tout semble aussi simple.

Bouche bée, tout le monde le regardait, en attente de sa prochaine réflexion.

— Tout ça m'a ouvert l'appétit! Allez... on va faire honneur à la pizza et aux cocktails que Roger nous a préparés... De toute façon, tout ce que j'peux faire, c'est attendre des nouvelles de Gabriel... Aussi, j'ai vraiment hâte que Jerry revienne pour nous raconter sa soirée.

\*\*\*

Dubhan était assis confortablement dans son bureau, en train de s'assoupir devant les derniers états financiers du réseau de prostitution, quand l'appel de Ban le sortit de son état somnolent.

— Salut patron, bonne nouvelle! Nous avons capturé le tueur professionnel. Vous pouvez enfin respirer en paix.

— Excellent, est-il déjà rendu au bunker? demanda Rorke qui était maintenant totalement alerte.

— Non, les hommes devraient arriver d'un instant à l'autre.

— Comment s'est passée la capture de l'animal?

— Pas trop facile... nous avons perdu un homme. Par contre, le ménage a déjà été fait; personne ne pourra remonter jusqu'à nous.

— Parfait. Commence l'interrogatoire dès que possible et donne le reste de la soirée à tes hommes pour les remercier de leur bon travail, sauf, bien entendu, à ceux qui sont attitrés à la protection du bunker. Pour ma part, je vais donner congé aux deux gorilles que tu m'as imposés et je te rejoins dans environ une heure. Je dois d'abord aller voir un avocat. En m'attendant, fais souffrir ce salaud! À plus tard.

Dubhan était satisfait. Personne ne se moquait de lui sans en payer le prix. Un peu plus tôt dans la soirée, il avait reçu un appel d'un de ses contacts qui souhaitait l'informer que le flic qui reposait à l'hôpital avait été réduit au silence éternel. Fier de cette information, il avait alors immédiatement communiqué avec les hommes que Ban avait placés aux différentes entrées de l'établissement hospitalier pour intercepter Arnauld Bellechasse, l'exécuter et se débarrasser de son corps. Une demi-heure plus tard, on lui avait confirmé que le tout avait été fait selon ses désirs. De plus, comme l'homme était accompagné de sa femme, ils avaient fait d'une pierre deux coups. Ainsi, nulles étaient les chances pour qu'elle soit un jour tentée de dénoncer son neveu. Le lendemain matin, un passant découvrirait les deux corps troués à l'aide d'une balle dans la tête. «Ma chère tante... de soupirer Dubhan à la fin de sa réflexion. Mais bon... en affaires, pas de place pour la famille.»

Il était maintenant temps, pour lui, de descendre au cabinet des frères Carrière pour savoir ce que Gérard lui voulait. Il sortit dans le couloir et donna le reste de la soirée à ses deux gardes du corps, dont les services n'étaient plus requis depuis la capture du tueur professionnel. Arrivé à l'étage du dessous, il vit que toutes les lumières étaient éteintes, sauf une, très faible, qui avait peine à percer l'entrebâillement de la porte d'un des bureaux.

— Eh, oh! cria-t-il, il y a quelqu'un? Monsieur Carrière?

— Venez, monsieur Rorke, lui répondit l'avocat, je suis dans la salle de réunion. Je ne croyais pas que vous viendriez aujourd'hui.

Dubhan se rendit jusqu'à la porte d'où émanait la lueur, l'ouvrit et pénétra dans le bureau. Il eut à peine le temps de remarquer le système de poulie, qu'il était déjà trop tard. Une masse de démolition de plus de six kilos le percuta directement sur le genou gauche, suivie d'une autre qui elle, atterrit sur ses attributs de mâle plutôt que sur son genou droit. C'est le moment que choisit la première masse pour rebondir et se frapper contre l'os iliaque du criminel qui s'effondra complètement. L'opération n'avait duré que quatre secondes. Pendant que Gérard regardait sa victime se tordre de douleur sur le beau tapis contemporain, il se réjouissait de l'absence de sang. Ainsi, il n'aurait pas à se casser la tête pour expliquer la présence de taches d'hémoglobine dans sa salle de conférence.

Il s'empressa de rejoindre le chef des Nations-Unies en gardant attentivement un œil sur ses mains, au cas où ce dernier aurait été tenté de sortir une arme. Nul doute, les masses avaient fait leur travail. En même temps qu'il tenait son genou droit, Dubhan tentait de se lever avec l'aide de son autre jambe. La douleur était si aiguë, qu'il ne vit même pas l'avocat s'emparer d'une des masses pour frapper sa jambe valide. À nouveau, Rorke s'écroula en hurlant son immense douleur.

— Vous pouvez crier tant que vous voudrez, le prévint Gérard. Vous savez comme moi que tous les étages sont parfaitement insonorisés. Ce qui vous sert bien, n'est-ce pas, lorsque vous et votre Japonais tabassez des gens à même vos bureaux?

— VOUS ALLEZ ME LE PAYER, ESPÈCE DE MALADE! beugla Dubhan.

— Fermez-la! Vous n'êtes pas en état de me menacer. Parlant de malade, regardez qui parle: un psychopathe entouré d'autres psychopathes! Je vous conseille de ne rien tenter et de garder vos mains bien en vue, car autrement, je vous les brise à coups de masse... C'est compris?

— J'ai mal... Appelez de l'aide, s'il vous plaît, gémit Rorke.

— Arrêtez de vous plaindre et répondez plutôt à ma question! lui ordonna Gérard.

— Oui, j'ai compris... Je ne bougerai pas. Pourquoi me faites-vous ça?

— Je vais répondre à votre question, mais d'abord, j'aimerais savourer un peu ce moment: le grand Dubhan Rorke qui pleurniche comme un bébé. Je me doutais que vous réagiriez ainsi, car voyez-vous, je ne crois pas aux films où des gens se font torturer tout en disant à leur tortionnaire d'aller se faire foutre ou encore, en leur crachant au visage. La réalité est tout autre; la douleur nous déstabilise tant, qu'on en perd notre dignité. Vous savez, j'ai eu peur que mon invention ne fonctionne pas. J'ai imaginé ce système de poulies après avoir vu un dessin animé de Wile E. Coyote... vous connaissez? Celui qui ne vit que pour capturer le Road Runner? J'ai fait plusieurs tentatives avant d'arriver au résultat que vous avez pu constater. Aussi, je dois vous remercier d'être venu ce soir. Si vous ne l'aviez pas fait, j'aurais été obligé de tout démonter et de trouver un autre moyen pour vous capturer. J'ai fait tout ça en l'honneur de mon neveu Marc, lequel aimait bien les dessins animés qu'on présente à la télé le samedi matin. Vous vous souvenez de lui?

— Non, je n'ai aucune idée de qui vous parlez... Laissez-moi partir. Je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez, implora Dubhan.

— Je vous promets que je vous laisserai partir. Mais avant, par contre, je dois répondre à votre question: «Pourquoi?» Le pourquoi de tout ceci... telle est la vraie question. Vous permettez que je vous raconte une histoire?

— Oui, mais dépêchez-vous qu'on en finisse! dit Rorke qui avait retrouvé son agressivité dès le moment où il sut qu'il allait être délivré.

— PRENEZ-ÇA! cria l'avocat en lui assénant un coup de masse sur l'épaule droite. Ne soyez pas arrogant, monsieur, car sinon, vous risquez de ne jamais connaître la fin de l'histoire.

— Excusez-moi... Arrêtez de me frapper, je vous en prie.

À se tordre de douleur et à ainsi conjurer son agresseur de ne plus le faire souffrir, le loup de la métropole avait perdu tout son lustre.

— Voilà qui est mieux, reprit Gérard. C'est que je n'ai pas toute la nuit. Je dois encore défaire le système de poulies, vous ramener dans votre bureau et enfin, rejoindre mon amoureux. Cela dit, je me lance! Soyez magnanime, je n'ai jamais été un grand conteur. Bon! Il était une fois, une femme dont le fils était policier. Elle en était si fière, qu'elle montrait sa photo en uniforme à toute la ville. Un soir, elle était accompagnée de son frère jumeau pour assister à une pièce de théâtre expérimental qui, si vous voulez mon avis, ne valait pas le prix des billets. Bref, à la fin du dernier acte, son cellulaire se mit à vibrer sous le regard désapprobateur des autres spectateurs, y compris moi. Ah oui! J'ai oublié de spécifier que le frère jumeau de la dame, c'est moi. Saviez-vous que le temps est vorace et engloutit jusqu'au moindre détail des personnes chères qui nous sont enlevées? Quand je ferme les yeux, je n'arrive même plus à me souvenir à quoi ressemblaient ma sœur et mon neveu. Et ce tourment, c'est à vous que je le dois.

Sentant la colère monter dans chaque cellule de son corps, Gérard se fit violence pour retrouver le fil de son histoire.

— Revenons à notre histoire, si vous voulez. Où en étais-je? Ah oui! Ça me revient... Donc ma sœur a répondu à l'appel... L'interlocuteur n'a pu dire qu'une seule phrase avant qu'elle ne devienne complètement hystérique. J'essayais de la calmer, mais sans succès. Je me suis alors emparé de son cellulaire pour connaître l'identité de son interlocuteur et la raison de son appel. On nous sommait d'aller au grand hôpital, car il était arrivé quelque chose à Marc, le fils de ma sœur. Nous sommes partis immédiatement et en chemin, nous avons évité de soulever la possibilité que Marc soit décédé. Il y a de ces idées que l'esprit humain refuse tout simplement d'envisager, à moins de ne plus avoir le choix. Arrivés sur place, on nous a appris la terrible nouvelle. Marc avait été tué dans la ruelle des entrepôts, alors qu'il était en service. Quant à son équipier, qui avait eu plus de chance, les médecins ont dû le plonger dans un coma artificiel pour améliorer ses chances de survie. Ça vous dit quelque chose ce que je vous raconte?

— Non... Je suis désolé pour votre neveu, mais je n'ai vraiment aucune idée de ce dont vous parlez, mentit Dubhan, qui la journée même, avait revu Steeve, celui-là même qui à l'époque, l'avait impliqué dans cette histoire.

— Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire. Cette même nuit, deux filles ont été violées. L'une fut tuée et l'autre est devenue infirme. Le pire, dans toute cette histoire, c'est que ma sœur, dont le mari est décédé d'un cancer des os quelques années après la naissance de Marc, avait consacré sa vie entière à son fils adoré, qui lui, le lui rendait bien. À peine un an après la mort de ce dernier, ma sœur jumelle s'est suicidée. Tout ça à cause de vous et vos deux salopards d'amis.

— Je vous jure que je ne sais pas de quoi vous parlez, mentit de plus belle le criminel.

— TA GUEULE! TA GUEULE! TA GUEULE! Regardez ce que vous me faites faire. Je perds mon sang-froid. Je deviens comme vous et vos truands: un monstre incontrôlable! Mais puisque vous ne comprenez rien, vous allez m'aider à me détendre.

Sans prévenir, Gérard lui envoya un autre coup, qui cette fois, lui brisa le radius du bras droit. Rorke ne

put en supporter davantage et s'évanouit. L'avocat, qui avait été médecin, ne s'inquiéta pas outre mesure. Il alla chercher de l'eau fraîche et épongea le front de sa victime jusqu'à ce qu'elle se réveille. Ceci fait, il lui sourit et comme si de rien n'était, poursuivit son récit sur le ton de la confiance.

— Je vous disais donc que vos amis et vous avez tué mon neveu, le policier Marc Godbout, la nuit du 15 juin 2004, ce qui a provoqué la mort de ma sœur un an plus tard. Pourquoi je sais tout ça, vous demandez-vous sans doute, alors que la police ne vous a jamais arrêté pour ce crime? Pour être bref, je vous répondrai que lorsque j'ai perdu ma sœur et mon neveu, auxquels je tenais comme à la prune de mes yeux, j'ai sombré dans l'alcool. Ma famille m'a envoyé suivre une cure de désintoxication. Là-bas, j'ai rencontré un de mes anciens amants qui depuis, est devenu mon amoureux. Red, vous vous souvenez de lui... l'ancien clochard de la ruelle? Il m'a raconté son histoire. Cette fameuse nuit l'avait lui aussi marqué et le seul détail dont il se souvenait était d'avoir vu un homme avec un tatouage de la Vierge Marie sur le crâne. Quelques années plus tard, quand mes frères et moi avons décidé de déménager notre cabinet d'avocats dans vos locaux, j'ai reçu la visite de Martin Vandal qui désirait obtenir les papiers requis pour exporter des voitures de luxe. À l'époque, votre ami n'avait pas la chevelure qu'il arborait au cours des dernières années. Je remarque que mon histoire ne semble plus vous intéresser?

Dubhan, toujours couché sur le sol, tentait de suivre le récit de l'avocat, malgré l'affliction qui assaillait son corps.

— Non, elle m'intéresse... répondit-il.

— Heureux de l'apprendre. Je continue... Donc, j'ai cru distinguer un tatouage sur sa tête et par simple curiosité, je me suis informé sur ce qu'il représentait. Il m'a demandé s'il bénéficierait du privilège de la relation avocat-client s'il me le disait. Bien que j'aie trouvé cela très étrange, je l'ai assuré de ma discrétion puisqu'il était effectivement un de mes clients. Il m'a alors répondu qu'il s'était fait faire un tatouage de la Vierge Marie en prison, mais qu'il devait désormais se laisser pousser les cheveux pour qu'on ne l'identifie pas à un crime qu'il avait commis avec des amis. Vous vous imaginez mon choc. J'avais devant moi un des hommes qui avaient participé au meurtre de mon neveu. J'aurais voulu lui sauter à la gorge, mais seulement, je n'avais pas tous les éléments en main. Il me manquait le nom de ses complices. Vous savez, je suis un homme patient et après plusieurs rencontres d'affaires et des questions posées avec habileté, votre ami, qui en passant était un parfait imbécile, m'a finalement tout raconté. Il était fier de la façon dont il avait violé Émilie avant de lui fracasser le crâne pendant que son copain s'occupait de l'autre fille. Et vous qui faisiez le guet, avez frappé le premier policier et tué le second... Marc, mon cher neveu... Voilà toute l'histoire. Ensuite, j'ai concocté un plan pour les tuer. Toutefois, j'ai l'impression qu'il me manque un élément important. Si vous me dites pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait, je vous remonte à vos bureaux.

— Vous me le jurez? demanda Rorke qui n'en pouvait plus de souffrir.

— Vous avez ma parole... je vais vous ramener là-haut.

— D'accord. Ce que le gros Vandal semble avoir omis de vous dire est qu'il s'agissait d'un boulot commandité par Steeve Bouchard, lequel souhaitait faire assassiner sa femme et toucher la prime d'assurance devant lui permettre de rembourser ses dettes de jeux. Tous les autres meurtres ne sont que des dommages collatéraux.

Dubhan crut déceler un léger tressaillement de surprise, chez Gérard, mais l'étonnement de ce dernier disparut dans la seconde qui suivit.

— Parfait, vous m'avez donné ce que je voulais, c'est-à-dire le dernier nom. Je vais donc vous déposer sur une chaise à roulettes et vous ramener en haut. Toutefois, je vous préviens... ne tentez pas de jouer les héros, car autrement, vous pourriez le regretter.

Rorke se contenta de le regarder pour lui signifier qu'il pouvait à peine bouger. Gérard esquissa un sourire, réalisant que sa dernière mise en garde était parfaitement inutile. Dire que depuis tout ce temps, il avait eu ce Steeve Bouchard sous ses yeux. Il se demanda de quelle façon réagirait Red en apprenant cette saisissante nouvelle.

## CHAPITRE 35

Au même moment, au deuxième étage du Bar Sportif, Plamondon, qui venait de recevoir un appel, salua ses hôtes avant de tirer sa révérence.

— Dommage, j'aurais bien aimé terminer cette partie de poker, mais disons qu'avec tous les événements de la soirée, on devra se reprendre. Je dois partir; on vient de m'informer que deux jeunes qui voulaient fumer un joint bien au chaud et bien collés contre le mur arrière du cinéma Astral ont eu la peur de leur vie quand ils ont vu les cadavres d'un homme et d'une femme se faire balancer d'une BMW noire... Heureusement pour eux, les tueurs ne les ont pas vus. Et heureusement pour nous, l'un des ados a réussi à prendre en note le numéro d'immatriculation, tandis que l'autre a filmé les deux hommes avec sa tablette électronique. Vive la technologie! Bon, à plus! Et Gus, bonne chance à tes collègues et toi. Avec tout ce qui a été découvert au sujet de votre commandant, vous allez y goûter au cours des prochains jours. Ces charognards de journalistes auront un orgasme en apprenant la nouvelle.

— Sympathique, ton nouveau copain, Gus, dit Bob après le départ de l'autre.

— Ouais, j'me disais, aussi, que tu l'aimerais.

— Il n'a rien dit sur tes accointances avec des criminels?

— Premièrement, y m'en a pas parlé et deuxièmement, tu te vantes... T'es pas un criminel, seulement un vieux *bookmaker* avec une dent en or qui joue au dur, lança Gustave que les cocktails de Roger avaient rendu particulièrement joyeux.

Au même moment, Jill fit une entrée remarquée dans le bar, suivie de Nicolas, toujours dissimulé sous son déguisement de clochard, et de Zip. Dès qu'il la vit, Daniel, le portier, se lança dans sa direction.

— Jill, qu'est-ce qui t'est arrivée? Tu t'es battue? Regarde-toi... Tu devrais aller à l'hôpital, tu sembles plutôt amochée. Si c'est le jeune qui est venu te chercher qui t'a fait ça, dis-le-moi... je te garantis que je lui fais sa fête.

— Non, ce n'est pas l'homme qui est venu me chercher. Je te remercie pour ta sollicitude, mais s'il te plaît, laisse tomber tes questions, ce n'est vraiment pas le moment. Mon père est-il encore en haut avec l'enquêteur Côté?

— Oui... Et toi, si tu n'as pas d'argent, tu sors d'ici et tu amènes le cabot avec toi, lança Daniel après avoir remarqué la présence du clochard.

Aussitôt, Zip grogna tout en se dressant entre son maître et le portier. Encore tout excité par les événements de la soirée, le chien en était venu à voir tous les humains comme des ennemis potentiels.

— Il est avec moi, répliqua sèchement Jill, alors laisse-le entrer. Je monte voir mon père.

Ian était debout, accoudé au comptoir à prendre une bière et à discuter avec Roger. Il attendait la venue de son copain qui au téléphone, lui avait semblé aussi étrange qu'angoissé. Lorsqu'il aperçut le chien, il marcha d'un pas décidé en direction de Floyd, sans éprouver la moindre difficulté à se frayer un chemin parmi les clients.

— Zip, viens ici, mon chien! ordonna-t-il.

Dès que le chien le reconnut, il accourut vers lui en secouant la queue, l'air de se dire: «Enfin une connaissance parmi tous ces étrangers!»

— Vous, que faites-vous avec le chien de mon ami? demanda le géant à Floyd.

— C'est moi, Nick... Suis-nous en haut, vite! Viens, mon chien!

— Bordel! Pourquoi es-tu déguisé de cette façon? Ce n'est pourtant pas l'Halloween! Et qui est cette femme qui t'accompagne... pourquoi est-elle dans cet état?

— Je t'expliquerai plus tard, beaucoup plus tard... Il y a des choses amplement plus importantes pour l'instant. Suis-nous, tu vas tout comprendre. En attendant, appelle Paula pour lui dire d'aller chez moi et d'attendre notre retour avec Red et Émilie. Pour une fois, dis-lui qu'elle n'argumente pas et qu'elle fasse ce que tu lui dis,

point à la ligne.

Nicolas préférait que tous soient réunis chez lui si jamais les choses devaient mal tourner pour Jason. Ainsi, ils pourraient se soutenir mutuellement.

Sans tergiverser, Ian obéit. Jamais il n'avait vu son compagnon aussi tendu, sauf le jour où il apprit que sa femme s'était fait agresser dans l'ignoble ruelle. Du coup, il avait de bonnes raisons de craindre le pire.

Jill savait où se réfugiait son père pour fuir les tracasseries du quotidien. Arrivée dans le couloir du deuxième étage, elle se dirigea directement dans la pièce où son paternel aimait s'enfermer avec ses amis pour partager des moments entre hommes. Elle avait reçu l'ordre de ne jamais le déranger quand il se trouvait en ce lieu, sauf en cas d'urgence. Et là encore, il lui fallait frapper avant d'entrer. Mais ce soir-là, elle se foutait royalement des règles. Dès qu'elle ouvrit précipitamment la porte, les quatre hommes qui se trouvaient derrière interrompirent leur conversation, après avoir remarqué le mélange de colère, de désarroi et de détermination qui transpirait du regard et de l'attitude de la jeune femme. De même, ils ne manquèrent pas de s'interroger sur l'identité des deux hommes et du chien qui l'accompagnaient. Ils avaient bien reconnu Ian, Gus parce qu'il avait eu l'occasion de le rencontrer le matin même et les trois autres, parce qu'il était une célébrité locale, mais quant à l'autre homme, pas un, sauf Gus, ne le connaissait. Aussi, ce dernier était-il en droit de se demander ce que Floyd faisait là avec le chien de Nicolas Lamontagne. Mais au même titre que ses trois comparses, vu le métier de chacun, l'inspecteur savait reconnaître une personne en situation d'alerte. Chacun avait déjà vu ce regard ayant tout juste visité les feux de l'enfer. Nul ne parlait, préférant attendre que Jill prenne la parole, pendant que son père se retenait de son mieux pour ne pas la prendre dans ses bras et s'enquérir de l'identité de celui qui l'avait mise dans cet état.

\*\*\*

Les hommes ayant procédé aux deux enlèvements arrivèrent dans le bunker avec leurs précieux colis. Pour une fois qu'il pouvait avoir le dessus sur quelqu'un, Steeve prenait un malin plaisir à brasser Jason

— Avance! commanda-t-il les yeux remplis d'arrogance. Où il est, ton célèbre père, lorsque tu as besoin de son aide, hein?

— Arrête tout de suite, Bouchard, où je te fais manger tes dents! ordonna Ban. Les gars... emmenez le jeune dans la pièce du fond et attachez-le. Faites attention à lui, il vaut plus cher en bon état... Pour ce qui est de l'autre, amenez-le dans la pièce juste à côté de celle du jeune et foutez-le-moi à poil. Ensuite, suspendez-le au plafond avec les chaînes tout en vous assurant que ses pieds touchent un peu le sol afin qu'il ait un appui. Allez, exécution! Viggo, j'ai une question pour toi.

— Oui, monsieur Sasaki.

— Lors des enlèvements, est-ce que les gars ont bien utilisé le véhicule du nouveau? Je ne voudrais pas que nos fourgonnettes puissent être reconnues...

— Oui, comme vous l'avez demandé, ils ont mis nos deux clients dans le Ford de Steeve. Lors de l'enlèvement du jeune, ce con a tellement paniqué qu'il a roulé sur le corps d'un témoin.

— Tu n'es pas sérieux?

— Je vous le jure, patron. Les gars m'ont dit qu'il aurait suffi d'un simple coup de volant pour éviter l'homme, mais malgré cela, il lui est passé dessus.

— Va ligoter ce con. De toute façon, il ne peut plus nous servir puisqu'à l'heure qu'il est, tout le monde recherche son véhicule. On l'exécutera demain et on le larguera dans son camion. Quand la police trouvera le corps et le camion, elle n'aura plus de piste. Tu sais quoi? Des fois, je me trouve carrément brillant! Allez... va faire ce que je t'ai dit et surtout, n'oublie pas de le bâillonner; je n'ai vraiment pas envie de l'entendre hurler toute la nuit comme une femme. Je mettrais ma main au feu que le jeune est plus courageux que cet imbécile. Quand ce sera fait, tu pourras disposer pour le reste de la soirée. Aussi, je veux que tu laisses deux gardes devant l'entrée de l'ascenseur par lequel arrivera M. Rorke, et deux autres devant la pièce où Steeve et le jeune seront enfermés. Enfin, je veux deux hommes pour faire le guet devant la salle d'interrogatoire. Dis-leur bien que personne ne doit venir me déranger, sauf Dubhan, bien sûr, s'il daigne bien se montrer. Je te remercie et je te souhaite une bonne soirée.

— Bonne soirée, chef!

Sans tarder, Viggo fit signe à deux de ses hommes de le suivre pendant que Ban allait rejoindre Jerry.

— Eh, Steeve! Viens voir un peu ici, lança Viggo, j'ai quelque chose à te dire!

Aussitôt arrivé à proximité des trois hommes, le frère d'Émilie se fit assaillir. Le visage ensanglanté, il trouva néanmoins la force de demander:

— Pourquoi?

— Tu n'étais qu'un pion, p'tit con, rien d'autre... Tu croyais vraiment que Dubhan te ferait travailler pour lui afin de régler ta dette envers Tremblay? Si tu l'as cru, tu mérites vraiment ce qui va t'arriver!

Sur ces mots, Viggo lui asséna une droite en plein dans l'estomac.

— OK, les boys! Attachez-le et enfermez-le avec le jeune.

Pendant ce temps, le Japonais pénétra dans la salle et regarda Geishas qui s'amusait avec le membre de Jerry, lequel était suspendu, nu comme un ver.

— Tu veux bien me dire ce que tu fais? interrogea-t-il. Si c'est une nouvelle façon d'interroger les gens, je ne la connais vraiment pas.

— Non, je ne fais que vérifier les réactions de l'homme devant la peur... Je voulais savoir si un jeune homme physiquement en forme, donc un excellent sujet, peut avoir une érection lorsqu'il se retrouve en situation de stress.

— Détachez-moi et arrêtez de jouer avec mon pénis, voulez-vous! lança Jerry. Nous allons discuter, d'accord? Je ne sais pas qui vous êtes et...

— Chut! l'interrompit Ban. Ferme-la... tu vois bien que je parle à la dame! Geishas, je ne crois pas qu'il soit stressé, je dirais plutôt qu'il a une peur bleue de mourir.

— C'est la même chose. En tout cas, moi, si j'avais peur de mourir, je serais stressée à mort! Ah! Ah! Ah! s'esclaffa la Japonaise en continuant de tripoter le sexe du pauvre homme, qui visiblement, n'avait guère envie d'avoir une érection.

— Arrête ça! ordonna Ban. Va plutôt chez Ivanna et ramène-la ici.

— Serais-tu jaloux, mon petit sushi d'amour?

— Non, je suis juste tendu après les événements des deux derniers jours. Allez... va chercher Ivanna! réitéra le Japonais.

— Qu'est-ce qu'elle a fait, la belle Russe?

— Rien. C'est juste qu'en analysant les bandes vidéo de la réunion, notre spécialiste des comportements a trouvé qu'elle avait un tic nerveux particulier chaque fois que le nom de Bob Tremblay était prononcé. C'est pourquoi je te demande une dernière fois d'aller la chercher pour que je puisse lui poser quelques questions. Puisque j'en ai pour la soirée à être enfermé ici, autant être productif. Lorsque tout ça sera terminé, je te promets qu'on va prendre une bonne semaine de vacances, toi et moi. En attendant, laisse-moi m'occuper de notre tueur.

— OK, merveilleux! Bye! fit la jeune femme en lui donnant un baiser.

— Et maintenant, à nous deux, jeune homme! dit Ban en levant les yeux vers Jerry. Mais avant de te poser la première question, je vais te faire une recommandation. Tu peux me répondre franchement, ou faire ton dissident et me mentir. Tu sais, on a toujours le choix d'être dissident... mais pas celui des conséquences de la dissidence. Pour t'aider à mieux comprendre, je vais te faire une démonstration. Chaque fois que j'aurai l'impression que tu ne me dis pas la vérité, je vais prendre le couteau que tu vois à côté sur la table et te trancher une fine tranche de peau à l'endroit de mon choix. Là, tu vas souffrir. Et uniquement dans le but de te prouver que le corps humain peut supporter d'énormes souffrances, je vais ensuite asperger ta plaie avec du vinaigre.

Jerry avait écouté son ravisseur religieusement, sans chercher à l'interrompre pour ne pas provoquer sa colère. Il avait la trouille, une peur viscérale de souffrir avant de rencontrer «la Grande Faucheuse». Il pouvait assumer le fait de mourir, cela faisait partie du code de la vie, mais pas dans la souffrance. Malgré la frousse qui le tenaillait, il décida qu'il était temps de parler.

— Monsieur, vous vous trompez de personne. Je suis enquêteur de police au poste 34. Comme je ne suis en ville que depuis lundi, je n'ai sans doute pas pu vous nuire.

— C'est drôle, nous avons vérifié dans toutes vos poches de pantalon et nous n'avons trouvé aucun papier, pas même un portefeuille pour vous identifier... comme tout bon tueur professionnel.

— Je sais, monsieur. Mon portefeuille était dans ma voiture. Et je ne suis pas un tueur, je n'ai jamais tué personne.

— Vous n'avez donc pas compris mon discours sur les dissidents... Je vous avais pourtant prévenu.

Ban prit le couteau, s'approcha de Jerry, lui coupa un morceau de chair sur le mollet droit et à la vitesse de l'éclair, vaporisa du vinaigre sur la peau.

Jerry aurait voulu se montrer aussi courageux que Superman, Batman et son favori, Capitaine America, tous des héros de son enfance, mais la douleur était si intense que malgré toute sa bonne volonté, il poussa un puissant hurlement. Celui-ci était si horrible que dans l'autre pièce, Jason ressentit des ondes de souffrance lui traverser chaque pore de la peau. Il vomit dans son bâillon tellement le cri lui avait tordu l'estomac. Il ne connaissait pas cet homme qui avait été jeté inconscient dans le même véhicule que lui, mais ce qu'il savait, par contre, c'est que personne ne méritait de souffrir ainsi. Le tortionnaire regarda Jerry droit dans les yeux et lui demanda:

— Qui es-tu et pour qui travailles-tu?

— Je viens de vous le dire... répondit Jerry en grimaçant de douleur. Quoi que je réponde, en aucun cas vous n'allez me croire.

Puisant au fond de lui comme il ne l'avait jamais fait, il hurla:

— AUJOURD'HUI, JE DEVIENS CAPITAINE AMERICA!

— Quoi? Mais tu délirés!

— Non, je suis Capitaine America et allez chier, espèce de malade!

En trois jours seulement, il avait réalisé son rêve, soit celui de travailler en tant qu'enquêteur dans la métropole. Il avait aussi rencontré un homme qui serait certainement devenu un ami, ainsi qu'une femme merveilleuse. Sachant que la fin venait d'arriver, il ferma les yeux et laissa le tout couler. Son monde s'était arrêté de tourner, condensé en cet instant de courage. Aujourd'hui, la main de «la Grande Faucheuse» allait se refermer sur sa faux et trancher le fil de sa vie.

Ban approcha le couteau près du pectoral droit de sa victime et lui trancha un autre morceau de peau, avant d'asperger la plaie de vinaigre. Jerry eut à peine le temps de reprendre son souffle qu'il se fit trancher l'autre pectoral. À nouveau, les cris transpercèrent le mur. Jason aurait voulu se boucher les oreilles, mais ses entraves l'en empêchaient. Il pleura pour que cesse cette abomination et pria en silence pour que son père vienne le délivrer, de même qu'il pria pour que l'homme de l'autre côté du mur meure, afin qu'il soit délivré de sa souffrance. Sur la chaise près de lui, Steeve aussi priait, sauf que dans son cas, il demandait à Dieu que sa mort soit rapide, et surtout, moins souffrante que celle du jeune policier.

\*\*\*

Bob enlaça sa fille qui venait tout juste de terminer de raconter ce qui s'était passé un peu plus tôt. Ne sachant pas qui aurait bien pu en vouloir au jeune enquêteur, chacun y allait de sa conjecture. Quant à Ian, il se demandait pourquoi Nick l'avait appelé pour le mêler à cette histoire. Non pas qu'il refusait d'aider son ami, mais bien parce qu'il aurait aimé obtenir une explication.

— Jill ne vous a pas tout dit, lança Nicolas. Il y a une autre victime dans cette affaire.

À ces mots, tous étaient suspendus à ses lèvres, dans l'attente de la suite.

— Jason, le fils de Ian, a lui aussi été enlevé.

Ne laissant aucune chance à Ian de poser une question, lequel, qui de toute façon, semblait abasourdi, Nick poursuivit sur sa lancée.

— J'ai reconnu le camion qui a servi au rapt... c'était celui de Steeve, mon beau-frère.

— Le putain d'enfant de chienne! hurla Ian en fracassant la table de poker de son énorme poing. Je vais le tuer! Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt? On a juste à aller chez lui ou encore, dans ce foutu bordel où il se tient toujours!

— Monsieur, calmez-vous! l'arrêta Vladimir d'un ton autoritaire. Je sais que ce que vous venez d'apprendre est difficile à accepter, mais croyez-moi sur parole, paniquer ou agir sur un coup de tête n'aidera pas votre enfant.

— Facile à dire pour vous... C'est de mon enfant qu'il est question, balbutia Ian.

— Faites-nous confiance, monsieur. Ensemble, nous allons trouver une solution pour retrouver votre fils et Jerry.

En même temps qu'il prononçait ces paroles, le cellulaire du grand Russe vibra. Par réflexe, il baissa les yeux pour voir qui lui envoyait un message.

— OK, que tout le monde se calme, intervint Bob. Posons-nous la question à savoir pourquoi un type comme Steeve a commis cet enlèvement et à qui cela profite?

— Excusez-moi, je dois aller dans l'autre pièce et je reviens, dit Vlad en refermant la porte derrière lui.

Il relut le message pour être bien certain qu'il n'avait pas la berlue: «*Appelle au numéro qui s'affiche, important, Ivanna*». «Après tant d'années, voilà qu'elle me relance comme si de rien n'était», songea-t-il.

À l'autre bout de la ville, n'ignorant pas qu'il serait bientôt trop tard, la Russe fixait son téléphone en espérant que Vladimir communiquerait avec elle le plus vite possible. Elle se souvenait de cet homme qui jadis, au risque de sa vie, l'avait délivrée d'un réseau de traite de blanches appartenant à la mafia russe. Ensuite, ils avaient fui leur terre natale pour se réfugier en Amérique. À l'époque, elle était follement en amour avec lui. À vrai dire, non... elle l'avait toujours aimé. Comme elle avait été stupide de suivre ce psychopathe d'Irlandais. Oh oui... Dubhan, qui souhaitait alors mettre sur pied un trafic d'organes et de traite des blanches, lui avait promis la lune en échange de son aide. Si elle avait su, sûr qu'elle aurait fui ce monde. Le bon Vladimir l'avait pourtant suppliée de rester avec lui, tout en lui promettant qu'elle serait heureuse et qu'il prendrait soin d'elle. Malgré tout, elle lui avait répondu qu'elle saurait se débrouiller seule, qu'elle n'était plus une petite fille et qu'elle était dorénavant prête à voler de ses propres ailes. Non sans remords, il l'avait laissée partir. Suite à ce triste épisode, son sauveur de l'époque s'était déniché un job de garde du corps, car c'était là ce qu'il faisait de mieux: protéger les autres au risque de sa propre vie. Soudain, elle entendit son cellulaire entonner la mélodie *L'hymne à l'amour*, d'Édith Piaf. Elle abandonna ses vieux souvenirs et répondit:

— Que veux-tu? dit simplement le Russe en guise de préambule.

— Je vois que tu m'en veux toujours.

— Je ne t'en veux pas, mais là, je suis occupé avec un gros problème qui vient de nous tomber dessus. En plus, tu ne m'as pas donné de nouvelles depuis au moins huit ans. Alors comme mon patron dirait si bien: «Ne pousse pas ta chance en me demandant d'être tout miel.»

— OK, *mea culpa, mea culpa, mea culpa!* T'es content comme ça? Malgré tous nos différends, je crois savoir quel est ton problème et je peux peut-être même t'aider.

Puis elle poursuivit en lui racontant en détail tout ce qu'elle savait, depuis la réunion d'urgence à l'entrepôt des Juifs, jusqu'au soupçon qui pesait sur Bob Tremblay, lequel aurait engagé un tueur à gages pour prendre le contrôle du réseau de revente de voitures de luxe. À l'heure où elle lui parlait, ce tueur avait été emmené au bunker des Nations-Unies pour y être davantage torturé qu'interrogé.

— Si c'est ça, ton problème, en souvenir de ce que tu as fait pour moi, je peux t'aider... «Et aussi parce que je t'aime encore», se dit-elle en son for intérieur.

— Comment?

— En te disant où se trouve votre homme et comment faire pour le rejoindre.

— Mais ce n'est pas un de nos hommes, ils ont fait une erreur. Ce n'est qu'un policier que le hasard leur a malencontreusement fait croire qu'il travaillait pour nous. Est-ce qu'un adolescent serait aussi au nombre de vos prisonniers?

— Je ne sais rien à propos d'un enfant... Maintenant, écoute bien. Je t'ai fait parvenir une enveloppe ce

matin, l'as-tu reçue?

— Oui, j'ai bien reçu quelque chose, répondit Vladimir maintenant très intéressé par les propos de son ex-copine, mais je n'ai pas encore vérifié son contenu.

— Elle contient une carte magnétique qui permet d'ouvrir l'ascenseur conduisant directement au bunker situé au sous-sol de Dynastie Investissement. Cet ascenseur se trouve dans le bureau du soixante-dixième étage. Pour te servir de la carte, tu dois prendre l'ascenseur normal jusqu'au soixante-neuvième étage, et ensuite, tu grimpes un étage à pied et tu te débrouilles pour pouvoir rentrer dans les bureaux de Dynastie Investissement. Ne t'inquiète pas, ils n'ont pas de système d'alarme, car ils se croient invincibles. Une fois devant le bureau de Dubhan, que tu reconnaîtras grâce à la somptuosité des lieux, tu verras une grande fresque qui représente un loup en train de massacrer un troupeau de moutons. Le plus gros de ceux-ci a une fente; c'est le lecteur qui permet d'ouvrir la porte. Ensuite, le reste t'appartient... tu fais ce que tu veux.

— Ivanna, c'est dangereux... Si jamais ils apprennent que tu nous as aidés, ils pourraient te tuer. Pourquoi ne viens-tu pas ici? Je vais te protéger... supplia Vlad qui, encore une fois, pensait à la sécurité de ceux qu'il aimait avant la sienne.

— Non, je suis OK, ici. Ne t'inquiète pas pour moi. Je dois raccrocher, j'ai une visiteuse qui vient d'arriver plus tôt que prévu. Eh, Vlad... je t'aime! lança Ivanna avant de raccrocher.

— Tiens... Geishas! Toujours aussi habile pour rentrer chez les gens sans y être invitée. Néanmoins, je t'attendais.

— J'ai manqué un bout de ta conversation, mais j'en ai toutefois suffisamment entendu pour savoir que tu viens de tous nous trahir. Ban avait des doutes; il sera heureux de savoir qu'il avait raison. Prends ton manteau et suis-moi. Mais avant de partir, je vais faire un téléphone afin d'être en mesure d'offrir un comité d'accueil à ton ami.

— Je ne crois pas que je vais te suivre. Et toi non plus tu ne vas aller nulle part, ma belle... Ce matin, j'ai remarqué que j'étais suivie par un des hommes de ton amoureux, qui en passant, devrait se montrer plus prudent puisque je connais tout le personnel affecté à la sécurité. Ils sont si imbus d'eux-mêmes qu'ils ne font même plus leur travail de façon discrète. Bref, j'ai rendu visite à Salam... et devine quoi? Il m'a concocté une bombe personnelle et toi, en ouvrant la porte, tu as enclenché le détonateur. On va sauter ensemble, ma petite Japonaise! Moi je suis prête, car j'ai pris la mauvaise route quand j'aurais pu faire autrement. J'assume entièrement mes fautes. Mais toi, Geishas, es-tu prête?

— QUOI? TU INVENTES N'IMPORTE QUOI POUR T'EN TIRER! hurla Geishas qui venait de prononcer sa dernière phrase.

Si la pauvre avait su, elle aurait sans doute aimé formuler un laïus plus percutant. Mais trop tard, la bombe artisanale explosa, et elle fut déchiquetée, au même titre qu'Ivanna.

\*\*\*

Ignorant le drame qui venait de se jouer, Vlad rentrait dans la pièce où se trouvaient Gus, Bob, Nick, Ian, Jill, Hern et le chien. Tous discutaient avec ardeur.

— On n'a pas le choix, lança Gustave, je vais aller au poste pour qu'on ouvre une enquête.

— C'est inutile! fit Vladimir. Je sais où ils sont... Je prends Gus, le géant et le faux clochard pour m'accompagner; si vous acceptez, on va les délivrer. Hern, tu protèges le patron et Jill au cas où notre intervention aurait des répercussions jusqu'ici. Messieurs, je connais maintenant notre ennemi. Il s'agit du gang des Nations-Unies, les rois de la ruelle des entrepôts. La ruelle a bien d'autres visages. Ce sont dans ses artères les plus profondes que vous entendrez battre son cœur et ensemble, nous allons faire en sorte de le lui arracher.

## CHAPITRE 36

Gérard ramena l'objet de sa vengeance à l'étage de Dynastie Investissement à l'aide d'une chaise à roulettes qu'il poussa jusque-là. Arrivé à destination, il projeta la chaise et son occupant au sol sans aucun ménagement. Faisant fi des protestations et de la souffrance de Dubhan, il fouilla allègrement dans les papiers de ce dernier, à la recherche d'une preuve devant lui permettre de l'incriminer et peut-être même, de faire tomber les Nations-Unies. Malheureusement, il ne trouva rien de compromettant.

— Donne-moi le mot de passe de ton ordinateur! ordonna-t-il.

— Va chier! Tu crois que j'ignore ce que tu cherches à faire? trouva le courage de rétorquer le loup, fort probablement parce qu'il avait regagné son antre.

— Merde! Dis-toi bien que ça me fait plus mal qu'à toi... grimaça l'avocat en brandissant la masse.

Sans autre avertissement, il lui en asséna un coup sur le pied gauche, lui brisant cette fois quatre orteils, le petit ayant été épargné. Dubhan exprima sa douleur en utilisant les noms de tous les saints qu'il connaissait, non sans en inventer quelques-uns au passage.

— Finalement, je crois que non, je n'ai absolument rien ressenti... Allez, donne-moi ton mot de passe!

À contrecœur, Rorke s'exécuta. Après quelques clics, l'avocat tomba sur un dossier qui semblait plus que compromettant, puisqu'il contenait des informations sur tous les chefs et lieutenants du réseau, ainsi que l'ensemble des profits générés par chacun des secteurs. Après avoir fouillé dans les tiroirs du bureau, il trouva une clé USB, effaça son contenu après s'être assuré qu'elle ne contenait pas de fichiers susceptibles de lui servir, et y enregistra celui qu'il venait de découvrir. Ce faisant, il remarqua que le nom du chef du réseau du trafic de drogue, un certain Donato, avait été biffé et remplacé par son lieutenant Filippo. La correction datait de mardi matin.

— Je vois que vous avez des difficultés avec certains membres de votre personnel. Je sais pertinemment que c'est parfois difficile de dénicher des employés compétents. Par simple curiosité, pouvez-vous me dire pourquoi vous avez remplacé celui qui se prénommaient Donato?

Malgré la douleur qui envahissait tout son corps, Dubhan lança un grand rire sonore.

— Pourquoi riez-vous ainsi? s'enquit l'avocat, persuadé que les nerfs de sa victime venaient tout simplement de lâcher.

— Parce qu'avec votre grande vendetta, vous, le justicier de votre famille, n'avez jamais pensé aux dommages collatéraux que cela a pu occasionner, répliqua le criminel.

— De quoi parlez-vous? Tuer ce gros porc de Vandal et le *junkie* n'a sûrement pas fait pleurer beaucoup de monde.

— Non, vous avez raison, gémit Dubhan qui avait peine à parler. Personne n'a versé de larmes. Pour être plus clair, suite à votre geste, j'ai commandé la tenue d'une réunion d'urgence pour trouver l'identité de celui qui s'était attaqué à l'un de mes hommes. Malheureusement, la rencontre a mal tourné. J'ai dû tuer personnellement Donato... Malgré sa souffrance, Dubhan affichait un sourire sardonique en racontant son meurtre.

— Ah, d'accord... problème interne. Encore une fois, ce n'est pas très grave puisque ce n'est rien d'autre qu'un autre criminel de moins sur la terre.

— Laissez-moi continuer; vous serez certainement ravi de votre grande œuvre involontaire, autant que je l'étais ce fameux soir où votre neveu a perdu la vie. Durant notre réunion improvisée, il a été question d'un homme qui peut-être bien, serait un tueur professionnel ayant reçu le mandat d'éliminer certains de nos hommes. Cet homme est présentement en train de se faire interroger par mon chef de la sécurité. Or, nous savons tous les deux qu'il est innocent et que par votre faute, il va sûrement mourir dans d'atroces souffrances...

Dubhan prit le temps de récupérer avant de poursuivre, non sans remarquer des traces de remords sur le visage de son bourreau. Quant à lui, Gérard se demandait si son interlocuteur lui disait la vérité.

— Le plus drôle, c'est que votre action a généré le même résultat que de mon côté. La mort des deux poli-

ciers survenue lors de la fusillade de lundi soir est directement reliée à votre affaire puisqu'ils ont été tués alors qu'ils venaient de repérer le camion-remorque qui transportait mes proches collaborateurs... Comprenez bien que nous n'avons pu faire autrement, car sinon, tout notre réseau aurait été démasqué.

— Vous mentez... Et pour votre information, il n'y a qu'un policier qui est décédé.

— Non, le deuxième est mort cette nuit; il a été assassiné par un de mes contacts pour ne pas qu'il ait la possibilité de dire ce qu'il a vu. Le plus drôle, c'est que ce contact était un policier haut gradé. Mais il ne pourra plus trahir son propre camp, car voyez-vous, je l'ai fait éliminer tout de suite après. Sa femme aussi, d'ailleurs. Que voulez-vous... ce sont les affaires! En ce qui vous concerne, le résultat est que Louis, Martin et moi avons tué Lucie, votre neveu Marc, et votre sœur s'est suicidée suite à notre action.

Son côté psychopathe ayant repris le dessus, Dubhan poursuivait ainsi avec fierté. Même s'il souffrait, il aimait raconter des choses sordides.

— De votre côté, vous avez tué Louis et Martin, de même que vous me tuerez sûrement. Là-dessus, je ne me fais plus d'illusions. Seulement, vous êtes la cause directe de la mort des deux policiers, ainsi que celles de mon chef Donato, du commandant de police et de sa femme, qui en passant, était ma tante. De même, vous êtes assurément responsable des tortures que subit présentement le jeune homme que nous avons pris pour un tueur. Ah... et j'oubliais, lors de l'enlèvement de ce dernier, j'ai perdu un homme. Donc si mon compte est bon, vous menez largement au niveau des pertes: dix pour vous, si je m'inclus, et trois pour moi et mes deux amis que vous avez exécutés. Je vous rappelle qu'en ce qui me concerne, il n'y avait rien de personnel; ce n'était qu'un boulot pour établir ma réputation.

À nouveau, Rorke éclata de rire avant d'ajouter:

— Quel grand justicier vous faites! Imaginez, mon propre père a été tué par un policier et jamais il ne m'est venu en tête de m'en prendre à tous les flics de la terre, quoique tuer votre neveu m'ait sans aucun doute servi d'exutoire. En définitive, vous auriez sans doute mieux fait d'aller voir la police et briser la confidentialité client-avocat.

Il se plaisait tant du mal qu'il faisait naître en Gérard, qu'il en oubliait pratiquement sa propre souffrance. Pris d'une rage incontrôlable en réalisant la gravité de ses propres gestes, l'avocat, masse à la main, bondit sur Dubhan. Le rire de celui-ci ne faisant qu'accentuer sa colère, il le frappa sans relâche, brisant et broyant tout ce que ses coups atteignaient. Son excès de violence résultait certainement du fait qu'il venait de se reconnaître en Rorke, car en s'acharnant sur lui, c'est lui-même qu'il aurait voulu tuer. Bien longtemps après que la vie ait déserté le corps du loup de la métropole, Gérard, les bras douloureux, incapable de soulever une fois de plus la grosse masse, arrêta de frapper. Recouvert de sang, le corps méconnaissable gisait à ses pieds. Pour la première fois depuis la mort de sa jumelle, il se surprit à pleurer. Se pouvait-il que tout ça n'ait servi à rien? Combien de vies sa soif de vengeance avait-elle détruites? Sûrement plus qu'il n'aurait voulu. Et que lui avaient donc rapporté ses actions? Rien. Pas même un sentiment de satisfaction. Son neveu et sa sœur n'allaient certes pas ressusciter parce qu'il avait éliminé l'ennemi. Du coup, les remords l'envahirent.

Il se dit qu'au point où il en était, sa vie était déjà bousillée, alors autant continuer et tenter d'éliminer Steeve Bouchard, le grand responsable de tout ce carnage. Il retourna à son bureau pour y prendre des produits nettoyants et remonta à l'étage du haut pour essayer de supprimer le plus d'empreintes possible dans le bureau de Dubhan. Les choses n'avaient vraiment pas tourné comme prévu. La mort qu'il avait espérée pour cette crapule aurait dû être plus souffrante et occasionner moins de dégâts. Mais malheureusement, il lui était impossible de revenir en arrière. Au moins, grâce à ce qu'il avait sur la clé USB, il pourrait rendre un peu de cette justice qu'il avait lui-même transgressée.

Entendant des pas dans le couloir, il se retourna vivement, avant d'être assailli par Vladimir qui le maîtrisa à l'aide d'une solide clé de bras.

— Lâche-le, Vlad! le pria Gus. On le connaît... Y a rien à voir avec le gang des Nations-Unies.

— Maître Carrière... c'est vous qui avez massacré cet homme-là? demanda l'enquêteur après que le Russe eut obtempéré.

— Ce pauvre homme n'est nul autre que le grand patron du crime organisé de la ville. Eh oui, monsieur l'enquêteur, je suis celui qui l'a exécuté, avoua Gérard sans retenue, sous le regard incrédule de Nicolas et Ian, qui jusque-là, avaient toujours perçu le conjoint de Red comme un homme doux. Je peux savoir ce que vous faites tous ici?

— C'est moi qui pose les questions, alors fermez-la! ordonna Gustave.

— Lisez-moi mes droits et arrêtez-moi, si vous voulez, mais bien franchement, je ne crois pas que vous soyez ici pour une enquête officielle, car je dirais que vos équipiers sont un peu bizarres. Ian le géant, un colosse que je ne connais pas, le chien de Nicolas et un clochard...

— C'est moi, Gérard, qui se trouve sous le déguisement, indiqua Nick.

— Excusez-moi, mais il faudrait mettre fin aux balivernes si on veut délivrer mon fils et votre ami, lança Ian avec impatience.

— T'as raison, le temps est compté, approuva simplement Gus.

Il s'approcha de l'avocat et sans que ce dernier le voie venir, lui passa les menottes à une main, l'amena devant une lourde table de marbre puis demanda à Ian et Vlad de la soulever. Si les deux hommes y parvinrent, ce ne fut pas sans mal.

— Croyez-vous qu'il sera en mesure de la soulever à lui seul? chercha à savoir Gus.

— Non, c'est bon, tu peux l'attacher autour d'une des pattes, il n'ira pas plus loin, rétorqua le Russe. Allez... il faut se dépêcher!

— Écoutez-moi bien, Maître Carrière, dicta Gus tout en refermant la deuxième menotte autour de la patte de la table. Si jamais on revient pas, c'est qu'on est tous morts. On s'en va attaquer le bunker des Nations-Unies de façon non officielle pour délivrer Jerry et le fils de Ian. Si jamais la police arrive avant les hommes de Dubhan, dites-leur où on est. Et si jamais les hommes de Dubhan se pointent en premier, dites-leur qu'on a dû tuer leur chef pour avoir la carte magnétique de l'ascenseur, compris?

— C'est donc Jerry, le jeune homme qu'ils torturent...

— Qu'est-ce que vous avez dit? paniqua aussitôt l'enquêteur.

— Ils ont pris Jerry en pensant qu'il était un tueur à gages engagé pour exécuter Louis Picard et Martin Vandal... Désolé.

— Désolé pour quoi? hurla Gus.

— Parce que tout est de ma faute... Je suis celui qui a tué ces hommes... Je voulais me venger... Je suis l'oncle de Marc, votre ancien coéquipier, inspecteur... Ce sont eux qui ont tué Lucie Bédard.

— Crisse, le jeune avait un léger soupçon sur vous... On réglera ça plus tard... Avez-vous compris quoi dire à la police ou aux hommes de Dubhan? redemanda Gus.

— Vite tabarnak! Comprenez-vous mieux ainsi? s'égosilla Vlad.

— On arrive... Vous avez compris ce que je vous ai dit, Maître Carrière? demanda Gus pour une troisième fois.

— Oui, mais avant que vous quittiez, je veux absolument dire un mot à Nicolas, car il doit savoir quelque chose d'important. Si vous mourez ou si moi je meurs, car on ne sait jamais... peut-être que les hommes de Dubhan ne me garderont pas en vie. Vous savez, dans ce milieu, les témoins sont mieux morts que vivants. Ils sont moins jassants ainsi!

— OK, mais faites vraiment vite! accepta Gustave qui voyait les secondes s'écouler en même temps que la vie de son collègue.

— Le meurtre de Lucie n'est pas dû au hasard. Dubhan Rorke et ses hommes ont été payés par Steve, ton propre beau-frère, qui voulait ainsi toucher l'argent des assurances pour payer ses dettes de jeu... Ce qui est arrivé à ta femme et à mon neveu n'est pour eux que des dommages collatéraux!

— Mon Dieu, Gérard! Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis? rétorqua Nicolas estomaqué.

— Je sais que c'est dur à avaler, mais c'est la pure vérité... Bonne chance, les gars!

— Allez, suivez-moi, on a déjà perdu beaucoup trop de temps! commanda le Russe qui partait déjà en direction de la fresque décrite par Ivanna.

Le loup qui avait érigé cette fresque le représentant en train de tuer des moutons était mort. «Et bientôt, sa meute subira le même sort», pensa Vladimir en armant sa mitrailleuse.

Regardant les quatre hommes et le chien s'engouffrer dans l'ascenseur secret, Gérard ferma les yeux et pria pour eux. Même s'il ne croyait plus en rien depuis bien longtemps, cela lui fit du bien. Ensuite, il étira son bras libre jusque sur le dessus du bureau de Dubhan, prit du papier et un crayon, se coucha sur le plancher de bois franc et rédigea une longue confession en n'omettant aucun détail sur les actes qu'il avait commis. Il écrivit également une deuxième lettre dans laquelle il expliqua l'implication de Rorke au sein du crime organisé. Ceci fait, il prit les deux lettres et les déposa sur la table à laquelle il était menotté, en prenant soin de placer la clé USB sur la deuxième. Enfin, il écrivit un mot d'excuse à Paul Poulin, alias Red, son beau rouquin qui avait mis un peu de soleil dans ses tourments quotidiens, puis la posa près des deux autres. Dans un effort surhumain, il parvint à s'étirer jusqu'à un des tiroirs du bureau où plus tôt, il avait vu une arme de poing. Il prit l'arme et demanda pardon pour les actions qu'il avait commises, avant de se rappeler une citation que Zurilla Thomas avait déjà utilisée lors d'un plaidoyer en cour: «La meilleure alternative à tout problème se nomme le pardon, mais l'alternative afin d'aggraver tout problème se nomme la vengeance.» S'il avait mis cette citation en application, combien sa vie aurait été merveilleuse avec Red. En pensant à ce dernier, il sourit et se tira une balle dans la bouche. Un jet de sang jumelé à un peu de sa matière grise éclaboussa le bureau de Dubhan.

\*\*\*

L'ascenseur arriva à destination. Vladimir avait équipé ses partenaires du moment d'une nouvelle arme provenant de son pays d'origine: la mitrailleuse AK-12. En plus d'être plus efficace et plus précise que l'ancienne AK-47, elle avait beaucoup moins de recul, ce qui la rendait facile à manier, même pour des débutants. Peu auparavant, alors qu'ils roulaient en direction de l'immeuble, il avait brièvement expliqué son fonctionnement à tous. Gustave, quant à lui, avait préféré garder son bon vieux 9 mm. Les portes s'ouvrirent sur deux gardes fort surpris par leur arrivée, s'attendant plutôt à voir Dubhan débarquer. Vlad quitta rapidement l'ascenseur avant de frapper l'un d'eux en plein visage avec la crosse de sa mitrailleuse. Sous l'impact, on entendit le bruit sec d'un os qui se brisait. L'homme s'écroula comme un château de cartes soufflé par une bourrasque russe. Plus rapide, l'autre gardien, quant à lui, parvint à éviter le coup que voulut lui porter Gustave. Même qu'il réussit à tirer un coup de feu qui heureusement, n'atteignit personne, mais qui eut pour effet de sonner l'alarme. Zip, qui avait vécu une situation similaire à peine quelques heures plus tôt, n'attendit pas l'ordre de son maître pour entrer dans la mêlée. Tout de suite, il bondit dans l'entrejambe de l'ennemi qui jusque-là, n'avait pas remarqué sa présence du fait qu'il était dissimulé derrière le titanesque postérieur de l'enquêteur. Gus profita de cet intermède pour envoyer un puissant uppercut à l'homme qui s'évanouit sur-le-champ.

— Au pied, Zip, lâche-le! ordonna Nicolas à son chien.

— Les autres doivent avoir entendu la détonation... On devrait achever ces deux lascars, car lorsqu'ils se réveilleront, nous les aurons encore sur le dos, proposa le Russe qui n'entendait laisser aucun survivant derrière lui.

— Quant à moi, on peut bien tous les tuer, répondit Ian avec animosité. C'est tout ce qu'ils méritent pour avoir enlevé mon fils.

— Non, pas question que je vous laisse tuer des hommes de sang-froid... objecta Gustave. Dans le feu de l'action, j peux comprendre, mais pas quand y sont réduits à l'impuissance.

Tuer de sang-froid, comme l'expliqua Gus, n'était pas une action facile. Il fallait contrôler ses pulsions, combattre toutes ses valeurs les plus ancrées et repousser le fondement même de l'esprit humain. Mais pour le Russe, cela ne semblait causer aucun problème, son esprit étant plus pragmatique: tuer ou être tué, point final.

— D'accord, dit-il, tu as cinq secondes pour trouver une solution; sinon, je leur mets une balle dans la tête... Je ne suis pas venu ici pour mourir, mais pour libérer ton ami et le fils du géant. Un, deux, trois, qua...

— Attendez! On n'a qu'à leur briser les jambes et cacher leurs armes dans le plafond de l'ascenseur. Ian est assez grand et fort pour faire tout ça, suggéra Nick qui ne pouvait se résoudre à laisser mourir deux hommes, quand bien même ils faisaient partie de la lie de la société.

N'attendant pas que les autres donnent leur accord, Ian prit la jambe d'un des gardes et lui déboîta les deux

genoux. L'homme aurait des problèmes pour le reste de ses jours.

— Où as-tu appris à faire ça? s'enquit le Russe.

— Lors de mes combats d'arts martiaux mixtes, lança le père de famille qui sentait la présence de son fils dans ce lieu sordide.

Pendant ce temps, Nick tentait d'appliquer la même technique au deuxième garde, mais avec un peu plus de difficulté que son ami, étant donné qu'il n'avait pas le même gabarit que ce dernier. Ian s'empara des armes et les dissimula à l'endroit prévu. Soudain, Zip se mit à gronder en regardant en direction du long couloir qui leur faisait face et tout devint noir. Quelqu'un venait de couper l'électricité et criait des ordres inaudibles.

— On est à découvert et on n'a aucun endroit où se cacher, signifia Nicolas.

— On court droit devant en longeant les murs et on tire sur tout ce qui bouge! ordonna Gus. On se place deux gars de chaque côté, jusqu'à ce qu'on découvre un endroit pour se planquer... J'me mets devant, comme ça, avec ma corpulence, j'vais protéger celui qui sera derrière moi.

— OK, moi je prends l'autre côté, lança Ian. Nick, viens derrière moi, comme quand on jouait au football et que j'ouvrais le chemin pour que tu puisses atteindre la zone des buts. Par contre, promets-moi que s'il m'arrive quelque chose, tu libéreras Jason.

— Allez, les gars! Arrêtez de parler et courez! *GO! GO! GO!*

Ils partirent tous à courir comme s'ils avaient le diable à leurs trousses, sauf que dans ce cas-ci, c'est en face d'eux que le diable se trouvait.

Soudain, Gus crut apercevoir quelque chose. Même s'il n'en était pas certain, il commença à tirer à l'aveuglette. Il fut suivi des autres pour qui les coups de feu avaient déclenché une surcharge d'adrénaline, sauf pour Vladimir qui s'était déjà trouvé en pareille situation. Tous les quatre continuèrent d'avancer en tirant, sans savoir sur qui et sans savoir si les coups entendus étaient les leurs ou ceux de l'ennemi. Tout à coup, Gus tomba en émettant un gémissement, suivi de Vlad qui le suivant de trop près, n'avait pu l'éviter. En trébuchant, il perdit son arme. Inquiets, Ian et Nicolas ralentirent leur course pour s'enquérir de leur état.

— CONTINUEZ DE COURIR, VOUS DEUX, SINON VOUS ALLEZ MOURIR! leur cria le Russe.

Ils repartirent donc de plus belle, mais cette fois, en empruntant chacun un côté du corridor, en balayant celui-ci de leur mitraillette. Entendant un ou deux cris de douleur, ils se dirent qu'ils avaient assurément réussi à atteindre quelques cibles. Une fraction de seconde plus tard, Nick se frappa contre une poignée de porte et le géant buta contre quelque chose qui jonchait le sol.

— Ian, ici, vite!

À bout de souffle, les deux hommes se glissèrent dans la pièce.

— Il y a un cadavre dans le corridor, lança Ian pendant que des échanges de coups de feu continuaient de se faire entendre, je suis tombé dessus juste avant que tu me dises de te suivre.

— Je crois que Vlad a récupéré son arme; pour ce qui est de Gustave, je ne sais pas s'il est touché gravement... Couvre-moi, puisqu'on n'a pas couru longtemps avant d'arriver ici, je vais les chercher.

— OK! À mon signal, crie à Vlad d'arrêter de tirer et va les chercher... *GO!* Maintenant!

Nicolas se mit à genoux et commença à vider son chargeur, pendant que Ian était parti dans la direction qu'ils avaient fuie quelques minutes plus tôt. À peine quelques secondes s'étaient écoulées, que les trois hommes franchirent la porte de la pièce. Le Russe et le géant déposèrent Gustave sur le sol, lequel avait été atteint par deux projectiles, l'un dans la jambe et l'autre au niveau de l'abdomen. Il rassura les autres en leur disant que l'artère de la cuisse n'avait pas été atteinte et que donc, sa vie n'était pas en danger.

— Ne raconte pas n'importe quoi, le contredit Vladimir, je vois bien que tu saignes abondamment.

— Puisque j'te dis que c'est juste une égratignure! T'en fais pas, ma jambe va bien, s'offusqua l'enquêteur de voir ainsi sa parole mise en doute.

L'autre blessure ne se faisait pas encore ressentir, probablement parce qu'il était encore sous l'effet de l'adrénaline. Dans le corridor, on entendit un autre cri à travers les coups de feu.

— Excuse-moi, Gustave, mais je ne te parle pas de ta jambe, mais ton ventre... Regarde.

Baissant les yeux en direction de la plaie qui recouvrait sa panse, Gus comprit aussitôt qu'il était salement touché. Néanmoins, il leva les yeux en direction du Russe pour lui faire comprendre qu'il ne devrait pas mettre les autres au courant de son état. Seule la délivrance des deux otages comptait.

— Comment va Gus? demanda Nicolas après que les tirs eurent cessé.

— Il n'a rien de sérieux, il peut continuer, mentit Vladimir à contrecœur avant de poser son regard sur l'enquêteur qui le remercia d'un signe de tête.

— Je n'ai plus de munitions et je crois qu'eux non plus. Ils ont un net avantage sur nous, car ils connaissent les lieux. Quelqu'un a vu mon chien? demanda Nicolas qui entendit aussitôt Zip aboyer.

— Écoutez, on entend gémir... dit Ian. Il y a quelqu'un dans la pièce, mais avec les coups de feu, on ne l'avait pas entendu. Ton chien par contre, oui.

Nick s'approcha du chien qui gémissait pour indiquer l'endroit où il se trouvait dans la pièce, pendant que Vladimir montait la garde devant la porte d'entrée. Leurs yeux s'étant habitués à la noirceur, ils arrivaient maintenant à se déplacer plus facilement.

— Mon Dieu! Je les ai trouvés, ils sont ici! cria Nicolas.

Ian accourut et trouva une chaise sur laquelle était attaché et bâillonné son fils. Il le libéra pendant que Nick se dirigeait vers l'autre chaise, certain d'y trouver Jerry. Quelle ne fut pas sa mauvaise surprise lorsqu'à la place, il trouva son beau-frère. Le regardant droit dans les yeux, il ne put s'empêcher de lui cracher en plein visage, avant de lui asséner un violent coup de poing.

— Il faut l'aider, papa, s'il te plaît! supplia Jason. Va le délivrer lui aussi.

— C'est bon, Nick est avec lui, tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

— Pas Steeve! Lui, je souhaite qu'il crève... Je parle de l'autre homme qui est dans la pièce d'à côté. Je crois qu'il est encore en vie. Si tu savais comment ils l'ont fait souffrir, papa, c'était horrible à entendre... sanglota le jeune garçon en enfouissant son visage dans les bras de son père.

— Nick, reste avec le petit et protège-le! Gustave, Vladimir et moi on va aller chercher Jerry et quitter cet enfer au plus vite. Tu viens, Vlad? demanda Ian dont le ton de voix ne laissait aucune place à l'argumentation.

— Pas de problème, j'ai entendu ce que ton jeune a dit. Par contre, je n'ai plus de munitions... il faudra donc se débrouiller avec nos mains.

Ils se regardèrent et signèrent un accord non verbal stipulant que seule la mort pourrait les empêcher de réussir leur mission. Ils retournèrent dans le corridor et localisèrent la pièce qui effectivement, se situait à quelques pieds de l'autre. Bien que la porte fût verrouillée, Ian la défonça sans mal. À l'intérieur, trois hommes les attendaient de pied ferme. Ban se lança sur Ian comme un boulet de canon. Intérieurement, le géant rit, il avait vécu ce genre d'assaut un million de fois à l'époque où il jouait au football. Même que très souvent, on lui assignait deux hommes aussi colosses que le Japonais pour tenter de le déstabiliser. Sauf que cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un jeu; plusieurs vies en dépendaient.

Ce fut un choc de titan et pendant un moment, on eut cru que la terre avait tremblé. Simultanément, Gustave et Vladimir se ruèrent sur les autres adversaires. Les combats furent violents, mais Vladimir qui avait beaucoup d'expérience dans ce genre d'affrontement, finit par disposer de son opposant. Quant à Gustave, ses blessures faisaient qu'il éprouvait beaucoup de difficulté. Voyant que Ian se débrouillait plutôt bien, le Russe choisit d'aider le pauvre Gus. À deux contre un, la victoire fut aisément acquise. Malgré les difficultés qu'il rencontrait face au mastodonte japonais, Ian prit le temps de crier de ne pas s'occuper de lui et de libérer Jerry, toujours suspendu par des chaînes. Vlad le décrocha, Gus étant trop mal en point pour le faire. Jerry était nu, avec une multitude de lambeaux de chair sectionnés un peu partout sur son corps. Même le Russe, qui en avait pourtant vu d'autres, eut pitié de lui. Rien n'était moins sûr que sa survie. Le temps d'une seconde, Ian se tourna pour voir comment se

débrouillaient ses nouveaux amis. Ce fut le moment que choisit Ban pour le frapper violemment dans les parties, avant de prendre la fuite. Alors que Ian s'apprêtait à se lancer à sa poursuite, la voix de Vladimir le stoppa net.

— Laisse-le partir; viens plutôt m'aider. Gustave et Jerry sont mal en point et je te rappelle que nous ne sommes pas venus pour nous venger, mais pour délivrer ton fils et l'homme que je tiens dans mes bras.

Tous ensemble, ils réussirent à sortir du bunker sans aucune autre difficulté. Chemin faisant, ils trouvèrent un membre du gang des Nations-Unies en train d'agoniser. Malgré la souffrance qu'était la sienne et qu'il tentait de cacher, Gus distribua ses consignes. Bien que les autres n'étaient pas dupes, en respect pour l'orgueilleux enquêteur, ils ne montrèrent rien de leur inquiétude à son endroit.

— OK, les gars! Y faut nous séparer. Moi je m'arrange avec les secours pis Jerry. J'sais pas ce qui y ont fait... pauvre lui, j'espère qu'y va s'en remettre. Allez... dépêchez-vous de partir. Apportez vos armes. J'vais faire en sorte que les enquêteurs croient à une attaque d'une bande rivale. Nick, en arrivant chez toi, parle pas de Gérard à Red; ça s'pourrait que je le libère, dit Gus qui bien sûr, ne savait pas encore que l'avocat s'était suicidé.

— D'accord, consentit Nick. Nous, on se charge de Steeve. Bonne chance et à plus tard.

Après lui avoir détaché les pieds, ils mirent Steeve dans la camionnette de Nicolas. D'un commun accord, ils avaient convenu de décider plus tard du sort de ce triste individu. Pour l'instant, Vladimir trouverait un endroit où ils pourraient le garder captif. Tandis qu'ils discutaient, Jason se rendit dans la fourgonnette de son parrain pour prendre la couverture d'Émilie qui y traînait en permanence. Ceci fait, il alla rejoindre Jerry, qui avait été déposé dans l'entrée de Dynastie Investissement, et l'enveloppa avec prudence. Pauvre homme... il l'avait tellement entendu souffrir, qu'il avait souffert avec lui. Il s'en voulait d'avoir plus tôt espéré sa mort pour ne plus l'entendre crier. Mais maintenant qu'il était là devant lui, il espérait de tout cœur le voir vivre.

— Viens, Jason, nous partons! lui cria son père tout en rendant à leurs propriétaires les cellulaires qu'ils avaient pris soin de laisser derrière eux pour ne pas les endommager.

En les regardant s'éloigner, Gus leur fit un signe de la main, pendant que Vladimir se demandait s'il aurait un jour la chance de revoir les deux inspecteurs vivants. Une fois seul, Gustave téléphona à Jodoïn et lui demanda de le rejoindre à l'hôpital où l'attendait le *scoop* de sa vie. Sans même lui laisser le temps de répondre, il raccrocha et composa le 911 tout en marchant vers Jerry. Il sentait des picotements sur sa peau et sa respiration se faisait de plus en plus saccadée, en raison de la blessure qu'il avait subie à l'abdomen et qui continuait à saigner abondamment. Il s'assit sur le sol, prit la tête de son partenaire et la déposa sur son unique cuisse valide pour qu'il soit plus confortable.

— T'as pas le droit de mourir, lui dit-il, on devait s'entraîner ensemble. En plus, tu dois me montrer comment bien manger... Pense à ta mère, t'as sûrement pas fini de me citer tous les bons vieux dictons qu'elle t'a appris... Jerry... écoute-moi, mon bonhomme... meurs pas s'il te plaît. Si tu veux pas le faire pour toi, fais-le pour moi... J'ai déjà perdu un complice, pis j'sais pas si j'serai capable d'en perdre un autre. Espèce d'égoïste! Jerry... m'entends-tu? Meurs pas! Qu'est-ce qu'y t'ont fait, les salauds?

Le corps tremblant de chagrin, il sanglota en silence puis s'évanouit.

## UN MOIS PLUS TARD

Émilie était emmitouflée sur le balcon, même si la température, pour ce temps de l'année, était très confortable. Assis à ses côtés, Paul se disait qu'elle était devenue fort verbomotrice depuis qu'elle avait retrouvé l'usage de la parole. Il faut dire qu'elle avait dix ans à rattraper. Aussi, plus elle parlait, plus ses muscles faciaux se renforçaient, ce qui lui permettait maintenant d'esquisser un semblant de sourire. Chaque fois que Nicolas voyait cette drôle de grimace, l'envie de pleurer le prenait tellement il était heureux. Depuis le suicide de Gérard, Red appréciait grandement la présence de son amie qui lui était d'un grand secours. Les deux regardaient Nick qui tel un enfant, s'amusait dans la neige avec Zip en attendant l'arrivée de la famille Brochu-Gagnon. Émilie avait bien tenté d'en savoir davantage sur la mort de Gérard et l'enlèvement de Jason, mais son cher époux s'était contenté de lui dire que cette histoire appartenait au passé et qu'il valait mieux tourner la page, du fait qu'il n'était jamais bon de côtoyer l'horreur. De toute façon, la presse écrite et télévisée en avait suffisamment parlé pour qu'elle puisse se faire une idée. Tout ce qu'elle était parvenue à apprendre, c'est que son propre frère avait été impliqué dans l'affaire et que tous les corps policiers du pays le recherchaient pour le questionner. Le chien arrêta de jouer et tourna la tête vers l'allée.

— Tiens... les voilà qui arrivent! lança Émilie de sa belle voix douce.

Ian appuya sur le klaxon de sa Cadillac Escalade pour souligner leur arrivée, malgré le fait qu'il savait parfaitement bien que Nick n'avait jamais apprécié cette façon de s'annoncer.

— Arrête ça tout de suite, le grand! J'ai des voisins qui aiment la tranquillité et toi, grand con, tu leur gâches ces beaux moments de détente, dit Nicolas en feignant la colère.

— D'accord, d'accord... Amène-toi, veux-tu! On a un rendez-vous important qui nous attend, répondit Ian pendant que Paula et Jason débarquaient du véhicule pour aller rejoindre Émilie, Paul et le chien.

Nick alla embrasser sa femme, échangea quelques mots avec Paula et Jason, puis partit avec Ian.

— Et puis, comment va Jason? s'informa-t-il

— Il va de mieux en mieux. Il consulte un psychologue une fois par semaine et ses cauchemars ont diminué. Le pire, c'est qu'il dit entendre encore les cris de Jerry quand il ferme les yeux, expliqua tristement Ian.

— Ne t'en fais pas, il va s'en sortir. Il est plus fort qu'on croit, répliqua Nick pour tenter de le reconforter.

— Je sais. Figure-toi qu'il va à l'hôpital tous les jours pour visiter Jerry et son directeur d'école. Le psy dit que ça lui fait le plus grand bien... pendant qu'il guérit mentalement, les deux autres guérissent physiquement.

— Bien! Et comment s'en tire notre bon vieux ex-coéquipier?

— L'impact a fait moins de dégâts que prévu. Il a des côtes cassées qui ont déjà commencé à guérir et pour ce qui est de ses jambes, elles sont en mauvais état. Il pourra remarcher, mais il va boiter pour le reste de ses jours... exactement comme les deux salopards qui montaient la garde devant l'ascenseur.

— Eux, je me fous royalement de savoir qu'ils souffrent! Pour Vincent, je trouve ça dommage... Et pour Jerry, que t'a dit Jason?

— J'ai des nouvelles plus fraîches que les siennes! Je suis passé ce matin... n'oublie pas que je suis son idole! Ah! Ah! Ah! Ça lui fait du bien quand je passe le voir, se vanta Ian. Je te disais que mentalement il est très fort, même s'il sait que son corps sera marqué à tout jamais. Ce sauvage de Japonais lui a enlevé plus de seize morceaux de peau... vraiment pas joli à voir. Encore une chance qu'il a épargné son beau minois. En parlant de beau minois, la fille de Tremblay passe littéralement toutes ses journées avec lui. Il y a aussi sa mère qui est souvent là, toujours prête à nous servir un dicton de son cru. Il est traité aux petits oignons, le jeune!

— Je suis heureux pour lui... Quand quelqu'un nous aime, c'est beaucoup plus facile de passer à travers une épreuve comme celle-là. J'en sais quelque chose... Une chance que Paula et toi étiez là lorsqu'Émilie s'est fait attaquer, car autrement, je ne sais pas comment j'aurais pu passer à travers, soutint Nicolas avec émotion.

— Tu as fait la même chose pour nous. N'oublie pas que tu étais à la première ligne de défense quand Paula est tombée enceinte. En plus de la prendre sous ton toit avec tes parents, tu l'as soutenue jusqu'à son accouchement. Mais tout ça, c'est du passé, maintenant... En tout cas, j'ai hâte d'arriver au chalet de Vladimir pour que

tout soit définitivement derrière nous et qu'on puisse enfin passer à autre chose.

Après avoir marqué une longue pause, Ian reprit en disant:

— Tu sais que tout le monde a décidé de te laisser déterminer le sort qui sera réservé à ton beau-frère?

— Je sais, tout le monde n'arrête pas de me le répéter.

— Tu en as parlé avec Émilie?

— T'es fou ou quoi! Je ne veux pas la traumatiser en lui avouant que son propre frère est responsable de son état et que pour le punir, je m'appête peut-être à le faire tuer? Euh... j'ai bien dit peut-être, si tu as remarqué.

— J'ai entendu, Nick, pas besoin de te mettre en colère. Ton choix sera le mien. J'ai bien vu que la vengeance n'apporte rien de bon. Je crois que ce mot a été inventé par les hommes pour justifier leurs propres actes de barbarie. Finalement, tu as parfaitement raison; il vaut mieux ne rien dire à Émilie. Imagine si le choc lui faisait perdre à nouveau l'usage de la parole! Je crois que celui qui en souffrirait le plus serait Jason. Il aime dialoguer avec elle, même s'il prétend qu'il ne peut pas placer un traître mot! ricana Ian dans le but de diminuer la tension qui régnait dans l'air.

Pour détendre davantage l'atmosphère, il inséra un CD dans son lecteur pour leur permettre d'entendre des chutes d'eau couler et de mélodieux gazouillis d'oiseaux.

— Mais c'est quoi, ça?

— C'est de la musique pour faire baisser le stress. Paula a acheté cet album pour calmer les cauchemars de Jason, répondit Ian le plus sérieusement du monde.

— Ah oui? cria Nick plutôt mécontent. Tu n'as jamais remarqué que lorsque tu vas à une séance de massothérapie, ils te passent toujours cette musique ultra ennuyeuse? Ensuite, dès que le massothérapeute te touche, il te dit: «Je sens que vous êtes tendu, monsieur!» C'est immanquable! Moi, tout ce que j'ai envie de leur dire, c'est que c'est leur fichue musique qui me crée des tensions; qu'avant d'arriver, j'étais juste un peu fourbu parce que je me suis entraîné fort, mais que là, je voudrais juste devenir sourd! Si vous continuez, Paula et toi, à faire écouter cette musique à mon filleul, je vous dénonce à la direction de la protection de la jeunesse!

— C'est bon, mon ami! Calme-toi et reste zen... J'éteins le système de son.

— Merci, mon ami, lança sarcastiquement Nick dont les iris fulminaient d'exaspération.

Le reste du voyage se fit en silence, chacun étant perdu dans ses pensées. Nick pouvait-il permettre que Steeve soit tué de sang-froid? Puisque Gustave serait présent à la rencontre, il n'aurait qu'à le livrer à la justice. Pour se changer les idées, il s'étira pour prendre le journal qui traînait sur le siège arrière. Depuis leur triste aventure, *Le Quotidien*, journal dans lequel écrivait le journaliste Gilles Jodoin, avait fait des affaires d'or. Celui-ci avait pondu des articles très détaillés sur la trahison du commandant du poste 34, la mort du grand patron du gang des Nations-Unies, l'arrestation des chefs des réseaux criminels, de même que sur une certaine opération policière qui aurait mal tourné et ayant provoqué l'hospitalisation de deux enquêteurs et causé la mort de l'éminent avocat Gérard Carrière. Plus récemment, le journaliste avait rédigé des articles visant à dénoncer le laxisme du maire de la ville, lequel n'était jamais véritablement intervenu pour contrer le crime dans sa métropole. Nick se dit qu'avec toutes les informations confidentielles et percutantes que Jodoin avait dévoilées, il remporterait certainement le prix Pulitzer pour lequel il était en lice. Malheureusement, le principal intéressé n'aurait sans doute jamais la chance de vivre ce moment, ses médecins lui ayant appris qu'il était atteint d'un cancer généralisé très agressif. Aux dernières nouvelles, il ne lui restait que deux mois à vivre. Gustave devait être fier de lui. Le reporter avait très bien su mettre à profit les renseignements qu'il lui avait confiés, en plus de veiller à préserver la mémoire de Gérard. Au même titre que l'inspecteur, on pouvait dire que ce Jodoin avait le cœur sur la main. Le monde de l'information perdrait un de ses reporters les plus chevronnés.

Après plus de deux heures de route, ils arrivèrent enfin à destination. Isolé au fond d'un bois, le chalet de Vladimir n'était en fait qu'un camp d'allure très rudimentaire. En avant plan, une magnifique vue sur un immense lac s'offrait à eux, tandis que derrière, on pouvait voir un splendide paysage hivernal grâce à la montagne enneigée qui meublait le décor. Si cette nature avait une telle beauté en hiver, elle devait être à couper le souffle en été. Le plus important, cependant, se résumait au fait que le «chalet» était isolé. Étant donné ce qu'ils étaient venus y faire, c'était l'endroit idéal. Déjà arrivés, leurs deux autres comparses sirotaient une bière à l'extérieur.

C'était là le seul moyen de fuir la présence de Steeve, retenu à l'intérieur du camp. Si Gus semblait avoir perdu beaucoup de poids, il avait néanmoins le teint d'une personne en pleine santé, même si en raison de sa jambe blessée et de son surplus de poids, il se déplaçait assez difficilement. Il ne pouvait que bénir ce surplus de poids, du fait que ce dernier lui avait sauvé la vie lorsqu'il fut blessé à l'abdomen. Selon ce que les médecins avaient expliqué, son excès de graisse avait ralenti la progression de la balle, l'empêchant du même coup d'atteindre un organe vital. Nul doute que la plupart des gens auraient succombé à une telle blessure.

— Salut, les gars! lança Ian après s'être garé derrière le 4x4 de Vladimir. Nous avez-vous gardé une bière au frais?

— Suis les traces qui mènent au lac. Quand tu y seras, tu verras un trou dans la glace; tire sur la corde et tu auras une bonne bière froide, répondit Vlad.

— Une chance qu'il ne fait pas moins vingt degrés; autrement, ç'aurait été des popsicles à la bière!

— Si la température avait été plus froide, j'aurais apporté de la vodka!

— BEURK! Je préfère de loin les popsicles à la bière. Euh... est-ce la glace va tenir sous mon poids? s'inquiéta Ian.

— Ça devrait, puisqu'elle n'a pas cédé sous celui de Gustave. Ah! Ah! Ah!

Cette franche camaraderie n'avait au fond qu'un seul but: retarder le plus possible le moment fatidique qu'ils allaient devoir affronter.

— Comment vont la panse et la patte? s'enquit Nicolas auprès de Gus.

— Ça va bien, à part des petits problèmes de digestion et de la difficulté à m'appuyer sur ma jambe. Mon médecin m'a dit que si je perds encore du poids, tout devrait rentrer presque dans l'ordre. Mais j'ai de l'aide pour y arriver... chaque fois que j'vais voir Jerry à l'hôpital, y m'donne des conseils sur la nutrition. Y m'donne aussi des exercices à faire. J'mange tellement de légumes que je me suis chié un jardin! Pis ce crétin, je dis ça de façon amicale, bien entendu, a même demandé à Ginette de venir me faire à manger à la maison pour être ben sûr que j'suive son régime comme il faut.

— T'es sérieux? Est-ce qu'elle va vraiment chez toi pour t'aider? se montra curieux de savoir Ian.

— Oui... Même qu'hier soir, elle est restée coucher, répondit Gus avec des yeux brillants et un immense sourire. Jerry, c'est mon cupidon!

— Yes! Ça s'est une bonne nouvelle! Rien de mieux qu'une femme pour te remonter le bonhomme, si vous voyez ce que je veux dire, rigola Ian.

Vladimir, qui n'avait appris que tout récemment la mort d'Ivanna, décida de modifier le cours de la conversation, se sentant encore coupable de n'avoir su la retenir près de lui huit ans plus tôt.

— Gus ne vous a pas tout dit, dit-il, il a eu une promotion. Il faut dire qu'il est plus aimable depuis que Jerry a travaillé avec lui... Même si ça n'a été que pour trois jours.

Gustave prit la relève en expliquant que le nouveau commandant de police du poste 34, Brian McCarthy, avait décidé de former une unité spéciale pour contrer les groupes criminels. Organisée en collaboration avec les autres postes de la métropole, c'est lui qui avait été chargé d'en former l'équipe et d'en assurer le commandement. Malgré ce titre, il avait obtenu la permission de participer activement aux enquêtes, contrairement aux autres commandants qui devaient sans cesse garder le nez dans la paperasse. Il avait déjà recruté son nouvel ami Peter Plamondon et dès que Jerry serait rétabli, il rejoindrait les rangs de son équipe. De son avis, ce jeune avait un instinct hors du commun et s'il n'avait pas été enlevé, nul doute qu'il serait parvenu à remonter la piste jusqu'à Gérard.

Gustave continua en précisant qu'il avait fortement suggéré à Bob Tremblay de voir à ce que ses shylocks travaillent à l'extérieur de la ville. Non seulement cela lui éviterait des problèmes, mais aussi, Jerry, Plamondon et lui-même ne se retrouveraient plus en conflit d'intérêts en le fréquentant. De plus, Plamondon et lui pourraient continuer de se rendre au Bar Sportif tous les mercredis pour jouer au poker. S'il pouvait aisément fermer les yeux sur les paris illégaux, il en était tout autrement pour les prêts usuraires qui trop souvent, conduisaient à la violence. En prononçant ce dernier mot, Gus lança un regard en direction de Vlad.

— Ouais, mais... quand le système informatisé de Mlle Jill sera fonctionnel, il y en aura de moins en moins,

promit le Russe.

— Je nous le souhaite, répliqua Gustave. J'aimerais vraiment pas être obligé de t'arrêter un jour.

Puis, il raconta que McCarthy avait fait pression auprès du maire de la ville pour que tous les entrepôts de la ruelle aient une porte arrière donnant sur celle-ci. La ville verrait également à installer des lumières pour éclairer l'endroit. Quant à lui, il s'assurerait que des patrouilleurs y circulent régulièrement à pied. Et contrairement à ce traître de Bellechasse, lui, tiendrait parole. Du coup, les services de Floyd ne seraient plus requis puisque la ruelle deviendrait parfaitement sécuritaire. Puis il termina en affirmant que tous les chefs des Nations-Unies avaient été arrêtés, exception faite de Ban Sasaki et de son lieutenant Viggo Larsen, et de Majid Abassi et Salam Alayka, les trafiquants d'armes du groupe. Dans le cas de ces deux derniers, on croyait qu'ils avaient quitté le pays.

— OK, les gars, fit Nick qui ne tenait plus en place. Si Vladimir allait maintenant chercher le prisonnier pour qu'on en finisse au plus vite avec cette histoire.

Sans dire un mot, le Russe rentra dans le camp et en ressortit presque immédiatement avec Steeve, menotté aux pieds et aux mains. Ce dernier semblait avoir été bien nourri durant sa captivité, même qu'il était en parfaite santé. Seuls ses yeux hagards, ses cheveux en broussailles et sa barbe mal taillée prouvaient qu'il avait été tenu à l'écart de la civilisation depuis maintenant un mois. Dès qu'il vit son beau-frère, il se mit à chialer comme une vieille chiffonnette molle.

— Libère-moi, Nick! Pense à Émilie... T'as pas le droit de me faire ça.

— Vladimir, pourrais-tu lui mettre du ruban sur la bouche avant que je lui ferme sa grande gueule à grands coups de poing? demanda Nicolas.

Il se tut et reprit en disant:

— Écoutez-moi tous! Vous avez remis le sort de ce chien entre mes mains. Alors, voici ce que j'ai décidé...

Tous le regardèrent en silence, y compris Steeve qui déversait un véritable torrent de larmes.

— Steeve, si tu as la vie sauve, tu partiras sur-le-champ, l'informa Nick. Tu ne pourras compter sur aucun de nous pour t'aider à sortir de la forêt. On se fout que tu te perdes et meures. Tu dois aussi savoir que Bob a effacé ta dette et qu'il n'enverra pas Vladimir et Hern à tes trousses. S'il a pris cette décision, c'est parce que son fidèle garde du corps le lui a demandé comme un service personnel. De toute façon, puisque tu as enlevé Jason et Jerry et que tu as roulé sur le directeur d'école avant de t'enfuir, tu es recherché dans tout le pays. Tu remarqueras que j'ai utilisé les mots «si tu as la vie sauve»... Parce que tu étais trop lâche pour faire face à la musique, il a fallu que tu fasses tuer ta femme, en plus de clouer ta propre sœur sur un fauteuil roulant... Parce que tu es un joueur et que ton vice a causé la mort de plein de gens, voilà comment je vais procéder. Je vais prendre cette pièce d'un dollar...

Ce disant, Nick montra à Steeve les deux côtés de la pièce de monnaie pour lui prouver qu'ils étaient bien différents l'un de l'autre. Puis il ajouta à l'intention de Ian:

— Enlève-lui le ruban qu'il a sur la bouche, s'il te plaît.

Après que l'autre se fût exécuté sans aucun ménagement, Nick demanda à son beau-frère:

— Tu as bien compris ce que je t'ai dit jusqu'à maintenant?

— Oui, Nick, mais...

— Ferme-la, je n'ai pas terminé.

Tout le monde était anxieux de voir où Nick voulait en venir.

— Écoute-moi bien. Je vais lancer la pièce dans les airs, puis l'attraper et la tourner sur le dessus de mon autre main... Pile, tu vis, face tu meurs.

Nicolas lança la pièce, l'attrapa, la retourna et...





